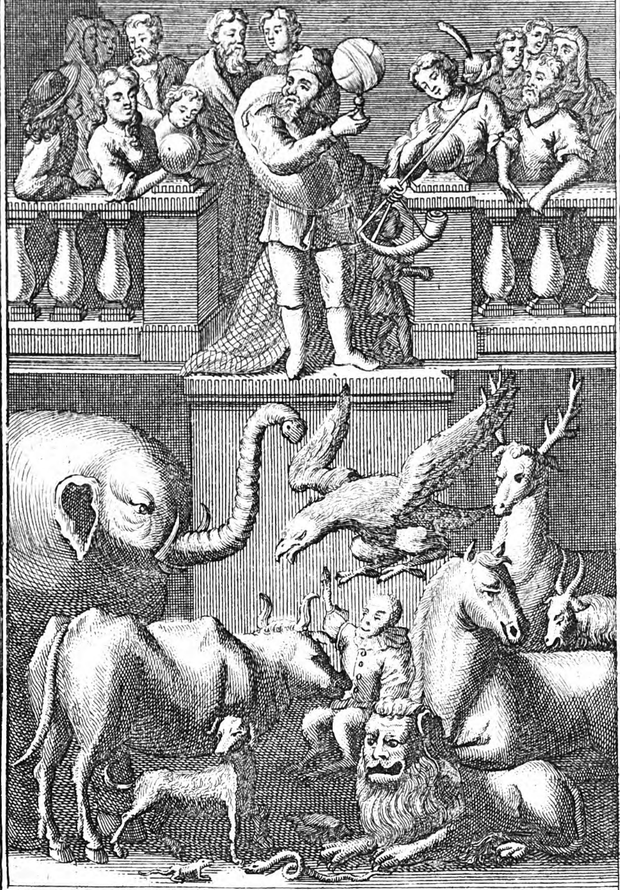



UNIV. BIBLIOTHEK PRAG


LES FABLES D'ESOPE.

LES FABLES D'ESOPE PHRYGIEN,

AVEC CELLES

DE

PHILELPHE.

TRADUCTION NOUVELLE

Enrichie de Discours Moraux & Historiques, & de Quatrains à la fin de chaque Discours.

On a joint à cette nouvelle Traduction les Fables diverses de Gabries, d'Aviénus, & les Contes d'Esope.

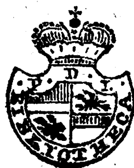
PAR Mr. DE BELLEGARDE.



A COPPENHAGUE,

CHEZ LES HERITIERS DE ROTHE ET PROFT.

1773.


D.
BIBLIOTHECA



PREFACE.



Ce seroit se donner une peine inutile, que de vouloir faire l'éloge des Fables d'Esope; toutes les Nations les ont reçu avec empressement. Les Peuples les plus barbares, comme les plus polis, les ont admiré & en ont connu l'utilité. La fortune d'Esope ne repondoit pas à son mérite. Le malheur de sa naissance le fit Esclave; mais la grandeur de son courage & l'élévation de son génie lui aidèrent à supporter patiemment cette disgrace. Pour se consoler dans les ennuis de son esclavage, il se mit à composer les Fables dont on donne au Public une nouvelle traduction, augmentée de plusieurs réflexions morales, historiques & politiques, accommodées au goût & à l'esprit de la Fable, tirées du fond

même

même du sujet. Les Historiens de la Vie d'Esope ne sont pas d'accord sur le lieu de sa naissance. La plus commune opinion est, qu'il naquit dans la grande Phrygie; d'autres disent, qu'il étoit Thracien, les autres Samien. Il vivoit du temps de Crésus, Roi de Lydie, plus de cinq cent cinquante ans avant la naissance de J. Christ. Esope fut Esclave d'un Philosophe, qui après avoir long-temps exercé sa patience & sa vertu, fut enfin forcé de lui donner la liberté par les prières des Samiens, qui lui firent de grandes instances pour l'y résoudre. Outre l'incommodité de l'esclavage, Esope avoit le malheur d'être né difforme & contrefait, avec un teint noir & brûlé. C'est peut-être de là qu'on lui donna le nom d'Esope, qui signifie à peu près la même chose qu'Ethiopien; pour marquer la couleur de son visage. Il avoit le cou gros & court & la tête de figure pyramidale, les lévres grosses & pendantes. Enfin il ressembloit moins a un homme qu'à un Monstre; mais avec un corps si mal fait, il avoit l'ame parfaitement belle, de sorte que la beauté de son génie & ses rares talents le firent aimer & rechercher des plus grands Princes & des plus habiles Philosophes de son

siècle,

siècle, qui fut fécond en grands persónages; puisque c'est à peu près en ce temps-là que vécurent ces grands hommes, que la Grece a honorés du nom de Sages. La réputation qu'Esope avoit acquise par son ésprit & par les réponses qu'il faisoit sur le champ à toutes les Questions qu'on lui proposoit, engagea les Samiens à le choisir, malgré la difformité de son corps & la laideur de son visage, pour l'envoyer vers Crésus, Roi de Lydie, qui vouloit obilger les Samiens à reconnoitre sa puissance & à lui payer tribut, les menaçant, s'ils y manquoient, de porter la guerre dans leur Pays. Crésus, la prémière fois qu'il vit Esope, se sentit pénetré de colère & d'indignation, qu'un homme que la nature avoit si étrangement defiguré renversât tous ses desseins par sa prudence & par ses sages conseils, & qu'il l'eût empêché jusqu'alors de s'emparer de l'Isle des Samiens. La prémière pensée, qui se présenta à Crésus, fut de faire mourir Esope; mais il changea incontinent de résolution après l'avoir entendu parler avec tant de sagesse & tant de bon sens sur toutes les Questions qu'il lui proposa. Ce Prince fit plus; car il se réconcilia de

 bonne

bonne foi avec les Samiens, à la prière d'Esope. Ce fut à la Cour de Crésus qu'il composa les Fables qui se sont conservées jusqu'à nous. Il en fit présent au Roi, qui les reçut avec de grandes marques de réconnoissance & d'admiration. Il le combla d'honneurs & de présents & le renvoya vers les Samiens, parmi lesquels il ne fit pas un long séjour. Depuis ce temps-là il se mit à voyager, pour aller conférer avec les Philosophes qui avoient alors le plus de réputation.

Pour tirer tout le fruit qu'il est possible des Fables d'Esope, il ne faut pas s'arrêter simplement à la lettre; il faut pénétrer dans l'ésprit de la Fable, où l'on peut puiser de belles instructions sur tous les devoirs de la vie civile. C'est dans cette vûe que l'on a ajoûté à chaque Fable le sens moral, pour en faciliter l'intelligence & pour aider le peu de pénetration de certaines gens, ou plutôt leur paresse naturelle, qui les empêche de faire toutes les réflexions qu'ils pourroient faire sur une matière si riche & si féconde. On a étendu fort au long ces moralités, on les a variées & diversifiées en cent manières différentes, afin que chacun en pût trouver

ver quelqu' une qui lui convint ſelon ſon état & la portée de ſon génie. Les Diſcours Moraux, qui coutiennent l' explication des Fables, tant d' Eſope que de Philelphe, ſont ſuivis chacun de quatre Vers, où eſt renfermé le ſens principal qu' on leur peut donner. Ces quatrains, fort aiſés à retenir, peuvent faire une impreſſion utile dans l' éſprit des jeunes perſonnes qui les voudront apprendre par coeur. Cette manière d' inſtruire étoit fort au goût des Anciens. En effet elle eſt aiſée. La verité la fait ſentir, ſans employer de grands raiſonnements, ou ſans qu' il ſoit beſoin de faire des longues réflexions. Quoique les Fables d' Eſope ayent été déjà traduites pluſieurs fois, cependant on a ſouhaité, d' en avoir une nouvelle traduction plus exacte & plus correcte. On a ajoûté aux Fables d' Eſope quelques Fables de Gabrias. C' étoit un Poëte Grec, qui avoit mis en vers les Fables d' Eſope. Aviénus, Poëte Latin, a mis auſſi quelques Fables en Vers. Il en a fait de différentes eſpèces, car il y en a dont les ſujets ſont fondés ſur les corps céleſtes. Il y en a d' autres plus heroïques, pour porter les grands Hommes à la vertu. Enfin il y en a d' au-

tres, où il fait parler les Bêtes, à l'imitation d'Esope. Cette espèce de Fables paroît la plus naturelle & la plus propre pour insinuer la verité, quoiqu'il semble assez étrange d'avoir récours aux Bêtes pour instruire les hommes & pour les faire mieux s'appercevoir de leurs defauts & de leurs foiblesses. On trouvera moins de moralités dans le Combat des Rats & des Grenouilles, dont on a joint la traduction à celle d'Esope. Ce Combat est un jeu d'esprit de l'invention d'Homère. Ce grand homme qui sait si bien denouer les Combats des Héros, ne fait pas paroître moins d'esprit en faisant combattre les Rats contre les Grenouilles. La manière ingenieuse dont il décrit leurs armes, l'ordre de la bataille & des attaques, est capable de rejouïr le Lecteur le plus sombre & le plus austére. Hérodote nous apprend qu'Homère composa ce Poëme pour servir à l'instruction des Enfants de Chio, qui querelloient ensemble & qui ne pouvoient s'accorder. Un Auteur moderne, dont on ignore le nom, a composé, à l'imitation d'Homère, le Combat des Rats & des Chats, & il en a fait une espèce de Comédie, en Vers Jambes. Comme cette Pièce est à peu près du

du goût de celle d'Homère, on a cru que le Lecteur ne seroit pas fâché d'en voir une traduction en nôtre Langue. Enfin pour rendre cet Ouvrage plus complet, on y a joint la traduction de quelques Fables Poëtiques & Egyptiennes, qui sont un peu différentes de celles d'Esope; car elles renferment des secrets de la Nature, de la Religion & de la Morale, sous des paroles ambiguës & sous des Exemples tirés de l'Histoire ou de la Fable. Cette espèce de Philosophie étoit en vogue parmi les Egyptiens, qui avoient un goût merveilleux pour les Hiéroglyphes & pour les Enigmes. Les Grecs l'imitèrent des Egyptiens, mais ils ne la portèrent pas au même point de perfection. Les Fables Teutoniques qui ont régné assez long-temps & qui sont maintenant tombées dans le décri & dans l'oubli, étoient aussi une imitation grossière & informe des Fables Egyptiens. Elles ne renfermoient que des choses monstrueuses & étonnantes, pour inspirer aux Enfants & au Peuple la crainte, la joye, l'esperance & toutes les autres passions. Elles contenoient aussi plusieurs points de la Religion, mal expliqués & mal developpés & qui ont dégéneré ensuite en des superstitions étranges.

ges. Les Fables Poëtiques renferment aussi des faits extraordinaires & des Histoires singulières, qui surprennent par leur nouveauté & par les circonstances dont elles sont revêtues. Le sens en est quelque fois clair & plausible, quelque fois obscur & difficile à pénétrer. Les Philosophes parmi les Grecs se servoient souvent de ces Fables dans les instructions qu'ils donnoient à leurs Disciples. Ils introduisoient à tous propos dans leurs Leçons les Hippocentaures, les Chimères, les Gorgones, le Cheval Pegase, & tout son attirail. Socrate dans le Phédre de Platon, se moque de cette méthode, & avec raison. Ce grand Homme croyoit qu'un Philosophe devoit s'appliquer uniquement à la Morale & à la connoissance de soi même.



LA



LA VIE D'ESOPE,

Ecrite en Grec par Planudes surnommé Le Grand.

CHAPITRE I.

Du Pays & de la condition d'Esope.

LUSIEURS grands hommes se sont appliqués à examiner la nature des choses humaines & les causes des révolutions, pour en instruire la posterité. Il semble, quand on considère la sagesse & le bon sens qui brillent dans les Ouvrages d' Esope, qu' il ait été divinement inspiré, pour donner aux hommes tant de préceptes de Morale, si beaux & si utiles, & qui surpassent infiniment tous ceux que les plus grands Philosophes avoient donnés jusqu' alors. Il ne s' est point tourmenté à chercher de définitions exactes, à faire de longs raisonnements, à citer de



de grands exemples tirés de l'Histoire, pour persuader les hommes & pour les engager à aimer la vertu & à fuïr le vice. Il ne s'est servi pour les instruire, que du secours des Fables, & pour leur donner de l'horreur de certaines actions que les Oiseaux & les autres Animaux depourvus de raison & guidés par le seul instinct de la nature ne voudroient pas avoir faites. Les hommes, pour peu qu'ils ayent de raison, devroient rougir de honte, de ne pas s'appliquer aux choses honnêtes qu'Esope feint avoir été pratiquées par des Renards & par d'autres Animaux, qui évitoient de grands perils par leur industrie & par leur addresse, & qui savoient se procurer de grands avantages selon les occasions. Esope, qui se forma pendant sa vie l'idée d'une Republique toute Philosophe & qui fut lui-même plus Philosophe par ses actions que par ses paroles, fut de condition servile & nâquit à Amorion ville de Phrygie, que l'on surnommoit *la Grande*. Voilà pourquoi je me persuade que Platon a dit aussi élégament que véritablement, dans le Dialogue intitulé *Gorgias*, que la Nature & la Loi sont souvent bien contraires l'une à l'autre; car la Nature avoit donné à Esope un esprit libre, mais la Loi des hommes reduisit son corps a la servitude. Cependant elle ne put altérer la liberté de son ame, en l'obligeant de voyager & de se transporter en plusieurs lieux différents. La multitude des affaires ne le fit jamais sortir de son assiette ordinaire.

CHAPI-

CHAPITRE II.

Quelle étoit la figure d'Esope & la vivacité de son esprit.

Non seulement Esope étoit né Esclave, il étoit encore le plus hideux & le plus difforme de tous les hommes de son siècle. Il avoit la tête en pointe, le nez plat, le cou gros & court, les lèvres grosses, le teint noir & livide. Voilà pourquoi on lui donna le nom d'Esope, qui signifie Ethïopien. Outre cela il avoit le ventre prodigieusement gros; il étoit bossu & tortu; sa laideur surpassoit peut-être celle de Thersite, dont Homère a fait une peinture si ridicule. Le plus grand de ses défauts étoit la difficulté qu'il avoit à parler, une voix enrouée & que l'on n'entendoit qu'avec peine. Il semble que tous ces défauts ayent contribué à la servitude d'Esope; car c'eût été une chose fort extraordinaire, qu'avec un corps si laid & si difforme il eût pu se garantir de l'esclavage. Mais quelque difformité qu'il eût dans son extérieur, cela n'empêchoit pas qu'il n'eût l'esprit vif, souple, delié, insinuant, plein d'inventions & qui trouvoit sur le champ toutes sortes d'expédiens dans les affaires les plus delicates & les plus embrouïllées.

CHAPITRE III.

L'innocence d'Esope injustement attaquée se justifie auprès de son Maître, à qui il fait connoître celui qui avoit mangé les figues.

Le Maître d'Esope le voyant ainsi contrefait & ne croyant pas qu'il fût propre à aucun emploi domestique, l'envoya aux champs pour labourer

rer la terre; il s'appliqua à ſon travail avec beaucoup de zéle & de courage. Son Maître vint à ſa maiſon de campagne voir ſes Ouvriers & les ouvrages qu' on y faiſoit. Un Jardinier lui fit un préſent de figues très-belles & bien conditionées. Il les reçut agréablement & les donna à garder à l' un de ſes domeſtiques nommé Agathope, pour les lui ſervir quand il ſeroit revenu du bain. Pendant ce temps-là Eſope fut obligé de rentrer dans la maiſon, pour quelque affaire domeſtique. Agathope ſe ſervit de cette occaſſion & s' addreſſant à l' un de ſes camerades, Mangeons ces figues, lui dit-il, & ſi notre Maître les redemande, nous accuſerons de concert Eſope, & nous dirons que c' eſt lui qui les a mangé, après être entré furtivement dans la maiſon. Outre cela, nous inventerons pluſieurs menſonges pour rendre la choſe plus vraïſemblable & pour le mettre hors d'état de pouvoir ſe juſtifier de ce crime. Son témoignage ne pourra tenir contre une accuſation ſi bien concertée. Et comment pourroit-il nous convaincre de menſonge, n' ayant aucune preuve contre nous? Après avoir raiſonné de la ſorte, ils ſe mirent à exécuter leur complot & diſoient avec de grands éclats de rire, à chaque figue qu' ils mangeoient, malheur à toi, miſérable Eſope. Le Maître étant revenu du bain, redemanda les figues; mais ayant appris qu' Eſope les avoit mangées, il entra en grande colère & commanda ſur le champ de le faire venir. Si-tôt qu' il l' eût apperçu, malheureux, lui dit-il, comment as-tu eu l' audace d' entrer dans l' office & de manger des figues que l' on m' avoit deſtinées? Eſope entendoit & comprenoit fort bien les réproches qu' on lui faiſoit; mais la difficulté qu' il avoit à s' énoncer l' empêchoit d' y répon-

répondre. Convaincu par les dépositions des faux témoins, et se voyant ménacé d'une grêle de coups, il se jetta aux pieds de son Maître, lui demandant quelque délai, avec de grandes instances. Il courut dans la cuisine, et il en apporta de l'eau tiède qu'il avala, se provoquant avec le doigt à vomir. Il rendit l'eau toute claire, parce qu'il n'avoit encore rien mangé de tout le jour. Il pria ensuite son Maître de commander à ses accusateurs d'en faire autant, afin que l'on pût connoître sans s'y tromper, ceux qui avoient mangé les figues. Le Maître d'Esope admirant la vivacité & la subtilité de son esprit, voulut que les faux témoins avalassent sur le champ de l'eau tiède en sa présence. Ils y consentirent; mais au lieu de se fourrer les doigts dans le gosier pour se provoquer à vomir, ils se contentoient de les tourner autour des machoires. A peine eurent-ils achevé de boire cette eau que le mal de cœur, & l'envie de vomir les prit; ils la rejetterent avec les figues. Leur crime, & leurs calomnies parurent aux yeux de tout le monde. Le Maître ordonna qu'on les mit nuds, pour les fouetter. Ils connurent alors par leur propre expérience, la vérité de cette maxime, que celui qui dresse des embûches à son prochain, attire sur soi le mal qu'il veut faire aux autres.

CHAPITRE IV.

Par quelle avanture la liberté de la parole fut rendue à Esope.

Le lendemain, son Maître étant retourné à la Ville, Esope s'occupoit à fouir la terre, comme on le lui avoit ordonné. Quelques Prêtres de

Diane, ou d'autres personnes, s'égarerent par hazard, & rencontrerent Esope. Ils le prierent au nom de Jupiter hospitalier, de leur montrer le chemin qui conduisoit à la Ville. Il les fit dabord asseoir à l'ombre d'un arbre, & leur servit un répas frugal; après cela il s'offrit de bonne grace à leur servir de guide, pour les remettre dans le bon chemin. Ces Voyageurs charmés de l'honêteté d'Esope, pleins d'affection & de reconnoissance, leverent les mains au Ciel, priant avec beaucoup de zèle, pour leur bienfaiteur. Esope retourné au logis, fatigué du chaud, et du travail, s'endormît. Il s'imagina en dormant voir la Fortune auprés de lui, qui lui délioit la langue, qui lui communiquoit la facilité de s'énoncer, & l'intelligence des Fables. Ah! que j'ai fait un sommeil agréable! dit-il en se réveillant, & que je viens d'avoir un heureux songe! Voilà que je parle avec une facilité merveilleuse, & que je nomme sans peine par leur nom toutes choses: *un Bœuf*, *un Ane*, *un Rateau*. Par les Dieux immortels, je ne sai qui m'a procuré un si grand bien. C'est sans doute la recompense du bon accueil que j'ai fait à mes Hôtes; ainsi quand on rend un bon office, on ne doit en espérer que du bien. Esope plein de joye, pour l'heureuse avanture qui venoit de lui arriver, se remit à travailler avec plus d'ardeur que jamais.

CHAPITRE V.

Esope est vendu en qualité d'Esclave.

Zenas étoit l'Intendant de la maison de campagne, où travailloit Esope. Etant allé voir si les travilleurs s'aquitoient fidélement des ouvrages qu'on leur avoit ordonnez, il en apperçut un qui s'aqui,

s'aquitoit négligemment de sa tâche. Il se mit à le battre rudement, quoique sa faute fût légère. Esope touché d'un si mauvais traitement, pourquoi, lui dit-il, frappes-tu avec cette violence un homme qui ne t'a fait aucun tort? Tu accables de coups chaque jour, sans sujet, tous les domestiques de la maison; assurément j'en avertirai le Maître. Zenas ayant entendu Esope parler de la sorte, fut étrangement surpris de cette liberté, à quoi il ne s'attendoit nullement, & raisonnant en lui-même, il disoit, mes affaires iront très-mal, si le Maître est informé de ma conduite; il faut que je prévienne Esope, & que je me hâte de l'accuser, avant qu'il instruise le Maître de mes déportements; ce qui pourroit me faire chasser de mon emploi. Après avoir raisonné de la sorte, il reprit le chemin de la ville, pour aller trouver son Maître; il l'aborda & le salua plein de trouble. D'où vient cette inquiétude qui paroit sur votre visage, lui demanda le Maître? Il est arrivé à votre maison de campagne, lui répliqua Zenas, une chose étonnante. Eh quoi, interrompit le Maître? Quelque arbre a-t-il produit des fruits hors de saison? Ou quelque cavale a-t-elle fait quelque monstre? Ce n'est point cela, repartit Zenas; mais c'est qu'Esope qui avoit toujours été muët, parle maintenant avec une extrême facilité. Regardez-vous cet évènement, lui répliqua le Maître, comme quelque chose de monstrueux? Sans doute, répondit Zenas; je passe sous silence toutes les impertinences, & toutes les injures qu'il m'a dites; mais il a vomi contre vous & contre les Dieux des blasphêmes atroces. Ce récit mit le Maître d'Esope dans une colère étrange. Il dit à Zenas: je vous abandonne ce malheureux, faites lui tous les traitements que vous voudrez. Donnez-le, vendez-

le, faites-en tout ce que vous trouverez à propos d'en faire, je le livre à votre discrétion. Zenas se voyant le Maître absolu d'Esope, lui fit savoir, que sa liberté dépendoit entièrement de lui. Faites de moi tout ce qu'il vous plaira, lui dit Esope, & disposez de ma personne à votre choix. Sur ces entrefaites un Marchand vint par hazard dans le village où ils étoient, pour y acheter du bétail. Il s'adressa à Zénas, & lui demanda, s'il n'avoit point quelque bête à vendre? Non, lui répondit Zénas: mais j'ai un Esclave, qui n'est pas loin d'ici, & que vous pouvez acheter. Zénas fit appeller Esope à la prière du Marchand, qui se mit à rire aprés avoir considéré sa figure. Où avez-vous pris, dit-il à Zénas, ce monstre qui ressemble à un pot? Est-ce un homme, ou un tronc d'arbre? S'il n'avoit pas l'usage de la voix, je le prendrois pour un oûtre plein de vent. Pourquoi avez-vous retardé mon voyage, pour me faire voir ce malheureux? Après avoir dit cela, il poursuivit son chemin. Esope se mit à le suivre, arrêtez un moment, lui dit-il. Mais le Marchand lui répliqua d'un ton aigre, et se tournant vers lui, éloigne-toi de moi, vilain chien. Dites-moi, lui repartit Esope, pour quel sujet vous étes venu dans ce village? C'est pour y acheter quelque chose de bon, répondit le Marchand; mais je n'ai nullement besoin d'un homme aussi difforme, & aussi inutile que vous êtes. Achetez-moi, lui répliqua Esope, si vous m'en croyez; vous ne serez pas fâché de m'avoir, et je vous rendrai de plus grands services que vous ne pensez. Quel secours puis-je attendre de vous, lui demanda le Marchand, puisque vous êtes fait d'une telle façon, que vous attirez le mépris et la haine de tout le monde. N'avez-vous pas dans votre maison, lui repartit

repartit Esope, des enfans brouillons, incommodes, & qui crient sans cesse? Prenez-moi pour leur servir de Maître; ils auront peur de moi, comme d'un homme masqué. Ces paroles firent rire le Marchand, qui se tournant vers Zénas, combien voulez-vous, lui demanda-t-il, me vendre ce malheureux? Trois oboles, lui répondit Zenas. Le Marchand les lui donna, & dit, je n'ai rien dépensé, ni rien acheté. Ils se mirent tous deux en chemin; & quand ils furent arrivés à la maison du Marchand, deux petits enfans qui étoient encore à la mamelle, se mirent à crier, aussi-tôt qu'ils eurent apperçu Esope. Vous voyez déja, dit-il à son Maître, l'effet de ma promesse. Le Marchand se mit à rire. Saluez, lui dit-il, tous vos compagnons. Ceux-ci regardant Esope avec étonnement, se disoient les uns aux autres: en vérité c'est un grand malheur pour notre Maître d'avoir acheté un homme si laid & si difforme. Apparement il ne l'a pris que pour servir de mauvais augure dans sa maison.

CHAPITRE VI.

L'adresse que fit paroître Esope dans le choix des fardeaux dont il se chargeoit.

Peu de jours après, le Maître étant de retour dans sa maison, ordonna à ses Valets de faire des ballots, & de se tenir prêts le lendemain, pour son voyage d'Asie. Ils disposerent donc toutes choses, selon l'ordre du Maître, & partagerent entre eux les fardeaux dont ils devoient se charger. Esope demandoit qu'on lui donnât le plus léger, étant nouveau venu, & le dernier acheté, & peu pro-

pre à un pareil emploi. Ils lui dirent obligeamment, qu'il pouvoit ne rien porter, s'il le vouloit, & qu'ils l'en dispensoient. Il leur répondit, qu'il n'étoit pas juste qu'on le ménageât de la sorte, tandis qu'ils travailloient tous, & qu'ils portoient des fardeaux. Ils lui permirent donc de choisir un fardeau, & de se charger comme il le jugeroit à propos. Après qu'il eut regardé de tous côtés, & assemblé plusieurs hardes, des vases, des sacs, des paniers, il demanda qu'on lui mit sur le dos une corbeille pleine de pain, que deux Valets devoient porter. Ils se mirent tous à rire, en disant qu'il n'y avoit rien de plus fou que ce misérable Esclave, & qu'il faisoit bien paroître sa bêtise, en ce qu'ayant demandé la plus légère charge, il avoit cependant choisi le fardeau le plus pésant. Ils ajouterent, qu'il étoit juste de le contenter; & ils lui mirent sur le dos la corbeille qu'il avoit demandée. Esope se sentoit accablé de ce fardeau qui surpassoit de beaucoup ses forces, & le secouoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Le Marchand lui voyant sur les épaules une charge aussi pésante, en parut tout étonné, & remarquant avec quelle ardeur il travailloit: En vérité, dit-il, je suis deja récompensé de ce qu'il m'a couté; car il porte lui seul la charge d'un Cheval. Quand ils furent arrivés à l'Hôtellerie où ils devoient dîner, Esope eut ordre de distribuer du pain à tous les Valets, de sorte qu'après le répas sa Corbeille demeura à demi vuide. Ainsi son fardeau étant diminué de moitié, il en marchoit bien plus à l'aise. Le soir on distribua encore du pain pour le soupé des Valets. Le lendemain la corbeille d'Esope fut entièrement vuidée; il la mit sur ses épaules, marcha avec tant de vitesse & devança de si loin tous ses Compagnons, qu'ils ne savoient qu'en dire;

res; ils doutoient si celui qu'ils voyoient devant eux, étoit Esope, ou quelque autre. Mais l'ayant reconnu, ils ne purent s'empêcher d'admirer l'habileté d'un homme si laid & si difforme, qui s'étoit moqué d'eux & qui avoit montré sa souplesse, en se chargeant du pain, bien persuadé que ce fardeau ne lui demeureroit pas long-tems sur le dos. Mais ses Compagnons étant chargés de ballots & de différentes marchandises ne pouvoient pas espérer de se voir soulagés de la sorte durant le voyage; parce que ces marchandises ne se consumoient pas comme les provisions de bouche.

CHAPITRE VII.

Esope est vendu une seconde fois.

Le Marchand étant arrivé à Ephese, vendit plusieurs Esclaves, & fit un grand profit sur cette vente. Il ne lui en demeura que trois: un Grammairien, un Musicien, & Esope. L'un des amis du Marchand lui conseilla de faire voile vers Samos, dans l'espérance d'y vendre ses Esclaves à un plus haut prix. Lorsqu'il fut arrivé à Samos, il fit habiller le Grammairien, & le Musicien, & les exposa au Marché pour les vendre. Mais ne pouvant parer Esope, ni lui donner aucun habit qui lui convint, parce qu'il avoit le corps tout contrefait, il le revêtit d'un sac, & l'ayant déguisé de la sorte, il le mit au milieu de ses deux Compagnons. Ceux qui le voyoient en cet équipage, disoient tout épouvantés: que fait là ce monstre qui obscurcit l'éclat des autres? Quoiqu'Esope se vit exposé aux railleries, & aux insultes de tous les Passans; cependant il ne perdoit point contenance, & les regardoit tous fixement. Le Philosophe Xantus, qui faisoit en ce

temps-là séjour à Samos, alla dans le Marché, où voyant les deux jeunes Esclaves si bien vêtus, & Esope au milieu d'eux si contrefait, & dans un aussi mauvais équipage, admira l'invention & l'adresse du Marchand, d'avoir placé habilement un homme si laid au milieu des deux autres, pour les faire valoir davantage, par l'opposition de sa difformité. Le Philosophe s'approchant de plus prés demanda au Musicien d'où il étoit. De Cappadoce, répondit-il. Que savez-vous faire, lui repartit Xantus? Toutes choses, dit le Musicien. Cette réponse fit sourire Esope. Les Disciples de Xantus, qui l'accompagnoient, ayant vû rire Esope, & remarqué ses dents, le prirent pour quelque monstre. Sans doute, disoit l'un, c'est un hargneux qui montre les dents. Pour quel sujet, disoit l'autre, s'est il mis à rire de la sorte? Il ne rit pas, disoit un troisième, il se ride, & se renfroigne. Ils voulurent tous s'informer du sujet qui l'avoit fait rire; de sorte que l'un des Disciples de Xantus, s'approchant d'Esope, lui demanda pourquoi il avoit ri de la sorte? Brebis de mer, lui répliqua Esope, retire-toi d'ici. Cette réponse couvrit de honte le Disciple, qui se retira brusquement. Xantus demanda au Marchand à quel prix il mettoit le Musicien. A mille oboles, répondit-il. Xantus trouvant ce prix excessif, se tourna vers l'autre Esclave, & lui demanda de quel pays il étoit? Je suis Lydien, répondit-il. Que savez-vous faire, poursuivit Xantus? Toutes choses, repartit l'Esclave. Esope se mit à rire en l'entendant. L'un des Disciples du Philosophe, ne sachant pourquoi Esope rioit des deux Esclaves, voulut lui en demander le sujet; mais il en fut empêché par l'un de ses compagnons. Vous n'avez qu'à l'interroger, lui dit-il, si vous voulez être appellé

Boue

Bou mari. Xantus s'adressant alors au Marchand, lui demanda de quel prix étoit ce Grammairien. De trois mille oboles, répondit le Marchand. Ce prix excessif chagrina Xantus, qui voulut s'en retourner; mais ses Disciples lui demandant s'il n'agréoit pas ces Esclaves? Oui, dit-il, je les trouve fort à mon gré, mais j'ai résolu de ne donner jamais une grande somme pour aucun Esclave. Si cela est, lui repartit l'un de ses Disciples, rien ne vous empêche d'acheter le plus difforme des trois; il vous rendra autant de service que les autres, & nous voulons bien payer le prix qu'il doit couter. Il ne seroit pas raisonnable, répliqua Xantus, que vous payassiez le prix de l'Esclave, & que j'eusse à moi la marchandise. Mais ma femme aime trop la propreté & la netteté, pour vouloir souffrir d'être servie par un homme si laid & si mal propre. Ce n'est pas là une raison, lui repartirent-ils, pour vous empêcher d'acheter cet Esclave; car il y a une maxime qui dit, qu'il ne faut point obéir à sa femme ni avoir pour elle de si grands ménagemens. Avant que de l'acheter, répliqua le Philosophe, voyons s'il sait quelque chose, de peur de perdre notre argent. Alors s'approchant d'Esope, réjouissez-vous, lui dit-il. Pourquoi, demanda Esope, étois-je triste? Je vous donne le bon jour, repartit Xantus. Je vous le rens, répondit Esope. Xantus & ses Disciples parurent tout étonnés de ces réponses si promptes, & si vives. Il lui demanda de quel Pays il étoit. Je suis noir, lui dit Esope. Ce n'est pas là ce que je vous demande, dit Xantus; mais je souhaite d'apprendre le nom de votre patrie, & du lieu d'où vous êtes sorti. Du ventre de ma mère, lui repartit Esope. Je ne dis pas cela, répliqua Xantus, je vous demande

mande en quel lieu vous étes né. Ma mère ne m'a point informé, dit Esope, si je suis né dans un lieu haut, ou dans un lieu bas. Que savez-vous faire, lui demanda le Philosophe? Rien du tout, repartit Esope. Que voulez-vous dire, poursuivit Xantus? Ceux-ci, répliqua Esope, ont dit qu'ils savoient tout, & ils ne m'ont rien laissé à faire. Les Disciples du philosophe étoient fort émerveillés de ces réponses. En vérité, dirent-ils, pleins d'admiration, cet homme fait paroître beaucoup d'esprit & de vivacité dans tout ce qu'il dit. Il n'y a personne qui puisse se vanter de tout savoir. Voilà pourquoi il rioit, & se moquoit de leurs réponses. Voulez-vous que je vous achette, lui demanda Xantus? C'est une affaire, lui dit Esope, où vous n'avez nullement besoin de mon conseil. Achetez-moi, ou ne m'achettez pas, selon que vous le jugerez plus à propos. Un homme ne doit rien faire par force, ou par contrainte; cette affaire dépend entièrement de votre volonté. Si vous voulez m'avoir, ouvrez votre bourse, & comptez l'argent. Si vous ne me voulez pas, cessez de vous moquer de moi. Les Disciples se disoient les uns aux autres: Par les Dieux immortels, il pousse notre Maître à bout. Si je vous achette, dit Xantus, vous tâcherez peut-être de vous dérober par la fuite? Esope se mit à rire. Si l'envie m'en prend, répliqua-t-il, je ne vous demanderai pas conseil sur cela; comme vous n'avez pas besoin du mien pour ce que vous voulez faire. Vous avez raison, dit Xantus; mais vous étes bien laid. Il faut, repliqua-t-il, qu'un Philosophe regarde l'esprit, & non pas le visage. Alors Xantus s'adressant au Marchand, combien voulez-vous me vendre cet Esclave, lui demanda-t-il? Vous étes venu ici, répliqua le Marchand, pour mépriser ma

mar-

marchandise; vous négligez des Esclaves beaux & bien faits, et vous choisissez celui qui est si laid & si difforme. Achetez l'un des deux autres, & prenez celui-ci sur le tout. Non, répliqua Xantus, je veux acheter celui-ci. Je veux en avoir soixante oboles, dit le Marchand. Les Disciples de Xantus compterent sur le champ cette somme; & l'Esclave lui fut livré. Les Partisans qui se trouverent là s'informoient exactement du nom du Vendeur, & de l'Acheteur; mais la honte les empêchoit de se déclarer, à cause du vil prix, & de peu de cas qu'ils faisoint de la Marchandise. Esope se tenant au milieu, c'est moi, dit-il tout haut, qui viens d'être vendu, voici celui qui m'a acheté; c'est celui-là qui m'a vendu. S'ils ne parlent ni l'un ni l'autre, il faut que l'on me rende ma liberté. Les Partisans se mirent à rire; ils remirent à Xantus leurs droits, & s'en allerent.

CHAPITRE VIII.

Xantus retourne à son logis, & donne Esope à sa femme.

Esope se mit à la suite de Xantus, qui s'en retournoit dans sa maison. La chaleur étoit extrême. Xantus ayant relevé sa robe, pissoit en marchant. Esope s'en étant apperçu, prit le bas de sa robe par derrière, & la tirant à lui; Revendez-moi sur le champ, lui dit-il, ou je m'enfuïrai. Pourquoi cela, lui demanda Xantus? Parce qu'il m'est impossible, repartit Esope, de servir un Maître qui fait ce que vous faites. Car si vous, qui êtes le Maître, & qui n'avez de compte à rendre à personne, vous ne donnez point cependant de relâche à la nature, & si vous pissez en marchant: que faudra-t-il

t-il que je fasse, quand vous me donnerez quelque commission, ou que vous me chargerez de quelque affaire, moi qui ne suis qu'un simple Esclave? Si la nature exige de moi de pareilles choses en chemin faisant, je serai contraint de voler pour y satisfaire. Est-ce là ce qui vous allarme, lui demanda Xantus? Je pisse en marchant, pour éviter trois maux, continua-t-il. Quels maux, demanda Esope? C'est, répondit Xantus, que le soleil me brûleroit la tête; que la terre brûlante m'incommoderoit les pieds, & que la mauvaise odeur de l'urine, m'offenseroit l'odorat. Alors, lui dit Esope, vous m'avez persuadé. Quand ils furent arrivés au logis, Xantus ordonna à Esope de demeurer auprès de la porte, parce qu'il savoit que sa femme aimoit la propreté, & qu'elle auroit été choquée, si on lui eût présenté un homme aussi laid, & aussi dégoûtant qu'Esope, sans l'y préparer par quelque bon mot, ou par quelques plaisanteries. Il entra donc dans la maison, & l'ayant abordée, Madame, lui dit-il, vous ne me reprocherez plus à l'avenir les devoirs que vos servantes me rendent; car j'ai acheté un Esclave pour moi, d'une beauté si accomplie, que vous n'avez jamais vû d'homme mieux fait & plus agréable, il s'est arrêté à l'entrée de la maison. Les servantes crurent que leur Maître parloit sérieusement, elles disputoient déja entre elles avec beaucoup de chaleur, à qui auroit Esope pour époux. La femme de Xantus ordonna d'introduire dans la maison le nouvel Esclave; L'une des servantes doubla le pas, croyant par cette promptitude avoir la préférence d'Esope pour son mariage. Elle cherchoit & appelloit l'Esclave; mais quand il lui eut dit, c'est moi, me voilà, la servante toute interdite, lui demanda si c'étoit lui en effet que l'on nommoit Esope. C'est

moi-

moi-même, répondit-il. Si cela est vrai, répliqua-t-elle, n'entrez pas dans la maison; car vous feriez fuir toutes mes compagnes. Une autre sortit encore, & le vit. Il faut, lui dit-elle, avant que l'on vous permette l'entrée de cette maison, que l'on vous taille de visage; mais sur toutes choses, je vous défends de m'approcher. Esope entra, & se présenta devant la Maîtresse de la maison. Quand elle l'eut envisagé, elle jetta les yeux sur son époux. Où êtes vous allé chercher ce monstre, lui dit-elle, pour me l'amener ici? Otez-le promptement de devant moi. Calmez-vous, ma femme, lui répondit Xantus, n'insultez pas mon nouveau serviteur. Comment voulez-vous que je le souffre, répliqua-t-elle? Mais je m'apperçois que vous commencez à me dédaigner, & à me haïr, que vous voulez me donner une rivale, & prendre une autre épouse. Vous gardez encore quelque mesure avec moi; vous n'osez par un reste de bien-séance, me dire durement en face, que je sorte de votre maison; vous m'avez amené cette tête de chien, pour m'obliger à déserter malgré moi, sachant bien que je ne pourrai souffrir un monstre aussi difforme. Rendez-moi ma dot, & je m'en irai. Ce discours n'étonna pas extrêmement Xantus, qui se tournant vers Esope, vous m'avez fait, lui dit-il, cent plaisanteries sur le chemin, en me voyant pisser; cependant vous demeurez muet devant ma Femme, & vous n'avez pas un bon mot à lui dire, pour l'appaiser. Jettez-la dans un gouffre, repartit Esope. Taisez-vous, malheureux que vous êtes, lui répliqua Xantus. Ne savez-vous pas que j'ai pour elle une tendresse extrême? Eh quoi, repartit Esope, vous aimez effectivement cette femme? Oui, sans doute, reprit Xantus, je l'aime plus que moi-même. O Dieux, répondit Esope, en frappant

pant du pié; le sage Xantus se laisse mener par sa femme! Et se tournant en même temps vers elle, Madame, lui demanda-t-il, voudriez-vous que votre mari vous eût acheté un jeune Esclave, beau & bienfait, plein de feu & de vigueur, pour vous contempler toute nuë dans le bain, & pour folâtrer avec vous, à la honte du Philosophe? O grand Euripide, que n'ai-je votre éloquence, pour dire sur le même ton que vous disiez: l'impétuosité des flots de la mer est terrible; le débordement des rivières est à craindre; la violence du feu cause de grands ravages, la pauvreté est un malheur insuportable; il y a mille autres accidens qui rendent la vie triste & ennuyeuse: mais une méchante femme est le plus grand de tous les malheurs. Sur ce principe, Madame, puisque vous avez l'honneur d'être l'épouse d'un Philosophe, donnez-vous bien de garde de vous faire servir par des valets trop bien faits, & trop beaux, pour ne pas vous exposer à déshonorer votre mari. Ce discours étonna la femme de Xantus, & ne sachant que répondre, elle se tourna vers son Mari, pour lui demander où il avoit trouvé ce bel Esclave. En vérité, ajoûta-t-elle, quelque estropié, & quelque contrefait qu'il soit, il ne laisse pas d'être plaisant. Je veux faire ma paix avec lui. Xantus s'adressant à Esope, Votre Maîtresse, lui dit-il, s'est réconciliée avec vous. Je ne suis pas trop malheureux, repartit Esope; car ce n'est pas une chose aisée, que d'appaiser une femme. Taisez-vous, répliqua Xantus, je vous ai acheté pour me servir, & non pas pour me contredire.

CHAPI-

CHAPITRE IX.

L'agréable réponse que fit Esope à un Jardinier.

Le lendemain Xantus ordonna à Esope de le suivre, & il le mena dans un Jardin pour y acheter des légumes. Esope prit un faisceau d'herbes, que le Jardinier avoit fait. Alors le Jardinier adressant la parole à Xantus, qui se disposoit à le payer, je vous prie, lui dit-il, de me résoudre une question, que j'ai à vous proposer. Expliquez-moi votre difficulté, lui dit Xantus. Je ne saurois, répondit le Jardinier, deviner la raison pourquoi les herbes que je cultive, & que j'arrose avec tant de soin, ne viennent cependant que fort tard à leur perfection; au contraire, celles que la terre produit d'elle même, viennent plus promptement, bien qu'elles ne soient ni cultivées ni arrosées. Quoique cette question fut du ressort d'un Philosophe, Xantus ne put la résoudre, & se contenta d'y faire une réponse générale, en disant que c'étoit un effet de la divine Providence, qui régloit les choses de la sorte. Esope étoit présent. La réponse de son Maître le fit rire. Est-ce pour vous moquer de moi, lui demanda le Philosophe, que vous riez de la sorte? Je me moque en effet, repartit Esope, non pas de vous, mais de celui qui vous a instruit; car c'est la solution ordinaire que donnent les Sages à la plûpart des questions qu'on leur propose. Ils se contentent de dire, que tout est gouverné par la Providence. Permettez-moi, continua-t-il, de répondre au Jardinier, & il sera satisfait de ma réponse. Alors Xantus se tournant vers le Jardinier, lui dit: Il ne me conviendroit nullement à moi, qui ai philosophé

losophé dans des écoles si fameuses, de disputer maintenant dans un jardin; mais le garçon qui m'accompagne, pourra résoudre votre problême, si vous le lui proposez; car il sait fort bien tirer les conséquences de plusieurs principes. Eh quoi! demanda le Jardinier, se peut-il faire qu'un homme si laid, & si monstrueux ait quelque teinture des belles Lettres? Quel malheur d'être contrefait de la sorte! Voyons donc si vous pourrez résoudre mon doute, & me satisfaire sur la quéstion que j'ai proposée. Alors Esope lui parla en ces termes. Quand une femme se marie pour la seconde fois, ayant déja des enfans de son prémier époux, si le mari qu'elle prend, a des enfans d'une autre femme, elle est la mère des enfans qu'elle a amenés; mais elle n'est que marâtre à l'ègard des enfans qu'elle a trouvez dans la maison de ce nouveau mari. Elle traite les uns & les autres avec une extrême différence. Elle applique tous ses soins à nourrir, & à bien élever ceux qu'elle a portés dans son sein, & qu'elle aime avec une grande tendresse. Mais le plus souvent elle n'a que de l'aversion pour les enfans de son mari, auxquels elle ôte tout ce qu'elle peut pour le donner à ses propres enfans, qu'elle chérit par un instinct naturel, comme une Partie d'elle-même. Au contraire elle hait les autres comme des Etrangers. Ainsi la terre est la mère de tout ce qu'elle produit d'elle-même; mais elle n'est, pour ainsi dire, que la marâtre de tout ce que vous y trasplantez. Elle nourrit donc avec plus de soin les plantes qu'elle produit, & qu'elle regarde comme ses enfans légitimes; mais elle est plus avare à l'égard des plantes que vous cultivez; elle leur fournit moins d'alimens, parce qu'elle les regarde comme des Etrangers. Cette réponse char-

ma

na le Jardinier. Je vous ſuis ſenſiblement obligé, dit-il à Eſope, vous m'avez tiré d'un grand embarras, par ce raiſonnement, dont je ſuis très-ſatisfait. Allez, & emportez gratuitement autant de légumes que vous voudrez, & toutes les fois que vous en aurez beſoin, vous en pourrez venir prendre ici, comme ſi le jardin vous appartenoit.

CHAPITRE X.

D'un ſeul grain de Lentille qu'Eſope fit bouillir dans un pot ; & de quelques autres avantures plaiſantes.

Au bout de quelques jours, Xantus alla au bain; il y rencontra quelques-uns de ſes Amis, & ordonna à Eſope de courir promptement au logis, pour y faire cuire un grain de lentille. Eſope obéït à la lettre, & étant arrivé au logis, il prit un grain unique de lentille qu'il mit boullir dans un pot. Après que Xantus ſe fut baigné avec ſes Amis, il les pria à dîner, les avertiſſant d'avance que le répas ſeroit très-frugal, n'ayant que des lentiles à leur donner, ajoûtant qu'il ne falloit pas juger du zèle de ſes Amis par la diverſité des mèts; mais qu'il falloit plutôt prendre garde à la bonne volonté. Ils accepterent l'offre que Xantus leur faiſoit. Si-tôt qu'ils furent entrez dans ſa maiſon, donnez-nous, dit-il à Eſope, de l'eau du bain pour nous refraîchir & pour boire. Eſope courut promptement au bain, & apporta de l'eau de l'égout, qu'il préſenta à Xantus. Après qu'il en eut goûté, n'en pouvant ſupporter la mauvaiſe odeur, où avez-vous puiſé cette eau, demanda-t-il à Eſope? Dans le bain, comme vous me l'avez ordonné, répondit-il. La préſence des amis de Xantus l'empêcha de ſe mettre

en colère. Il ordonna à Esope d'apporter un bassin, il l'apporta se tenant debout devant la compagnie. Ne donnes-tu pas à laver, demanda Xantus à Esope? Non, répondit-il, car je ne fais précisément que ce que l'on me commande. Vous ne m'avez point dit, verse de l'eau dans le bassin, lave-moi les pieds, apporte-moi mes pantoufles, & toutes les autres choses nécessaires. Xantus se tournant alors vers ses amis, ce n'est pas un Esclave que j'ai acheté, leur dit-il, c'est un Maître. Quand ils se furent mis à table, Xantus demanda à Esope, si les lentilles étoient cuites? Esope prit la cuillier du pot, & tira du coquemar le seul grain de lentille qu'il avoit fait cuire, & qu'il leur servit. Xantus le prit, croyant que ce n'étoit qu'un essai, pour voir si les lentilles étoient assez cuites, & le pressant entre les doigts, apporte, dit-il à Esope, cela est bien. Alors il versa l'eau dans les ecuelles, & la servit aux conviés. Où est la lentille, demanda Xantus. Je vous l'ai donnée, repartit Esope. Eh quoi, reprit Xantus, n'en avez-vous fait cuire qu'un grain unique? Non, répondit l'Esclave; car vous m'avez dit expressément: faites cuire une lentille, & non pas des lentilles au pluriel. Cette réponse déconcerta entièrement Xantus. Mes amis, dit-il aux conviés, je vous prie d'excuser la bêtise de cet Esclave, qui me fera devenir fou. Vien-ça, méchant serviteur, dit-il à Esope, va nous acheter quatre pieds de cochon, fais les cuire pour les servir promptement. Esope accomplit cet ordre en toute diligence. Tandis que les pieds de cochon cuisoient, Xantus qui cherchoit un prétexte pour battre Esope, le voyant occupé à quelque affaire domestique, tira furtivement du pot l'un des pieds de cochon, & le cacha.

CHAPI-

CHAPITRE XI.

Xantus voulant tromper Esope, est trompé lui-même.

Esope rentra un moment après, fouilla dans le pot, & n'y trouva que trois pieds de cochon; ce qui lui fit comprendre qu'on lui avoit fait une supercherie. Il courut promptement dans l'étable où l'on engraissoit un cochon. Il lui coupa un pied qu'il mit dans la marmite à bouillir avec les trois autres qui y étoient déjà. Xantus craignant qu'Esope ne prit la fuite, quand il s'appercevroit qu'il manquoit un pied de cochon, le remit dans le pot. Après qu'Esope les eut servis, Xantus voyant qu'il y en avoit cinq. Qu'est-ceci, dit-il à Esope? J'avois ordonné de n'en acheter que quatre. Il est vrai, repartit Esope; mais combien de pieds ont deux cochons? Ils en ont huit, répondit Xantus. O bien, reprit Esope, vous en voyez cinq, & le cochon que l'on engraisse ici-près en a trois. Xantus parut tout chagrin de cette réponse. N'ai-je pas eu raison de vous dire, dit-il en s'adressant à ses amis, que cet Esclave me fera perdre l'esprit? Monsieur, dit Esope, qui voulut payer son Maître de quelque raison, ne savez-vous pas, qu'il ne peut y avoir de mécompte en une somme, qu'autant que l'on diminue de la quantité ou que l'on y ajoûte? Xantus ne trouvant donc point de prétexte raisonnable pour battre Esope, s'appaisa.

CHAPITRE XII.

Des viandes & des ragoûts que Xantus envoya à son épouse par Esope.

Le lendemain, l'un des Disciples de Xantus fit un festin magnifique, où il invita le Maître & les

Ecoliers. Xantus choisit ce qu'il y avoit de plus exquis & de plus délicat sur la table, & le donna à Esope qui étoit debout derrière lui. Allez, lui dit-il, & portez cela chez ma bien aimée. Esope partit sur le champ ; mais en chemin faisant, il raisonnoit en lui même. Voici, disoit-il, une belle occasion de me vanger de ma Maîtresse, & des railleries sanglantes qu'elle fit de moi, lorsqu'elle me vit la première fois. J'éprouverai si elle aime effectivement mon Maître. Quand il fut entré dans le logis, il appella sa Maîtresse, et mettant devant elle les viandes, dont Xantus l'avoit chargé, voilà, lui dit-il, tout ce que mon Maître envoye, non pas à vous, mais à sa bien-aimée. Il appella sur le champ la petite chienne, que l'on nourrissoit dans le logis. Tenez, mignonne, lui dit-il, mangez ; voilà ce que mon Maître m'ordonne de vous donner. Esope mit en morceaux toutes les viandes, et les jetta à la chienne. Après cela Esope s'en retourna vers son Maître, qui lui demanda s'il avoit tout donné à sa bien-aimée ? Oui, répondit Esope, et elle l'a mangé en ma présence. Qu'a-t-elle dit en le mangeant, demanda Xantus ? Pas le moindre mot, repartit Esope, mais elle vous remercioit interieurement. L'épouse de Xantus, bien fâchée de ce que son Mari ne lui avoit pas envoyé sa part du festin, crut que cet oubli étoit une marque qu'il ne l'aimoit pas autant qu'à l'ordinaire, et que sa tendresse étoit refroidie, puisqu'il avoit eu plus de soin de sa chienne que de sa femme. Elle faisoit de grandes lamentations, et protesta, pleine de dépit & de colère, qu'elle n'auroit plus à l'avenir de commerce avec son mari. Elle s'enferma toute éplorée dans sa chambre; & ne pouvoit se consoler de l'indifférence de son mari. Les Conviés s'étant bien échauffés à boire, après avoir proposé de part &

d'autre

d'autre plusieurs questions, l'un de la compagnie, plus subtil & plus curieux que les autres, demanda quand il y auroit de grandes divisions, & de grands désordres parmi les hommes? Esope qui se tenoit debout derrière celui qui parloit, répondit. Ce sera quand les morts ressusciteront; car alors chacun voudra redemander ce qu'il possédoit en ce monde. Les Disciples de Xantus rirent de cette repartie ingénieuse, & avouerent de concert qu'Esope avoit infiniment d'esprit. Un autre demanda pourquoi une brebis que l'on traînoit à la boucherie, ne crioit point, & qu'au contraire un cochon faisoit des cris épouvantables? Esope prenant la parole dit, que la brebis accoutumée à voir traire son lait, & tondre sa laine, à se laisser prendre, & attacher par les pieds, suivoit paisiblement, ne se doutant point qu'on lui voulût faire d'autre mal; mais que la truye, dont on ne tire point de lait, & dont on ne tond point la laine, & qui n'est pour cela, ni traînée, ni liée par les pieds, sachant qu'elle n'a rien de bon que sa chair, fait grand bruit, & de grandes plaintes, quand on la traîne à la boucherie. Ce raisonnement fit encore rire les Disciples de Xantus, qui donnerent de grandes louanges à Esope. Incontinent après le diné Xantus retourna à son logis, & demanda sa femme pour lui parler familièrement, selon sa coutume; mais elle, le regardant d'un œil fier & méprisant, retirez-vous, lui dit-elle, & ne m'approchez pas; donnez-moi ma dot & je sortirai de votre maison, car je ne veux pas demeurer davantage avec vous. Allez flater votre chienne, à qui vous avez envoyé sa part du festin. Xantus étrangement surpris d'un reproche si peu attendu, ne savoit à qui s'en prendre, ni que répondre. Il faut, sans doute, dit-il, qu'Esope m'ait joué quelque tour; ou vous voulez me faire croire que je

suis ivre. Eh quoi, n'est-ce pas à vous que j'ai envoyé ce qu'il y avoit de plus exquis, & de plus délicat dans le festin? Non en vérité, repondit-elle, on a tout donné à la chienne. Venez ici, approchez, dit Xantus à Esope; à qui avez-vous donné la part du festin? A votre bien-aimée, répondit Esope. Eh bien, Madame, dit Xantus, se tournant vers son épouse, vous n'avez rien reçu? Pas la moindre chose, répliqua-t-elle. Monsieur, dit Esope à son Maître, à qui m'avez-vous commandé de porter ce que vous m'avez donné? A ma bien-aimée, répondit Xantus. Alors Esope appella la petite chienne. C'est celle-ci, lui dit-il, qui vous veut le plus de bien; car quoique votre épouse témoigne avoir pour vous une grande affection, cependant elle s'offense à tous propos, pour la moindre chose. Elle vous contrarie, elle tempête, elle vous accable de reproches & d'injures, elle menace de vous quitter; au lieu que votre chienne, après avoir été grondée, menacée, battue, ne s'enfuit pas. Elle oublie tout, elle vient à vous, elle vous caresse, & vous flatte, & vous donne toutes les marques qu'elle peut de sa reconnoissance. Il falloit donc, Monsieur, me dire, portez cela à ma femme, & non pas à ma bien-aimée. Vous voyez, Madame, dit Xantus en se tournant vers son épouse, qu'il n'y a point eu en cela de ma faute, & qu'Esope seul est coupable. Prenez donc patience, & calmez-vous, je ne manquerai pas d'occasion de le battre & de le punir. Cette réponse ne la satisfit pas, elle sortit furtivement de la maison, & retourna chez ses parens. Ne vous l'avois-je pas bien dit, Monsieur, dit alors Esope, en se tournant vers son Maître, que votre chienne vous aime mieux que votre femme?

CHAPI-

CHAPITRE XIII.

De quelle adresse se servit Esope, pour appaiser la femme de Xantus, & pour l'obliger à retourner chez son mari.

Quelques jours se passérent sans que Xantus pût fléchir sa femme, ni par ses caresses, ni par ses priéres. Il lui envoya quelques-uns de ses proches, pour la persuader de faire la paix, & d'oublier ce qu'il avoit si fort chagrinée ; mais elle ne voulut point entendre raison, tant son dépit étoit violent. Cette obstination causa une douleur extrême à Xantus. Ne vous affligez pas de la sorte, Monsieur, lui dit Esope, & ne vous chagrinez point mal à propos. Je vous réponds que dès demain elle reviendra ici de son bon gré, & en grande hâte. Ayant reçu de l'argent, il alla au marché, & acheta des oiseaux, des poulets, du gibier, & toutes les choses nécessaires pour faire un grand répas. En s'en retournant il alloit de maison en maison, & passa à dessein devant le logis des parens de sa Maîtresse, pour leur faire voir ces provisions, sans faire semblant de savoir que cette maison leur appartint, ni que sa Maîtresse y demeurât. Ayant rencontré par hazard quelqu'un des Valets de cette maison, il lui demanda s'il ne pouvoit pas lui vendre quelque chose de propre à faire un festin de nôces. Pour qui, demanda ce Valet? Pour le Philosophe Xantus, répondit Esope; car il doit se marier demain. Ce Valet monta en grande hâte dans l'appartement de la femme de Xantus, pour lui apprendre cette nouvelle. Sans délibérer davantage, elle se transporta promptement dans la maison de son mari pleine d'inquiétude & de trouble, faisant de

grandes plaintes avec de grands cris. Il ne vous est pas permis, lui disoit-elle, d'épouser une autre femme, tant que je vivrai. Ainsi elle demeura dans la maison de son mari, par l'adresse d'Esope, comme elle en étoit sortie par le tour qu'il lui avoit joué.

CHAPITRE XIV.

Quelles viandes servit Esope à ceux que Xantus avoit invités.

Au bout de quelques jours Xantus voulut faire encore un festin à ses Disciples. Allez, dit-il à Esope, acheter tout ce que vous trouverez de meilleur, & de plus excellent. Esope se disoit à lui même en chemin faisant: j'apprendrai bien à mon Maître à ne me point donner des ordres si mal à propos. Il acheta quelques langues de cochon, & les apprêta pour régaler les Conviés. Il servit devant chacun une langue grillée avec de la sausse. Les Disciples furent contents de ce prémier service, qui convenoit assez à des Philosophes, parce que c'est par le secours de la langue qu'ils expriment leurs plus belles pensées. Esope leur servit, pour le second mets, des langues bouillies. Quand on eut demandé l'autre service, il mit encore des langues sur la table. Cette répétition fâcha étrangement les Disciples de Xantus, qui s'ennuyoient de ne voir que des langues. Eh quoi, dirent-ils à Esope avec une espèce d'indignation, ne verrons-nous tout le jour que des langues? Esope, sans s'allarmer de leurs plaintes, leur en servit encore. Est-il possible, dit Xantus tout en colère, que vous n'ayez autre chose à nous donner? Non, répondit Esope d'un air tranquille. Comment, misérable

rable que vous étes, ne vous ai-je pas ordonné de m'acheter tout ce qu'il y a de meilleur, & de plus exquis? Je vous suis bien obligé, Monsieur, répondit Esope à son Maître, des reproches & des reprimandes que vous me faites en présence de tant de Philosophes; car qu'y a-t-il dans le monde de meilleur, & de plus excellent que la langue? C'est par le secours de la langue que l'on enseigne les Sciences & la Philosophie. C'est par son moyen que nous donnons, & que nous recevons; que l'on fait des harangues, des prières, des compliments; que l'on plaide des causes, & que l'on étale toute la pompe de l'éloquence. On fait les Mariages, on bâtit les villes, on pourvoit à la sureté des hommes, par le ministère de la langue; enfin elle sert à la conservation de la vie; & par conséquent je crois qu'il n'y a rien de meilleur, ni de plus excellent que la langue. Tous les Disciples approuvarent ce raisonnement, & dirent de concert, qu'Esope avoit raison. Ils donnerent le tort au Maître, & se retirerent chacun chez soi.

CHAPITRE XV.

Xantus ordonne de faire un second festin, qui ne fut encore servi qu'en langues.

Le lendemain les Disciples de Xantus lui firent quelques reproches sur le répas qu'il leur avoit donné. Il s'excusoit en disant que la chose ne s'étoit point passée ainsi de son consentemant, & qu'il ne falloit s'en prendre qu'à la malice de son Valet; mais j'espère qu'il nous traitera mieux aujourd'hui, & je veux lui donner mes ordres en votre présence. Ayant fait sur le champ venir Esope: achetez-nous, lui dit-il,

tout ce que vous trouverez de plus méchant & à meilleur marché, pour donner à souper à ces Messieurs. Esope, sans changer de méthode, acheta encore des langues, & les ayant apprêtés, les servit aux conviés. Ils ne pûrent s'empêcher de murmurer, & de se dire les uns aux autres. Eh quoi, toûjours des langues de cochon! Un moment après il servit encore des langues, & en apporta jusqu'à la troisième fois. Ce procédé irrita étrangement Xantus contre son Esclave. Comment l'entendez-vous, Esope, lui dit-il? Quand je vous ai ordonné d'acheter tout ce qu'il y a de meilleur & de plus excellent, vous avez acheté des langues; & quand je vous ai commandé d'acheter ce qu'il y a de plus méchant & à meilleur marché, vous nous donnez encore des langues? Il est vrai, Monsieur, répondit Esope. Qu'y a-t-il en effet de plus méchant que la langue? N'est-ce pas elle qui renverse les villes, qui fait égorger les hommes, qui fait tous les mensonges, toutes les médisances, tous les parjures? Elle ruïne les mariages, les Provinces, les Royaumes entiers. Enfin elle cause une infinité de maux, & remplit la vie de chagrins, d'erreurs, & de troubles. Alors quelque'un des conviés dit à Xantus: si vous ne vous tenez bien sur vos gardes, & si vous ne prenez de grandes précautions, ce Valet vous fera perdre l'esprit; car il a l'ame comme le corps. Vous n'avez pas raison, lui repartit Esope sur le champ, de vous mêler des affaires d'autrui, & de tâcher par vos malins discours de mettre la division entre le Maître & le Valet.

CHAPI-

CHAPITRE XVI.

Esope améne à son Maître un homme malhabile, & indolent.

Xantus ayant entendu ce discours, & cherchant l'occasion de battre son Valet, Malheureux, lui dit-il, puisque tu reproches à mon Ami d'être trop curieux, & de se mêler des affaires d'autrui, fais-moi venir quelq'un assez indolent, pour ne se soucier de rien. Esope alla le lendemain dans la place publique, Après avoir examiné soigneusement ceux qu'il y rencontra, il aperçut un homme qui se tenoit assis depuis long-temps dans la même place. Jugeant à sa figure que c'étoit un homme fort paresseux, & fort simple, il l'aborda, en lui disant, que son Maître le prioit à dîner. Cet homme rustique sans s'informer ni qui étoit Esope, ni de quelle part il venoit, entra dans la maison de son Maître, & se mit à table sans façon avec des souliers mal propres & crotés. Xantus demanda, qui étoit cet homme? C'est un indolent, répondit Esope, & qui ne s'ingère nullement dans les affaires d'autrui. Alors Xantus dit tout bas à sa Femme, faites tout ce que je vous dirai, & obéïssez ponctuellement à mes ordres, afin que je trouve un sujet légitime pour châtier sévèrement Esope. Madame, dit-il en présence de tout le monde, versez de l'eau dans un bassin, & lavez les pieds de notre Hôte; car il se persuadoit que ce rustique ne consentiroit jamais à se voir servis de la sorte par cette Dame, qu'il ne manqueroit pas de lui faire de grands complimens; ce qui feroit voir manifestement qu'il n'étoit ni si bête ni si indolent qu'Esope avoit voulu le faire entendre, & que ce seroit un prétexte légitime pour le châtier.

La

La Dame ayant versé de l'eau dans un bassin, se préparoit à laver les pieds de l'Hôte, lequel voyant que la Maîtresse du logis se disposoit à lui rendre ce service, se disoit à lui-même, elle veut me faire honneur; voilà pourquoi elle se résout à me laver les pieds elle-même, quoi qu'elle pût ordonner à ses servantes de me les laver. Alors étendant les pieds, lavez-les, Madame, lui dit ce rustaut. Après qu'elle les eut lavé, il se remit à table. Xantus ordonna de donner à son Hôte du même vin qu'il buvoit. Cet homme se disoit à lui même: la bien-séance demande qu'ils soient servis avant moi; mais puisqu'ils veulent que je boive le prémier, que m'importe? Ce n'est pas à moi à m'inquiéter de cette cérémonie. Ainsi il se mit à boire. Pendant le dîné, on lui présenta un mets qu'il trouvoit fort à son goût, & qu'il mangeoit avec plaisir, & de bon appétit. Le Maître fit venir le Cuisinier, & le gronda fort, d'avoir mal apprêté ce ragoût, & sur le champ, il commanda qu'on le mit tout nud pour le châtier. L'Hôte disoit en lui-même, ce ragoût me paroit excellent, il est très bien apprêté, rien n'y manque; mais si le Maître du logis, pour contenter son envie, veut faire battre son Cuisinier sans sujet, que m'importe? Ce ne sont pas là mes affaires. Xantus étoit tout chagrin, & supportoit impatiemment le peu de curiosité, & l'indolence de son Hôte, qui ne se soucioit de rien, & ne prenoit intérêt à quoi que ce soit. Quand on eut servi le gâteau, cet Hôte indifferent, le tournant de tous côtés, commença d'en manger, comme si c'eût été du pain ordinaire. Ce mauvais goût, & cette grossièreté aigrit de plus en plus le Philosophe, lequel s'en prenant à son Boulanger, ignorant que tu es, lui dit-il, pourquoi n'as-tu pas mis dans ce gâteau du miel & du poivre pour lui donner un peu de haut goût?

goût? Monsieur, répondit le Boulanger, si le gâteau est mal-cuit, je consens d'être battu; mais s'il est mal assaisonné, & s'il y manque quelque chose, c'est à ma Maîtresse, & non pas à moi qu'il faut s'en prendre. Si ma femme en est la cause, dit Xantus, je la ferai brûler toute vive. Il fit signe à sa femme d'obéir à tout ce qu'on lui commanderoit, afin d'avoir un prétexte pour châtier Esope. On fit donc apporter une grande quantité de fagots, pour faire un bucher. On y mit le feu, on en fit approcher la femme de Xantus, on fit semblant de l'y vouloir jetter, pour voir quelle figure feroit l'Hôte à ce spectacle, & quel empressement il témoigneroit pour l'en empêcher; mais sans s'allarmer de cet appareil lugubre, il demeura dans sa tranquillité ordinaire, & se disoit à lui-même: S'il n'a aucune raison de se fâcher contre son épouse, pourquoi se met-il de la sorte en colere? Et s'adressant à Xantus, si vous vous croyez obligé, lui dit-il, de faire ce traitement à votre femme, attendez un moment, je vous prie, & permettez-moi de sortir, pour aller querir la mienne, afin que vous les fassiez brûler toutes deux ensemble. Le Philosophe entendant cet homme parler de la sorte, admira sa simplicité ou sa stupidité, son indolence ou sa fermeté, & dit à Esope: En vérité, tu ne te connois pas mal en gens. Voilà, sans contredit, le plus indolent de tous les hommes, & qui se soucie le moins des choses humaines. Je suis vaincu, & tu recevras la récompense que tu mérites. Me voilà content; j'oublie tous les tours que tu m'as joués par le passé; je te les pardonne, je t'affranchirai, & je te mettrai en liberté.

CHAPITRE

CHAPITRE XVII.

De la réponse qu' Esope fit à un Juge.

Le lendemain Xantus commanda à Esope d'aller aux bains, & de voir si la foule étoit grande; parce qu' il avoit envie de se baigner. Esope en chemin faisant rencontra par hazard le Préteur, qui sachant qu' Esope appartenoit à Xantus, lui demanda où il alloit? Je n'en sai rien, lui répondit Esope. Le Préteur jugeant qu' il se moquoit de lui, & qu' il dédaignoit de lui répondre, ordonna qu' on le menât sur l'heure en prison. Comme on l'y traînoit, Esope se mit à crier de toute sa force. Vous voyez bien, Monsieur le Président, que ma réponse est fort juste, & que j'avois bien raison de vous dire, que je ne savois où j'allois. En effet, je ne croyois nullement aller en prison; je vous ai rencontré par hazard, & cette rencontre est la cause de mon emprisonnement. Le Préteur étonné de la promptitude & de la vivacité de cette réponse, le mit en liberté. Esope alla donc aux bains, où il trouva une compagnie très nombreuse; il les considéroit attentivement les uns aprés les autres. Il vit à l'entrée du Bain une pierre, contre laquelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui sortoient. L' un de ceux qui entrerent pour se baigner, voyant cette pierre, l'ôta du lieu où elle étoit, & la transporta dans un autre endroit. Esope étant retourné vers son Maître, lui dit: Monsieur, si vous voulez vous baigner aujourdh' hui, vous le pouvez faire commodément; car je n' ai vu qu' un seul homme dans ce bain. Xantus alla donc aux Etuves, & voyant la foule de gens qui se baignoient: Eh quoi, dit-il à Esope, ne m' avez-vous pas dit qu' il n' y avoit qu' un seul

ſeul homme dans le bain? Il eſt vrai, Monſieur, répondit Eſope; car ayant vu cette groſſe pierre que voilà à l'entrée du bain, à la quelle heurtoient tous ceux qui entroient ou qui ſortoient, un homme ſeul de toute l'aſſemblée a pris cette pierre, pour ne s'y pas bleſſer, & l'a tranſportée dans un autre endroit. Je vous ai donc dit, que c'eſt le ſeul homme que j'avois vu aux étuves, le préférant à tous les autres. Xantus ſoûriant, dit qu'Eſope avoit toûjours la repartie prompte & pleine de ſens.

CHAPITRE XVIII.

Ce que répondit Eſope touchant les ſuperfluités que la nature rejette.

Un jour Xantus ſortant de la garderobe, demanda à Eſope, pourquoi les hommes après s'être ſoulagé le ventre, avoient accoutumé de regarder leurs excréments? Eſope lui répondit en ces termes. Au temps paſſé il y eut un homme qui vivoit d'une manière fort délicate, & qui ſe plaignoit d'être longtemps ſur le baſſin. Un jour qu'il y demeura aſſis plus long-temps qu'à l'ordinaire, il rendit tous ſes inteſtins. Depuis ce temps-là les hommes craignant un accident ſemblable, ont accoutumé de regarder leurs excréments. Mais vous, Monſieur, vous ne devez rien appréhender de pareil; car vous n'avez point d'entrailles. Un autre jour, au milieu d'un grand feſtin, où Xantus ſe trouva avec ſes Diſciples, après que le vin les eut mis en belle humeur, ils commencerent à ſe propoſer les uns aux autres pluſieurs queſtions ſur différentes matières. Xantus commençoit déja à ſe troubler, parce que le vin lui montoit à la tête.

tête. Esope qui étoit auprès de lui, Monsieur, lui dit-il, je vous avertis que Bacchus a trois tempéraments, ou trois différents dégrés. Le prémier est le plaisir, le second l'ivresse, & le troisième l'outrage. Vous avez bu à souhait, vous vous êtes tous bien réjouïs, contentez vous, demeurez-en-là, & ne vous mêlez point d'autre chose. Xantus qui commençoit déja d'être ivre, prit cette rémontrance en mauvaise part. Taisez-vous, lui dit-il, allez donner des conseils aux Enfers. Il faut donc vous y conduire, lui repartit Esope. L'un des Disciples de Xantus voyant que le vin commençoit à lui ôter la raison, Maître, lui demande-t-il, y a-t-il quelqu'un qui puisse boire la mer toute entière? Oui, sans doute, répliqua Xantus, je m'offre moi même à la boire. Mais si vous n'en pouvez venir à bout, reprit le Disciple, à quelle peine serez-vous condamné? Je consens, répondit Xantus, de perdre ma maison. Alors pour confirmer cette gageure, ils mirent tous deux leurs anneaux en dépôt, & se retirerent. Le lendemain Xantus étant réveillé, & se lavant le visage, fut étonné de voir qu'il n'avoit plus sa bague. Il demanda à Esope ce qu'elle étoit devenue. Je n'en sai rien, répondit-il; mais ce que je sai, c'est que vous avez perdu votre maison. Pourquoi cela, demande Xantus? C'est qu'hier étant ivre, vous vous engageâtes à boire la mer, & vous laissâtes votre anneau pour gage. Comment pourrai-je, dit Xantus, venir à bout d'une chose, qui est infiniment au dessus de tout le pouvoir humain? Mais mon pauvre Esope, je te prie de mettre en usage tout ton esprit, toute ton adresse, toutes tes subtilités, toute ton expérience, pour dégager ma parole, & pour me tirer de l'embarras où je suis, en sorte que je puisse reprendre mon gage avec honneur.

heur. A la vérité, répondit Esope, il m'est impossible de vous faire exécuter ce que vous avez promis; mais je ferai si bien que je romprai la gageure. Quand vous serez encore aujourd'hui tous rassemblés, témoignez de l'assurance, & ne faites point paroître de crainte. Dites, aujourd'hui que vous êtes de sens rassis, les mêmes choses que vous dites hier étant ivre. Faites étendre des tapis sur le rivage, faites-y dresser une table; ordonnez à vos Valets de vous présenter dans des coupes l'eau de la mer pour la boire. Quand vous verrez tout le peuple assemblé pour ce spectacle, commandez, étant assis, que l'on vous présente une coupe d'eau de la mer. La tenant entre les mains, demandez à haute voix, afin que tout le monde vous puisse entendre, a celui qui a les gages, quelles sont les conditions de votre traité. Il vous répondra, que vous vous obligez à boire toute l'eau de mer. Alors vous tournant vers l'Assemblée, vous direz, Habitans de Samos, vous savez que les rivières & les fleuves se vont rendre dans la mer. Pour moi je ne me suis engagé qu'à boire l'eau de la mer seulement, mais non pas l'eau des rivières qui s'y déchargent. Il faut donc que cet Ecolier empêche premièrement les fleuves de rentrer dans la mer, & quand il l'aura fait je la boirai. Xantus voyant que cet expédient étoit infaillible pour dégager sa parole, & pour retirer son anneau, en conçut une bonne espérance, & fut pénétré de joye. Le peuple s'étant donc assemblé sur le rivage, pour un spectacle si extraordinaire, pour voir de quelle manière Xantus se tireroit d'embarras, il dit devant tout le monde, ce qu'Esope lui avoit suggéré. Les Habitans de Samos admirerent l'esprit & l'invention d'Esope, & le comblèrent de louanges.

 L'Eco-

L'Ecolier se jetta aux pieds de Xantus, avouant qu'il étoit vaincu, & le pria de dissoudre la gageure, ce qu'il accorda très-volontiers, à la prière de tout le peuple.

CHAPITRE XIX.

Xantus oubliant les services d'Esope lui manque de parole.

Après qu'ils furent retournés au logis, Esope s'adressant à son Maître, lui dit, n'ai-je pas bien mérité, Monsieur, après tous les services que je vous ai rendus, d'être mis en liberté? Mais Xantus lui faisant des ménaces fort aigres, est-ce que je n'ai pas résolu de vous affranchir? Tenez vous à la porte, remarquez si vous ne verrez pas deux corneilles, & venez me le dire, ce sera bon augure; si vous n'en voyez qu'une, ce sera un mauvais signe. Esope ayant apperçu deux corneilles sur un arbre, le vint dire à Xantus; mais pendant qu'il sortoit pour les voir, l'une des corneilles s'envola, de sorte qu'il n'en vit qu'une sur l'arbre. Malheureux, lui dit Xantus, ne m'es-tu pas venu dire que tu avois vu deux corneilles sur un arbre? il est vrai, répondit Esope, mais l'une des deux s'est envolée. Est-ce ainsi, misérable Esclave, que tu te moques de moi? Alors il commanda qu'on le dépouillât sur le champ pour le fouetter. Tandis que l'on battoit Esope, on vint prier Xantus à souper. Esope au milieu des coups s'écria, que je suis malheureux, j'ai vu deux corneilles, & je suis battu; vous n'en avez vu qu'une, & cependant vous allez faire bonne chère. Mon expérience ne m'apprend que trop, combien cet augure est faux. Xantus ne put

s'em-

s'empêcher d'admirer la vivacité & la présence d'esprit de son Esclave, & défendit de le battre plus long-temps.

CHAPITRE XX.

Esope ne laissa entrer dans le logis qu'un seul des Conviés.

Au but des quelques jours Xantus invita à un festin plusieurs Philosophes & plusieurs Rhéteurs. Il ordonna à Esope de se tenir à la porte, pour faire les honneurs du logis, & pour n'y laisser entrer que des gens habiles & de mérite. L'heure du festin étant venue, Esope ferma la porte, & se tenoit au dedans de la maison. L'un des Conviés arriva, & frappa à la porte. Esope sans ouvrir, lui demanda: *Qu'est-ce que le chien remue?* Cet homme croyant qu'on l'appelloit chien, se retira en colère. Tous ceux qui arriverent à la file, s'en retournerent de même fort fâchés, croyant qu'on leur disoit des injures; car Esope leur fit à tous la même question. L'un des Conviés vint encore frapper à la porte, Esope lui demanda comme aux autres: *Que remue le Chien?* La queue, & les oreilles, répondit celui-ci. Esope trouva sa réponse bonne, lui ouvrit la porte, & le conduisit à son Maître, lui disant qu'aucun Philosophe ne s'étoit présenté pour venir à son festin, à la reserve de celui qu'il lui amenoit. Xantus en parut tout chagrin, croyant que ceux qu'il avoit invités s'étoient moqués de lui. Le lendemain ses Disciples étant venus dans son Ecole, se plaignirent de l'insulte qu'on leur avoit faite, en leur refusant l'entrée de sa maison. Eh quoi, lui disoient-ils, nous méprisez-vous jusqu'à ce point que de mettre à votre porte un homme monstrueux,

pour nous dire des injures, & pour nous empêcher d'entrer? Est-ce un songe, leur demanda Xantus, ou ce que vous dites est-il véritable? C'est une vérité, répondirent-ils tous d'une voix, on nous rêvons. Il appella sur le champ Esope, & lui demanda tout en colère, pourquoi il avoit renvoyé si honteusement ses amis? Ne m'avez vous pas défendu, Monsieur, repartit Esope, de laisser entrer dans votre maison des fous, & des ignorans, & ne m'avez-vous pas commandé de n'admettre à votre festin que des Sages, & des hommes doctes & d'érudition? Il est vrai, dit Xantus; mais tous ceux-ci ne sont-ils pas savants? nullement, répondit Esope; car comme ils frappoient à la porte, & que je leur ai demandé: *Que remue le chien?* personne d'entr'eux n'a pu comprendre ma question, ni la résoudre. Voyant donc que c'étoient des ignorants, je leur ai refusé l'entrée de votre maison, & je n'ai voulu ouvrir qu'à celui qui a mieux répondu que tous les autres. Après qu'Esope eut achevé de parler, personne n'y put trouver à redire, & ils avouerent tous qu'il avoit raison.

CHAPITRE XXI.

Du trésor que trouva Esope, & de l'ingratitude de Xantus.

Quelques jours s'étant écoulés, Xantus suivi d'Esope s'avisa d'aller dans un Cimetière, pour lire les Inscriptions & les Epitaphes qui étoient gravées sur les tombeaux; cette lecture lui causoit un extrême plaisir. Esope remarqua sur l'un de ces tombeaux les lettres suivantes, R. P. Q. F. T. A. Il les fit aussi remarquer à Xantus, & lui demanda s'il pouvoit expliquer

pliquer ce que ces lettres signifioient. Xantus les considéra avec attention; mais il avoua de bonne foi, qu'il n'en pouvoit trouver le sens. Alors Esope se retournant vers lui, si je pouvois, Monsieur, lui dit-il, par le moyen de ce petit pilier, vous découvrir un trésor, quelle récompense me donneriez-vous? Je vous promets, lui dit Xantus, que je vous rendrai la liberté, & que vous aurez pour votre part la moitié du trésor. Esope accepta ces offres, & s'éloignant d'une motte de terre environ de quatre pas, il se mit à fouiller, & trouva le trésor, dont il avoit parlé à Xantus; il le lui apporta, & lui dit: Aquitez-vous maintenant de votre promesse, & rendez-moi ma liberté, que je rachette par ce trésor dont vous étes le Maître. Je m'en donnerai bien de garde, lui repartit Xantus, & je ne ferai pas la folie de vous affranchir, à moins que vous ne m'expliquiez le mystère que ces lettres cachent; car j'aime mieux en savoir le sens, que de posséder ce trésor. Esope lui répliqua: Celui qui a enfouï dans ce lieu ce trésor, étoit un Sage; il a fait graver ces lettres, qui signifient, étant jointes ensemble, si tu fouilles à quatre pas d'ici, tu trouveras une grande quantité d'or. Puisque tu es si habile & si entendu, dit Xantus, je ne serois pas sage, si je te rendois la liberté. Monsieur, lui repartit Esope, si vous y manquez, vous y perdrez plus que moi; car j'irai avertir le Roi de Bizance, à qui ce trésor appartient. D'où le savez-vous lui demanda Xantus? Voici, lui répondit Esope, d'autres lettres qui me l'apprennent. R. R. D. Q. I. T. Car elles signifient: *Rends au Roi Denys, le trésor que tu as trouvé*: Xantus persuadé par ces paroles, que ce trésor appartenoit effectivement au Roi de Bizance, n'oublia rien pour

appaiser Esope. Prenés la moitié de l'argent, lui dit-il, & gardez le silence. Ce n'est pas vous qui me le donnez, lui répliqua Esope, c'est celui qui a enfoüi ici ce trésor. Ecoutez ce que ces caractères signifient, A. E. D. Q. I. T. A. *Partagez entre vous autres le trésor que vous avez trouvé.* Venez dans ma maison, lui dit Xantus, afin que nous partagions ensemble cet argent & que je vous rende votre liberté. Xantus craignant qu'Esope ne parlât, & qu'il ne découvrît ce qui venoit de leur arriver, le fit jetter en prison. Pendant qu'on l'y menoit, Est-ce ainsi, disoit-il en se plaignant, que les Philosophes gardent leurs paroles? Non seulement on ne me rend pas ma liberté, quoique vous me l'eussiez promise; mais vous ordonnés encore que l'on me traîne en prison. Xantus fléchi par ce reproche, ordonna qu'on le relâchât sur le champ & lui dit: Je ne doute point qu'après que tu auras recouvré ta liberté, tu ne m'accuses avec plus d'emportement & plus de violence. Esope lui dit: Faites-moi maintenant tout le mal que vous pourrés; mais je vous proteste que vous m'affranchirez malgré vous.

CHAPITRE XXII.

De quelle manière Esope fut mis en liberté.

Vers ce temps-là, il arriva dans la ville de Samos une chose assés étonnante. Tandis qu'on célébroit une Fête publique, on vit une aigle, qui fondant du haut des airs, arracha l'anneau public, & le fit tomber dans le sein d'un Esclave. Tous les Habitans de Samos étonnés de ce prodige & saisis de crainte, s'assemblerent & prierent Xantus, qui étoit

étoit l'un des plus considérables entre les Citoyens & un grand Philosophe, de leur expliquer ce que signifioit un évènement si merveilleux. Xantus ne sachant que répondre, demanda du temps pour y penser. Etant de retour dans sa maison, il se sentit accablé de tristesse & d'inquiétude & tomba dans une profonde mélancolie; parce qu'il ne pouvoit rendre raison de ce prodige. Esope s'étant apperçu du chagrin qui dévoroit son Maître, lui demanda pourquoi il se laissoit abbatre de la sorte. Reposez-vous en sur moi, & bannissez la tristesse qui vous dévore. Montrez-vous demain dans la Place publique, & dites aux Habitans de Samos, que vous n'étes point accoutumé à rendre raison des prodiges, ni à deviner; mais que vous avez un Valet dans votre maison qui a de belles connoissances, & qui pourra leur donner des lumières sur une avanture qui leur cause tant d'allarmes. Si je puis éclaircir leur doute, toute la gloire, Monsieur, retombera sur vous, d'avoir un serviteur si habile; Si je n'en puis venir à bout, toute la honte en retombera sur moi. Xantus persuadé & consolé par ces paroles, alla le lendemain dans la place publique, & se souvenant des avis d'Esope, repeta au milieu de l'assemblée tout ce qu'il lui avoit dit. Ils le prierent de faire venir Esope sur l'heure. Quand il fut arrivé, & qu'il se fut présenté à l'assemblée, les Habitans de Samos ayant consideré sa figure, firent de grands éclats de rire, & disoient en se moquant de lui: Est-il possible, qu'un homme ainsi estropié & contrefait puisse expliquer ce prodige? Pouvons-nous entendre quelque chose de bon sortir de la bouche de ce monstre? Et ils recommencerent tous à rire & à se moquer d'Esope, lequel ayant étendu la main, pour demander silence à l'assemblée, Habitans de Sa-

mos, leur dit-il, pourquoi me méprisez-vous, à cause de la difformité de mon visage? C'est l'esprit & non pas la figure qu'il faut considérer. La Nature a souvent enchassé une belle ame dans un corps mal fait. Vous arrêtez-vous à considérer la figure d'une bouteille? N'étes-vous pas plus touchés de la liqueur qu'elle renferme, & de l'excellence du vin? Tous les assistants ayant entendu Esope parler de la sorte, lui dirent, Si vous avez quelque chose de bon à nous dire, pour rendre le calme & le repos à notre ville, hâtez-vous de nous rassûrer. Alors Esope plein de confiance leur dit, Habitans de Samos, quand la Fortune qui aime à semer les dissensions & le trouble, propose un prix de gloire entre le Maître & le Valet, s'il arrive que le Valet succombe, on l'accable de coups. S'il est supérieur à son Maître, on ne laisse pas de le battre. Ainsi de quelque côté que la chose tourne, il ne peut manquer d'être battu. Si vous me donnez maintenant la permission de parler en toute liberté, je vous declarerai sans rien craindre ce que vous ayez tant d'envie de savoir. Alors le Peuple cria tout d'une voix à Xantus: Affranchissez Esope, ayez cette complaisance pour les Habitans de Samos, accordez-lui sa liberté au nom de toute la ville. Xantus ne répondit rien. Alors le Préteur prenant la parole. Xantus, lui dit-il, si vous ne vous rendez aux prières du Peuple de Samos, & si vous ne rendez de bonne grace la liberté à Esope, je l'affranchirai sur le champ de ma pleine autorité, & alors il sera égal à vous. Xantus, ne pouvant résister à l'ordre du Préteur, donna, contre son gré, la liberté à Esope. Le Trompette de la ville cria tout haut au milieu de l'assemblée: *Le Philosophe Xantus a affranchi Esope à la prière des Samiens.*

Samiens. C'est ainsi que fut accomplie la prédiction d'Esope qui avoit dit à Xantus, qu'il lui rendroit, malgré lui, la liberté. Esope se voyant donc libre dit à toute l'assemblée: Peuple de Samos, l'aigle, comme vous le savez, est le Roi des oiseaux, s'il a enlevé l'anneau impérial, pour le faire tomber dans le sein d'un Esclave, c'est pour donner à entendre, que quelqu'un de Rois qui règnent maintenant, songe aux moyens de vous ravir votre liberté, pour vous réduire en servitude, après avoir aboli toutes vos Loix. Ces paroles remplirent de douleur & de crainte tous les Samiens. Peu de jours après, les Samiens reçurent des lettres de la part de Crésus, Roi de Lydie, qui leur ordonnoit de lui payer un tribut tous les ans; leur déclarant, s'ils y manquoient, qu'il leur viendroit faire la guerre, & qu'ils n'avoient qu'à se préparer dès-lors au combat. Ils s'assemblerent donc pour délibérer sur une affaire aussi importante, où il s'agissoit de leur liberté. Ils craignoient avec raison de tomber sous la domination de Crésus. Ils jugerent à propos de consulter Esope & de suivre ses avis en toutes choses. Il leur dit, Messieurs, quand les principaux de la Ville auront opiné qu'il faut payer un tribut à Crésus, & qu'il est à propos de lui obéir, pour détourner les malheurs de la guerre, il sera inutile que je vous donne conseil; mais je me contenterai de vous rapporter une histoire, pour vous apprendre de quelle manière vous devez vous comporter, en cette avanture. La fortune nous montre en cette vie deux chemins tout opposés: l'un conduit à la liberté, mais l'entrée est rude & difficile, & l'issue en est commode & agréable. L'entrée du chemin qui conduit à la servitude, est facile & commode; mais la sortie en est rude & épineuse. A ces paroles les Samiens

se récrierent tous d'une voix, Puisque nous sommes nés libres, on ne nous rendra pas Esclaves impunément. Ils renvoyerent l'Ambassadeur du Roi de Lydie, sans avoir conclu la paix. Crésus ayant entendu le rapport de son Ambassadeur, résolut de faire la guerre aux Samiens; mais l'Ambassadeur lui dit: Je ne crois pas, Seigneur, que vous puissiez domter ce Peuple, ni remporter sur les Samiens de grands avantages, tandis qu'ils auront Esope parmi eux, & qu'ils suivront ses conseils. Je crois que le plus court expédient seroit de leur envoyer des Ambassadeurs exprès, pour leur demander Esope, leur promettant que s'ils vous l'accordent, vous n'en serez pas ingrat, que vous les récompenserez par d'autres moyens & que dès à présent vous vous désistez de la guerre & que vous ne songez plus à exiger d'eux aucun tribut. Alors vous pourrez les vaincre sans peine. Crésus se laissa persuader par ces paroles. Il envoya un Ambassadeur à Samos, pour demander Esope. Les Samiens consentirent à le livrer. Esope étant informé de cette résolution, dit au milieu de l'assemblée: Peuple de Samos, c'est beaucoup d'honneur pour moi d'aller vers le Roi de Lydie, de me jetter à ses piés & de lui faire la révérence; mais avant que de partir, je veux vous raconter une Fable. Au temps que les Animaux parloient, les Loups déclarerent la guerre aux Brebis. Elles étoient secondées des Chiens qui combattoient à leur tête, & qui empêchoient les Loups d'approcher. Ils envoyerent un Ambassadeur aux Brebis, pour leur déclarer qu'ils vouloient à l'avenir vivre en bonne intelligence avec elles & ne plus songer à la guerre désormais, pourvu qu'elles leur livrassent les Chiens. Les Brebis peu avisées se laisserent persuader par la remontrance des Loups. Elles leur livre-

rent

rent les Chiens qui furent bien-tôt mis en pièces. Après cela les Loups dévorerent sans peine les Brebis. Les Samiens qui comprirent parfaitement le sens de cette Fable, résolurent de retenir Esope parmi eux; mais il n'y voulut pas consentir. Il fit voile avec l'Ambassadeur & alla trouver le Roi de Lydie.

CHAPITRE XXIII.

Du départ d'Esope, pour se rendre auprès de Crésus, Roi de Lydie.

Esope étant arrivé en Lydie, & ayant été présenté à Crésus, ce Prince se mit en colère en le voyant. Quelle honte pour moi, dit-il, qu'un aussi petit homme m'ait empêché de faire la conquête d'une aussi grande Isle? Grand Roi, lui repartit Esope, je ne suis point venu vers vous par crainte, ni par force, ni par nécessité; c'est par mon choix, & de bon gré que j'y suis venu; permettez-moi de vous parler un moment, & avant que d'entrer en matière, trouvez bon que je vous raconte une Fable. Un certain homme qui s'amusoit à prendre des Sauterelles, qu'il tuoit sur le champ, prit aussi par hazard une Cigale. Elle dit, voyant qu'il se préparoit à la tuer comme les Sauterelles: Ne me faites point mourir sans sujet; je ne ronge point les épies; je ne vous ai jamais fait aucun tort en quoi que ce soit. Le mouvement de certaines petites membranes qui sont en moi, m'aide à pousser un chant mélodieux, qui réjouit les passans. Je n'ai que la voix pour tout partage, & vous ne trouverez autre chose en moi. L'ayant entendue parler de la sorte, il la remit en liberté. Grand Prince, vous me voyez prosterné à vos piés, ne me faites pas mourir sans sujet; je n'ai jamais fait tort à qui que ce soit.

soit. Si l'on peut me reprocher quelque chose, c'est que je parle librement, & que je ne flatte jamais personne, quoique j'aye le corps tout contrefait, & un extérieur méprisable. Le Roi plein d'admiration, & en même temps de compassion, lui dit: Esope, ce n'est point moi qui vous donna la vie, c'est le destin: demandez-moi tout ce que vous voudrez, & je vous l'accorderai sans restriction. Grand Prince, lui repartit Esope, je vous prie de vous réconcilier avec les Samiens. Je le veux bien, répliqua Crésus, je me réconcilie avec eux. Alors Esope se prosterna aux piés du Roi, pour lui rendre très humbles actions de graces.

CHAPITRE XXIV.

En quel temps Esope écrivit ses Fables.

Ce fut environ à ce temps-là qu'Esope composa ses Fables, qui se sont conservées jusqu'a maintenant. Il en fit présent à Crésus, qui les reçut avec de grandes marques de reconnoissance, & qui lui donna le titre d'Ambassadeur avec des lettres pour aller dire aux Samiens qu'il leur accordoit la paix, & qu'il se réconcilioit de bonne foi avec eux, à la prière, & à la considération d'Esope. Outre cela, le Roi le combla de présents, & lui fournit abondamment toutes les choses nécessaires pour son voyage. Les Samiens donnerent, à son arrivée toutes les marques de joye, dont ils purent s'aviser. Ils lui présenterent des couronnes, & célébrerent des Jeux publics pour lui faire plus d'honneur. Il lut publiquement les lettres du Roi, & il leur fit comprendre, que la liberté qu'ils lui avoient accordée depuis peu, étoit récompensée d'une

d'une autre manière, par les sentiments que le Roi avoit pour eux en leur offrant la paix de si bonne grace. Etant parti de l'Isle de Samos, il voyagea en plusieurs pays différents, pour chercher des Philosophes, & pour disputer avec eux. Il alla jusqu'en Babylone, où il donna de grandes preuves de son érudition, qui le mit en faveur auprès du Roi Lycerus. Les Rois vivoient alors en bonne intelligence, & jouissoient d'une paix profonde. Ils s'écrivoient souvent les uns aux autres, & se proposoient réciproquement des Questions à la manière des Sophistes; à condition que ceux qui ne les pourroient résoudre, payeroient aux autres un certain tribut, selon qu'ils étoient convenus entre eux. Esope expliquoit sans peine tous les Problêmes que l'on proposoit au Roi Lycerus, ce qui acquit à ce Prince une haute réputation; mais comme les autres Rois ne pouvoient résoudre avec la même facilité les Problêmes que Lycerus leur proposoit, ils étoient contraints, selon leurs conventions, de lui payer de grands tributs.

CHAPITRE XXV.

Esope adopte Ennus, qui lui fit de grands outrages.

Esope se voyant sans enfants, adopta un certain Gentil-homme nommé Ennus. Il le présenta & le recommanda au Roi, comme s'il eût été son fils légitime. Mais cet ingrat, peu de temps après, séduisit la Maîtresse d'Esope, & il eut avec elle un commerce criminel. Esope ayant été averti de cette affaire, résolut de chasser sur le champ Ennus de sa maison. Cet homme cachant une haine secrette contre son Maître

Maître, pour se venger, contrefit une lettre, qu'il envoya au nom d'Esope, aux Princes qui envoyoient des Problêmes à Lycerus, pour leur donner avis que désormais il seroit plus dans leurs intérêts, que dans ceux de Lycerus. Cette lettre cachetée du sceau d'Esope, leur fut envoyée. Le Roi ayant vu ce cachet, et ne doutant plus qu'Esope ne le trahît, se laissa transporter à sa colère, et commanda sur le champ à Hermippus de faire mourir le perfide Esope, sans autre forme de procès & sans aucune information. Hermippus, qui étoit son ami particulier, lui donna en cette occasion une grande marque de son amitié. Il le cacha sans que personne en sût rien, dans un tombeau, où il eut soin de le faire nourrir secrettement. Ennus par l'ordre du Roi, eut tout le bien & toutes les Charges d'Esope. Peu de tems après, Nectanébo, Roi des Egyptiens, ayant appris la mort d'Esope, écrivit à Lycerus, pour le prier de lui envoyer des Ingénieurs, & des Architectes habiles, pour bâtir une tour qui ne touchât ni le ciel ni la terre; & de lui envoyer aussi en même-tems quelque homme d'un esprit fin & délié, qui pût répondre sur le champ à toutes les Questions qu'il lui proposeroit, ajoutant que s'il le pouvoit faire, il recevroit le tribut; autrement qu'il le payeroit lui-même. Ces lettres causerent une extrême inquiétude à Lycerus, parce qu'il n'avoit personne auprès de lui, qui pût expliquer le Problême de la tour. Le Roi pénétré de douleur, disoit qu'en perdant Esope, il avoit perdu le principal appui de ses Etats. Hermippus voyant que la douleur du Roi étoit sincère, & que la feinte mort d'Esope le mettoit au désespoir, vint le trouver, & l'assûra qu'Esope étoit encore plein de vie, ajoûtant que le zèle qu'il avoit pour la personne et pour les intérêts

intérêts du Roi, l'avoit empêché de le tuer; bien persuadé que le Roi lui-même se repentiroit tôt ou tard de l'Arrêt qu'il avoit doné contre lui. Cette bonne nouvelle, à quoi il ne s'attendoit point, le surprit, & le combla de joye. Esope tout couvert de boue & d'ordure, fut tiré du tombeau, & présenté sur le champ au Roi, qui le voyant dans un état si pitoyable, ne pût s'empêcher de verser des pleurs. Il commanda de le baigner, & de lui fournir abondamment toutes les choses nécessaires. Esope fit voir la fausseté de l'accusation & des calomnies, que l'on avoit inventées contre lui. Et pour pousser sa générosité à bout, il demanda la grace d'Ennus au Roi, qui voulut le faire mourir. Lycerus donna ensuite la lettre du Roi d'Egypte à Esope, qui pénétrant le sens mystérieux de cette lettre se mit à rire, & dit à Lycerus qu'il pouvoit écrire au Roi d'Egypte, que quand l'hyver seroit passé, il lui envoyeroit des Ouvriers pour bâtir la tour dont il lui avoit parlé, & quelque homme habile pour répondre à toutes les Questions qu'il lui voudroit proposer. Alors Lycerus renvoya les Ambassadeurs du Roi d'Egypte, & remit Esope dans toutes les Charges & toutes les Dignités qu'il avoit auparavant. Il lui rendit aussi Ennus, & tous ses biens.

CHAPITRE XXVI.

Des préceptes qu'Esope donna à Ennus.

Esope ayant repris Ennus, ne lui témoigna aucun chagrin de tout ce qui s'étoit passé; il le reçut dans sa maison, comme s'il eût été son fils, & lui donna plusieurs beaux préceptes pour la conduite de sa vie. Mon fils, lui disoit-il, avant toutes

choses,

choses, ayez soin d'honnorer la Divinité, respectez le Roi, rendez-vous rédoutable à vos ennemis, de peur qu'ils ne vous méprisent, & qu'ils ne vous insultent. Soyez facile & indulgent envers vos amis, afin qu'ils s'affectionnent toûjours à vous de plus en plus. Souhaitez à vos ennemis toutes sortes de maux, qu'ils soient accablés de maladies, & qu'ils deviennent pauvres, afin qu'ils soient hors d'état de vous rendre de mauvais offices. Priez souvent pour la santé de vos amis. Ayez toûjours beaucoup d'attachement & de tendresse pour votre femme, de peur que l'envie ne lui prenne de faire l'essai d'un autre homme. Car les femmes sont naturellement volages & légères; elles pensent moins au mal, quand on les gagne par la complaisance. Ne donnez point votre attention à des paroles indiscrettes. Parlez peu, & soyez toûjours le maître de votre langue. Ne portez point d'envie à ceux que la fortune favorise, mais réjouïssez-vous plutôt de leur prospérité; car l'envie vous seroit plus nuisible à vous-même qu'aux autres. Ayez soin de vos Domestiques, & veillez sur leur conduite, afin qu'ils ne vous craignent pas seulement comme leur Maître, mais aussi qu'ils vous aiment comme leur bienfaicteur. N'ayez point honte d'apprendre toûjours de meilleures choses. Ne confiez jamais à votre femme des secrets importants; car elle épiera sans cesse l'occasion de prendre sur vous l'ascendant, & de vous maîtriser. Amassez tous les jours quelque chose pour le lendemain; car il vaut beaucoup mieux laisser en mourant du bien à ses ennemis, que d'avoir pendant la vie besoin de ses amis. Recevez & saluez d'une manière honnête ceux qui vous abordent. Les caresses que le chien fait avec la queue à son Maître, l'obligent à lui donner du pain. Ne vous repentez

jamais

jamais d'être homme de bien. Bannissez de votre maison les médisans; car ils rediront aux autres tout ce que vous ferez, & tout ce que vous direz en particulier. Ne faites rien que l'on puisse vous reprocher, ni qui puisse vous causer du chagrin. Ne vous troublez point des divers évènements de la vie. Ne donnez jamais conseil, & n'imitez point les mœurs corrompues des méchans. Ces remontrances touchèrent si vivement Ennus, qu'étant percé comme d'une flêche par les remords de sa conscience, & par le discours d'Esope, il en mourut peu de jours après.

CHAPITRE XXVII.

De quelle manière Esope nourrit & dressa quatre petits aiglons.

Esope fit venir tous les Oiseleurs, & leur ordonna de lui prendre quatre aiglons. Il les nourrit, & les dressa d'une manière extraordinaire, s'il faut ajoûter foi à une chose si peu vrai-semblable; car on raconte qu'il leur aprit en volant bien haut, à porter dans des corbeilles des enfans pendus à leur cou, & les accoutuma si bien à obeïr à leur commandement, que ces enfans les faisoient voler par tout où ils vouloient; c'est à dire aussi haut, & aussi bas qu'ils le souhaitoient. Quand l'hyver fut passé, au commencement du printemps Esope prépara toutes les choses nécessaires pour un grand voyage. Il disposa les aigles & les enfants qu'il vouloit conduire en Egypte, où il arriva au grand étonnement des Peuples, qui furent les témoins d'une merveille si peu attendue. Dans l'étonnement dont ils étoient saisis, ils ne savoient que penser d'Esope; cependant Nectanébo ayant été averti de son arrivée, dit à quelqu'un de ses amis: On m'a trompé; car

je croyois qu'Esope étoit mort depuis long-temps. Le lendemain le Roi ordonna à tous les Grands de sa Cour, de se vêtir de robes blanches. Il se revêtit lui-même d'un habit de pourpre. Il orna sa tête d'une couronne toute semée de pierreries. Etant ainsi paré magnifiquement, il s'assit dans son thrône, & commanda qu'on lui fît venir Esope. A peine fut-il entré, qu'il lui demanda tout haut: Esope, à qui me comparez-vous, & ceux qui sont auprès de moi? Je vous compare, lui répondit Esope, au soleil du Printemps; & je compare vos Courtisans à des épis mûrs. Le Roi fut charmé de cette réponse, & fit de grands présents à Esope. Le lendemain le Roi s'habilla d'un habit blanc, & ordonna à ses Courtisans de prendre des habits de pourpre. Le Roi fit encore la même demande à Esope, aussitôt qu'il fut entré. Il lui répondit, je vous compare au soleil, & je compare vos Courtisans aux rayons du soleil. Alors Nectanebo lui dit, je fais peu de cas de Lycerus, par rapport à moi. Esope se mit à sourire. Grand Roi, lui dit-il, ne parlez pas si légèrement de Lycerus, si vous vous comparez avec votre Peuple, vous brillerez comme le soleil; mais si vous faites comparaison de vous & de Lycerus, l'éclat qui vous environne paroîtra comme une obscurité. Nectanebo fut tout étonné de la liberté de cette réponse. Nous avez-vous amené, lui demanda-t-il, des Iugénieurs, pour bâtir la tour sur le modèle que j'ai proposé? Ils sont tous prêts, lui dit-il, pourvu que vous nous marquiez l'emplacement. Alors le Roi sortit de la ville, le mena dans une grande pleine, & lui montra l'endroit qu'il avoit destiné pour construire cette tour. Esope plaça aux quatre angles de la place les quatre jeunes enfants pendus aux cor-

corbeilles. Il leur mit en main des trûelles, & les autres instruments, dont les Massons ont accoutumé de se servir. Il fit signe aux aigles de s'envoler. Quand ces enfants se virent enlevés dans l'air, ils se mirent à crier tous ensemble : Apportez-nous de pierres, & de la chaux ; donnez-nous du bois, & tous autres matériaux nécessaires pour bâtir. Nectanebo, tout interdit de ce spectacle, & de voir ces enfants enlevés dans l'air par des aigles qui obéissoient à leurs ordres, demanda à Esope, quel Pays produisoit ces hommes volants ? Lycerus, lui répondit Esope, en a beaucoup de cette espèce ; mais vous, continua-t-il, qui n'étes qu'un homme, voulez-vous entrer en parallele avec un Prince égal aux Dieux ? Je suis vaincu, dit Nectanebo ; il ne me reste plus qu'à vous faire des Questions, pour voir si vous y pourrez répondre sur le champ. J'ai, lui dit-il, une espèce de cavalles fort extraordinaires ; car quand elles entendent le hennissement des chevaux, qui sont à Babylone, elles conçoivent & deviennent pleines tout incontinent. Si vous étes assez habile pour me donner la raison d'un évènement si étrange, développez-nous votre doctrine. Grand Prince, lui repartit Esope, donnez-moi du temps jusqu'à demain, & j'expliquerai votre problême. Lors qu'il fut retourné dans son appartement, il fit prendre un chat par ses Valets, qui le conduisirent par toute la ville en le fouettant. Les Egyptiens qui ont une grande vénération pour ces animaux, voyant que l'on fouettoit ce chat, y accoururent en foule, l'arrachêrent des mains de ceux qui le fouettoient, & allerent en grande hâte raconter cette nouvelle au Roi, qui ayant fait venir Esope, vous ne saviez peut-être pas, lui dit-il, que nous rendons dans l'Egypte les

mêmes honneurs aux chats, qu'aux Dieux? Pourquoi avez-vous fait cela? Je l'ai fait, répondit Esope, pour venger Lycerus, dont ce chat a étranglé la nuit passée le coq qui lui marquoit par son chant toutes les heures de la nuit, & qui étoit outre cela très-vaillant & très-courageux. Eh quoi, Esope, lui repartit le Roi, n'avez-vous point de honte de mentir impunément comme vous faites? Comment seroit-il possible qu'un chat eût été dans une nuit d'Egypte à Babylone? Esope lui dit en soûriant: de la même manière que vos Cavalles conçoivent en entendant les hennissements des Chevaux qui sont à Babylone: l'un n'est pas plus impossible que l'autre. Le Roi ne put s'empêcher en entendant cette réponse, d'admirer la subtilité & la prudence d'Esope. Peu de temps après, le Roi ayant fait venir de la Ville d'Héliopolis un grand nombre d'Hommes sçavants, & fort versés dans les Questions des Sophistes, il s'entretenoit avec eux du rare sçavoir, & des subtiles inventions d'Esope, & les pria à un festin où il devoit se trouver avec eux. Quand ils furent à table, l'un de ces Sophistes venus d'Héliopolis s'addressant à Esope, Etranger, lui dit-il, le Dieu que j'adore m'a envoyé ici, pour te proposer une Question à resoudre. Vous vous énoncez mal, lui dit Esope, car Dieu sçait tout, & il n'y a rien de caché pour lui; ainsi il ne peut rien apprendre des hommes. Non seulement vous vous abusez vous-même; mais vous voulés encore faire connoître l'ignorance de votre Dieu. Un autre lui dit: Il y a un grand Temple dans lequel on voit une Colonne qui contient douze Villes, chacune desquelles est soûtenue de trente poutres que deux femmes environnent. Voilà une belle Question, lui répondit Esope, les Enfants parmi nous sçavent expli-

expliquer cela dès le Berceau. Ce Temple dont vous parlez, c'est le monde; le Pilier, c'est l'année; les Villes, sont les Mois; les Poutres, les jours des Mois; le jour & la nuit qui se succedent reciproquement, sont les deux Femmes qui environnent les Poutres. Le lendemain Nectanebo ayant fait venir ses Courtisants. Je crains beaucoup, leur dit-il, que nous ne soyons obligés de payer un tribut à Lycerus, à cause d'Esope; mais l'un d'entr'eux dit au Roi: Il faut lui proposer des Questions bizares, qui n'ont ni sens ni raison, que nous ne sçaurions nous-mêmes expliquer, & dont nous n'avons jamais entendu parler. Je vous expliquerai demain, leur dit Esope. Après cela, il alla dans son appartement faire un petit Billet, où il écrivit ces paroles. Nectanebo confesse de devoir à Lycerus mille talents de tribut. Le lendemain étant retourné auprès du Roi, il lui présenta ce Billet. Les Courtisants & les Conseillers du Roi dirent tous d'une voix, avant que de l'ouvrir, nous en avons été instruits, ce n'est pas une nouveauté pour nous. Puisque vous confessez la dette, leur repartit Esope, je vous en suis fort obligé, & je vous en remercie très-humblement. Mais Nectanebo ayant lû le Billet, & ne pouvant souffrir les termes de dette & de tribut. Je ne dois rien à Lycerus, dit-il, & cependant vous portez tous votre témoignage contre moi, comme si j'étois son debiteur. Alors ils changerent de sentiment & de langage, & dirent tous de concert: Nous n'en sçavoni rien, nous n'en avons jamais entendu parler. Si cela est, leur repartit Esope, vôtre Question est expliquée. L'admiration & l'étonnement de Nectanebo redoublant toûjours: Il faut l'avoüer, s'écria-t-il, que le Roi Lycerus est trop heureux, d'avoir

dans son Royaume un homme d'une érudition si profonde, & qui est comme une source inépuisable de science. Il mit donc entre les mains d'Esope l'argent du tribut, dont ils étoient convenus entre eux, & le renvoya avec de grandes démonstrations d'amitié. Esope étant retourné à Babylone raconta à Lycerus tout ce qui s'étoit passé dans l'Egypte, & lui donna le tribut que Nectanebo lui envoyoit. Lycerus ordonna par reconnoissance de faire ériger à la gloire d'Esope une Statuë d'or.

CHAPITRE XXVIII.

Du voyage que fit Esope en Grèce & à Delphis.

Peu de temps après le retour d'Esope à Babylone, il prit la résolution d'aller voyager dans la Grèce, avec la permission du Roi, qui y consentit, après qu'Esope lui eut juré, qu'il retourneroit sans y manquer à Babylone, pour y passer le reste de sa vie. Esope ayant parcouru les principales Villes de la Grece, où il donna à tout le monde de grandes preuves de son éminent sçavoir, eut envie d'aller jusqu'à Delphis. Ceux du Pays étoient charmés de l'entendre discourir; cependant ils ne lui portoient point de respect, & ne lui rendirent aucuns honneurs. Esope les regardant, Habitans de Delphis, leur dit-il, je pourrois vous comparer avec justice à une pièce de bois qui flotte sur la Mer. Ceux qui la voyent de loin poussée par les ondes, croyent que c'est quelque chose d'un grand prix; mais ils en jugent tout autrement quand la Mer l'a portée sur le rivage. Lorsque j'étois fort éloigné de votre Ville, j'avois pour vous une grande admiration & je

je vous regardois comme des hommes qui méritoient toute mon estime; mais depuis que je suis arrivé parmi vous, j'ai reconnu mon erreur; j'ai absolument changé de sentiments, & je vous regarde comme les plus méprisables de tous les hommes. Les Habitans de Delphis l'entendant parler de la sorte & craignant qu'il ne les décriât dans toutes les Villes où il passeroit, prirent la résolution de le faire mourir par artifice, & par une calomnie concertée. Pour mieux executer leur dessein ils s'aviserent de prendre dans le fameux Temple d'Apollon un Flacon d'or, & de le cacher furtivement parmi les Meubles d'Esope, qui ne se doutant nullement de ce complot, & de la supercherie qu'on lui avoit fait, sortit de Delphis, pour aller dans la Phocide. Les Habitans de Delphis coururent après; ils l'arrêtérent, & l'accusérent comme un sacrilége. Il se defendit, & nia hardiment d'avoir commis une action si lâche; mais sans s'arrêter à ce qu'il leur disoit, ils fouillerent par force dans ses Valises, où ils trouverent le Vase d'or qu'ils y avoient mis. Ils l'emporterént faisans grand bruit, & le montrêrent à tout le Peuple de Delphis. Esope connoissant leur mauvaise foi & leur perfidie, protesta de son innocence, les priant de le mettre en liberté, & de le laisser continuer son voyage. Non seulement ils refuserent de le relâcher; mais encore ils le trainêrent en prison comme un sacrilége, & le firent condamner à la mort par les suffrages de tous les Juges. Esope ne pouvant trouver aucun stratagême, pour se garantir du malheur dont il étoit menacé, déploroit dans sa prison son infortune. L'un de ses amis, nommé Damas, le voyant dans un état si déplorable, & accablé de douleur, lui demanda le sujet de son affliction. Une femme, lui répondit

Esope; ayant depuis peu enseveli son Mari, alloit pleurer tous les jours sur son tombeau. Un Laboureur qui travailloit à la terre assés près de là, conçût de l'amour pour cette Femme, & ayant quitté ses bœufs & sa Charruë, alla lui-même dans le tombeau, où s'étant assis, il commença à pleurer comme elle. Cette Femme lui demandant pourquoi il pleuroit de la sorte? C'est parce que j'ai depuis peu enterré ma Femme, lui réponoit-il, & je soulage ma douleur par mes larmes. Le même malheur m'est arrivé, dit la Femme. Puisque nous sommes tous deux dans la même situation, ajoûta le Paysan, qui peut nous empêcher de nous marier ensemble? J'aurai pour vous la même tendresse que j'avois pour mon Epouse; & vous m'aimerez comme vous aimiez votre Mari. Ce discours persuada la Femme; ils convinrent ensemble de se marier. Pendant qu'ils faisoient leurs conventions, un Voleur enleva les Bœufs du Paysan, qui retourné à son champ, & n'y trouvant plus ses Bœufs, commença à se desespérer & à pleurer plus amèrement que jamais. La Femme sortit du tombeau, & le voyant accablé de douleur: Eh quoi, lui dit-elle, vous pleurez encore? Oui, sans doute, lui répondit-il; c'est maintenant que j'ai bien raison de pleurer. Voilà à peu près, continua Esope, l'état où je suis; après avoir évité de grands perils, je ne vois point de moyen d'eviter la mort dont je suis menacé; c'est pour cela que je pleure.

CHAPI-

CHAPITRE XXIX.

Esope est livré pour être precipité du haut d'un rocher.

Alors les Habitans de Delphis vinrent en foule à la Prison d'Esope, ils l'en tirerent avec violence pour le traîner sur un lieu fort élevé, & pour le jetter du haut en bas. Lors que les Bêtes parloient, leur disoit-il, le Rat ayant lié amitié avec la Grénouille, la pria de venir souper avec lui. Il la conduisit dans l'Office d'un homme fort riche, où il y avoit plusieures choses bonnes à manger. Le Rat lui disoit: Mangez, mon Amie. La Grénouïlle, après qu'ils eurent fait grande chère, voulut traiter le Rat à son tour, & le pria de venir prendre un répas chez elle. Mais de peur que le chemin ne vous fatigue, j'attacherai par un fil votre pied au mien, afin que vous nagiez avec moi. Ayant parlé de la sorte, elle sauta dans l'Etang. Elle nageoit entre deux eaux, mais le Rat perdoit la respiration, & crévoit à force de boire. Il dit en mourant ces paroles à la Grênouïlle: Vous étes la cause de ma mort; mais un plus grand que vous me vangera quelque jour. Sa prédiction fut accomplie peu de temps après; car un Aigle ayant apperçu le corps du Rat qui flotoit à fleur d'eau sur l'Etang, vint fondre dessus, & l'enleva avec la Grenouïlle qui lui tenoit par le pied, & il devora l'un & l'autre. Vous me faites mourir injustement, & vous m'opprimez par la force; mais j'aurai des vangeurs qui vous puniront. Babylone & la Grece entière vous demanderont compte de mon sang. Ce discours ne toucha nullement les Habitans de Delphis, & ne les disposa point à lui pardonner. Il se réfugia dans le Temple d'Appollon; mais ils l'en arracherent de force, & pleins de co-

lère & de rage, ils le trainerent sur une éminence, pour le précipiter. Durant le chemin, Esope leur disoit : Ecoutez-moi, Peuple de Delphis ! Un Lievre se voyant poursuivi par un Aigle, & ne sçachant où se cacher, pour éviter un Ennemi si dangereux, se réfugia dans le trou d'un Escarbot, le priant de lui donner un asyle. L'Escarbot pria l'Aigle de ne point faire mourir ce pauvre animal, le conjurant au nom du grand Jupiter, de ne pas dédaigner sa petitesse. L'Aigle indigné, donna un coup d'aile à l'Escarbot, enleva le Lievre, l'étrangla, & le devora. L'Escarbot offensé de cet outrage, vola avec l'Aigle, pour reconnoître son nid, il y entra, il y fit un trou, par où les œufs de l'Aigle tomberent & se casserent. L'Aigle enragé de l'audace de celui qui lui avoit fait cet affront, résolut de faire son nid dans un lieu plus élevé ; l'Escarbot y monta, & y fit le même ravage que la première fois. L'Aigle ne sçachant plus quelles mésures prendre pour se garantir des insultes d'un Ennemi qu'il ne connoissoit pas, alla trouver Jupiter (car on dit communement que cet Oiseau est sous la protection du Maître des Dieux) & mit sur ses génoux la troisième portée de ses œufs, les lui recommandant, & le priant d'en avoir grand soin ; mais l'Escarbot ayant fait comme une pilule de fiente, vola au Ciel, & répandit cette ordure dans le sein de Jupiter, qui se levant brusquement pour se secoüer, & ne se souvenant plus que les œufs de l'Aigle étoient sur ses genoux, les fit tomber, & ils se briserent. Jupiter ayant appris de l'Escarbot, que ce qu'il en avoit fait, n'étoit que pour tirer vengeance de l'Aigle, qui ne s'étoit pas contenté de l'outrager, mais encore qui avoit commis une impieté contre Jupiter même, puisque l'Escarbot l'avoit conjuré en son nom, sans en pouvoir

rien

rien obtenir, fit une sévère reprimande à l'Aigle, lorsqu'il fut de retour, & lui dit que l'Escarbot étoit la cause de tous ses chagrins, & qu'il avoit eu raison de se vanger de la sorte. Mais Jupiter ne voulant pas que l'espèce des Aigles fut entièrement détruite, persuada à l'Escarbot de se réconcilier de bonne foi. L'Escarbot n'en voulut rien faire, & n'eut point d'égards pour la médiation de Jupiter, qui ordonna sagement, que les Escarbots ne paroîtroient point pendant tout le tems que les Aigles pondent leurs œufs. Peuples de Delphis, ne méprisez point le Dieu dans le Temple duquel je suis venu chercher un asyle, quoique ce Temple ne soit pas fort grand, ni proportionné à la majesté de ce Dieu; car assurément il punira l'impieté des méchans. Les Habitans de Delphis ne se souciant pas de ces remontrances, le conduisoient toujours au lieu destiné pour son supplice. Esope voyant que tous ses discours ne les attendrissoient point, & ne pouvoient leur faire changer de résolution, leur parla en ces termes: Ecoutez, hommes cruels, & avides de sang; un Laboureur ayant vieilli à la campagne, sans avoir jamais mis le pied dans la Ville, prioit ses Valets de l'y transporter, pour la voir. Ils attelerent des ânes à un Chariot, sur lequel ils mirent le Vieillard & le laisserent aller tout seul. Peu de temps après, il s'éleva un grand orage mêlé de pluyes & de vents & l'air s'obscurcit. Les ânes qui ne connoissoient plus leur chemin, sans sçavoir où ils alloient, conduisirent le pauvre vieillard sur le bord d'un précipice. Ce malheureux se voyant dans un peril presque inévitable: Helas, s'écrioit-il, en s'adressant à Jupiter, en quoi ai-je offensé votre majesté, pour me faire mourir d'une manière si tragique, non point par des Chevaux courageux, ni par de

de forts Mulets, mais par des ânes qui sont les plus vils de tous les Animaux? Mon sort ressemble en quelque manière à celui de ce malheureux vieillard; & ce qui m'afflige le plus dans mon infortune, c'est que je suis condamné à la mort, non point par des hommes sages, & d'un grand mérite, mais par les plus indignes, & les plus méchants hommes de l'Univers. Etant sur le point d'être précipité, il leur dit encore cette Fable: Un homme devint éperduëment amoureux de sa propre fille, dont il abusa, après avoir envoyé sa femme à la compagne, pour être plus en liberté d'executer son infame projet. Cette fille lui disoit: Mon Pere, vous faites une chose abominable; j'aimerois beaucoup mieux être deshonnorée par d'autres hommes que par vous qui m'avez donné la vie. Je vous fais le même reproche, infames habitans de Delphis, j'aimerois mieux tomber dans les Gouffres de Scylla, & de Charybde, ou dans les Roches de l'Afrique, que de périr injustement par des mains si indignes. Je déteste votre Patrie, & j'atteste les Dieux, qui vengeront ma mort, & qui vous puniront de m'avoir fait mourir avec tant d'injustice. Les Habitans de Delphis, sans s'arrêter à ces menaces, le précipiterent du haut d'un rocher & il mourut. Peu de temps après tout le Pays se vit désolé par la peste. Il consulterent l'Oracle, qui leur dit, ce malheur étoit une punition de l'injustice qu'ils avoient fait à Esope, & qu'il faloit expier le crime dont ils s'étoient noircis par sa mort. Les remords qu'ils en eurent les obligea à lui dresser une Pyramide. Les plus grands Hommes de la Grece, & les plus sages de ce temps-là, ayant appris le mauvais traitement qu'on avoit fait à Esope, vinrent à Delphis, & s'étant informés de ceux qui avoient été les principaux Auteurs de la mort d'Esope, ils en firent une cruelle vengeance.

LES

LES FABLES D'ESOPE,

FABLE I.

D'un Coq, & d'une Pierre précieuse.

Un Coq en grattant un fumier, y trouva par hazard une pierre précieuse; il la considéra pendant quelque temps, et dit avec une espèce de mépris: de quoi me peut servir une chose si belle & si brillante? Elle seroit bien mieux entre les mains d'un Lapidaire qui en connoîtroit le prix et l'usage qu'il en faut faire. Mais pour moi qui n'en puis retirer aucune utilité, je préférerois un seul grain d'orge à toutes les Pierres précieuses du monde.

SENS MORAL.

Les choses ne sont estimables qu'autant qu'elles sont utiles & necessaires, l'on en doit faire peu de cas, quand elles ne servent qu'au luxe & à la vanité. Ce n'est que l'opinion des hommes & le caprice qui donne le prix à la plûpart des choses qu'ils estiment tant, & dont ils recherchent la possession avec tant d'avidité. Celles qui sont rares, & qu'on ne peut acquérir qu'avec de grands soins & de grandes dépenses, deviennent précieuses par leur rareté, quoique l'on n'en retire pas de grands avan-

tages

tages, & qu'elles ne servent qu'à amuser les curieux. Il est assez difficile de déterminer le prix de chaque chose en particulier, parce que chacun en juge selon le besoin qu'il en a, ou selon les avantages qu'il en peut retirer. Une belle perle bien nette & d'une belle eau est très-aimable, quand elle tombe entre les mains des connoisseurs, ils ne font nulle difficulté d'en donner le prix qu'elle vaut; mais Esope avoit raison de faire dire au Coq qu'il préféreroit un grain d'orge à toutes les perles de l'Orient, dont il ne pouvoit retirer aucune utilité. Quelques Philosophes ont considéré le Coq comme le symbole d'un homme voluptueux, qui préfére les plaisirs des sens aux choses les plus précieuses, à l'honneur, aux sciences, à la gloire; & qui néglige de les acquérir quand il faut pour cela se détourner ou se priver de ses plaisirs.

Le bien le plus exquis ne sçauroit être un bien
S'il n'apporte aucun avantage.
Amasse des trésors, & n'en fais nul usage,
Tu crois avoir beaucoup, Avare, & tu n'as rien.



FABLE II.

D'un Loup, & d'un Agneau.

Un Loup bûvant à la source d'une fontaine, apperçut un Agneau qui bûvoit au bas du ruisseau; il l'aborda tout en colère, et lui fit des reproches de ce qu'il avoit troublé son eau. L'Agneau, pour s'excuser, lui représenta qu'il bûvoit au dessous

ſous de lui, et que l'eau ne pouvoit remonter vers ſa ſource. Le Loup redoublant ſa rage dit à l'Agneau, qu'il y avoit plus de ſix mois qu'il tenoit de lui de mauvais diſcours. Je n'étois pas encore né, répliqua l'Agneau. Il faut donc, repartit le Loup, que ce ſoit ton père ou ta mère, & ſans apporter d'autre raiſons, il ſe jetta ſur l'Agneau & le dévora; pour le punir, diſoit-il, de la mauvaiſe volonté & de la haine de ſes parents.

SENS MORAL.

Ceux qui ont la force en main ne manquent jamais de prétextes pour opprimer ceux qui dépendent de leur autorité, & qui ne peuvent ſe ſouſtraire à leur tyrannie. L'intention d'Eſope eſt de répreſenter par cette Fable l'oppreſſion que les petits ſouffrent ſous la tyrannie des Grands. C'eſt un mal aſſez ordinaire dans le monde. La plûpart des hommes ſe prévalent & abuſent de leur autorité, pour chagriner ceux qui dépendent d'eux; c'eſt la malheur de la pauvreté, & de la ſujettion. Quelque injuſte que ſoit le procédé de ceux qui accablent les autres ſous le poids de leur tyrannie, ils ne laiſſent pas de chercher des prétextes ou des raiſons apparentes pour colorer leurs injuſtices: à l'exemple du loup qui reprochoit fauſſement à l'Agneau d'avoir troublé ſon eau. C'eſt ainſi que les Grands ont toûjours quelque choſe à reprocher à ceux que ils ont envie d'opprimer, quoiqu'ils n'ayent jamais manqué au reſpect qu'ils leur doivent, & qu'ils n'ayent bleſſé en rien leur autorité. On a vû

vû plusieurs Tyrans inventer des calomnies, pour avoit quelque prétexte de dépoüiller ceux qui n'étoient coupables que parce qu'ils possédoient de grandes richesses, ou dont la vertu étoit un reproche tacite de leurs désordres. Ces injures se renouvellent encore tous les jours, chacun se prévaut de son rang, de son état, de son credit, de son autorité, pour exiger de ses inferieurs des soûmissions, & des devoirs contre le droit & l'équité. Pour peu qu'on se mette en dévoir de leur résister, leur colère s'allume, & ils en viennent souvent à des grands éclats. Ils suscitent des procès injustes, ils apostent de faux témoins, pour opprimer l'innocence par leurs cabales. On invente des crimes supposés, comme fit le Loup, qui ne trouvant point de bonnes raisons à apporter à celles que l'Agneau lui alléguoit, lui voulut faire un crime imaginaire de la haine invétérée, que le père & la mère de l'Agneau portoient au Loup.

Le bien du foible au riche offre une douce amorce,
Il trouve, pour l'avoir, cent détours differents.
La justice est pour toi; mais tu manques de force,
Et les petits poissons sont mangés par les grands.

FABLE III.

Du Rat, & de la Grenouille.

Dans le temps que la guerre étoit allumée entre les Grenouilles & les Rats, une Grenouille fit un Rat prisonnier, lui promit de le traiter favorablement. Elle le chargea sur son dos pour le

le trajet d'une riviere qu'elle étoit obligée de passer pour rejoindre sa troupe. Mais cette perfide se voyant au milieu du trajet, fit tous ses efforts pour secoüer le Rat & pour le noyer. Il se tint toûjours si bien attaché à la Grenoüille, qu'elle ne pût jamais s'en défaire. Un oiseau de proye les voyant se débattre de la sorte, vint tout à coup fondre dessus, & les enleva, pour en faire sa proye.

SENS MORAL.

Les Grands se prévalent des querelles & des disputes des petits pour les ruiner & pour les perdre. Cette Fable est une peinture naïve des artifices & des fourberies des hommes, dont nous avons tous les jours des exemples devant les yeux ; car pendant que deux personnes disputent ensemble pour défendre leurs droits, un tiers survient qui retire tout l'avantage de leur querelle. Les Historiens qui ont écrit la Vie de Philippe de Macedonie, disent que ce Prince fût toûjours fort habile à se servir des broüilleries de ses ennemis. Voyant les Villes de la Grece divisées pour leur liberté, il les tint toûjours en balance, les soutenant, ou les attaquant selon que ses intérêts le demandoint, pour reünir en sa personne toute l'autorité. Cet artifice lui reüssit, il se rendit maître de la plus grande partie de la Grece, tandis que ces Républiques divisées entre elles se faisoient la guerre, & tâchoient de se détruire les unes les autres, au lieu d'employer tous leurs bras pour s'opposer à

leur ennemi commun. C'est ce qui est bien représenté par le Milan qu'Esope introduit durant le combat du Rat & de la Grenouïlle, il sçut se prévaloir de leur querelle, pour les devorer tous deux. C'est ainsi que deux personnes mal avisées, qui employent tous leurs efforts pour se détruire reciproquement, deviennent la proye d'un voisin fâcheux, qui profite d'une conjonćture favorable après qu'ils se sont affoiblis mutuellement. Il arrive quelquefois que l'une des parties se voyant hors d'état de résister, appelle à son secours un puissant Protecteur qui devient son ennemi dans la suite, & qui lui fait plus de mal que n'auroit pû lui en faire son concurrent. C'est ce qu'éprouverent souvent ces peuples qui se jetterent autrefois sous la protection des Romains; car ces fiers Conquérans se prévalans de leurs forces, mettoient sous le joug ceux qui imploroient leurs secours; ils s'approprioient les biens & les Etats des peuples qui les avoient choisis pour être leurs juges & leurs arbitres. Les Turcs dans les derniers siecles ont mis souvent cette politique en usage, & ont fait repentir les Empereurs de Constantinople de leur avoir ouvert l'entrée de leurs états. Demetrius, & Thomas Paleologue se trouverent mal d'avoir fait arbitre de leurs différends Mahomet second, & de s'être livrés entre ses mains. Mais sans avoir recours aux grands exemples, & pour dire quelque chose qui approche de la Fable du Rat & de Grenouïlle, ne voit-on pas que la division que se met entre deux freres, donne occasion à leur ennemi commun de les ruiner l'un & l'autre? Lors que deux amis se broüillent, un tiers qui survient, profite adroitement de leur querelle, & en retire de grands avantages.

Tandis

Tandis que vous mettez en œuvre l'artifice,
Pour avoir ce qu'un autre ose vous disputer,
Gardez qu'un tiers à tous deux ne ravisse
Ce que vous lui donnez le tems de vous ôter.



FABLE IV.

Du Cerf & du Brebis.

Un Cerf accusa un Brebis devant un Loup, lui redemandant un muid de froment: Il ne lui devoit rien. Cependant le Loup le condamna à payer ce que le Cerf lui demandoit; il promit de satisfaire & d'exécuter la sentence au jour marqué. Quand le temps du payement fut échu, le Cerf en avertit le Brebis. Il protesta contre la sentence, & dit qu'il ne payeroit pas; ajoûtant que s'il avoit promis quelque chose, ce n'étoit que par la seule crainte du Loup, son ennemi declaré, & qu'il n'étoit nullement obligé de payer ce qu'il ne devoit pas, puis qu'il ne l'avoit promis que par force.

SENS MORAL.

On n'est pas obligé de tenir les promesses qui ont été extorqués par crainte ou par violence, ou par des choses injustes. Pour faire concevoir cette vérité, Esope introduit le Brebis qui est un animal timide, foible & sans défense. Il s'engagea au Cerf de lui payer ce qu'il ne lui devoit pas; car il avoit eu l'adresse de le citer devant le

Loup, pour l'intimider par la vuë d'un animal si redoutable, & son ennemi capital; outre qu'il étoit hors d'état, à cause de sa pauvreté, de payer au Cerf un muid de froment, à quoi il s'étoit engagé. On voit assez souvent parmi les hommes des exemples de pareilles injustices; on s'engage par la crainte à promettre des choses, quoique l'on n'ait ni la volonté, ni le pouvoir de les exécuter; aussi n'y est-on pas obligé quand on se voit affranchi de la tyrannie. Ce n'est pas un crime de s'obliger de la sorte, pour se délivrer de la persécution d'un ennemi redoutable, parce que la loi naturelle permet à chacun de songer à sa propre conservation. Ceux qui usent de violence pour extorquer des promesses, ne sont point fondés en droit pour les faire exécuter. Celui qui a fait quelque promesse contre sa volonté, & entraîné par la crainte, n'est point obligé de l'accomplir, parce qu'il ne l'a pas fait de son bon gré, ni avec une pleine liberté. Que si l'on est obligé quelquefois de hazarder sa vie ou sa liberté, c'est plûtôt pour la défense du bien public que pour ses intérêts particuliers; car il est permis d'y renoncer plûtôt que de s'exposer à perdre l'une ou l'autre. Ce n'est pas une injustice de ne point accomplir ce que l'on n'a promis que par contrainte; car cette action par la quelle nous nous privons de ce qui nous appartient legitimément, doit être libre & volontaire, & comme un pur effet de notre bien-veillance & de notre amitié. Ainsi ce seroit détruire la nature du don que de le rendre forcé, & de l'extorquer par violence; & l'on ne peut être obligé ni devant Dieu ni devant les hommes, de donner ce que l'on a promis par crainte, & pour se délivrer d'un grand peril, comme fit le Brebis, qui avoit sujet d'apprehender que le Loup ne le dévorât, s'il s'opposoit aux in-

justes

justes prétentions du Cerf; il aima mieux tout promettre, bien résolu de ne rien donner.

Sur ce qu'on veut de toi, quelque soit l'embarras
Où d'un homme puissant la présence te jette,
Avant que de promettre, examine le cas.
Il est fâcheux de nier une dette,
Plus fâcheux de payer ce que l'on ne doit pas.

FABLE V.

Du Chien, & de son ombre.

Un Chien traversant une rivière sur une planche, tenoit dans sa gueule un morçeau de chair que la lumière du Soleil fit paroître plus gros dans l'eau, comme c'est l'ordinaire. Son avidité le poussa à vouloir prendre ce qu'il voyoit, & il lâcha ce qu'il portoit, pour courir après cette ombre. C'est ainsi que sa gourmandise fut trompée; & il apprit à ses dépens qu'il vaut mieux conserver ce que l'on possède, que de courir après ce qu'on n'a pas.

SENS MORAL.

On perd le certain en poursuivant l'incertain; & voulant tout avoir, on est souvent frustré de ses espérances. Le Chien laissa tomber dans la rivière un morçeau de viande qu'il portoit, cro-

yant le changer pour quelque chose de meilleur. Cet exemple est une bonne instruction pour apprendre aux personnes trop avides, que le désir insatiable de posséder ce qu'elles n'ont pas, les trompe le plus souvent, & leur fait perdre ce qu'elles possédoient déjà. Les avares, les ambitieux, peuvent appendre par cette Fable à modérer leur avarice & leur ambition. Combien de fois sont trompes dans leurs espérances ceux, qui voulant entasser trésors sur trésors se jettent dans des emplois équivoques, dans l'esperance d'amasser en peu de tems des richesses immenses? mais leur avarice se trouve trompée, & croyant grossir leurs revenus par des biens nouvellement acquis, ils perdent leur propre patrimoine, & tombent dans des labyrintes d'affaires & de procès qui les ruinent sans resource. Les Amans pourroient aussi se corriger par l'avanture du Chien. Ils ne se contentent gueres de ce qu'ils possédent, & se jettent dans de nouvelles amours par l'espérance de trouver mieux; mais après bien des soins & de la dépense, se croyant au comble du souverain bien, ils sont trompés par l'ombre, comme le Chien d'Esope. Les ambitieux tombent aussi dans le même inconvenient. Peu satisfaits de la gloire qu'ils ont acquise, ils tâchent d'en acquerir une nouvelle; mais il perdent par leur précipitation & par leur mauvaise conduite, celle qu'ils avoient méritée légitimément par leurs belles actions. Pour dire quelque chose de plus fort, la plûpart des hommes sont tellement aveuglés par le faux éclat des biens périssables du monde, qu'ils négligent, pour les posséder, les biens solides & essentiels. Les uns se laissent entrainer par l'amour des voluptés charnelles; les autres séduits par l'éclat des grandeurs mondaines, sacrifient tout pour les

les obtenir. Chacun suit en cela son panchant, & l'on ne s'apperçoit de ses erreurs qu'aprés avoir connu la fausseté des biens du monde.

Courez après les biens, les honneurs, les plaisirs,
Trouvez-en, s'il se peut, sans nombre:
Quand ils auront satisfait vos désirs,
Qu'aurez-vous embrassé? de l'ombre!

FABLE VI.

Du Lion allant à la chasse avec d'autres bêtes.

Un Lion, un Ane & un Renard étant allés de compagnie à la chasse, prirent un Cerf & plusieurs autres bêtes. Le Lion ordonna à l'Ane de partager le butin; il fit les parts entièrement égales, & laissa aux autres la liberté de choisir. Le Lion indigné de cette égalité, se jetta sur l'Ane & le mit en pièces. Ensuite il s'addressa au Renard, & lui dit de faire un autre partage; mais le Renard mit tout d'un côté, ne se réservant qu'une très-petite portion. Qui vous a appris, lui demanda le Lion, à faire un partage avec tant de sagesse? C'est la funeste avanture de l'Ane, lui répondit le Renard.

SENS MORAL.

On doit se rendre sage aux dépens des autres, pour n'avoir rien à demêler avec les plus puissants qui se prévalent de leurs forces. Cette

Fable est une peinture ingénieuse de l'abus que les Grands font de leur autorité & de leur credit. Le Lion refuse à ses inférieurs leur part de la proye qu'ils avoient prise en chassant ensemble. Cette injustice représente le procédé des Grands envers ceux qui dépendent d'eux, & qui ont tout à craindre de leur tyrannie. Le moindre mal qu'ils font est de retenir les salaires de ceux qui les servent; car ils achevent d'accabler ceux qui sont déja dans l'oppression. S'ils font semblant de protéger les malhereux, ils leur vendent bien cher les secours qu'ils leur donnent. Le plus grand malheur de ceux qui gémissent sous leur tyrannie, c'est qu'ils n'ont rien à leur opposer que leurs larmes & leur impuissance: comme on peut l'apprendre par le malheur de l'âne que le Lion dévora, quoiqu'il ne lui eût fait aucun tort en partageant également les bêtes qu'ils avoient prises en chassant de compagnie. La mort tragique de l'âne rendit sage le Renard, qui ne se réserva presque rien du butin. Cette modération le garantit de la colère & des griffes du Lion.

D'un grand Seigneur ménagez le soutien.
Poursuivez avec lui quelque grande fortune:
En vain vous espérez vous la rendre commune,
Il aura tout, vous n'aurez rien.



FABLE VII.

Du Loup & de la Gruë.

Un Loups s'étant enfoncé par hazard un os dans la gorge, promit une recompense à la Gruë, si elle vouloit avec son bec

bec retirer cet os dont il se sentoit incommodé. Après qu'elle lui eut rendu ce bon office, elle lui demanda le salaire dont ils étoient convenus. Mais le Loup avec un ris moqueur & grinçant les dents, contentez-vous, lui dit-il, d'avoir retiré votre tête saine & sauve de la gueule du Loup, & de n'avoir pas éprouvée à vos dépens combien ses dents sont aiguës.

SENS MORAL.

Ce n'est pas être trop malheureux, si après avoir rendu des services aux Grands, l'on n'en reçoit pas de mauvais traitements pour toute recompense. Le procédé du Loup est une image assez naïve de l'ingratitude des hommes. La Gruë lui rendit un service considérable, en lui arrachant de la gueule cet os qui étoit prêt à l'étrangler; mais cet ingrat se moqua d'elle, & lui refusa la recompense qu'il lui avoit promise. C'est peut-être delà qu'est venue la coûtume de traiter de gruës ceux qui se laissent tromper par les plus fins, dont ils ne reçoivent que de belles paroles, & souvent de mauvais offices pour le bien qu'ils leur ont fait. La Gruë en fut quitte à bon marché, d'avoir pu retirer sa tête de la gueule du Loup sans en être endommagée. Ceux qui rendent des services aux méchans, en demeurent souvent la victime. Au moins le Loup se contenta de priver la Gruë de la recompense qu'il lui avoit promise; mais il ne lui fit aucun mal & lui permit de se retirer d'auprès de lui saine & sauve. Il lui dit en plaisantant, qu'elle étoit trop heureuse d'avoir pu retirer son bec du

gosier du Loup, qui pouvoit la dévorer impunément: en effet elle devoit se savoir bon gré d'avoir évité la fureur d'un animal aussi porté à faire du mal. Peut-être n'avoit-il encore usé jusqu'alors envers aucun animal d'une pareille courtoisie. Ceux qui se trouvent engagés dans le commerce & dans les intrigues des méchants, doivent s'estimer fort heureux, quand ils peuvent s'en retirer, sans qu'il leur en coûte ou l'innocence, ou la liberté, ou même la vie. Un homme sage doit éviter autant qu'il lui est possible tout engagement avec les méchants; car tôt ou tard il ressentira le contre-coup, & les mauvais effets de leur iniquité. Ils s'en prennent le plus souvent à ceux dont ils ont reçu de plus grands services, bien loin de les récompenser comme ils doivent, & comme ils le leur avoient promis pour les engager dans leurs intérêts. Les Loix de l'amitie, & la simple reconnoissance ne sont point assez fortes pour engager les mauvais cœurs à bien traiter ceux à qui ils ont de grandes obligations. Il semble même qu'ils affectent de les traiter mal, pour s'affranchir du joug de leurs bien-faits. C'est donc mal s'y prendre que de rendre de bons offices aux méchans dans l'espérance d'en être recompensés; il faut se contenter du mérite d'avoir fait une bonne action, sans se soucier de la reconnoissance des hommes.

Rendez aux Grands services sur services,
Vous ne trouvez en eux que des ingrats,
Et telles sont leurs injustices,
Qu'ils font beaucoup pour vous, s'ils ne vous nuisent pas.

FABLE

FABLE VIII.

Le Laboureur & le Serpent.

Un Laboureur trouva dans la neige une Couleuvre transie de froid; il l'emporta dans son logis, & la mit auprès du feu. Mais quand elle se sentit réchauffée, & qu'elle eut repris ses forces, elle se mit à répandre son venin par toute la maison. Le Laboureur irrité d'une ingratitude si noire, lui fit de grands reproches, & ajoûtant l'effet aux ménaces, il prit une coignée pour couper en mille morceaux le Serpent ingrat, qui rendoit le mal pour le bien, & qui vouloit ôter la vie à son bienfaiteur.

SENS MORAL.

Quand on oblige les méchans, on doit craindre d'en être maltraité. Le Serpent qu'Esope représente en cette Fable n'est pas le Symbole de la prudence; il est plûtôt le Symbole de l'ingratitude. Un pauvre Villageois fut assez simple pour emporter dans sa maison un Serpent qu'il avoit trouvé sur la neige à demi-mort de froid; il le mit auprès de son feu pour lui rendre la vie par ce secours. Le Serpent, que la chaleur avoit ranimé, bien loin de témoigner sa reconnoissance au Villageois, se mit à répandre son poison par toute la cabane, il se jetta sur ses enfans, & voulut s'élancer sur le Villageois même, qui fut contraint de prendre une coignée pour écraser la tête de cet animal, & pour

le

le couper en mille morceaux. Ce ne sont pas seulement les bêtes féroces, ni les Serpens qui sont ingrats, les hommes même les surpassent souvent en ingratitude; toutes les histoires en peuvent fournir une infinité d'exemples. Esope, Auteur de ces Fables, en a fait l'expérience en sa personne; puisqu'étant dans Babylone à la Cour du Roi Lycerus, & ayant adopté pour fils un jeune homme qu'il crut rempli de rares qualités, & parfaitement digne de son amitié & de son estime, il le combla de biens, en lui donnant encore l'espérance de le faire son unique héritier. Mais cet ingrat oubliant tant de bienfaits, se soûleva contre son bienfaiteur & le fit condamner; en sorte que pour se délivrer de cette persécution, Esope fut contraint de demeurer long-temps caché dans un tombeau, jusq'à ce qu'on eut besoin de sa personne & de son sçavoir. Cet exemple suffit pour montrer jusques à quel point les hommes peuvent porter l'ingratitude.

Fais de bien, la pitié souvent te le suggère;
Mais regarde sur qui tu répans tes bien-faits.
Celui que la seule misère
A mis hors d'état de mal faire,
Dès qu'il en est sorti, retourne à ses forfaits.

FABLE IX.

Du Sanglier & de l'Ane.

Un Ane ayant rencontré par hazard un Sanglier, se mit à se moquer de lui & à l'insulter; mais le Sanglier frémissant de couroux & grinçant les dents, eut d'abord envie

envie de le déchirer & de le mettre en pieces; mais faisant aussitôt réflexion qu'un miserable Ane n'étoit pas digne de sa colère & de sa vengeance: malheureux, lui dit-il, je te punirois sévèrement de ton audace, si tu en valois la peine; mais tu n'es pas digne de ma vengeance. Ta lâcheté te met à couvert de mes coups et te sauve la vie. Après lui avoir fait ces reproches, il le laissa aller.

SENS MORAL.

Le mépris est la plus cruelle vengeance que l'on puisse prendre d'un sot & d'un malheureux. On voit dans la réponse que le Sanglier fit à l'Ane, le caractère des hommes courageux, qui dédaignent de se venger des misérables dont ils ont été offensés; ils ne veulent pas se mésurer contre des lâches. C'est ainsi qu'Achille méprisa avec fierté les injures & les calomnies de Thersite, ne croyant pas qu'un si foible ennemi fût digne de sa colère. Philippe, Roi de Macedonie, méprisoit tous les sots discours, & tous les libelles diffamatoires qui se debitoient contre lui. Il avoit même la générosité de faire du bien à ceux qui répandoient des calomnies contre lui; ces manières honnêtes les faisoient taire; ils changeoient de langage, & s'affectionnoient à ce grand Prince. Esope fait dire au Sanglier, en apostrophant l'âne, qu'il pouvoit l'insulter impunément, & que son peu de mérite mettoit sa vie en sureté; car il dédaignoit de tirer vengeance d'un ennemi si lâche & si foible. C'est ainsi que les Personnes généreuses doivent traiter ceux qui les

les insultent, en se vengeant par le mépris des outrages qu'elles en reçoivent. La raison, ou même le seul instinct de la nature, peut inspirer ce mépris à l'égard d'un ennemi que l'on voit foible & hors d'état de résister. La colère des animaux leur fait bouillonner le sang autour du cœur; mais il ne s'aigrit pas si aisément pour une petite résistance que pour une plus grande, de sorte qu'ils ne déployent pas toutes leurs forces naturelles contre un petit objet; comme on le peut voir par l'exemple du Lion, qui ne s'anime point contre un ennemi rampant & terrassé. On dit encore que l'Ours ne met jamais les dents sut un corps mort. Un homme généreux ne sçauroit se résoudre à ôter la vie à un ennemi qui est à terre, ou qui s'humilie. La raison ou l'amour de la gloire peut lui inspirer ces sentiments; la victoire que l'on remporte d'un ennemi foible est trop aisée, & ne fait pas assez d'honneur.

Vous avez tort de prendre pour injure
Ce qu'un mauvais railleur ose vous addresser;
Les coups que porte un sot qui parle à l'avanture,
Sont incapables de blesser.

FABLE X.

D'un Rat de Ville, & d'un Rat de Village.

Un Rat de Ville alla un jour faire visite à un Rat de campagne de ses amis, qui lui donna un répas frugal composé de racines & de noisettes. Après le répas, le Rat de Ville

Ville prit congé de son hôte qui lui promit de l'aller voir à son tour. On le régala magnifiquement de confitures et de fromage; mais le rêpas fut souvent interrompu par les valets de la maison, qui alloient et qui venoient de tous côtés, & qui causérent de mortelles allarmes au Rat de Village; de sorte que saisi de crainte, il dit au Rat de Ville qu'il préféroit un répas frugal fait en repos et en liberté, & la pauvreté du Village, à la magnificence des Villes, & à une abondance pleine d'inquietudes & des dangers.

SENS MORAL.

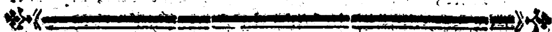
Une vie privée est plus heureuse & plus tranquille que celle qui se passe dans le tumulte & dans les embarras de la Cour. Le banquet des deux Rats ne signifie autre chose, si non qu'une pauvreté tranquille est préférable à une abondance tumultueuse & mal assurée, telle qu'on la trouve pour l'ordinaire dans les Cours des Grands. Les obstacles qui se rencontrent dans l'acquisition des richesses, la peine qu'elles coûtent à acquérir, les inquiétudes pour les conserver, tout cela devroit bien rallentir l'ardeur que les hommes témoignentpour elles; s'ils sçavoient se contenter de peu, la pauvreté leur paroitroit préférable. Ils feroient ce même raisonnoment sur la vie champêtre & privée; ils y trouveroient plus de douceur & plus d'agrément, que dans le tumulte de la Cour, où l'on est condamné à une contrainte & à une gêne perpetuelle.

petuelle. Les plaisirs de la campagne sont plus innocens; la chasse, la pêche occupent agréablement un solitaire; le sommeil y est plus tranquille & moins interrompu; on y respire un air plus pur & plus sain que dans les Villes. On y a plus de loisir pour vaquer à ses affaires, à la lecture des bons livres, à ses autres divertissements. Les passions sont moins tumultueuses & moins agitées, parce qu'on y manque d'objets; l'ambition n'y est point réveillée par l'espérance des grandes Charges & des grands Emplois; on n'y est point traversé par la jolousie des rivaux, qui rompent nos mésures par leurs cabales. Si les hommes sçavoient se borner, ils seroient infiniment plus heureux à la campagne que dans les grandes Villes ou dans les Cours. Ce sont eux qui peuvent dire avec Horace, que celui-la est heureux qui délivré des embarras des affaires, s'occupe à cultiver les champs qu'il a hérité de ses pères, & qui mène une vie paisible & tranquille, à la manière des premiers hommes qui peuplerent la terre. Ce n'est pas seulement dans le siecle d'or que la vie champêtre a eu ses partisans. Les Romains, ces fameux Conquérans, après avoir vaincu & dépouillé toutes les nations, en faisoient leurs delices. Ciceron avouë qu'il vivoit plus agréablement à sa maison de campagne, que dans Rome même. Cincinnatus labouroit les champs, lors qu'il fut nommé Dictateur; & il reprit la vie champêtre après avoir fait de grands exploits de guerre. Virgile & plusieurs grands hommes n'ont pas dédaigné de faire l'eloge de la vie pastorale, & de donner des regles de labourage. Plusieurs Personages célèbres de l'Antiquité ont passé toute leur vie dans le repos de la campagne. C'est encore l'usage maintenant après qu'on a travaillé toute l'an-

née

se dans les Charges de la Magistrature, ou dans les autres emplois de la République, d'aller se délasser de ses fatigues, durant les vacances, dans une maison de campagne. Ce n'est donc paus sans raison qu'Esope ait préféré la condition du Rat de Village, qui menoit en sureté une vie sobre & frugale, à la condition du Rat de Ville qui faisoit grande chere, mais qui étoit dans des allarmes perpétuelles.

Vivez tranquillement, sans trouble, sans contrainte,
Dans cet unique bien renfermez vos desirs.
Les plaisirs qu'à toute heure accompagne la crainte,
Ne peuvent se nommer plaisirs.



FABLE XI.

De l'Aigle, & de la Corneille.

Une Aigle voulant manger une huître, ne pouvoit trouver le moyen, ni par force ni par adresse, de l'arracher de son écaille. La Corneille lui conseilla de s'élancer au plus haut de l'air, & de laisser tomber l'huître sur des pierres pour la rompre. L'Aigle suivit ce conseil; la Corneille qui étoit demeurée en bas pour en attendre l'issue, voyant qu'il avoit reüssi, se jetta avidement sur le poisson qu'elle avala, ne laissant à l'Aigle que les écailles pour le prix de sa crédulité.

SENS MORAL.

Il faut se defier de ceux qui ne donnent que des conseils intéressés & dont ils retirent tout l'avantage. Esope se sert de l'exemple de l'Aigle pour

 appren-

apprendre aux personnes genereuses à se précaution-ner contre les artifices & les supercheries des fourbes, représentés par la Corneille qui trompa l'Aigle & qui tira tout le fruit du conseil qu'elle lui avoit donné. Ces donneurs de faux avis sont en grand nombre dans le monde. Leur intention n'est pas de vous instruire, ni de vous mettre dans le bon chemin, quand ils vous conseillent; ils ne songent qu'à leurs propres intérêts, & sont attentifs pour voir l'évènement des conseils qu'ils vous ont donnés, & pour en profiter. L'amitié, l'empressement qu'ils vous témoignent, les caresses qu'ils vous font; tout cela vous doit être fort suspect. Si vous remontiez jusqu'à la source, & que vous puissiez développer les replis de leur cœur, vous decouvririez aisément que leurs paroles ne s'accordent guerre avec leurs intentions, & que leurs sentiments ne sont pas tels qu'ils vous paroissent. Les prémières reflexions d'un homme intéressé qui donne conseil, n'ont que lui même pour objet. Sans se soucier si l'affaire que vous lui proposez, reüssira à votre avantage ou non, il songe premierement quelle utilité il en pourra retirer. Voilà ce qui ruine & ce qui détruit tous les fondements de l'amitié; les personnes intéressées n'en sont nullement capables, toutes leurs intentions sont mercenaires, comme Esope le fait assez voir dans le conseil que la Corneille donna à l'Aigle. Il semble d'abord qu'elle ne songeoit qu'au profit de celui qui lui demandoit conseil; mais elle ne songeoit en effet qu'à le tromper. Les personnes généreuses sont plus aisément abusées, parce qu'elles se défient moins des artifices de ceux qui abusent de leur crédulité, & qu'elles ne songent point à se garantir des pièges qu'on leur tend. Aussi voyons-nous

nous que la crédulité de l'Aigle fut trompée; & que la corneille sçut tirer tout l'avantage du conseil interessé qu'elle lui donna.

Trop de credulité nous abuse souvent ;
Quoique tous interêts doivent ceder aux nôtres,
En suivant quelquefois un conseil décevant,
On se nuit, & l'on fait les affaires des autres.



FABLE XII.

De l'Aigle, & du Renard.

Une Aigle et un Renard ayant fait société ensemble, convinrent pour serrer plus étroitement les nœuds de leur amitié, de demeurer l'un auprès de l'autre. L'Aigle choisit un arbre fort élévé pour y faire son nid. Le Renard se creusa une tanière au pied de l'arbre, et il y mit ses petits. Etant un jour sorti pour aller leur chercher la proye, l'Aigle pressée de la faim vint fondre sur les petits du Renard, dont elle fit faire curée à ses aiglons. Le Renard étant de retour, et voyant la perfidie de sa voisine, fut moins atristé du malheur de ses petits, que du désespoir d'être hors d'état d'en tirer vengeance; parce qu'il ne pouvoit s'élever dans l'air pour poursuivre son ennemi. Se tenant donc à l'écart, il donnoit à l'Aigle mille

imprécations, ne pouvant se venger autrement de sa perfidie. Peu de temps après quelques-uns immolerent une chèvre, qu'ils firent brûler dans un champ voisin. L'Aigle vint fondre dessus, & enleva une partie de la victime qu'elle porta dans son nid, avec quelques charbons ardents qui y mirent le feu. Le vent venant à souffler avec impétuosité, les aiglons qui n'avoient point encore de plumes, tomberent au pied de l'arbre. Le Renard y accourut, & les dévora tous à la vuë de l'Aigle.

SENS MORAL.

Ceux qui violent les droits de l'amitié, portent tôt au tard la peine de leur perfidie, & perissent enfin après avoir opprimé injustement les malheureux. Quoique l'Aigle soit un animal noble & fier, Esope la répresente en cette Fable comme un perfide & un fourbe qui trompe le Renard avec lequel il avoit contracté une amitié très étroite. Peut-être qu'Esope a voulu faire connoître sous ce symbole l'extrême foiblesse des hommes, & de quoi ils sont capables quand ils se laissent aller à leur méchant naturel. Quelques vertueux qu'ils soient, il n'y a point de vice à quoi ils ne s'abandonnent, quand ils suivent le panchant qui les porte à l'injustice; ils perdent dans un moment, par leurs désordres, toute la gloire qu'ils ont acquise par leurs vertus. Peut-être aussi qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'on n'est point obligé de garder les

les paroles qui ont été données aux méchans, ni les conventions que l'on a stipulées avec eux. Voilà pourquoi l'Aigle ne fit nulle difficulté de trahir le Renard, & de lui ravir ses petits, pour les faire dévorer par ses Aiglons. S'il faut manquer de parole à l'homme de bien, ou au scélérat, quoique l'on soit obligé d'avoir de la bonne foi à l'égard de tout le monde, il semble toutefois que l'homme de bien se soucie moins de la perfidie de ceux qui le trompent, parce qu'il trouve des ressources dans sa propre vertu, & qu'il se console plus aisément des mauvais tours que les hommes lui jouent. L'homme de bien pour l'ordinaire est plus commode & plus traitable que le méchant, il prend en meilleure part les raisons qu'on lui apporte pour se justifier. Que si l'injure qu'on lui a faite ne peut s'excuser en aucune sorte, il modérera sa colère, & ne s'abandonnera point à son emportement. Au contraire, les gens féroces supportent plus impatiemment les petits affronts qu'on leur fait, & cherchent toutes sortes de moyens pour satisfaire leur vengeance. Les grands courages aiment mieux tout sacrifier que de manquer à leur parole, & croyent que tromper c'est une lâcheté impardonnable. L'Histoire Romaine en fournit un bel exemple dans la conduite du sage Attilius, qui aima mieux s'exposer à une mort certaine, que de manquer à la promesse qu'il avoit faite à ses ennemis, quoique les Prêtres & les Magistrats de Rome l'en dispensassent avec raison. Ainsi on ne peut excuser l'Aigle d'avoir trompé un animal infidele: elle devoit plûtôt se résoudre à mourir de faim avec ses aiglon, que de commettre une lâcheté si noire envers son hôte & son ami, avec qui elle avoit contracté une société si étroite. Elle fut bien-tôt punie de sa perfidie; le feu s'étant

pris au nid de l'Aigle, ses petits tombérent à terre, & furent dévorés par leur ennemi. Cette Fable doit apprendre aux perfides que ceux qui violent les droits de l'amitié, sont tôt ou tard punis de leur malice, & qu'ils tombent souvent entre les mains de leurs ennemis, qui leur font encore des outrages plus sanglans.

Malheur à toi, qui promets amitié
A celui que tu veux surprendre.
L'Ami que tu trahis peut être sans pitié,
S'il trouve un jour à te le rendre.

FABLE XIII.

Du Corbeau & du Renard.

Un Corbeau s'étoit perché sur un arbre, pour manger un fromage qu'il tenoit en son bec. Un Renard qui l'aperçut, fut tenté de lui enlever cette proye. Pour y reüssir, & pour amuser le Corbeau, il commença à le loüer de la beauté de son plumage. Le Renard voyant que le Corbeau prenoit goût à ses loüanges, c'est grand dommage, poursuivit-il, que votre chant ne réponde pas à tant de rares qualités que vous avez. Le Corbeau voulant persuader au Renard, que son chant n'étoit pas désagréable, se mit à chanter, & laissa tomber le fromage qu'il avoit au bec. C'est ce que le

le Renard attendoit. Il s'en saisit inconti-nent, & le mangea aux yeux du Corbeau, qui demeura tout honteux de sa sottise, & de s'être laissé séduire par les fausses loüanges du Renard.

SENS MORAL.

Les loüanges que nos ennemis nous donnent, sont autant de piéges, qu'ils nous tendent pour nous tromper, & pour s'emparer de notre bien. La sotte vanité du Corbeau peut servir d'exemple à une infinité de gens qui se laissent éblouïr par les loüanges qu'on leur donne. C'est la monnoye dont se servent les flateurs pour en obtenir des graces. Les personnes vaines à force de s'entendre flater, croyent meriter les loüanges qu'on leur donne pour se moquer d'elles, ou par un esprit d'intérêt. Les flateurs sont en quelque manière plus dangereux & plus à craindre que les ennemis declarés. Les reproches d'un ennemi font que l'on se tient sur ses gardes; mais les fausses loüanges d'un flateur inspirent de la présomption, & font acroire que l'on a effectivement toutes les vertus dont il nous loüe. Si les hommes se connoissent mieux, s'ils faisoient une étude plus sérieuse, pour examiner leurs défauts, ils ne croiroient pas si aisément mériter toutes les loüanges dont on les endort; mais ils ne se regardent que par leurs beaux côtés, & s'ils ont quelque mérite, ils se flatent d'être accomplis, & de n'avoir rien à se reprocher. Voilà pourquoi, quelque outrées que soient les loüanges qu'on leur prodigue, ils croyent que c'est un juste tribut que l'on rend à leur vertu. Les flateurs de profession ne craignent rien tant, si non que les hommes se con-

noissent tels qu'ils sont; ainsi ils déguisent les vices sous le nom de quelque vertu. Ils cachent sous le nom de libéralité la prodigalité & la profusion. Les flateurs ressemblent assez au Renard de la Fable, qui loüoit le Corbeau de la beauté de son plumage. Il y a autant à s'étonner de la bêtise de ceux qui se laissent séduire par les louanges, que de l'effronterie des flateurs qui loüent impudément contre leur conscience. C'est la foiblesse ordinaire des Grands d'être la dupe de tous ceux qui les approchent, & qui ont besoin de leur crédit. Ils ne s'apperçoivent pas que ceux qui leur prodiguent les loüanges avec tant d'empressement, ont leur bût, & ne songent qu'à leurs intérêts particuliers. Ce n'est point parce qu'on les aime ou qu'on les estime, qu'on les entoure, & qu'on leur fait la cour; c'est que l'on espére de participer à leur faveur, & que l'on veut se prévaloir de la part que l'on a en leur confidence. Le crédit des Grands peut être très utile; ainsi il est fort difficile de n'être pas mercenaire quand on les approche. Ils sont rarement aimés purement à cause de leur merite personnel; les Courtisans ne s'attachant à eux qu'à cause des bons offices qu'ils en esperent; & s'ils les louent, ce n'est que pour les amuser, ou pour les tromper; comme fit le Renard, qui ne flatoit le Corbeau que dans l'intention de lui faire tomber le fromage du bec.

Garde-toi du Flateur, dont le discours doré
Te donne, en te trompant, le nom d'incomparable;
Du monde dont il veut que tu sois admiré,
Tu te crois l'ornement: & tu t'en rens la fable.

FABLE

FABLE XIV.

Le Lion cassé de vieillesse.

Le Lion dans sa jeunesse abusant insolemment de la force, & de l'ascendant qu'il avoit sur les autres animaux, se fit plusieurs ennemis. Quand ils le virent usé & affoibli par les armées, ils resolurent de concert de tirer vengeance de ses cruautés, & de lui rendre la pareille. Le Sanglier le meurtrissoit avec ses deffenses; le Taureau l'attaquoit avec ses cornes. Mais les plus sensibles au Lion étoient les coups de pied que l'âne, le plus vil & le plus méprisable de ses ennemis, lui donnoit en l'insultant.

SENS MORAL.

Ceux qui usent insolemment de leur bonne fortune, ne trouvent guère d'amis dans leurs disgraces. Le Lion pénetré de douleur, disoit en gémissant: ceux que j'ai desobligé autrefois me font maintenant tout le mal qu'ils peuvent, en se vengeant avec quelque sorte de raison; mais ce qui me désespère, c'est que les autres à qui j'ai fait plaisir, au-lieu de me rendre la pareille, me haïssent sans sujet. J'ai eu tort de me faire tant d'ennemis par de violens procédés, & de m'être confié si legèrement à de faux amis. Le vieux Lion étendu & languissant à l'entrée de sa caverne, représente la fin funeste des méchants, qui abusent de leur force, ou de leur autorité, pour faire à tout le monde tout le mal

mal qu'ils peuvent. Le Lion pendant sa jeunesse avoit dévoré une grande quantité d'animaux; mais étant usé de vieillesse, il ne pouvoit plus se trainer pour aller à la chasse. C'est ainsi que ceux qui ont tyrannisé les Peuples, sont exposés aux insultes quand leurs forces les abandonnent, ou que leur autorité est tombée. Il faut bien changer de langage, lorsqu'ils se voyent à la merci de leurs ennemis, qui prennent leur temps pour se venger de tous les oûtrages qu'ils en ont reçu. Aussi voyons-nous dans cette Fable qu'Esope nous propose, que tous les animaux que le Lion avoit insulté pendant sa vie, l'insultent à leur tour, lui font de sanglants reproches, & l'accablent de coups, dans un temps où il ne pouvoit resister à leurs attaques, ni se venger des affronts qu'ils lui faisoient. L'un lui redemande son père qu'il a égorgé; l'autre sa mère, où ses enfants. Ce qui afflige le Lion dans le malheureux état où il se trouve, c'est que ses amis qui le voyent si misérable, ne viennent point à son secours. Ils s'éloignent de lui & le fuient, sans se soucier des plaintes qu'il fait dans son infortune. Les hommes sont en cela semblables aux animaux de la Fable. Ils abandonnent dans leurs disgraces ceux qui leur ont rendu des services essentiels pendant qu'ils étoient en faveur. Non seulement nos amis nous tournent le dos quand nous leur devenons inutils; c'est beaucoup, s'ils ne se déclarent pas contre nous, & s'ils ne se jettent pas dans le parti de nos ennemis.

Dans quel triste état tu t'es mis!
Contre chacun dans ta jeunesse
Hautain, impérieux, tu t'es crû tout permis;
On t'attaque dans ta vieillesse:
Pour te défendre où trouver des amis?

FABLE

FABLE XV.

De l'âne & du Chien.

Le Chien flatoit son Maître; & le Maître y répondit en le caressant de son côté. Ces caresses réciproques donnerent de la jalousie à l'âne, qui étoit maltraité & batu de tous ceux de la maison. Ne sçachant quelles mésures prendre pour soulager sa misére, il s'imagina que le bonheur du Chien ne venoit que des caresses qu'il faisoit à son Maître, & que s'il le flatoit aussi de la même sorte, on le traiteroit comme le Chien, & qu'on le nourriroit de viandes délicates. Quelques jours après, l'âne ayant trouvé son Maître endormi dans un fauteuil, voulut venir le flater, & lui mit les deux pieds de devant sur les épaules, commençant à braire, pour le divertir par une mélodie si harmonieuse. Le Maître réveillé par ce bruit, appelle ses Valets, qui chargerent l'âne de coups de bâton, pour le recompenser de sa civilité, & des caresses trop rudes qu'il avoit fait à son Maître.

SENS MORAL.

Ce qui sied bien aux uns ne sied pas toûjours aux autres. Les caresses que le Chien faisoit à son Maître, lui attiroient des caresses réciproques; mais

mais celles de l'âne ne lui attirerent que des coups de bâton, parce qu'elles étoient rudes, grossières mal assaisonnées, & convenables à la stupidité de son naturel. Ce que fit l'âne pour gagner l'amitié de son Maître, ne lui valut que des coups: parce que cette manière d'agir n'étoit nullement conforme à son génie pesant & grossier. La nature en formant les Animaux, leur a donné des qualités naturelles pour des fonctions différentes. Elle a communiqué aux Cerfs la vîtesse & l'agilité; aux Chameaux & aux Elephans, la force. Le Chien se distingue des autres par la subtilité de son odorat; les Oiseaux se balancent dans les airs par le moyen de leurs aîles. Les Animaux de la même espece n'ont pas toutes leurs qualités naturelles également parfaites; aussi voyons-nous une prodigieuse différence entre les hommes: dont les uns paroissent à demi stupides, les autres au contraire ont un génie vif, subtil, élevé, & capable de comprendre tout ce qu'il y a de plus difficile dans les sciences. Le grand secret est de s'appliquer aux choses aux quelles l'instinct de la nature nous porte; car on ne réussit jamais bien, quand on force son naturel, & que l'on se jette dans des occupations contraires à son génie. C'est ce qu'Esope a voulu nous représenter, par les ridicules caresses que l'âne fit à son Maître, & dont il fut si mal récompensé.

Tout le monde n'est pas de même caractère:
Ce qui choque dans l'un, dans l'autre est excellent.
Veux-tu ne point avoir le chagrin de déplaire?
Ne sors jamais de ton talent.

FABLE

FABLE XVI.

Du Lion & du Rat.

Un Lion fatigué de la chaleur, et abbatu de lassitude, dormoit à l'ombre d'un arbre. Une troupe de Rats passe par le lieu où le Lion reposoit, ils lui montérent sur le corps pour se divertir. Le Lion se réveilla, étendit la patte, et se saisit d'un Rat, qui se voyant pris sans espérance d'echapper, se mit à demander pardon au Lion de son incivilité, et de son audace, lui représentant qu'il n'étoit pas digne de sa colère. Le Lion touché de cette humble remontrance, relâcha son prisonnier, croyant que c'eût été une action indigne de son courage, de tuer un animal si méprisable, et si peu en état de se défendre. Il arriva que le Lion courant par la forêt, tomba dans les filets des Chasseurs; il se mit à rugir de toute sa force, mais il lui fut impossible de se débarasser. Le Rat reconnut aux rugissements du Lion qu'il étoit pris. Il accourut pour le secourir, en reconnoissance de ce qu'il lui avoit sauvé la vie. En effet, il se mit à ronger les filets, et donna moyen au Lion de se developper et de se sauver.

SENS

SENS MORAL.

Les plus Grands tirent quelquefois du secours de ceux, qui paroissent moins en état de leur en donner. La reconnoissance du Rat envers le Lion est une sage invention d'Esope, pour nous donner à entendre que les Grands, en quelque élevation qu'ils soient, peuvent tirer du service des personnes le moins considérables, & qu'ils ne font pas mal d'user envers eux de clémence, quand ils pourroient les opprimer; mais il ne doivent point les menager par des motifs bas & mercenaires, & dans l'espérance d'en recevoir des services. Lorsque le Lion laissa aller le Rat, il ne devinoit pas qu'il dût un moment après lui sauver la vie, en rongeant les filets dans lesquels il se voyoit enveloppé. Il y a plusieurs Histoires de la reconnoissance des animaux envers les hommes. Un Esclave d'un Seigneur Romain se voyant trop maltraité par son Maître, pour se délivrer de ses persecutions, s'enfuit dans des lieux deserts. A peine eut-il fait quelques pas dans une vaste solitude, qu'il vit venir vers lui un Lion, non pas en fureur, ni rugissant, mais doux, soûmis, & flateur, jettant des cris qui témoignoient qu'il souffroit une doleur extrême. L'Esclave s'étant apperçu que ce Lion avoit l'une de ses pattes enflées, s'approche, lui prend le pied, & lui arrache une longue épine qui y étoit enfoncée. Le Lion, par reconnoissance de ce bon office, lui montra par ces signes le lieu de sa caverne, & l'y conduisit, & l'y nourrit long-temps de sa chasse. Il arriva par malheur que cet Esclave fut pris au bout de quelque temps & conduit à son Maître, qui le condamna, pour le punir de sa fuite, à être exposé aux bêtes farouches. Le même Lion à qui il avoit arraché l'épine du pied, lui fut amené pour le combatre.

batre. Il reconnut son bien-faiteur, & bien loin de se mettre en état de le dévorer, il se prosterna à ses pieds, le flatant de la queüe, & lui faisant mille caresses. Tout le Peuple étonné de ce spectacle, fut ravi d'admiration, quand l'Esclave eut raconté son avanture. Pour récompense, la vie & la liberté lui furent accordées tout d'une voix. On fit plus; car il fut ordonné, que le Lion & l'Esclave seroient nourris aux dépens du Public. Le Lion suivoit son Maître dans les ruës de Rome, comme auroit fait l'animal le plus apprivoisé.

N'examine point la personne,
Ne songe qu'au plaisir d'un service rendu;
On reçoit à son tour souvent plus qu'on ne donne,
Et rarement un bienfait est perdu.

FABLE XVII.

Du Milan malade.

Le Milan se voyant réduit à l'extrémité, & n'espérant plus de guérir par la force des remédes, conjura sa mère d'aller prier les Dieux de lui rendre la santé. Mon fils, lui répondit-elle, ce seroit en vain que tu attendrois du secours du côté des Dieux, après avoir profané si souvent leurs Autels & les Sacrifices qu'on leur offroit.

SENS MORAL.

Ceux qui ont toûjours vêcu dans le désordre & dans le crime, ne doivent guere espérer que Dieu les regarde d'un œil favorable, quand ils sont réduits



réduits à la dernière extrémité. Ce n'est pas un sincère repentir de leurs crimes qui leur arrache les regrets qu'ils font paroître; c'est l'horreur du peril où ils se trouvent, & la nécessité indispensable de sortir de la vie. La mère du milan lui reproche sa mauvaise vie, & lui représente avec beaucoup de sagesse qu'il ne doit guère attendre de secours de la part des Dieux, après les avoir offensé mille fois en profanant leurs sacrifices. Cette fable doit faire connoître à ceux qui passent toute leur vie dans la licence, & qui s'abandonnent aveuglément à toutes leurs passions, differens à changer d'état quand ils seront aux derniers abois, qu'ils se mécomptent s'ils esperent de faire une heureuse fin! Dieu n'est pas toûjours disposé à nous entendre & à nous accorder ses graces, si nous ne nous en rendons dignes par nos bonnes mœurs, & par la regularité de notre conduite.

Après t'être plongé tant de fois dans le crime,
Tes maux te font du Ciel implorer le secours;
Il n'est plus temps, tu t'es creusé l'abime,
Qui te saisit d'horreur au dernier de tes jours.

FABLE XVIII.

De l'Hirondelle & des autres Oiseaux.

Lors que la saison de semer le lin fut venue, l'Hirondelle voulut persuader aux autres Oiseaux de faire tous leurs efforts pour s'opposer à cette semaille, qui devoit leur être si funeste. Les autres Oiseaux

Oiseaux se moquerent de ses conseils, lui disant qu'elles s'allarmoient mal à propos. Quand le lin fût prêt à sortir de terre, elle leur conseilla de l'arracher; ils n'en voulurent rien faire, & ne s'inquieterent nullement de ses avis. Lorsque l'Hirondelle vit que le lin commençoit à meurir, elles les exhorta à piller les bleds; mais ils ne s'en mirent pas en peine. L'Hirondelle voyant que ses remontrances étoient inutiles, se separa des autres Oiseaux, & rechercha le commerce des hommes avec qui elle fit amitié. Depuis ce temps-là, elle habite dans les maisons, elle y fait son nid; on l'y laisse vivre en repos; & l'on se sert du lin pour faire des filets, & pour tendre des pièges aux autres Oiseaux.

SENS MORAL.

Il faut toûjours recevoir en bonne part les sages avis qu'on nous donne, & en profiter. Les remontrances que l'Hirondelle fit aux autres Oiseaux, sont le symbole des bons conseils que nous donnent les personnes bien intentionées; mais il arrive assez souvent que l'on imite l'imprudence des Oiseaux qui ne firent que se moquer des bons conseils de l'Hirondelle, & qui lui reprocherent son excès de prévoyance. La Prophetesse Cassandre ne fut pas mieux écoutée, lors qu'elle avertit les Troyens que leur Ville seroit entièrement détruite, s'ils ne rendoient aux Grecs Helene, que l'on redemandoit avec une armée formidable. Les Troyens eurent tout le loisir

de se repentir de leur incrédulité; mais ils n'ajoûterent foi aux propheties de Cassandre, que lors qu'ils virent le feu dans leur Ville, & leur Empire détruit. On voit souvent arriver de grands malheurs parmi les hommes par le mépris qu'ils font de sages conseils des personnes éclairées. C'est souvent par orgueil que nous méprisons ceux qui nous donnent des avis salutaires, parce que nous préférons nos lumières à celles des autres. C'est quelquefois aussi faute de réflexion, ou pour ne pas connoître le péril où l'on s'engage, & le malheur dont on est ménacé. Les uns négligent par bêtise, & par stupidité, les conseils qu'on leur donne. D'autres le font par de fausses impressions, qu'ils ont conçuës contre ceux qui les conseillent. C'est sans doute un grand malheur de n'écouter pas les remontrances de nos amis, qui nous représentent charitablement le tort que nous faisons par notre mauvaise conduite; nous sommes toûjours les derniers à sçavoir des bruits qui courent à notre désavantage. Nos amis sont assez lâches pour n'oser nous en avertir, de peur de nous chagriner, ou de peur que nous ne recevions pas leurs avis en bonne part, & que nous ne les ayions pour suspects. C'est qu'Esope a fort bien représenté dans la Fable de l'Hirondelle, & des autres Oiseaux, qui se moquerent de tout ce qu'elle put leur dire; mais la sage Hirondelle les abandonna, & changea de parti pour se mettre en sureté. Ceux qui nous donnent de bons conseils, s'éloignent de nous, quand nous les méprisons, & ils nous abandonnent à notre mauvaise conduite.

Aime ceux dont les cœurs jamais ne se déguissent;
A leurs conseils si tu n'es pas soumis,
Tu fais mal, & perds des amis.
Malheur à ceux qui les méprisent.

FABLE

FABLE XIX.

Des Grenouilles & de leur Roi.

Les Grenouilles jouissant d'une parfaite liberté, prièrent Jupiter de leur donner un Roi pour les gouverner; mais Jupiter se moqua d'une demande si ridicule. Les Grenouilles ne se rébuterent point de ce refus, elles soliciterent Jupiter avec plus d'empressement. Il se rendit à leur importunité; il jetta dans leur étang une grosse Souche de bois, qui fit trembler tout le marais par le bruit qu'elle fit en tombant. Les Grenouilles épouvantées gardoient le silence sans oser paroître; elles aborderent cependant ce nouveau Prince pour le saluer, & pour lui faire leur Cour. Quand la crainte fut entièrement dissipée elles s'apprivoiserent tellement, qu'elles se mirent toutes à sauter sur le dos de leur Roi, & à se moquer de lui, disant qu'il n'avoit ni mouvement, ni esprit. Elles ne purent se resoudre à recevoir cette Souche pour leur Roi: elles retournerent donc vers Jupiter pour le prier de leur en donner un autre, qui eût plus de mérite. Jupiter écouta la prière des Grenouilles, & leur donna pour les gouverner une Cicogne. Ce nouveau Roi se

promenant ſur les bords de leurs marais, pour leur faire montre de ſon courage, en dévora autant qu'il en trouva à ſa bienſéance. Les Grenouilles allarmées de ce mauvais traitement, préſenterent une nouvelle plainte à Jupiter, qui ne voulut plus entendre parler de cette affaire. Depuis ce tems-là, elles ont toûjours continué à ſe plaindre & à murmurer; car vers le ſoir, lorſque la Cicogne ſe retire, les Grenouilles ſortent de leurs marais, en exprimant dans leur coaſſement une eſpèce de plainte; mais Jupiter eſt toûjours demeuré inflexible, & n'a jamais voulu les affranchir de l'oppreſſion où elles géniſſent depuis tant d'années, en punition de ce qu'elles n'avoient pû ſouffrir un Roi pacifique.

SENS MORAL.

Quand on eſt à ſon aiſe, il faut s'y tenir, & ne pas témoigner de l'empreſſement pour changer d'état. Les Grenouilles firent trois fauſſes démarches, dont elles eurent tout le loiſir de ſe repentir dans la ſuite. Leur première faute fut de demander un Roi, dans un temps où elles jouïſſoient d'une parfaite liberté. La ſeconde de ne s'être pas contentées du premier Roi que Jupiter leur envoya. La troſième, de n'avoir pû s'accommoder du ſecond. Eſope a voulu dans cette Fable ſe moquer de

de la bizarrerie des hommes, qui ne pouvant se contenir dans le repos d'une douce liberté, font tant par leurs remuëments, qu'ils tombent enfin sous une dure servitude. L'avarice a été la prémière & principale cause de ce malheur: car les hommes, pour régler leurs différends, & les limites de leurs heritages, eurent recours à des Arbitres, qui se prévalurent du pouvoir, qu'on leur avoit donné. On ne les choisit d'abord que pour contenir le Peuple, & pour l'obliger à observer les Loix; mais cette prééminence & cette espèce d'autorité les flata; ils s'y accoûtumerent si bien, qu'ils employerent la ruse, l'artifice, la violence, & toutes sortes d'efforts, pour s'y maintenir. C'est alors qu'ils commencerent à bâtir les maisons plus fortes, à marcher entourés de Gardes pour leur sureté, à prendre des précautions pour faire passer leur autorité à leurs enfants, comme un droit héréditaire. Ils voulurent aussi, pour se faire distinguer, prendre des marques d'honneur proportionnées à leur dignité, avec le titre spécieux de Souverains. Quand ils eurent fait toutes ces démarches, ils firent des Loix convenables à leurs intérêts, & pour contenir le Peuple dans la sujétion. C'est par ces moyens que les hommes se sont ouvert les chemins à la domination, & qu'ils ont réduit le Peuple à la servitude. La seconde faute qu'Esope fait remarquer dans l'empressement des Grenouïlles pour un Roi, est le peu de cas qu'elles firent du prémier que Jupiter leur envoya. Il veut donner à entendre par là aux hommes, qu'ils doivent se contenter du Prince que Dieu leur donne pour les gouverner, & qu'ils sont obligés de l'honnorer, de le servir, de lui donner tous les secours nécessaires dans les besoins de l'Etat, quand même il n'auroit

pas tout le mérite personnel, ni toutes les qualités que l'on pourroit désirer dans un Monarque. Les plaintes que les Grenouilles firent de leur second Roi, qui les traitoit inhumainement, est une figure naturelle de l'inconstance des hommes, qui ne sont jamais contents, dans quelque état que la Providence les ait fait naître: Il se persuadent faussement que le sort des autres est toujours bien plus heureux que le leur. Voilà pourquoi ils font remuer tant de ressorts pour changer de condition, & pour obtenir de certains emplois qui les dégoûtent dès le moment qu'ils les possedent. C'est encore par cette inconstance qu'ils se dégoûtent du gouvernement sous lequel ils sont assujétis, & du Prince qui les conduit; & ils se laissent faussement persuader qu'ils seroient bien plus heureux si l'on changeoit toutes les Loix de l'Etat pour leur en donner de nouvelles. Que des gens si inquiets apprennent par l'exemple des Grenouilles, qu'il est dangereux de rien innover dans l'ordre d'un Etat, & que l'on est souvent plus malheureux en changeant de Maître.

Que l'homme à ses désirs follement s'abandonne;
Dès qu'il a ce qu'il veut, il l'ose négliger.
Tenez-vous à ce qu'on vous donne,
Vous pourrez avoir pis si vous voulez changer.

FABLE

FABLE XX.

Des Colombes & du Faucon leur Roi.

Les Colombes se voyant hors d'état de résister aux attaques & aux insultes du Milan, qui leur faisoit la guerre à toute outrance, résolurent de se mettre sous la protection du Faucon, & de l'élire pour leur Souverain, afin de l'engager dans leurs intérêts, & de l'opposer au Milan. Mais elles se repentirent bientôt du choix qu'elles venoient de faire, car ce nouveau Roi les traitoit comme un ennemi déclaré. Il les mettoit en pièces, & les dévoroit sans qu'elles pussent se délivrer de ses violences. Alors les Colombes pleines de douleur & de désespoir, disoient qu'il leur eût été plus avantageux de souffrir la guerre, & les fureurs du Milan, que la tyrannie du Faucon.

SENS MORAL.

C'est une grande imprudence de se livrer au pouvoir d'un ennemi puissant & sans probité. Les Colombes firent assez paroître leur ingénuité, ou plûtôt leur bêtise, lors qu'elles choisirent le Faucon pour être leur Roi, & pour les protéger contre les attaques du Milan. Elles ne furent pas long temps sans se repentir de s'être mises à la merci d'un Roi plus cruel que leur ennemi. C'est la faute où tombent souvent ceux qui veulent se choisir un Chef, sans le connoître parfaitement. Ils se laissent tromper par de spécieuses apparences d'une fausse probité. Les personnes am-

bitieuses qui veulent s'élever aux prémières Charges de l'Etat, ont grand soin de se contrefaire & de cacher leurs vices jusqu'à ce qu'elles ayent obtenu les Dignités qu'elles souhaitoient avec tant d'ardeur. Alors elles se laissent connoître telles qu'elles sont, & ne prennent plus le soin de se masquer. La prémière fin que l'on s'est proposée dans l'établissement des Rois, a été pour contenir le Peuple qui se seroit échappé; car les hommes n'auroient jamais besoin de Maîtres, s'ils vouloient toûjours être vertueux, & remplir tous les devoirs de leur état. Mais comme leur vertu est foible & chancelante, ils ont besoin d'être retenus par le frein des Loix, & par le respect qu'ils ont pour un Supérieur. Ce qu'ils doivent éviter, quand ils choisissent eux mêmes leurs Maîtres, c'est de tomber dans l'égarement des Colombes, qui firent choix de leur plus grand ennemi pour les gouverner; c'est une faute irréparable, & dont les suites ne peuvent être que très-funestes. Les Agrigentins, Peuples de Sicilie, firent à peu près la même faute que les Colombes, lors qu'ils se mirent sous la domination de Phalaris, le plus farouche & le plus cruel de tous les hommes. Ils ne furent pas long-temps sans se repentir de leur imprudence; car ce brutal fit périr par d'horribles supplices tous les gens de bien de son Etat, & le remplit de brigands & d'assassins. Les Peuples qui ont le droit d'élection, doivent bien prendre garde à ne pas choisir des Rois vicieux & dépravés, qui regardent leurs Sujets comme leurs Esclaves, au lieu de les regarder comme leurs Enfants. Sans s'inquiéter du bien public, ils ne se soucient que de leurs intérêts particuliers, & traitent leurs Sujets à la dernière rigueur, comme fit le Faucon, qui dévoroit les Colombes pour s'en nourrir.

Quel

Quel aveuglement est le nôtre!
Opprimés, nous prenons un Tyran pour appui.
Quel fruit en tirons-nous? Trouble, misère, ennui;
Nous fuions un abyme, & tombons dans un autre.

FABLE XXI.

D'un Chien & d'un Voleur.

Un Voleur entra furtivement de nuit dans une maison pour la voler, & offrit un pain au Chien qui la gardoit, voulant l'empêcher d'aboyer en l'amusant à manger ce pain. Mais ce fidel gardien le refusa, & lui dit: Malheureux, je connois ton intention. Tu veux m'empêcher d'aboyer, pour voler avec plus de liberté le bien de mon Maître; mais je me garantirai de ta tromperie, & je n'accepterai point des présents. Alors le Chien se mit à aboyer avec tant de violence, que tous les domestiques de la maison se réveillerent au bruit qu'il fit, & donnerent la chasse au Voleur.

SENS MORAL.

Les présents des ennemis & des méchants sont toujours suspects, & l'on doit rarement les accepter. La fidelité du Chien qu'Esope représente en cette Fable, est une bonne instruction pour nous apprendre, avec quelle réserve il faut recevoir les

 présents.

présents. Sur tout les domestiques ne doivent pas s'émanciper à prendre des présents de toutes sortes de personnes; car c'est un piège qu'on leur tend pour les séduire, & pour apprendre les secrets de leurs Maîtres. On ne voit guère de gens assez désintéressés, & assez libéraux, pour faire de grands présents sans espérance de quelque retour. Les personnes les plus fidèles & les plus généreuses ne sont pas toûjours à l'épreuve de cette tentation, & font de grandes fautes contre leur devoir quand elles se sont laissé corrompre. La trahison est l'un des vices les plus noirs & les plus infames; sur tout celle des domestiques à l'égard de leurs Maîtres; parce qu'ils se confient en eux, & qu'ils ne peuvent pas toûjours leur dérober la connoissance de leurs secrets & de leurs affaires les plus importantes. C'est pour cela que les Loix ont ordonné des peines très rigoureuses contre les traîtres de cette nature. On a naturellement du mépris & de l'horreur pour les traîtres. Ceux même qui profitent de leurs trahisons, les regardent avec indignation, & s'en défient toûjours; car ceux qui trahissent leurs Maîtres, ou leurs Souverains, pourront bien trahir des personnes qui ne leur touchent pas de si près. Ceux qui gardent ou qui défendent des Places pour leurs Princes, ne peuvent jamais se disculper devant le Public, s'ils les livrent par trahison à leurs ennemis, ou s'ils sont assez lâches pour ne se pas défendre autant qu'ils le peuvent raisonnablement. Les présents ont corrompu de tout tems la fidelité des hommes les plus généreux, & qui paroissoient les plus attachés à leur devoir. Ceux, qui avoient résisté aux plus grands périls dans la chaleur de la guerre, n'ont pu se défendre contre l'appas des richesses dont on les a flatés. C'est ce qui a fait dire à un

grand

grand Prince, qu'il n'y avoit point de Place imprénable, dans laquelle on pouvoit faire entrer une grande quantité d'or. Il faut avoir beaucoup de vertu & de générosité, pour se défendre contre un autre point de morale fort important, dans la Fable du Voleur & du Chien: C'est qu'il faut user de grandes précautions pour discerner les faux amis & les flateurs, d'avec les amis véritables. Il faut d'abord examiner le génie & le caractère de ceux qui nous offrent des présents, pour connoître si leurs intentions sont sincères & désintéressées. Il faut encore se tenir en garde contre ceux qui nous flatent, & qui nous font plus de caresses qu'ils n'avoient accoutumé de nous en faire; car c'est un signe presque infallible, ou qu'ils nous ont déjà trompé ou qu'ils songent à nous tromper. Leurs compliments, leurs offres de services sont autant des pièges qu'ils nous tendent, pour corrompre notre vertu & notre fidelité.

Tu dois te défier des presents qu'on te fait,
Crains-y d'un ennemi le secret artifice:
Il médite quelque forfait,
Et cherche à t'en rendre complice.

FABLE XXII.

Du Loup & de la Truie.

La Truie étant prête de mettre bas ses cochons, fut visitée par le Loup, qui lui offrit de la servir & de la soulager dans le travail

travail où elle étoit, & d'avoir un soin tout particulier de sa portée. La Truïe allarmée de la présence d'un ennemi si rédoutable, lui répondit, qu'elle le remercioit de ces offres, qu'elle n'avoit nullement besoin de son ministère, & que le plus grand service qu'il pouvoit lui rendre, étoit de s'éloigner d'elle le plus promptement qu'il pourroit, & de laisser en repos elle & ses petits.

SENS MORAL.

Le commerce des méchants est toûjours suspect aux gens de bien. La Truïe, dans l'embarras ou elle étoit, ne put se résoudre à accepter les offres de services du Loup, quelque besoin qu'elle en eût; au contraire elle le pria de se retirer. Esope a voulu nous donner à entendre par cette Fable, qu'il faut rompre tout commerce avec les méchants, quand même on pourroit en retirer de grands avantages. Les honnêtes gens ne peuvent guère vivre en familiarité avec des gens vicieux & décriés, sans perdre un peu de leur réputation; parce qu'on est porté naturellement à croire que les hommes ressemblent à ceux qu'ils fréquentent. En effet, la sympathie d'humeur & d'inclination est, pour ainsi dire, l'ame & le lien du commerce. Il faut se donner de garde des avis qui nous sont proposés par des gens dont la probité est suspecte; car quoiqu'ils paroissent nous être affectionnés, & entrer dans nos intérêts, ils ont pour l'ordinaire quelque intention détournée, qu'on ne connoit pas, & ils ne songent qu'à retirer tout l'avantage des bons avis qu'ils nous donnent, & des offres de servi-

ces

ces qu'ils nous font. C'est ce que le sage Esope a parfaitement bien représenté dans la conduite du Loup à l'égard de la Truïe; car dans les offres de services qu'il lui faisoit, il ne songeoit qu'à dévorer ses petits, au lieu de penser de bonne foi à leur conservation, comme il tâchoit faussement de la faire entendre à la Truïe. Nous ne devons pas nous sçavoir trop bon gré des discours obligeants que des gens vicieux tiennent de nous; c'est souvent un piège délicat qu'ils nous tendent pour s'insinuer dans notre amitié; car on ne peut guère se défendre de s'affectionner à ceux qui disent du bien de nous ou qui s'offrent de nous en faire. Mais il faut refuser les faveurs des méchants, de quelque espèce qu'elles puissent être. Le plus court est de rompre avec eux tout commerce, & de les prier de se retirer, comme la Truïe pria le Loup de s'éloigner d'elle.

Quelque empressé pour vous qu'un scélérat vous semble,
Fuyez-en le commerce; il n'est utile à rien.
On confond avec lui souvent l'homme de bien,
Quand ils ont habitude ensemble.

FABLE XXIII.

De l'accouchement d'une Montagne.

Il courut autrefois un bruit, qu'une Montagne devoit enfanter. En effet, elle poussoit des cris épouvantables, qui sembloient ménacer le monde de quelque grand prodige. Tout le Peuple étonné de ce bruit, se rendit en foule au pied de la

Mon-

Montagne, pour voir à quoi aboutiroit tout ce fracas. On se préparoit déja à voir sortir un Monstre horible des entrailles de la Montagne; mais après avoir long-temps attendu avec une grande impatience, on vit enfin sortir un Rat de son sein. Ce spectacle excita la risée de tous les assistants.

SENS MORAL.

On se rend ridicule par des promesses magnifiques qui n'aboutissent à rien. Les personnes hautaines ont acoûtumé d'éblouïr ceux qui les hantent par de grandes promesses pour les engager plus fortement dans leurs intérêts, ou pour contenter leur vanité. Il ne faut jamais promettre ce que l'on n'est pas en état de donner. Il y a des gens qu'on ne connoit point, & qui se font valoir par des promesses chimeriques. On croiroit à les entendre, qu'ils gouvernent tout le Royaume; ils étourdissent le monde par le bruit de leur faveur. Ceux qui ne jugent que par les apparences se laissent séduire par cet appas; mais les autres qui les connoissent à fond, ou qui ont déja été trompés, sçavent à quoi s'en tenir. Il faut regarder sur le même pied certains fanfarons qui font de grandes menaces, dont peu de gens se mettent en peine, à cause qu'on les connoit. L'intention d'Esope en cette Fable, a été principalement de faire voir la vanité de la plûpart des entreprises des hommes; il les compare ingénieusement à la grossesse des montagnes qui n'enfantent qu'une souris. En effet ces vastes projets des plus grands hommes, ces desseins si bien concertés, ces mesures prises avec tant de justesse, n'aboutissent

à rien

à rien le plus souvent; ou s'ils viennent à bout de leurs entreprises, ils se relâchent après l'exécution, & flétrissent, par le désordre de leur conduite, la gloire qu'ils avoient acquise par leurs belles actions. Ces superbes bâtiments, ses Mausolées magnifiques, ces Colosses prodigieux, & une infinité de rares ouvrages que l'on croit immortels, ont à peu près le même sort que la gloire des Conquérants. Le temps à qui rien ne résiste, ruine enfin tout ce qu'il y a de plus beau & de plus parfait dans les ouvrages de la Nature & de l'Art. Democrite, après avoir connu le ridicule des desseins ambitieux des hommes, rioit sans cesse de la vanité des leurs projets. Combien se donnent-ils de mouvements! Combien de sang répandent-ils pour contenter leur vanité, & pour mériter le nom de Conquérants! Si l'Histoire ne nous trompe point, Xerxès, Roi de Perse, ramassa plus d'un million d'hommes, pour désoler & pour envahir la Grece; mais ces grands préparatifs au lieu de le couvrir de gloire, le couvrirent de honte. L'on pourroit avec quelque raison comparer ce Prince à la Montagne qui n'enfante qu'une Souris.

Monte aux plus grands honneurs, enchaine la Fortune,
Fai qu'aucun n'ait un sort si brillant que le tien:
Tu descens dans la tombe, à tous elle est commune;
Là de tes grands projets que te reste-t-il? Rien.

FABLE XXIV.

D'un vieux Chien & de son Maître.

Un Chasseur poursuivant un Cerf, encourageoit son Chien pour courir avec plus de vîtesse; mais ce Chien appésanti par la vieillesse,

vieillesse, n'avoit plus la même légèreté qu'il avoit eue autrefois. Son Maître, bien éloigné de le caresser, le chargeoit de coups de bâton. Ce mauvais traitement obligea le Chien à se plaindre de son Maître, & à lui remontrer qu'il lui avoit toûjours rendu tous les services, qu'il avoit pû durant ses jeunes années, & que s'il lui en rendoit moins alors, ce n'étoit pas qu'il manquât d'affection pour lui, mais parce que la vieillesse l'en empêchoit. Le Chien lui représenta encore, qu'il devoit le traiter avec plus de douceur, afin qu'on crût dans le monde qu'il lui tenoit compte de ses services passés, en un temps où il étoit hors d'état de le servir avec la même ardeur.

SENS MORAL.

Les grands Seigneurs ne considerent les gens que par rapport aux services qu'ils en attendent; & ne leur tiennent pas grand compte de ceux qu'ils leur ont rendus. Ces gens-là devroient venir s'instruire à l'école du Chien, qui a raison d'accuser son Maître d'ingratitude. Ce pauvre animal cassé de vieillesse, ne pouvoit plus chasser avec la même ardeur qu'il avoit fait autrefois; & quoiqu'il n'y eût point en cela de sa faute, cependant son Maître le méprisoit à cause de son inutilité, & ajoûtoit, par un surcroît d'ingratitude, les mauvais traitements aux mépris. C'est la destinée de la plûpart des hommes,

mes, quand la vieilleſſe les met hors d'état de rendre ſervice aux Grands, pour leſquels ils ſe ſont ſacrifiés pendant toute leur vie. Les Grands ſont naturellement ingrats, les bienfaits ne les touchent que mediocrement; quoiqu'on ſoit attentif à épier toutes les occaſions de les obliger, ils n'en ont pas plus de reconnoiſſance, parce qu'ils ſont perſuadés que tous les ſervices qu'on leur rend, leur ſont dûs, & que ces ſervices ſont même bien au deſſous de ce qu'ils méritent. Voilà ce qui eſt cauſe que tout ce que l'on fait pour eux, ne les touche guère. L'un des plus affligeants maux de ceux qui ont vieilli au ſervice des Grands, eſt de voir le mépris que l'on fait d'eux; on les regarde comme des gens incommodes & fâcheux, après qu'on a reçu d'eux toutes ſortes de devoirs pendant leur jeuneſſe. Ce ſeroit là le temps de les recompenſer de leurs travaux, & de leur procurer du repos ſur leurs vieux jours; mais on veut les pouſſer à bout, pour les obliger à ſe retirer. On voit aſſez ſouvent dans les Républiques, que les perſonnes les plus conſidérables ſont négligées, quand elles ne peuvent plus ſervir l'Etat. Pluſieurs grands Hommes ont été bannis pour de légers ſoupçons après avoir rendu d'importants ſervices. On connoît par là que l'ingratitude a régné de tout temps, il n'y a guère d'apparence que les hommes ſe guériſſent jamais de ce vice.

Etes-vous en pouvoir, chacun pour vous s'empreſſe;
On vous cherche, on vous rend cent devoirs ſuperflus.
Quand ce temps eſt paſſé, votre mérite ceſſe;
Vous ne pouvez plus rien, on ne vous connoît plus.

FABLE XXV.

Le bruit des Arbres battus d'un vent impétueux.

Le bruit des arbres battus d'un vent impétueux épouvanta tellement les Liévres, qu'ils se mirent tous à fuir avec vitesse, sans sçavoir où ils alloient dans leur fuite. Ils trouverent un Marais qui les empêcha de passer outre. Les Grenouilles saisies de crainte s'y précipiterent incontinent pour se cacher. Au moment que la peur alloit faire jetter les Liévres dans l'Etang, l'un de plus vieux de la troupe le arrêta, en leur représentant qu'ils avoient pris l'allarme mal-à-propos, à cause du bruit du vent et des feuilles. Nous ne sommes pas les seuls qui craignions, continua-t-il, puisque nous avons fait peur aux Grenouilles.

SENS MORAL.

Les lâches se laissent souvent emporter à la peur, quoiqu'ils n'aient rien à craindre. La ridicule crainte des Liévres, qui résolurent de se précipiter dans un Etang, parce que l'agitation des feuilles les avoit épouvantés, est une image naturelle de ce qui se passe dans le cœur des lâches, qui se laissent souvent troubler par des terreurs paniques sans aucun sujet, & qui tombent dans des maux réels, pour en éviter d'imaginaires. Esope fait parler le plus ancien

ancien, & le plus sage des Lièvres à ses Compagnons, pour leur représenter qu'ils avoient tort de s'abandonner si légèrement à la crainte, sans examiner s'ils devoient fuir comme ils faisoient avec tant de précipitation, quoiqu'ils ne fussent poursuivis d'aucun ennemi. Il leur dit encore, pour les consoler dans leur infortune, qu'ils n'étoient pas les plus malheureux, ni les plus timides des animaux, puisque les Grenouilles fuyoient devant eux, & qu'elles s'étoient précipitées dans leur Marais à l'approche des Lièvres. Cet exemple doit apprendre à ceux qui murmurent de leurs peines, qu'il y en a encore de plus infortunés, & que quelques maux que l'on endure, il y en a encore qui en souffrent de plus cruels. Ainsi en quelque état qu'on se trouve, on a plus de sujet de s'applaudir que de murmurer, en comparant sa condition avec celle des autres.

Que notre cœur est foible! Il ne faut pour l'abbatre,
Que d'un foible revers sentir les prémiers coups.
Mille autres ont des maux plus fâcheux à combattre,
Regardons-les, ils sont plus à pleindre que nous.



FABLE XXVI.

D'un Chevreau & d'un Loup.

Une Chèvre sortit de son Etable pour aller paître, recommandant très expressément à son Chevreau de n'ouvrir la porte à personne, durant son absence. A peine étoit-elle sortie, qu'un Loup vint

heurter à la porte de l'Etable contrefaisant la voix de la Chèvre, & il commanda au Chevreau de lui ouvrir. Cet animal profitant des leçons de sa mère, regarda par une ouverture, & reconnut le Loup. Je n'ouvrirai point, lui répliqua-t-il; car quoique tu contrefasse la voix d'une Chèvre, je vois bien à ta figure, que tu es un Loup, & que tu ne cherches qu'à me dévorer.

SENS MORAL.

On se trouve toûjours bien de suivre les conseils des personnages sages, & de se régler sur leur bons avis. La déférence que le Chevreau eut pour sa mère, fut bien récompensée. Elle lui défendit expressément d'ouvrir à qui que ce fût la porte de son Etable, jusqu'à ce qu'elle fût de retour. Cette précaution sauva la vie du Chevreau; car la Chèvre ne fut pas plûtôt partie, qu'un Loup parut, dans dans le dessein de dévorer le Chevreau, qui se souvenant de la défense de sa mère, refusa constamment d'ouvrir la porte, quoique le Loup artificieux contrefit la voix de la Chèvre. Le Chevreau s'avisa de regarder par une fente, & il reconnut la tromperie de son ennemi. Cette Fable est une bonne instruction pour apprendre aux jeunes gens qu'ils doivent avoir de la déférence pour les conseils des Anciens. Le moyen le plus infaillible, pour ne point faire des fautes considérables, est de se régler sur l'avis des Sages; mais ce qui fait que l'on profite si peu des lumières des autres, c'est qu'on ne leur demande pas des conseils avec une intention sincère d'en

d'en profiter. On veut qu'ils approuvent les résolutions que nous avons prises, & dont nous leur cachons le secret avec de grandes précautions. Les jeunes gens ont assez bonne opinion d'eux-mêmes, pour croire qu'ils peuvent se passer des conseils des Anciens. Ils dédaignent quelquefois de suivre les rémontrances de ceux qui leur ont donné la vie. La présomption leur fait accroire, qu'ils peuvent aisément se passer des conseils de tout le monde, & qu'ils ont en partage autant de bon-sens que les plus accomplis. Ils veulent régler la conduite des autres sur la leur, & ils n'approuvent que ce qui est conforme à leurs sentiments. Ces préjugés sont dans les jeunes gens un effet de la chaleur de sang, qui les empêche de réfléchir & de raisonner, & du peu d'usage qu'ils ont des affaires du monde. Mais les vieillards dont le sang est plus rassis, raisonnent avec plus de patience & plus de maturité, sur les divers évènements de la vie; outre qu'ils ont eu le temps de faire des expériences sur les artifices & sur les tromperies des hommes. C'est ce qui les rend plus circonspects dans l'apprehension d'être trompés. Les jeunes gens sont plus hazardeux, & se fient trop sur leurs propres lumières. C'est pour eux principalement qu'Esope propose l'exemple du Chevreau, qui eut une entière déférence pour les bons conseils de sa mère. Cette docilité lui sauva la vie.

L'imprudente jeunesse est aisée à surprendre.
A toute heure on lui tend des pièges dangereux,
De fideles conseils peuvent seuls l'en défendre;
Qui les suit, est toujours heureux.

FABLE XXVII.

Du Chien & de la Brebis.

Le Chien fit un jour assigner la Brebis devant deux Aigles, pour la faire condamner à lui payer un pain qu'il disoit lui avoir prêté. Elle nia la dette. On obligea le Chien à présenter des témoins; il suborna le Loup, qui déposa que la Brebis devoit le pain. Elle fut condamnée, sur ce faux témoignage, à payer ce qu'elle ne devoit pas. Quelques jours après, elle vit des Chiens qui étrangloient le Loup. Cette vuë la consola de l'injustice qu'on lui avoit faite. Voilà, s'écria-t-elle, la récompense que méritent de tels calomniateurs.

SENS MORAL.

On ne sçauroit punir avec trop de sévérité les faussaires & les calomniateurs. Les innocents ne sont point en sureté contre l'oppression des faux témoins. Il est presque impossible de se précautionner contre les calomnies. Rien n'est plus dangereux dans le commerce du monde, que ceux qui décrient les autres par leurs médisances & par leurs faux rapports. Les personnes de ce caractère se font plus de tort à elles-mêmes qu'à ceux dont elles déchirent la réputation. Les auditeurs qui font semblant de leur applaudir, les regardent avec horreur, & en font des portraits désavantageux, quand ils disent librement ce qu'ils en pensent. Pour l'ordinaire, la médisance est la marque d'un esprit mauvais,

mauvais, inquiet, jaloux, qui cherche à s'èlever en détruisant les autres. Ceux qui se déchaînent avec tant d'emportement contre leur prochain, ne sont pas toûjours les plus honnêtes gens du monde. Ils trahissent souvent des personnes qu'ils devroient protéger. C'est, ce semble, ce qu'Esope a voulu donner à entendre, en introduisant le Chien qui accuse la Brebis, quoiqu'il fût destiné pour la défendre. C'est ainsi que les personnes, en qui nous mettons notre confiance, deviennent quelquefois nos persécuteurs les plus dangereux. Ils séduisent des gens pour entrer dans leurs intérêts contre nous, comme le Chien suborna le Loup pour déposer contre la Brebis. Cette Fable nous apprend à ne se lier de commerce qu'avec des gens d'une probité reconnue, & de fuir la société des méchants. Il est inutile de dépeindre la noirceur du crime que les calomniateurs commettent par leurs fausses dépositions. C'est une chose si lâche, si honteuse, si hideuse, qu'il n'y a que des malheureux & des ames paitries de boue & d'ordure, qui puissent en être capables. Ils violent tout ce qu'il y a de plus saint & de plus sacré, pour rendre croyables leurs impostures. Ils s'en prennent souvent à ceux qui ne leur ont fait aucun tort, & qu'ils auroient plus de raison d'aimer que de haïr. Mais l'avarice ou leur malignité les porte à ces actions infames, à l'exemple du Chien de la Fable, qui accusa faussement la Brebis de lui devoir un pain, & qui se servit de toutes sortes d'artifices pour la faire condamner à lui payer ce qu'elle ne lui devoit pas.

C'est un malheur bien grand d'avoir pour ennemis
Ceux qui semblent chargés du soin de nous défendre;
Pour nous perdre, il n'est rien qu'ils n'osent entreprendre,
Leur haine leur rend tout permis.

FABLE XXVIII.

Du Laboureur & du Serpent.

Un Paysan se mit un jour en colère contre un Serpent qu'il nourrissoit, & prenant à la main un bâton, il se mit à le poursuivre. Le Serpent, après avoir reçu quelques blessures, s'échappa. Depuis cette avanture, le Laboureur tomba dans une extrême pauvreté, & crut que les mauvais traitements qu'il avoit faits au Serpent étoient la cause de son malheur. Il alla le chercher, en le priant de revenir dans sa maison. Le Serpent s'en excusa, & lui dit qu'il ne pouvoit s'y résoudre; ne croyant pas pouvoir vivre en sûreté avec un homme si incommode. Quoique mes playes soient guéries, ajoûta-t-il, le souvenir de tes cruautés ne peut s'effacer de ma mémoire.

SENS MORAL.

On conserve long temps la mémoire des injures, & l'on ne se réconcilie guère de bonne foi avec ceux dont on a des sujéts légitimes de se plaindre. Les grands courages pardonnent plus aisément que les personnes timides; mais il ne faut guère se fier à un ennemi réconcilié, dont on a reçu de grands affronts. Pour prouver cette maxime, Esope introduit le Serpent, qui est le symbole de la prudence. Il ne témoigne aucune animosité contre le Laboureur qui l'a maltraité & chargé de coups; mais cepen-

cependant il ne veut pas retourner dans sa maison, pour ne pas s'exposer à l'avenir à recevoir de pareils outrages. C'est se tromper que de croire qu'il y a de la grandeur d'ame à haïr toûjours les personnes dont on a été offensé. Cette haine continuée est plutôt une marque de foiblesse que de courage. Ceux qui se voient dans l'impuissance de se venger, & qui ne peuvent se résoudre à pardonner, quand ils haïssent, haïssent toûjours. On peut apprendre par l'exemple du Serpent, qu'il n'est pas à propos de renouer commerce avec un ennemi dont on a reçu de mauvais offices, quoiqu'il fasse des démarches pour se réconcilier. C'est mal raisonner de dire, que la bonté que nous lui témoignerons dans la suite, & les services que nous lui rendrons, l'obligeront à nous traiter mieux à l'avenir. Cette espérance est mal fondée; les mauvais cœurs ne peuvent guère se refondre, & l'on peut conclure de l'avenir par le passé; c'est à dire que les mauvais offices de nos ennemis doivent nous faire apprehender d'en recevoir encore de nouveaux. On se rendroit ridicule & méprisable en pardonnant sans cesse, après plusieurs outrages redoublés. C'est une chose louable que de traiter ses ennemis avec générosité; mais quand on a plusieurs expériences de leur perfidie, il n'est pas prudent de s'y fier davantage. La clemence est sans doute une vertu louable; mais il faut qu'elle soit bien assaisonnée. Quand on a pardonné de bon cœur, on peut se tenir en garde contre un ennemi réconcilié; & quoiqu'on ne lui veuille plus du mal, on n'est pas obligé de renouer une société qu'il a rompue par ses mauvais procédés. C'est ce que fit le Serpent; car il ne voulut plus rentrer dans la maison du Laboureur, ni se fier à ses belles promesses. Le bon-sens veut que

l'on se précautionne contre des embûches que l'on peut craindre raisonnablement, après avoir été trompé plusieurs fois.

Celui que l'équité conduit selon les loix,
Peut tomber dans un piège, & ne le pas connoître;
Mais quiconque est trompé deux fois,
Ne l'est que parce qu'il veut l'être.



FABLE XXIX.

Du Renard & de la Cigogne.

Un Renard plein de finesse pria à souper une Cigogne, à qui il servit de la bouillie sur une assiette. La Cigogne ne fit pas semblant de se fâcher du tour que lui jouoit le Renard. Peu de temps après, elle le pria à dîner; il y vint au jour marqué, ne se souvenant plus de sa supercherie, & ne se doutant point de la vengeance que méditoit la Cigogne. Elle lui servit un hachis de viandes, qu'elle renferma dans une bouteille. Le Renard n'y pouvoit atteindre; & il avoit la douleur de voir la Cicogne manger toute seule. Elle lui dit alors avec un ris moqueur: tu ne peux pas te plaindre de moi raisonnablement, puisque j'ai suivi ton exemple, & que je t'ai traité comme tu m'as traitée.

SENS

SENS MORAL.

Ceux qui font profession de tromper les autres, doivent s'attendre à être trompés à leur tour. Les plus fins y sont attrapés. Le Renard, après s'être moqué de la Cigogne, devoit bien s'attendre qu'elle lui rendroit la pareille, quoiqu'elle n'ait pas à beaucoup près autant de malice que le Renard. Il lui servit sur une assiette des choses liquides dont elle ne put tâter. Elle pour se moquer de lui à son tour, lui servit un hachis dans une bouteille où il ne pouvoit fourrer le museau. C'est le sort de ceux qui font métier de tromper les autres: on tourne souvent contr'eux leurs propres artifices. Le commerce de la plûpart des hommes ne roule que sur la finesse: ils employent tout leur esprit à tendre des pièges pour faire tomber ceux qu'ils abusent par de belles apparences. Ces gens-là sont fort à craindre: car on peut d'autant moins se defendre de leurs supercheries, que l'on ne s'en défie pas, & que l'on ne songe point à se tenir sur ses gardes. On ne peut guère soupçonner ceux qui nous donnent des témoignages de leur amitié, comme fit le Renard envers la Cigogne qu'il pria à dîner pour se moquer d'elle. C'est s'exposer mal à propos aux justes reproches, que font en droit de faire ceux que l'on a joués de la sorte, & qui ne manquent pas de chercher toutes les occasions de se venger. Une raillerie est quelquefois plus insupportable qu'une affaire de conséquence; & souvent un ennemi qui paroît foible, fait plus de tort & se venge avec plus de cruauté que ne pourroit faire un ennemi plus dangereux. Les personnes qui prennent plaisir à tromper, revoltent leurs meilleurs amis, qui deviennent assez souvent des ennemis irréconciliables,

ciliables, parce qu'ils sont au désespoir d'avoir été pris pour dupes. Ils prennent des vengeances cruelles, pour des affronts qui ne paroissent pas considérables. La Cigogne se contenta de rendre la pareille au Renard, & de lui faire la même supercherie, qu'il lui avoit faite le prémier.

La raillerie est fine, & tu t'en applaudis;
Mais à tous contre toi c'est offrir la bataille.
Prens garde à tout ce que tu dis;
Qui se plaît à railler, mérite qu'on le raille.



FABLE XXX.

Du Loup & de la Tête.

Un Loup étant entré dans la Boutique d'un Sculpteur, y trouva une Tête de relief fort bien travaillée. Il la tourna de tous côtés, & la contempla à loisir, sans qu'elle proférât une parole. O la belle tête! s'écria-t-il; que cet ouvrage est admirable! C'est grand dommage qu'elle n'ait point de cervelle, & qu'elle ne puisse donner aucun signe de vie.

SENS MORAL.

Il ne faut pas toûjours juger du mérite des hommes par l'extérieur, ni se laisser séduire par de belles apparences. La beauté du corps est d'un moindre prix que celle de l'ame. La fleur de la jeunesse, la vivacité du teint, les belles couleurs passent bien-tôt. Une maladie, la vieillesse, des accidens

accidents imprévus fletrissent cette beauté qui a accoûtumé de rendre les femmes si fières. Mais la beauté de l'ame est plus durable, & beaucoup moins sujette au temps & aux divers accidents, qui dérangent la matière, qui ruïnent les proportions que les parties diverses doivent avoir entr'elles pour faire un bel effet. Quoique l'esprit s'use, pour ainsi dire, & s'affoiblisse, cette imperfection doit s'attribuer au défaut des organes, & non pas à l'esprit même, qui agiroit toûjours avec une égale force, s'il ne dépendoit point de la matière. Mais il est inutile de vouloir prouver la prééminence de la beauté de l'esprit par dessus celle du corps. Il suffit de dire comme le Loup de la Fable: O la belle tête, si elle avoit un cerveau! voulant donner à entendre par cette expression, que la beauté, quelque grande qu'elle soit, est fort peu de chose, si elle n'est soutenue par le mérite de l'esprit.

On cherche avec ardeur à briller au dehors,
Sans que pour le dedans aucun soin nous enflâme.
Mais que sert la beauté du corps,
Si l'on n'a pas celle de l'ame?

FABLE XXXI.

Du Geai paré de plumes de Paons.

Un Geai plein de vanité, se para avec des plumes de Paons qu'il avoit ramassées. Cet ornement emprunté lui causa tant d'orgueil, qu'il en conçut du mépris pour les autres Geais. Il les quitta, & se mêla fièrement parmi une troupe de Paons

Paons, qui reconnoissant sa supercherie, le dépouillerent sur le champ de ces plumes postiches. Cet animal tout honteux après cette disgrace, voulut retourner avec les Geais; mais ils le rebuterent violemment, & lui donnerent tant de coups de bec, qu'ils lui arracherent toutes ses plumes empruntées; de sorte qu'il se vit méprisé des autres Oiseaux, & même de ceux de son espèce.

SENS MORAL.

Quand on méprise ses égaux, & que l'on veut s'élever au dessus de son mérite, on tombe dans le mépris. C'est la folie des personnes vaines, que de vouloir se faire estimer à quelque prix que ce soit, & par toutes sortes d'endroits. Ces gens-là se louent sans façon avec une effronterie qui étonne. Ils aiment le faste, & tout ce qui les fait regarder. Les choses les plus petites leur paroissent considérables, quand elles servent à grossir l'idée qu'ils ont de leur mérite. Ils ressemblent au Geai de la Fable, & ne se connoissent pas tels qu'ils sont. Cet animal paré de plumes de Paons qu'il avoit ajoûtées aux siennes, méprisoit ses pareils, & se croyoit d'une condition plus relevée. Ce qui empêche principalement les hommes de se connoître, c'est qu'ils se regardent toûjours par leurs côtés les plus favorables, & qu'ils se flatent d'avoir mille bonnes qualités, qu'ils n'ont point en effet. Le Geai, dont parle Esope, ne pouvoit pas se persuader que les plumes de Paon, qu'il avoit melées parmi les siennes, lui fussent naturelles; cependant il s'en glori-

glorifioit, & prenoit de là occasion de mépriser ses semblables. Cette ridicule arrogance du Geai représente assez bien le sot orgueil de ceux qui nés dans une condition obscure, oublient ce qu'ils ont été, quand ils ont fait une grande fortune; ils ne connoissent plus leurs anciens amis ni leurs parents, & ils ne se connoissent pas eux-mêmes. Ils ont quelquefois l'insolence de parler de leurs ancêtres devant des gens qui ne les connoissent pas, comme s'ils étoient d'une qualité fort relevée. Le Geai rebuté de son état & portant envie à la beauté des Paons, s'orna de leur plumage, pour déguiser son origine, & se jetta fièrement dans une troupe de Paons. Voilà ce que font encore tous les jours des gens d'une condition obscure, qui ne veulent avoir de commerce qu'avec les Grands. Ils prétendent par là se faire estimer de ceux qui les hantent, en leur faisant accroire que leur crédit est considérable. On en voit d'autres qui imitent encore plus particulièrement le Geai d'Esope, & qui font d'énormes dépenses pour se parer d'habits magnifiques, qui ne conviennent nullement à leur condition. Ils croient avoir un plus grand mérite, quand ils se voient ornés d'un riche habit; mais il leur arrive la même chose qu'à ce Geai arrogant, qui s'exposa aux mépris des autres Geais, qui lui arrachèrent toutes ses plumes. C'est ainsi que les créanciers dépouillent ceux qui se sont ruinés par de folles dépenses. On fait vendre les Terres, chacun emporte sa pièce, & on les réduit jusqu'à la nudité.

Te voilà magnifique; habits, train, équipage,
Rien ne manque à ta vanité;
Mais ton bien se dissipe; en tous lieux endetté,
Crains de jouer bien-tôt un méchant personnage.

FABLE

FABLE XXXII.

De la Mouche & du Chariot.

Une Mouche s'étant arrêtée sur un Chariot qui couroit dans la lice, où les cheveaux & l'agitation des roues élevoient une grande poussière: Quelle nuée de poudre je fais élever, s'écria-t-elle, en s'applaudissant.

SENS MORAL.

On se rend ridicule & méprisable en s'appropriant la gloire des actions d'autrui, comme fit la Mouche, qui ne contribuoit nullement à soûlever cet amas de poussière qu'on voyoit voler en l'air dans une lice, où plusieurs Chevaux couroient ensemble. On voit des hommes assez vains & assez présomptueux pour s'attribuer la gloire des actions auxquelles ils n'ont nulle part, ou du moins dont ils ne sont pas les principaux auteurs. Cette vanité est assez commune aux gens de guerre; car quand il s'est passé quelque action considérable, ils racontent à tout propos, comment l'affaire s'est passée, & ne manquent d'insinuer qu'ils y ont essuyé de grands périls. Les commandans veulent avoir tout l'honneur du succès; & pour y réüssir plus surement, ils tâchent d'obscurcir la gloire de ceux qui ont le plus contribué au gain de la bataille; ils ne manquent pas de briguer le suffrage de gens apostés, qui publient leurs hauts faits avec de grandes exagérations. C'est bien pis quand on prend le soin de se louër soi même; mais ceux qui en usent de la sorte se trompent, & les louanges qu'ils se donnent si impru-

imprudemment, au lieu de les faire estimer, ne leur attirent que du mépris. L'encens dont un homme s'enyvre lui même, fait toûjours un mauvais effet; & si l'on pouvoit gagner sur soi de ne se loüer jamais, on en seroit bien plus loüable. Il y a longtemps que l'on avertit les hommes de se précautionner contre ce ridicule, & que les loüanges qu'ils se donnent sans façon, fatiguent ceux qui les écoutent; mais le plaisir qu'ils trouvent à parler avantageusement d'eux-mêmes, de leur fortune, de leur crédit, de leur famille, l'emporte sur toutes leurs précautions. L'amour des loüanges est un vice assez ordinaire à ceux qui écrivent, & qui donnent leurs Ouvrages au Public; s'ils n'ont un grand fond de modestie, ils se rendent impudents par le desir qu'ils ont de se produire, & de montrer leurs Ouvrages. Ils avalent avec trop de complaisance, les loüanges empoisonnées qu'on leur donne pour se moquer d'eux, & de leurs Ouvrages. Quand on a fait quelque chose qui mérite de grandes loüanges, il ne faut point faire paroître d'avidité de les recevoir; mais il faut se contenter du mérite d'avoir fait une belle action. On se rend bien ridicule quand on se vante des choses que l'on n'a point faites; à peu près comme la Mouche dont parle Esope, qui s'applaudissoit elle-même en voyant cette grande nuée de poussière, dont elle n'étoit nullement la cause.

La vanité de l'homme est difficile à croire,
Que de larcins d'honneur fait faire un sot orgueil!
Des esprits vains & bas c'est l'ordinaire écueil;
De ce qu'a fait un autre, ils se donnent la gloire.

FABLE XXXIII.

De la Fourmi & de la Mouche.

La Fourmi eut un jour querelle avec la Mouche, qui se vantoit de voler comme les oiseaux, d'habiter dans les Palais des Princes, de faire toûjours grande chère, sans qu'il lui en coûtât aucune peine. Elle reprochoit à la fourmi la bassesse de sa naissance, & qu'elle rampoit toûjours à terre pour chercher de quoi vivre avec beaucoup de travail & d'assiduité; qu'elle étoit réduite à ronger quelques grains, à boire de l'eau, à habiter les cavernes. La Fourmi répondoit à tous ces reproches, qu'elle étoit contente de son sort; qu'une demeure sûre & arrêtée lui plaisoit mieux, qu'une vie errante & vagabonde. Que l'eau des Fontaines, & les grains de bled, lui paroissoient d'un goût exquis, parce que c'étoient des fruits de son travail: au lieu que la Mouche se rendoit incommode à tout le monde, & méprisable par sa fainéantise.

SENS MORAL.

Une fortune médiocre & bien assurée vaut mieux qu'une abondance pleine d'iniquité, & exposée à mille périls. La dispute qui survint entre la Mouche & la Fourmi, pour l'excellence de leur état, se renouvelle encore tous les jours; car on aime

aime naturellement à se préférer à ses voisins. Il semble même que ces préjugés soient d'un grand secours, pour faire que chacun vive plus content dans son état par la comparaison que l'on fait du sien à celui des autres. La Mouche défend le parti des Grands, & de ceux qui habitent des Palais magnifiques, qui font bonne chère, qui menent une vie oisive & commode, & qui ne sçauroient se donner aucune peine. Elle méprise la vie obscure & laborieuse de la Fourmi, qui rampe à terre, & qui travaille sans relâche, pendant tout l'Eté, pour avoir de quoi vivre durant l'Hiver. La Fourmi, pour répondre aux insultes de la Mouche, lui dit qu'elle est contente de sa condition, & qu'elle préfère la campagne aux Palais où la Mouche n'est que par emprunt, & où elle fatigue tout le monde, par l'incommodité qu'elle y cause. La Fourmi lui dit encore, qu'elle ne lui porte point d'envie pour les viandes exquises qu'elle mange, & pour la bonne chère qu'elle fait chaque jour, & que sa frugalité, & sa modération lui tiennent lieu des mets délicieux que la Mouche est contrainte de dérober au péril de sa vie. Le véritable plaisir ne consiste pas tant dans la délicatesse des mets que l'on mange, que dans le goût qu'on y trouve. Voilà pourquoi ce Philosophe avoit grande raison de dire, que pour vivre, il ne falloit que du pain & de l'eau: & qu'avec cela pour faire bonne chère, il falloit avoir faim. La Fourmi se vante d'être tranquille au milieu de sa médiocrité; au lieu que la Mouche est dans une agitation perpetuelle, au milieu des Palais qu'elle habite. Esope a voulu représenter par la comparaison de la Mouche & de la Fourmi, la différence qui se trouve entre la vie tumultueuse des grands & la vie paisible des personnes retirées à la campagne. Les

prémiers ne sont pas contents au milieu de l'abondance & des plaisirs. Les autres vivent tranquilles dans une honnête médiocrité, qui leur coûte des soins, & du travail. La Fourmi reproche agréablement à la Mouche, que sa paresse la réduit à la merci d'autrui, & qu'elle aime mieux s'exposer à mourir de faim, que de travailler. Elle lui représente encore que sa vie n'est point en sureté, & qu'elle court risque à tous moments de mourir d'une mort violente. Mais la Fourmi vit en sureté dans sa retraite, ou elle jouit tranquillement avec ses compagnes du fruit de ses travaux.

L'ambitieux s'aveugle, & croit qu'il lui sied bien,
De prendre un vol sublime où rien ne le reserre;
Mais il vaut beaucoup mieux n'aller que terre à terre,
Et ne manquer jamais de rien.

FABLE XXXIV.

D'un Singe & d'un Renard.

Dans une Assemblée génerale des Animaux, le Singe sauta avec tant de légèreté, & tant d'adresse, qu'ils l'élurent pour leur Roi, avec l'approbation de toute l'Assemblée. Le Renard, qui ne put regarder son élevation sans envie, ayant apperçu dans une fosse, de la viande cachée sous des filets, mena le Singe sur le bord de la fosse, lui disant, qu'il avoit rencontré un trésor, & que c'étoit au Roi à s'en saisir, parce que la Loi le lui attribuoit.

tribuoit. Le Renard exhorta donc le Singe à s'emparer promptement de ce trésor. Le Singe étant entré inconsidérément dans la fosse, fut attrapé au piège qu'il n'avoit pas apperçu. Se voyant pris de la sorte, il reprocha au Renard sa perfidie. Monsieur le Singe, lui répliqua le Renard, puisque vous étes si peu avisé, comment prétendez-vous l'empire sur tous les autres Animaux?

SENS MORAL.

Ceux qui font des entreprises inconsidérées, & sans avoir bien pris toutes leurs mesures, ne réussissent guère, & tombent souvent dans de grandes disgraces. Le Renard qu'Esope fait parler dans cette Fable, représente un homme sage & avisé. Au contraire, tous les autres animaux qui élûrent de concert le Singe pour leur Roi, font connoître l'imprudence, & la bêtise des hommes peu sensés, qui donnent souvent de grandes Charges à ceux qui ne sont nullement capables d'en remplir tous les devoirs. Esope condamne aussi en la personne du Singe, ces hommes présomptueux qui n'ayant pas les talents nécessaires pour s'aquitter d'un emploi considérable, ne laissent pas de le briguer à toute outrance, & de s'y placer par leurs intrigues. Esope feint que le Singe fut élû Roi des autres animaux pour la légèreté qu'il fit paroître à sauter; mais ce nouveau Roi, peu de temps après son élection, tomba dans les pièges que lui tendit le Renard, & devint par son imprudence, la risée de ceux mêmes qui l'avoient élû. Quelques Historiens rapportent, que lors

qu'on voulut établir quelque espèce de Gouvernement, on choisit d'abord les personnes les mieux faites & les plus belles. On revint bientôt de cette erreur; & l'on ne fut pas long-temps sans s'appercevoir de l'inconvenient d'un si mauvais choix, parce que la vertu, le courage, le discernement, la prudence, & les autres qualités nécessaires pour le bon gouvernement, ne sont pas toûjours l'appanage de la beauté; puisque l'on voit souvent des hommes stupides & grossiers, qui ont les meilleures apparences du monde. Au contraire, on en voit d'autres petits & contrefaits, qui ont du courage, de la grandeur d'ame, & mille autres rares qualités. Dans la suite, les plus forts dépossédérent du Gouvernement, ceux que l'on y avoit mis par le seul privilége de leur beauté. Ils se firent Rois ou plûtôt Tyrans, ne trouvant rien qui pût leur résister. Cette manière tyrannique de regner devint odieuse, comme l'autre, qui n'étoit fondée que sur la beauté, étoit devenuë méprisable; de sorte que les sages chassèrent les forts dans la suite, & se maintinrent dans le Gouvernement par leur prudence, contre la violence des autres. Esope a voulu donner à entendre par cette Fable, qu'il ne falloit pas considérer le mérite du corps dans le choix que l'on faisoit de ceux qu'on destine à gouverner les autres. Il faut choisir les plus sages, les plus prudents, les plus vertueux, & qui ont toutes les qualités nécessaires pour un emploi de cette importance.

Je te croi des talents bien au dessus des nôtres,
Mais quelques dignités qu'on te veuille accorder,
N'entreprens point de commander aux autres,
Si tu ne sçais te commander.

FABLE

FABLE XXXV.

De la Grenouille & du Bœuf.

La Grenouille ayant un jour apperçu un Bœuf qui paissoit dans une Prairie, se flata de pouvoir devenir aussi grosse que cet animal. Elle fit donc de grands efforts pour enfler les rides de son corps, & demanda à ses compagnes, si sa taille commençoit à approcher de celle du Bœuf. Elles lui répondirent, que non. Elle fit donc de nouveaux efforts pour s'enfler toûjours de plus en plus, & demanda encore une autre fois aux Grenouilles, si elle égaloit à peu près la grosseur du Bœuf. Elles lui firent la même réponse que la prémière fois. La Grenouille ne changea pas pour cela de dessein; mais la violence qu'elle se fit pour s'enfler, fut si grande qu'elle en creva sur le champ.

SENS MORAL.

Les petits se perdent, quand ils veulent aller de pair avec les grands, & les imiter. Ce fut une grande imprudence à la Grenouille de vouloir faire comparaison de sa taille avec celle du Bœuf. Les efforts qu'elle fit pour l'égaler, furent la cause de sa perte. Cette Fable dépeint au naturel le caractère des gens d'une condition médiocre, qui oubliant ce qu'ils sont nés, veulent s'égaler aux Grands. Ils veulent être vêtus, logés, nourris, servis comme eux, être entourés du même nombre de Domestiques,

ſtiques. C'eſt l'extravagance où tombent d'ordinaire ceux qui ont fait une grande fortune; la tête leur tourne, le vertige les prend dans cette haute élévation. Ils ne ſe contentent pas de s'approprier les Terres des grands Seigneurs, ils en veulent même porter les noms, comme s'ils étoient du même rang & de la même famille. L'orgueil dont ils ſont poſſédés, fait qu'ils dédaignent leurs pareils. Ils veulent aller de pair avec les perſonnes de la plus haute naiſſance; mais les folles dépenſes qu'ils font pour cela, les ruinent de fond en comble, & les remettent dans leur prémier état. Qu'ils apprennent à ſe modérer, & à vivre contens de leur condition. Qu'ils n'imitent pas la folle préſomption de la Grenouille, qui créva pour avoir voulu s'égaler au Bœuf, & lui reſſembler par la taille, quoique la nature ait mis une ſi grande diſproportion entre leurs corps.

Lorsque fermant les yeux ſur ta baſſe origine,
Enflé d'un ſot orgueil tu veux trop t'élever,
Ta vanité t'abaiſſe, & fait qu'on examine
La honte dont en vain tu penſes te ſauver.



FABLE XXXVI.

Du Cheval & du Lion.

Un vieux Lion ne pouvant plus chaſſer avec la même viteſſe & le même ſuccès, eut envie de manger un Cheval qu'il trouva en ſon chemin. Il s'aviſa de contrefaire le Medecin, & de lui demander des nouvelles de ſa ſanté. Le Cheval qui

qui comprit à peu près la mauvaise intention du Lion, lui répondit, qu'il ne se portoit pas trop bien, & que depuis peu ils s'étoit mis une épine au pied, dont il se sentoit fort incommodé. Le Lion s'offrit sur le champ à la lui tirer. Le Cheval accepta l'offre, & se mit en posture. Quand le Lion se fut approché pour tirer l'épine, le Cheval allongeant le pied, frappa rudement le Lion au milieu du front, & se mit à fuir de toute sa force, laissant le Lion dans un état pitoyable, & désespéré d'avoir manqué son coup.

SENS MORAL.

Les méchants périssent assez souvent par les mêmes artifices qu'ils employent pour perdre les autres. Les ruses dont se servit le Lion pour surprendre le Cheval, sont le symbole des artifices que les perfides mettent en usage, pour surprendre ceux qu'ils tâchent de faire périr. Le Lion ne pouvant plus prendre les autres animaux avec la même violence, se servit de ruse pour dévorer le Cheval qu'il trouva en son chemin. C'est ainsi qu'en usent de certaines gens à qui la force manque, & qui se servent de mauvaises finesses pour venir à bout de leurs desseins. On peut encore faire une remarque sur le procédé du Lion, qui conserve toûjours son naturel sanguinaire jusques dans l'extrême vieillesse. C'est ainsi que les Tyrans redoublent leurs cruautés à mesure qu'ils avancent en âge. Les Historiens qui ont écrit la vie de Tibère, ont remarqué que

 cet

cet Empereur ne fut jamais plus cruel que dans sa vieillesse, après qu'il se fût retiré dans l'*Isle* de Caprée. Le déguisement du Lion, qui contrefit le Medecin pour mieux réussir dans son entreprise, est une instruction que donne Esope à tous les hommes, afin qu'ils se précautionnent contre les ruses de leurs ennemis, & contre les pièges qu'ils leur tendent. Le Cheval eut toute la présence d'esprit qui étoit necessaire pour éluder les artifices du Lion. Il tourna adroitement contre lui-même la ruse dont il se servoit pour le perdre; & le Lion ne pouvoit avec raison se plaindre du mauvais traitement du Cheval, qui lui rendoit le change; & qui se servit de son sçavoir faire, pour se tirer de ses grifes, & pour éviter la mort.

Qand on se peut tirer d'un mauvais pas,
En perdant l'ennemi qui cherche notre perte,
Si l'on en voit l'occasion offerte,
Il est bien mal-aisé de ne s'en servir pas.

FABLE XXXVII.
Le combat des Oiseaux & des Animaux terrestres.

Les Oiseaux & les Animaux terrestres se déclarerent la guerre pour la preéminence, & pour défendre l'honneur de leur espèce. Pour décider leur grande querelle ils se donnérent bataille. La victoire balança long-temps sans se declarer & sans prendre parti. La Chauve-Souris, qui se persuada que les Oiseaux alloient

alloient être vaincus, se rangea du côté des Animaux terrestres. Sa prévoyance fut trompée; les Oiseaux remporterent une victoire complette sur leurs ennemis, contre l'attente de la Chauve-Souris, qui fut chassée de la compagnie des Oiseaux. Elle eut tant de honte & de douleur de son infortune, que depuis ce temps-là elle n'ose plus voler en plein jour, & ne se montre que la nuit.

SENS MORAL.

Les personnes intéressés & les lâches suivent la fortune, sans se soucier de leur devoir, ni de leur honneur. La Chauve-Souris abandonna lâchement le parti des autres Oiseux, quoique jusqu'alors elle l'eût suivi constamment. Elle les abandonna justement dans le temps qu'elle crut qu'ils alloient avoir du pire. C'est la methode ordinaire des personnes intéressées de négliger leurs amis quand ils leur deviennent inutiles. Les malheureux doivent s'y attendre; dans un moment ils se voyent abandonnés de tous ceux qui leur faisoient la cour avec plus d'empressement. On ne fait pas semblant de les connoître, on les méprise, on les fuit; c'est beaucoup, si on ne leur rend pas de mauvais offices. La Chauve-Souris se jetta dans le parti des Animaux terrestres, lorsqu'elle crut qu'ils alloient remporter la victoire sur les Oiseaux; mais elle fut bien punie de sa perfidie; car ils la chasserent honteusement de leurs Corps lorsque la victoire se fut declarée pour eux.

La

La honte & le repentir sont le partage ordinaire des perfides. Ils tombent nécessairement dans le mépris, quand on connoit leur mauvaise foi. L'Aigle ni les autres Oiseaux ne voulurent point faire mourir la Chauve-Souris; ils crurent que c'étoit une chose indigne de leur courage de se venger de la sorte d'un Animal si méprisable. C'est ainsi que les personnes généreuses en usent envers ceux qui leur ont joué de mauvais tours; elles les abandonnent à leur conduite, sans se soucier de les punir d'une manière plus cruelle, mais elles ne s'y fient plus, & rompent avec eux tout commerce. Une autre raison empêcha encore les Oiseaux de faire mourir la Chauve-Souris; c'étoit la joye qu'ils goûtoient après le grand succès qu'ils venoient d'avoir dans la bataille qu'ils avoient livrée aux Animaux terrestres. Ils ne voulurent point souiller leur victoire par la mort de le Chauve-Souris. La clemence est la vertu ordinaire des grands courages. Si la trahison leur est quelquefois utile, la personne des traîtres leur est toûjours odieuse.

Au parti que le sang, que l'honneur nous fait prendre,
Il faut donner tout notre amour.
Qui trahit ce qu'il est obligé de défendre,
Doit se cacher de honte & ne plus voir le jour.

FABLE XXXVIII.

De l'Eprevier & de la Colombe.

L'eprévier en poursuivant une Colombe, tomba imprudemment dans les filets qu'un Paysan avoit tendus. Se

voyant pris de la ſorte, il employa toute ſon éloquence pour perſuader au Payſan de lui rendre la liberté. Entre les raiſons qu'il lui allegua pour le toucher, il lui dit, qu'il ne lui avoit jamais fait de tort. Cela peut être, lui répliqua le Payſan; mais la Colombe que tu pourſuivois maintenant avec tant d'ardeur, dans l'intention de la dévorer, ne t'avoit auſſi jamais offenſé.

SENS MORAL.

La Juſtice veut que l'on puniſſe les méchants, & que l'on protége l'innocence. L'Eprevier ſe ſervoit d'une frivole raiſon, pour obtenir ſa liberté du Payſan, en lui diſant qu'il ne l'avoit jamais offenſé; parce qu'il devoit être puni pour le dur traitement qu'il vouloit faire à la Colombe. Si les mechants ne ſont pas toujours punis ſur le champ de toutes leurs mauvaiſes actions, il arrive tôt ou tard, qu'ils portent la peine de leurs crimes. L'Eprevier avoit commis pluſieurs injuſtices envers les autres Oiſeaux; il en avoit dévoré un grand nombre impunément; mais enfin il tomba par hazard dans les filets d'un Payſan, qui ne voulut point ſe laiſſer fléchir par ſes Raiſons, ni lui faire de quartier. C'eſt ainſi que ceux qui ont commis pluſieurs crimes & pluſieurs meurtres, ſont punis par d'autres meurtriers, ou par les Exécuteurs de la Juſtice humaine. L'intention d'Eſope en cette Fable a été de repréſenter aux hommes, par le malheur de l'Eprevier, que leurs crimes demeurent rarement impunis; & qu'ils tombent enfin tôt ou tard dans

dans quelque disgrace, dont ils ne peuvent se délivrer. Ces malheurs, qui semblent d'abord de purs effets du hazard, sont causés par une intelligence supérieure, qui veille au gouvernement du monde, qui protége les innocents, & qui les venge de leurs persécuteurs.

Puisque sur l'innocent, par haine ou par caprice,
On nous voit chaque jour porter d'injustes coups,
Pourquoi crier à l'injustice,
Quand elle est faite contre nous ?



FABLE XXXIX.

D'un Loup & d'un Renard.

Le Loup avoit ramassé dans sa Tanière de grandes provisions, pour y subsister assez long-temps, sans être obligé d'en sortir; le Renard eut envie d'en avoir sa part. Il vint rendre visite au Loup, & lui demander des nouvelles de sa santé. Le Loup se défiant des finesses du Renard, & craignant qu'il ne voulût lui jouer quelque mauvais tour, feignit de se trouver mal, disant que son indisposition ne lui permettoit pas de sortir de sa Tanière, & que c'étoit pour se remettre qu'il se tenoit en repos. Il le pria d'aller demander aux Dieux le retour de sa santé. Le Renard mal satisfait de cette réponse, & du procédé du Loup qui rom-

rompoit toutes ses mesures, alla trouver un Berger lui exposa l'état où le Loup se trouvoit, & lui conseilla de venir promptement en sa Tanière, où il lui seroit fort aisé de le tuer, parce qu'il ne se tenoit pas sur ses gardes. Le Berger persuadé par le conseil du Renard, vint attaquer le Loup, & le tua sans une grande résistance. Cette mort mit le Renard en possession de la Tanière, & de toutes les provisions du Loup, mais il n'en jouït pas long-temps; le Chien du Berger survint, qui prit le Renard, & l'étrangla sur le champ.

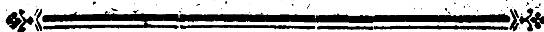
SENS MORAL.

Les traîtres ne portent pas loin la punition de leurs perfidies, & ils ne jouïssent pas long-temps des biens qu'ils ont acquis injustement. Le Renard témoignant un faux zèle pour les intérêts du Berger, l'engagea par ses remontrances à venir surprendre le Loup, qui vivoit en repos dans sa Tanière. Ce traître fut puni de sa perfidie comme il le méritoit, & le châtiment suivit de fort près son crime. L'envie que portoit le Renard à la bonne fortune du Loup, lui inspira le desir de le perdre, pour profiter de ses dépouilles. Dans ce dessein, il alla avertir un Berger que l'occasion étoit belle pour se venger des mauvais tours, que le Loup lui avoit joués, & des larcins qu'il lui avoit faits. Que le Loup retenu par quelque indisposition ne pouvoit sortir de sa Tanière, & qu'il lui seroit fort facile de l'assommer. Le Renard se soucioit fort peu des

intérêts

intérêts du Berger; mais il vouloit se servir de son ministère, pour s'emparer de la Tanière & des provisions du Loup. Cet artifice lui réüssit d'abord; mais il lui fut funeste à la fin; car il périt au milieu de l'abondance, & des biens dont il s'étoit emparé par une insigne perfidie. C'est ainsi que périssent ordinairement les infideles, si leurs trahisons ont quelques succès au commencement, elles les font enfin tomber dans le précipice.

Ne sois point envieux si tu veux qu'on t'estime,
Ce vice avec raison d'un cœur noble est banni,
Il porte quelquefois au crime;
Et rarement le crime est long-temps impuni.



FABLE XL.

De l'âne & du Cheval.

Un Cheval richement paré, rencontra dans son chemin un pauvre âne, qui gémissoit sous le poids de sa charge. Le Cheval que son riche harnois rendoit insolent, remplissoit l'air des hennissements, & crioit à l'âne de se retirer, & de lui faire place. L'âne saisi de frayeur, se rangea promptement sans répliquer. Le Cheval alloit à la guerre; il en revint si harassé, & si usé, que son Maître le voyant hors d'état de lui rendre aucun service, le vendit à un Paysan, qui le mit à un Cha-

riot

riot pour porter du fumier. L'âne le rencontra au bout de quelque temps, & lui demanda, tout étonné d'un changement si étrange, ce qu'il avoit fait de son beau harnois, de sa riche housse, de son mords doré, qui le rendoit si fier, & si superbe, & qui lui inspiroit tant de mépris pour ceux qui ne voudroient maintenant faire aucune comparaison avec lui.

SENS MORAL.

Les orgueilleux tombent souvent dans le mépris, en punition de leur arrogance. La prospérité leur inspire des sentiments hautains; ils regardent avec dedain ceux qu'ils voient dans une condition malheureuse. C'est l'effet ordinaire que fait la fortune sur l'esprit de la plûpart des hommes; ils ne peuvent guère se modérer dans l'état heureux où ils se trouvent, & il est presque impossible de les guérir de l'orgueil dont ils sont possédés, à moins que quelque revers ne les fasse tomber dans le malheur. C'est-ce qu'Esope a parfaitement bien dépeint dans le charactère du Cheval orgueilleux, & dans le discours qu'il tint à l'âne pour l'obliger à se retirer de son passage. Au lieu d'avoir compassion de l'état malheureux, où il vit l'âne, il se mit à l'insulter sur sa misere. Mais l'âne ne fut pas long-temps sans être vengé du mépris de cet insolent; car peu de temps après, il le vit dépouillé de son beau harnois, & condamné à un emploi misérable. L'âne ne put s'empêcher de témoigner de l'étonnement en le voyant réduit à un état si déplorable, & si différent de son prémier état. On ne se

L refuse

refuse guère le plaisir malin d'insulter à ceux dont on a été maltraité, quand on les voit dans l'adversité. Ceux que la fortune favorise, doivent se souvenir que la condition humaine est exposée à toutes sortes de vicissitudes; qu'il y a toûjours du haut & du bas dans la vie; & qu'il ne faut point se flater que le bonheur dont on jouit durera toûjours. L'orgueil du Cheval fut puni; & l'âne fut vengé des insultes qu'il lui avoit faites, lorsqu'il le vit condamné à traîner honteusement un Chariot rempli de fumier.

Que la prosperité ne t'enfle point le cœur.
Tout répond à tes vœux, la fortune te flate;
Mais elle peut changer, crains ce triste malheur,
Et que son inconstance à ta honte éclate.



FABLE XLI.

D'un Cerf & d'un Chasseur.

Un Cerf se regardant dans une Fontaine, fut charmé de la beauté de son bois; mais ses jambes gréles & déliées ne lui plurent nullement. Pendant qu'il se contemploit, & qu'il raisonnoit en lui même, un Chasseur survint tout à coup, accompagné des chiens, en sonnant du Cor. Ce bruit obligea le Cerf à prendre promptement la fuite. Il devança les chiens de bien loin en rase campagne, à la faveur de la légèreté de ses jambes. Mais le Chasseur

ſeur le pourſuivant toûjours, le Cerf ſe cacha dans une Forêt, où ſes cornes demeurerent embaraſſées aux branches des arbres. Alors il reconnut ſon erreur, & il comprit combien ſes jambes déliées & ſouples lui étoient utiles pour le délivrer de ceux qui le pourſuivoient, & combien ſon bois, dont il avoit tant admiré la beauté, lui étoit funeſte, puiſqu'il étoit la cauſe de ſa mort.

SENS MORAL.

Ce que nous admirons le plus, & ce qui nous donne le plus de plaiſir, n'eſt pas toûjours le plus utile. La principale perfection des Cerfs conſiſte dans la légèreté de leurs jambes. Si le bois dont leur tête eſt ornée les pare, il les embaraſſe. Eſope a voulu par cette Fable apprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas juger du mérite des choſes par les apparences, & que ce qu'ils deſirent, & ce qu'ils aiment avec plus de paſſion, eſt ſouvent l'origine de leur perte. Ces honneurs, ces dignités qu'ils briguent avec tant d'ambition, les expoſent à la jalouſie des perſonnes envieuſes, qui mettent tout en œuvre pour les détruire. Mille gens ſe ſont perdus dans une fortune conſidérable, qui auroient vécu tranquillement dans une fortune médiocre. Si-tôt que nous ſommes dans la proſperité, que nous avons quelque choſe qui nous donne du luſtre & du relief, nous ſommes en butte aux traits de l'envie. Ainſi il ne faut pas toûjours rechercher ce qui éclate davantage. Le bon-ſens veut que l'on préfère l'utile à ce qui flate le plus notre vanité.

Le Cerf de la Fable qui avoit contemplé avec tant de complaisance le bois dont sa tête étoit ornée, & qui avoit eu du chagrin en voyant ses jambes qui lui parurent malfaites, raisonna tout autrement quand il se vit exposé aux javelots des Chasseurs. Ses jambes l'avoient sauvé; au lieu que son bois, qui lui avoit paru si beau fut la cause de son malheur.

Ton mérite à tes yeux par l'amour propre offert,
Te porte pour toi-même à trop de complaisance.
Ce mérite qui n'a qu'une fausse apparence,
Est bien-souvent ce qui nous perd.



FABLE XLII.

Du Serpent & de la Lime.

Un Serpent s'étant enfermé dans la Forge d'un Serrurier, voulut ronger tous ses outils. Il attaqua d'abord l'enclume; mais ne la pouvant entamer, il la quitta pour s'attacher à la Lime, croyant qu'il y trouveroit mieux son compte, & qu'il viendroit plus aisément à bout. La Lime lui dit en se moquant de ses vains efforts: sotte bête que tu es, quelle est ta folie? Comment pourrois-tu me ronger avec tes dents; moi qui ronge le fer, & qui peux mettre en poudre l'enclume que tu n'as pû seulement entamer?

SENS MORAL.

Les médiſants peuvent attaquer les gens de bien; mais leur vertu triomphe tôt ou tard de leurs calomnies. L'entrepriſe du Serpent renfermé dans une Forge & qui tâche d'en ronger tous les Outils les uns après les autres, eſt une leçon pour nous apprendre que la médiſance attaque tout, & que les plus ſolides ne ſont pas à couvert de ſes traits envénimés. Mais ſouvent la colomnie donne plus de luſtre à la vertu; & ſi elle demeure quelque temps opprimée, elle ſe relève avec plus d'éclat. C'eſt l'enclume ou la Lime que le Serpent s'efforce de ronger ſans y pouvoir mordre.

Sans attaquer les Grands, ſouffre leur injuſtice,
Traverſer leurs deſſeins, leur nuire, les troubler,
C'eſt ébranler un édifice,
Dont la chûte peut t'accabler.



FABLE XLIII.

Des Loups & des Brebis.

Les Loups & les brebis, aprés une longue & ſanglante guerre, firent une eſpéce de Trève, dans laquelle ils convinrent de ſe donner des ôtages de part & d'autre. Les Brebis conſentirent de livrer leurs Chiens. Les Loups donnerent aux Brebis leurs Louveteaux, qui étant devenus plus grands, ſe jetterent ſur les Brebis, & les dévorerent ſans réſiſtance, parce

 qu'elles

qu'elles n'avoient plus leurs Chiens pour venir à leur secours. Les Loups de leur côté dévorerent les Chiens qui ne se tenoient point sur leurs gardes, & qui vivoient en assurance sur la bonne foi du Traité.

SENS MORAL.

Il faut être toujours en garde, pour éviter les surprises d'un ennemi, avec lequel on s'est réconcilié. Esope dans la Fable des Loups & des Brebis, a voulu nous apprendre deux morales importantes. La prémière, qu'il ne faut pas aisément se fier à un ennemi, quoiqu'il fasse semblant de s'être réconcilié de bonne foi. La seconde, que les méchants ne manquent jamais de spécieux prétextes, pour couvrir leur malignité. C'est une imprudence extrême, & qui a presque toujours de mauvaises suites, de s'abandonner à la discretion de son ennemi, quelque protestation qu'il fasse d'être dans nos intérêts. Il faut juger de l'avenir par le passé. Les demonstrations d'amitié qu'ils vous donne, sont un piège adroit qu'il tend: & si vous n'apportez de grandes précautions, pour prendre toutes vos suretés, vous y tomberez infailliblement. La haine qu'un ennemi a long-temps nourrie, ne s'éteint pas dans un moment. Elle se réveille dès la prémière occasion. L'animosité naturelle qui est entre les Loups & les Brebis, ne cessa point pour la trève qui fut conclue entr'eux: & quoiqu'ils se fussent donné réciproquement des ôtages, les Loups se prévalant de la sécurité où étoient les Brebis durant la paix, n'eurent pas de peine à les détruire, parce

parce qu'elles s'étoient privées inconsidérément des Chiens qui veilloient toûjours à leur garde. Voilà la méthode ordinaire des gens de mauvaise foi, qui ne font semblant de se réconcilier avec leurs ennemis, que pour les ruiner plus sûrement.

Tu peux faire la Paix avec ton Ennemi,
Mais garde-toi d'y prendre aucune confiance;
Cette Paix dans le fond n'est faite qu'à demi,
Et le moindre prétexte armera sa vengeance.



FABLE XLIV.

D'un Bucheron & d'une Forêt.

Un Bucheron entrant dans une Forêt, lui demanda la permission de prendre du bois pour faire une manche à sa coignée. Elle y consentit; mais peu de temps après elle se répentit de sa complaisance; car le Bucheron se servit de sa coignée pour couper de grandes branches d'arbres & pour dépouiller la Forêt de ses principaux ornements, sans qu'elle pût s'en défendre, parce qu'elle avoit fourni des armes au Bucheron contre elle-même.

SENS MORAL.

Les ingrats abusent du bien qu'on leur fait, & s'en servent quelquefois contre leurs bien-faiteurs. Quand on a besoin des gens, on les caresse, on les flate pour obtenir les choses qu'on leur de-

 mande;

mande; mais quand on n'en espère plus rien, on lève se masque, & l'on se déclare contre ceux dont on a reçû plus de bienfaits. La Coignée du Bucheron lui étoit inutile, parce qu'elle manquoit d'un manche; mais elle ne fut pas plus tôt emmanchée par la facilité & par la libéralité de la Forêt, qu'il s'en servit contre elle-même, & qu'il se mit à couper les plus beaux arbres. Combien de gens abusent de leur faveur, de leur crédit, & de leurs richesses, contre ceux-mêmes qui les leur ont procurées! Ils oublient qu'ils leur doivent leur fortune, & par un surcroît d'ingratitude, ils se déclarent ouvertement contre ceux à qui ils ont les dernières obligations.

Que l'homme en ce qu'il fait est rempli d'ignorance!
Sans rien approfondir, aveuglés, insensés,
Tous les jours par notre imprudence,
Nous fournissons les traits dont nous sommes percés.



FABLE XLV.

Du Loup & du Chien.

Un Loup rencontra par hazard un Chien dans un bois, au commencement du jour. Il se mit à le caresser, & à lui demander de ses nouvelles; il le questionna sur son embonpoint. Le Chien lui répondit, que les bontés de son Maître, & les soins qu'il prenoit de lui, l'avoient mis dans le bon état où il le voyoit; car il me nourrit, ajoûta-t-il, des mets de sa table, & des viandes dont il mange

mange lui-même: outre cela, je dors dans un lieu couvert, & tous ceux de la maison me font tout le bien qu'ils peuvent. Ce discours inspira envie au Loup de s'attacher au Maître du Chien. Que je serois heureux, lui dit-il, de servir un Maître si commode! Si cela m'arrivoit, je croirois que ma condition seroit préférable à celle de toutes les autres bêtes. Le Chien s'offrit de le conduire à son Maître, & de le solliciter en sa faveur, pourvû qu'il se relâchat un peu de sa cruauté naturelle. Le Loup y consentit. Leurs conventions ainsi faites, ils se mirent en chemin: le jour étoit déjà grand. Le Loup voyant que le coû du Chien étoit tout pelé, lui en demanda la cause. Cela n'est rien, répliqua le Chien, pendont la nuit j'ai la liberté toute entière, & l'on me lâche, pour abboyer aux voleurs; mais pendant le jour on me tient à l'attache, de peur que je ne morde ceux qui entrent dans la maison de mon Maître. Ce discours ralentit l'ardeur du Loup; il ne témoigna plus le même empressement pour aller trouver le Maître du Chien. Adieu, lui dit-il, je ne veux pas acheter à si haut prix l'amitié de ton Maître, j'aime mieux jouir de ma liberté, que de faire bonne chère dans l'esclavage.

SENS MORAL.

On a bien de la peine à se déterminer sur le choix des conditions, quand on compare les biens & les maux qu'on y trouve. Esope a inventé cette Fable, pour exprimer les douceurs qui accompagnent la liberté. Il en pouvoit parler avec une pleine connoissance, parce qu'il avoit passé dans la servitude plus de la moitié de sa vie. Il préfère la liberté à tous les autres avantages de la vie; mais il est d'hommes qui vivent dans une entière indépendance. Les malheureux sont obligés de servir & de se captiver pour vivre. Les autres, qui sont dans une condition plus heureuse, ont au dessus d'eux des supérieurs, qui leur font sentir durement leur supériorité. Si les hommes vouloient se donner le mot, ils ne seroient pas obligés de s'assujettir au caprice, & à la bizarrerie de certaines gens, qui leur vendent bien cher les bons-offices qu'ils leur rendent; mais il faut ramper, dépendre, & faire bien des bassesses, pour contenter son ambition. Ceux qui croient vivre dans une entière liberté, dépendent de l'autorité des Magistrats; mais cette dépendance est utile & nécessaire, pour maintenir le bon ordre de la République. Ce n'est point cette espèce de dépendance, que blâme Esope dans cette Fable; mais il censure ceux qui pouvant vivre dans une liberté honnête, se font esclaves pour contenter leurs passions & leur ambition, & se condamnent à essuyer les rebuts & les caprices de ceux dont ils ont besoin. Un homme libre qui peut se passer des autres, a grand tort de sacrifier sa liberté pour amasser du bien dont il n'a pas besoin. C'est ce qu'Esope a voulu nous représenter, en faisant dire au Loup, qu'il aimoit

aimoit mieux vivre en pleine campagne, que d'aller chez le Maître du Chien, pour se faire mettre au collier.

Tu prétens être libre, & tu comptes ce bien.
Pour le plus grand bonheur où l'homme sage aspire;
Mais de tes passions quand tu souffres l'Empire,
Cet esclavage n'est-il rien?



FABLE XLVI.

Du Ventre & des autres Membres.

La Main & le Pied voulurent autrefois faire un procès au Ventre, en lui reprochant qu'ils ne pouvoient suffire à le nourrir sans qu'il y contribuât de son côté. Ils vouloient l'obliger à travailler comme les autres membres, s'il vouloit être nourri. Il leur représenta plusieurs fois le besoin qu'il avoit d'aliments. La Main le refusa, & ne voulut rien porter à la bouche pour le communiquer au ventre, qui tomba en peu de temps en défaillance par cette soustraction d'aliments. Tous les autres membres devinrent foibles & attenués, par la disette où se trouva le ventre. La Main reconnut alors son erreur, & voulut contribuer à l'ordinaire à nourrir le Ventre; mais il n'étoit plus temps, il étoit trop affoibli pour faire ses fonctions, parce qu'il avoit été

été trop long-temps vuide; il rejetta les viandes qu'on lui présenta; ainsi il périt: mais toutes les parties du Corps périrent avec le Ventre, & furent punies de leur révolte.

SENS MORAL.

Les plus grands Etats ne s'entretiennent que par une parfaite correspondance entre les parties qui les composent. La Main, le pied & les autres membres avoient grand tort de reprocher au Ventre son inutilité, & qu'il engloutissoit lui seul tout ce que les autres parties pouvoient amasser. Ils conclurent mal-à propos de le laisser mourir de faim, s'il ne vouloit travailler comme les autres. Le Pied refusa de marcher pour aller chercher des aliments. L'œil ne voulut plus conduire le Pied. La Main dit de son côté, qu'elle étoit fatiguée de porter si souvent les aliments à la bouche pour nourrir un paresseux. Mais les membres qui raisonnoient si mal, ne faisoient pas réflexion, que le Ventre distribuë à toutes les parties du corps le suc des viandes qu'il a digérées, & qu'il les fait subsister par ce moyen. Ce ne sont pas toûjours ceux qui ont les emplois les plus éclatants, qui rendent de plus grands services à l'Etat. Le Peuple, comme les grands Seigneurs, contribuë à sa sureté; mais il faut que les uns & les autres vivent en bonne intelligence. Tite-Live raconte que le Peuple Romain s'étant revolté contre le Sénat, se retira sur le Mont Aventin, protestant qu'il ne vouloit plus vivre dans la dépendance. Menenius Agrippa, homme sage, & d'une prudence rare, fut choisi pour aller vers ce Peuple, & pour tâcher

tâcher de le faire rentrer dans son devoir. Ce grand homme ne crut pas devoir employer toute sa Rhétorique pour persuader une populace mutinée, & qui n'étoit guère en état d'écouter ses raisons. Il leur raconta mot à mot cette Fable, & le sujet de la querelle entre les autres Membres & le Ventre. Il appliqua la moralité de cette Fable à la correspondance qui devoit etre entre le Peuple & le Sénat, dont on s'étoit toûjours bien trouvé jusqu'alors; & il leur dit, que leur désunion causeroit le même désordre qu'avoit causé la mésintelligence entre les autres parties du Corps & le Ventre. Cette Fable expliquée ainsi à propos fit tout l'effet qu'Agrippa en attendoit. Le Peuple se tint pour dit, ouvrit les yeux, & rentra dans son devoir; jugeant bien que si le Sénat ne pouvoit se passer du Peuple, celui-ci ne pouvoit aussi se passer des conseils, de l'assistance, & de la protection du Sénat.

Le secours mutuel souvent est nécessaire,
De ce concours secret naissent les plus grands biens;
Et tel qui semble ne rien faire,
S'il faut tenter beaucoup, en fournit les moyens.



FABLE XLVII.
D'un Singe & d'un Renard.

Le Singe voulut un jour persuader au Renard de lui prêter une partie de sa queuë, pour couvrir son derrière. Il dit au Renard que sa queuë étoit trop longue, & qu'elle l'incommodoit en marchant; au lieu que le superflu feroit honneur

neur au Singe, & lui feroit d'un grand fecours. Ces raifons ne perfuaderent point le Renard. Il dit au Singe, que fa queuë ne l'incommodit nullement; & qu'il aimoit mieux en balayer la terre, que d'en couvrir les feffes d'un Singe.

SENS MORAL.

On ne doit point demander à fes amis des chofes contre leurs intérêts. On peut donner deux explications à cette Fable. Le Renard avec fa longue queuë, repréfente les Riches, qui ne veulent point faire part de leur fuperflu aux autres qui font dans le befoin. Ils voient leurs miféres d'un œil fec & indifferent, & quoiqu'ils puffent aifément les foulager, ils négligent de le faire. La moralité de cette Fable doit apprendre aux pauvres, qu'ils n'ont pas de grands fecours à efpérer des riches, quand ils font hors d'état de leur rendre des fervices. L'autre explication que l'on peut donner à la même Fable, eft une leçon pour corriger ceux qui ne fe laffent point de demander, & qui veulent exiger de leurs amis des chofes ridicules ou impoffibles. La demande que faifoit le Singe au Renard, de retrancher une partie de fa queuë pour la lui donner, étoit impertinente; auffi le Renard le refufa tout net. C'eft ainfi qu'il faut traiter ceux qui importunent leurs amis par des demandes à contre temps, & qui veulent les expofer à toutes fortes d'épreuves, fans examiner fi ce qu'ils leur demandent n'eft point contre leurs intérêts, & s'ils peuvent le leur accorder avec quelque bienféance.

Tu

Tu veux ce que jamais tes desirs n'obtiendront,
Cesse d'y perdre en vain tes plus belles paroles,
Qui fait des demandes frivoles,
Du refus mérite l'affront.

FABLE XLVIII.

Du Renard & des Raisins.

Un Renard ayant apperçu au haut d'un arbre quelques grappes des Raisins, qui commençoient à mûrir, eut envie d'en manger, & fit tous ses efforts pour y atteindre; mais voyant que sa peine étoit inutile, il dissimula son chagrin, & dit en se retirant, qu'il ne vouloit point manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore verds & trop aigres.

SENS MORAL.

Le bon-sens veut que l'on s'accoûtume à se passer des choses que l'on ne peut obtenir. C'est ainsi que le Renard faisant de nécessité vertu, & ne pouvant prendre les grappes de Raisins qu'il avoit fort envie de manger, pour soulager la faim qui le pressoit, dit qu'il falloit donner à ces Raisins le temps de mûrir. La dissimulation est quelquefois permise, mais il y a de certaines circonstances où elle devient vicieuse. C'est lorsque nous cachons nos desseins à ceux qui en devroient être informés; ou que nous les dissimulons avec de mauvaises intentions. Mais il est permis de dissimuler ses desseins pour

pour se défendre des artifices de certaines gens, dont on a de justes raisons de se défier. Le Renard, pour cacher le mauvais succès de son entreprise, dit qu'ils ne vouloit pas manger de ces Raisins, parce qu'ils étoient encore trop verds. Lorsqu'on a manqué une occasion il n'est pas toûjours à propos de divulguer qu'on a fait des démarches pour y réüssir, quand cette déclaration est inutile.

Si d'un projet trop haut tu ne peux te défendre,
Cache au moins le desir dont tu goûtes l'appas,
Il est bien honteux d'entreprendre,
Quand on est presque sûr de ne réussir pas.

FABLE XLIX.

De la Belette & du Renard.

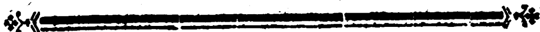
Un Renard pressé de la faim entra un jour dans une Grange par une ouverture fort étroite. Aprés avoir mangé tout son soul, il voulut sortir par la même ouverture; mais tous ses efforts furent inutiles, parce que la grosseur de son ventre l'empêchoit. La Belette qui l'apperçut de loin, & qui connut son embarras, accourut pour lui donner conseil, & pour le secourir. Aprés avoir examiné l'état où il se trouvoit, elle lui dit, qu'il devoit attendre pour sortir de la grange, qu'il fût aussi décharné & aussi maigre qu'il étoit avant que d'y entrer.

SENS

SENS MORAL.

L'abondance & les richesses sont quelquefois plus incommodes qu'utiles. Il arrive assez souvent, que des gens qui vivoient heureux & tranquilles dans une fortune médiocre, sont agités de mille soins & de mille inquiétudes, quand ils ont fait une grande fortune. Le Renard se trouve dans de violents embarras pour sortir de la Grange, où il avoit de quoi vivre en abondance; mais la douleur qu'il sentoit de se voir enfermé, & la crainte d'être pris à tous moments, l'empêchoient de goûter la douceur de sa bonne fortune. Après s'être enflé le ventre à force de manger, il lui fut impossible de repasser par la même ouverture. Nous pouvons tirer de là une moralité, qui nous apprend que quand nos esprits sont appésantis par l'abondance, & par les délices, ils deviennent incapables de faire les mêmes fonctions avec la même facilité & la même vivacité qu'auparavant; ils sont plus pésants. César, dont le goût étoit si rafiné & si exquis, & qui se connoissoit si bien en gens, avoit accoûtumé de dire, que les hommes gras ne lui paroissoient point redoutables, & qu'il appréhendoit bien moins la graisse de Crassus, que la maigreur de Brutus; comme s'il eût voulu dire que les gens maigres étoient plus capables de songer à brouiller le gouvernement de l'Etat, que les autres qui sont amollis par la bonne chère, & par les délices. Esope a voulu apprendre aux hommes en leur expliquant l'embarras où se trouva le Renard, que l'abondance & la bonne chère sont souvent préjudiciables, & qu'elles peuvent avoir de mauvaises suites.

Avant que d'être riche, aucun triste embarras
Ne t'empêchoit d'avoir des jours tranquilles.
Aujourd'hui plein de soins, tu n'oses faire un pas,
Sans trembler pour des biens qui te sont inutiles.



FABLE L.

Du Loup & des Chasseurs.

Un Loup vivement poursuivi par des Chasseurs, désespéroit de pouvoir se sauver, tant il étoit fatigué d'avoir couru. Il rencontra par hazard un Bucheron, & le pria de vouloir lui donner un asyle dans sa cabane. Le Bucheron y consentit, & le cacha dans un coin. Peu de temps après, les Chasseurs arriverent à la Cabane, & demanderent au Bucheron, s'il ne savoit point où le Loup s'étoit retiré. Il répondit que non; mais il leur fit signe du doigt & de l'œil pour leur montrer l'endroit où le Loup étoit caché. Ils le chercherent sans pouvoir le trouver. Aussi-tôt qu'ils furent sortis de la Cabane, le Loup se retira sans rien dire au Bucheron, qui se plaignit de son incivilité, lui reprochant qu'il lui avoit sauvé la vie, en lui donnant un asyle dans sa Cabane. Il est vrai, repartit le Loup; & je ne m'en serois pas allé sans vous remercier de votre courtoisie, si votre

tre main, vos yeux, vos actions, vos mœurs, eussent été conformes à votre vie.

SENS MORAL.

On s'expose à de grands périls quand on se fie à la bonne foi des personnes suspectes. C'est ce qui arriva au Loup, qui pour se garantir des Chasseurs, se refugia dans la Cabane d'un Bucheron, croyant y être en sureté. Ceux qui violent les droits de l'hospitalité, encourent la haine de Dieu & des hommes. Les Historiens ont condamné la lâcheté de Prusias, Roi de Bythinie, qui voulut livrer Annibal aux Romains, contre la parole qu'il lui avoit donnée quand ce grand Capitaine lui demanda un asyle dans ses états. Esope propose l'infidelité que le Bucheron fit au Loup, pour donner à entendre, combien les traîtres sont odieux. Il est vrai que le Bucheron dit aux Chasseurs, qui lui demandoient des nouvelles du Loup, qu'il ne l'avoit point vu; mais en même temps il leur fit connoître par des signes l'endroit de sa Cabane, où il étoit caché. Ainsi ce Bucheron avoit grand tort d'accuser le Loup d'ingratitude; car quoique les Chasseurs n'eussent pû découvrir le lieu où il s'étoit retiré, le Bucheron avoit fait tout ce qui étoit nécessaire pour le faire prendre. On n'est point en droit d'exiger de la reconnoissance pour les bienfaits, quand on les détruit par des offenses réelles, ou par une maligne volonté. Ainsi le Loup reprocha avec justice au Bucheron sa perfidie, puisque ce traître avoit fait connoître aux Chasseurs l'endroit où le Loup s'étoit réfugié.

Dans un péril pressant, ne cherche point d'asyle
Où tu peux te croire haï;
Quoiqu'à te l'accorder on se montre facile,
Tu dois craindre d'être trahi.

FABLE LI.

Du Paon & du Rossignol.

Le Paon se plaignit un jour à Junon, sœur & femme du Maître des Dieux, qu'il se rendoit ridicule auprès des autres Oiseaux, par la rudesse & le désagrément de sa voix; au lieu que le Rossignol les charmoit tous par sa mélodie, & par la douceur de son chant. J'en conviens, lui répliqua Junon; mais les Dieux l'ont ordonné de la sorte. Ils ont voulu que chaque Animal eût un talent particulier. Si le Rossignol vous surpasse par la douceur de sa voix, vous le surpassez par la beauté de votre plumage. La force est le partage de l'Aigle. Le Corbeau donne de bons augures: la Corneille est faite pour annoncer les malheurs. Il faut que chacun se contente de sa condition, & qu'il se soûmette à la volonté des Dieux.

SENS MORAL.

On ne peut être en repos, ni vivre content, si l'on desire de posséder seul les perfections & les talents de tous les autres. L'ambition des hommes les porte naturellement à vouloir effacer tous leurs semblables par de rares qualités; & ils sont au désespoir quand ils remarquent dans leurs concurrents quelque talent particulier, qui leur fait ombrage. Chacun vivroit heureux, s'il vouloit se contenter de

de son état ; mais l'on se donne mille chagrins par la comparaison odieuse que l'on fait des malheurs de sa condition avec le bonheur que l'on imagine dans celle des autres. C'est l'imprudence qu'Esope condamne dans le Paon de la Fable. Cet Animal devoit se contenter de la beauté de sa taille & de son plumage, de l'honneur que lui a fait Junon, en le choisissant pour être son oiseau favori, sans envier au Rossignol la beauté de son chant. Si l'orgueil ne l'eût point aveuglé, il avoit de quoi se contenter dans son état, & il ne se seroit point avisé de faire des plaintes importunes à Junon, pour lui demander qu'elle lui communiquât comme au Rossignol le talent de la voix. Il devoit se contenter de la beauté que la nature lui avoit donnée en partage, ce qui suffisoit pour le rendre heureux dans son état. Cette sage dispensatrice a distribué les talents avec œconomie, & donné à chacun ce qui lui convient, de sorte que les qualités qu'elle a refusées à chaque Animal, ne lui sont nullement nécessaires pour la perfection de son être. Ce seroit donc une présomtion ridicule que de vouloir posséder tout ce qu'elle a cru devoir séparer en differents sujets. Ceux à qui il manque quelque perfection naturelle, sont récompensés par d'autres endroits. Si le Paon ne chante pas agréablement, s'il a les pieds laids ; au moins il a un plumage parfaitement beau. On remarque assez souvent, que ceux qui sont estropiés ou contrefaits, ont d'autres rares talents, & l'esprit admirable ; de sorte, que les imperfections sont balancées par quelques perfections ; & quand on examine de près les divers défauts, chacun a droit de se consoler, & de se contenter de ce qu'il a. Les Poëtes ont feint que Jupiter augmenta la vivacité de l'esprit

l'esprit de Tyresias quand Junon par dépit l'eût privé de l'usage des yeux; de sorte que cette perte lui fut avantageuse, par le privilége qui lui fut accordé de prévoir l'avenir.

A certaines vertus chacun est destiné,
Dans l'une nous cedons, & dans l'autre on nous cède.
Contente-toi de ce qui t'est donné,
Sans souhaiter ce qu'un autre possède.



FABLE LII.

De l'Oiseleur & du Merle.

Un Oiseleur tendoit des rets pour y prendre des Oiseaux. Le Merle, qui l'apperçut de loin, lui demanda à quoi il s'occupoit. Je bâtis une Ville, lui répondit l'Oiseleur. Après qu'il se fut retiré, le Merle eut la curiosité de venir voir cet ouvrage, se fiant à la parole & à la bonne foi de l'Oiseleur; mais s'étant trop approché du filet, il y demeura pris. Je vous proteste, dit-il à l'Oiseleur, qui accourut promptement pour s'en saisir, que si vous bâtissez toûjours de semblables Villes, vous n'aurez guères d'habitants.

SENS

SENS MORAL.

Les Villes demeurent dénuées de Citoyens & désertes, quand ceux qui les gouvernent sont fâcheux & incommodes. Ce que le Merle, se voyant pris, dit à l'Oiseleur, nous apprend que la bonne foi est absolument nécessaire pour le bon gouvernement des Republiques, qui sont autant de Communautés composées de plusieurs personnes & de plusieurs familles, toutes réunies ensemble par les liens de la société civile. Le Gouvernement de la République sera d'autant plus parfait, qu'il approchera davantage d'une famille bien réglée, & que ceux qui la composent vivent ensemble plutôt comme Frères que comme Citoyens. Il semble que la sincérité & la bonne foi aient été l'origine & la pierre fondamentale des Républiques. C'est donc aussi ce qui doit les conserver. Les hommes ne se sont d'abord rassemblés, que parce qu'ils se fioient les uns aux autres; & ils cesseront de vivre en société, aussi tôt que la confiance mutuelle sera bannie des Républiques. Le Merle se voyant pris dans les filets de l'Oiseleur, lui reprocha sa mauvaise foi, & l'équivoque de sa réponse; mais il ne faut pas espérer que ceux qui tâchent à nous surprendre, nous répondent sincérement.

Quand tu veux savoir quelque chose,
Ne t'en repose pas sur ce que l'on t'en dit;
Qui croit trop aisément, s'expose,
Et le trompeur s'en applaudit.

FABLE XLIII.

Du Cerf & du Cheval.

Le Cheval qui n'avoit point encore été domté par le mords ni par la bride, se plaignoit un jour à un Paysan d'un Cerf, qui venoit manger l'herbe dans un Pré où il paissoit; & le pria de l'aider à en tirer vengeance. Je le veux bien, dit le Paysan, à condition que vous ferez tout ce que je vous dirai. Le Cheval y aquiesca. Alors le Paysan, profitant de l'occasion, lui mit sur le dos une selle, & un mords à la bouche. Il monta dessus, & poursuivit le Cerf avec tant d'ardeur, qu'il l'atteignit, & le tua. Le Cheval hennissoit de joye, se voyant si bien vengé, & ne craignant plus les insultes du Cerf. Mais le Paysan qui connut combien le Cheval lui pouvoit être utile dans la suite, au lieu de le mettre en liberté, le conduisit chez lui, l'attacha à une charruë, & le fit servir à labourer la terre.

SENS MORAL.

C'est une extrême imprudence de se mettre au pouvoir d'autrui, & de sacrifier sa liberté pour se venger d'un ennemi. On voit par le malheur du Cheval qu'Esope fait parler en cette Fable, que la vengeance a souvent de fâcheux retours. Il eut la joye de voir son ennemi abbatu; mais il lui en coûta

à lui-

a lui-même la liberté; & il fut bien étonné, quand il vit qu'on le conduisoit au logis du Paysan, quoiqu'il eut toûjours vécu jusqu'alors en pleine campagne. O a vu plusieurs états changer de Maître, pour s'être confiés à un Voisin trop puissant, & pour lui avoir demandé du secours, dans les guerres qu'ils avoient à soûtenir. C'est agir contre les règles de la bonne politique, de faire entrer dans un Royaume un Prince avec des troupes assez fortes pour s'en emparer. Cette tentation est fort délicate, sur tout si les états, où on l'introduit, sont à sa bienséance. Il faut une vertu bien épurée pour ne pas se prévaloir d'une si heureuse occasion. Le Paysan, après s'être servi du Cheval à poursuivre le Cerf, s'en servit pour ses usages domestiques, & à traîner la charruë.

Un voisin odieux te cause un vif ennui,
Tu machines sa perte avec un soin extrême;
Mais en cherchant de l'aide contre lui,
Garde de te nuire à toi-même.

FABLE LIV.

Du l'âne & du Lion.

L'âne paissoit un jour dans la compagnie d'un Coq. Un Lion vint pour attaquer l'âne. Le Coq chanta. On dit que le Lion a une horreur naturelle du chant de cet Animal. Le Lion se mit à fuir. L'âne qui s'imagina follement, que le Lion le redoutoit, le poursuivit à toute outrance; mais quand le Lion se vit assez

éloigné pour ne plus craindre le chant du Coq, & pour ne le plus entendre, il revint sur ses pas, se jetta sur l'âne & le dévora. Malheureux que je suis, s'écria-t-il, en se voyant aux derniers abois, de quoi me suis-je avisé de vouloir faire le vaillant, & pourquoi ai-je voulu m'exposer au combat, puisque je ne suis point né de parents guerriers?

SENS MORAL.

C'est une grande imprudence d'attaquer un ennemi plus puissant & plus fort que soi; car on court risque d'en être vaincu. Les Naturalistes ont remarqué que le Lion, tout fier & tout intrepide qu'il est, craint naturellement le chant du Coq. Ce qui paroît d'autant plus étonnant qu'il y a une disproportion infinie entre la force & le courage de ces deux Animaux; mais c'est qu'il n'y a rien de parfait dans le monde, non seulement parmi les bêtes, mais aussi parmi les hommes. Ceux qui paroissent les plus accomplis ont de grandes imperfections. Les Historiens Romains ont écrit que Caton aimoit le vin, & que César se livroit trop aux femmes. Socrate avoit un desir ambitieux de se signaler, & de faire parler de lui. Alexandre le Grand alloit jusqu'à la frénesie, quand la colère le transportoit. Seneque qui avoit donné de si belles maximes sur le mépris de la mort, manqua de courage en mourant. Le Lion passe communément pour être le Roi des autres animaux, comme étant le plus hardi & le plus courageux; cependant le cri d'un animal très foible suffit pour le faire trembler.

bler. On peut encore faire attention sur le ridicule orgueil de l'âne, qui voyant le Lion fuir devant lui, s'alla imaginer qu'il craignoit sa rencontre. Cette espèce d'orgueil est assez ordinaire à de certaines gens que l'on respecte à cause des Grands qu'ils approchent, & qui les honorent de leur amitié & de leur faveur; mais quand ils sont disgraciés, tout le monde les abandonne & les méprise. L'âne ne se fut pas plutôt éloigné du voisinage du Coq, que le Lion tournant visage, se jetta de furie sur ce malheureux. Il reconnut alors sa témérité & il eut tout le loisir de s'en repentir.

Combien de Fanfarons prétendants sottement,
Que devant eux un ennemi recule,
Font, en le poursuivant, un éclat ridicule,
Où leur bravoure se dément!



FABLE LV.

D'un Vautour & des autres Oiseaux.

Un Vautour ayant manqué plusieurs Oiseaux de son voisinage, feignit qu'il avoit envie de les traiter, & de leur donner un grand répas, en signe d'une parfaite réconciliation. Les Oiseaux trop faciles & trop credules, trompés par ces belles apparences, ne manquerent pas de se trouver en foule à la fête, se flatant d'être bien regalés, & que c'étoit une belle occasion de se réconcilier pour toujours avec un ennemi si dangereux, & qui

qui leur faisoit depuis long-temps une guerre si cruelle. Mais il furent bien épouvantés, quand ils virent qu'il se jettoit sur eux, & qu'il les égorgeoit impitoyablement les uns après les autres. Ils reconnurent à leurs dépens le peu de fond qu'il faut faire sur les belles paroles d'un ennemi.

SENS MORAL.

Les petits doivent toûjours se tenir sur leurs gardes, contre la trop grande puissance de Grands. La supercherie dont le Vautour de cette Fable usa envers les autres Oiseaux, à qui il fit semblant de vouloir donner un grand répas sous prétexte de réconciliation, est une figure de la malignité de certains hommes cruels qui tendent des piéges aux personnes sincères pour les perdre, sous des apparences de courtoisie. On en a vu qui ont fait comme le Milan de la Fable, & qui se sont en effet servis d'un festin pour faire périr tout d'un coup plusieurs ennemis à qui ils vouloient du mal. Les uns les ont empoisonnés; les autres les ont fait mourir par le feu. Cette perfidie est la marque d'une ame lâche & noire, qui use d'artifice & de surprise pour faire périr celui qu'on n'ose attaquer à force ouverte. C'est la dernière des horreurs, que d'employer les caresses, & les demonstrations de bienveillance, pour exercer des cruautés inouïes & les plus terribles effets de la vengeance. Quelle noirceur que d'embrasser, de caresser, de flater, de combler d'éloges des gens que l'on veut perdre; de leur faire de beaux semblants d'amitié, de les prier à manger,

manger, pour les faire perir plus ſurement, & ſans courir de riſque, en leur ôtant tout ſoupçon, & toute défiance, afin qu'ils ne ſe tiennent point ſur leurs gardes, & qu'ils ſoient hors d'état de parer les coups qu'on veut leur porter!

Défiez-vous des offres de ſervices
De ces gens dont le cœur eſt mercenaire & bas.
Pour vous dreſſer un piège ils ont mille artifices,
HEUREUX, ſi vous n'y tombez pas.



FABLE LVI.

Du Lion & du Renard.

Le Lion affoibli par vieilleſſe, ne pouvoit plus prendre les autres animaux à la courſe. Il réſolut de ſe ſervir d'artifice pour les ſurprendre, & pour en faire curée. Il ſe retira dans le fond de ſa caverne, pour mieux exécuter ce deſſein, & fit ſavoir par tout qu'il étoit malade. Les autres Animaux accoururent pour le viſiter; mais il les étrangloit & les dévoroit à meſure qu'ils entroient dans ſa Caverne. Le Renard ſe douta de la ruſe du Lion, & du mauvais tour qu'il avoit joué à ceux qui étoient venus le viſiter. Il ſe contenta donc de demander de loin au Lion, & ſans entrer dans ſa Caverne, comment il ſe portoit. Je me porte fort mal,

mal, dit le Lion; pourquoi n'entrez-vous pas, ajoûta-t-il? C'est, lui réplique le Renard, que je vois fort bien les vestiges de ceux qui sont entrés dans cette Caverne; mais je n'apperçois point les traces de ceux qui en sont sortis.

SENS MORAL.

Les hommes sages prévoient le péril, & se précautionnent contre les pièges qu'on leur tend pour les surprendre. Les plus grands courages s'abbattent par la vieillesse. Le Lion, qu'Esope nous propose dans cette Fable, après avoir été la terreur des autres Animaux, est obligé de recourir à la ruse, pour se nourrir. Il se retire au fond de son Antre; contrefait le malade, & mande à tous les Animaux l'état pitoyable où il est réduit, afin qu'ils en aient compassion & qu'ils viennent le visiter, & le consoler. La franchise & l'empressement, qu'ils lui témoignerent en cette occasion, leur fut très-funeste, puisqu'il leur en coûta la vie, & que le Lion se prévalant de la confiance qu'ils lui témoignerent, les égorgea les uns après les autres. Le Renard, plus judicieux & plus rusé, ne donna point dans le piège que le Lion lui tendoit. Il éventa la mine, & se tenant alerte pour éviter toute surprise, il se contenta de lui demander de loin des nouvelles de sa santé; & pour répondre aux empressements du Lion qui l'exhortoit à venir dans sa Caverne, il lui dit, que l'avanture des autres Animaux lui faisoit peur. Je vois bien, ajoûta-t-il, que plusieurs y sont entrés; mais je n'apperçois point les vestiges de ceux qui en sont sortis, & qui se sont échappés de vos griffes. La prudence que le Renard témoi-

gna

gna en cette occasion, doit servir de règle pour se précautionner contre les fourberies des personnes dont on se défie avec quelque sorte de raison. Ce seroit une imprudence extrême de se mettre à leur discretion, sans savoir par quels moyens on pourroit se garantir de leurs violences.

Qui ne prévoit rien est à plaindre,
Il s'apprête souvent un cuisant repentir;
On ne doit point entrer aux lieux qui sont à craindre,
Qu'on ne sache comment on en pourra sortir.

FABLE LVII.

De l'âne malade & des Loups.

L'âne fut obligé de garder le lit pour quelque indisposition. Le bruit de sa maladie s'étant répandu, les Loups & les Chiens croyant qu'il mouroit bientôt, accoururent pour le visiter. Ils apperçurent l'ânon au travers des fentes de la porte, & lui demanderent des nouvelles de la santé de son père. Il se porte beaucoup mieux que vous ne voudriez, leur répondit l'ânon.

SENS MORAL.

Les compliments & les civilités sont souvent un voile dont on se sert pour cacher de mauvaises intentions. L'empressement que les Loups & les Chiens témoignerent pour venir demander des nouvelles de l'âne, n'étoit pas une marque du désir qu'ils

qu'ils avoient de le revoir bien-tôt en santé; C'etoit plutôt pour apprendre, s'il étoit près de mourir, & s'ils feroient curée de son cadavre; mais la courte réponse de l'ânon r'allentit leur espérance, & leur fit connoitre qu'il entrevoyoit leur mauvaise intention au travers de leur déguisement, & qu'il les regardoit comme les ennemis jurés de son père, dont ils souhaitoient la mort pour avoir sa depouille. Cette Fable a beaucoup de rapport avec la précédente, & contient les mêmes moralités, pour apprendre aux hommes qu'ils doivent souvent se tenir en garde contre ceux qui leur témoignent plus d'empressement, & qui leur font de plus grandes caresses.

Il doit lui revenir du bien par ton trépas;
Au péril de mourir un mal aigu t'expose,
Il pleure, s'inquiète. En cherches-tu la cause?
Il craint que tu n'en meures pas.

FABLE LVIII.

Du Chevreau & du Loup.

Le Chevreau étant assis sur une fenêtre assez élevée, vit passer un Loup, dont il se moqua long-temps, & l'accabla d'injures. Le Loup, sans s'émouvoir des paroles offençantes de cet Animal, mon ami, lui dit-il, ce n'est point toi qui m'injures; tu n'aurois garde de me parler de la sorte, si tu ne te prévalois de l'avantage du lieu où tu te crois en sureté.

SENS

SENS MORAL.

Les plus lâches, quand ils croyent n'avoir rien à craindre, insultent quelquefois aux plus grands courages. Le Chevreau est un Animal foible & timide, dont le Loup fait souvent curée, & qui n'a point d'autre parti à prendre que la fuite, quand par malheur pour lui ils se trouvent ensemble. Cependant le Chevreau de cette Fable se croyant hors des atteintes d'un Loup qui passoit, se mit à lui dire des injures. La conduite de cet Animal représente assez bien celle des poltrons, & de la plûpart des femmes, qui ne manquent guere de recourir aux invectives & aux injures, quand elles se voyent appuyées, ou qu'on leur applaudit; mais leur feu se ralentit & les paroles leur tarissent à la bouche, quand elles ne se croyent pas les plus fortes. Alors changeant de methode, elles ont recours aux prieres, & aux larmes. Ce procedé est un effet de leur temperament qui est naturellement timide, mais qui devient feroce, quand elles se croyent hors de peril, & qu'elles ont la force à la main. C'est alors que l'amour de la vengeance s'allume, & qu'elles vomissent des torrens d'injures, sans égards, & sans distinction, ne songeant qu'à contenter leur passion, sans en apprehender les suites. Les personnes courageuses ne s'allarment guere pour toutes les injures qu'on leur dit avec tant d'emportement. Elles imitent la froideur que le Loup de la Fable témoigna en cette occasion; car il se contenta de dire au Chevreau, que ce n'étoit point par grandeur de courage qu'il l'insultoit de la sorte, & qu'il n'auroit eu garde de lui parler en pleine campagne comme il faisoit. Les lâches ne paroissent jamais plus insolens, que lorsqu'ils se croient hors de peril,

ou qu'on est hors d'état de les châtier de leur insolence.

Méprise ces cœurs bas, qui par mille impostures,
Jaloux de ton pouvoir, t'osent defigurer;
Quand ils sont en lieu sûr, ils disent des injures,
Lors qu'on peut les punir, ils n'osent murmurer.

FABLE LIX.

De l'Homme & du Lion.

Un Lion & un homme voyageoient ensemble & disputoient en chemin faisant sur les avantages de leur espèce. Au fort de la dispute, ils apperçurent un bas-relief qui représentoit Hercule étouffant un Lion. Cette figure, dit l'Homme, en se tournant vers le Lion, peut t'apprendre que les hommes sont plus forts que les Lions. Votre raisonnement porte à faux, repliqua le Lion; car si nous avions parmi nous des Lions Sculpteurs, on verroit beaucoup plus d'hommes terrassés & étouffés par les Lions, que de Lions par les hommes. Cette raison ne convainquit point l'Homme, qui s'opiniâtra toujours de plus en plus à defendre son opinion. Le Lion fatigué de cette dispute, se jetta sur l'Homme, & le mit en pièces. Tu vois bien maintenant, lui dit-il, lequel est le plus fort de l'Homme, ou du Lion.

SENS MORAL.

Il est toûjours dangereux de se vanter où de faire le brave mal-à propos, & de se préferer à ceux qui peuvent vous insulter impunement. Les éloges que l'on donne aux hommes, les Arcs de triomphe, les Statuës, les superbes Mausolées que l'on éleve pour honorer leur memoire, ne sont pas toûjours des marques infaillibles de leur mérite. Les Sculpteurs, les Peintres, les Poëtes, les Historiens, les Panegyristes, parlent souvent contre leur conscience & contre la verité. Ce sont de gens dévoués, & gagnés pour flater les grands, soit par l'esperance d'en être récompensés, ou par une complaisance lâche, & servile. Il faut encore ajoûter, que l'interêt du parti, l'amour de la Patrie, & d'autres considerations, font parler les Historiens. Tite Live loue perpetuellement les Romains, & fait des portraits avantageux de leurs moindres actions. Voilà pourquoi le Lion de la Fable avoit raison de reprocher à son rival, que s'il y avoit parmi l'espece des Lions des Peintres, des Sculpteurs, des Poëtes, des Historiens, on verroit plus d'hommes terrassés par les Lions, que de Lions vaincus par les hommes. Car il est fort rare de ne dire précisément que la verité, en racontant un fait ou une Histoire; on se plaît à l'embellir, pour y faire donner plus de créance, & pour la rendre plus considérable.

De l'orgueil naturel le dangereux poison
Te fait assez déjà présumer de toi même:
Rejette les flateurs, dont la bassesse extrême
T'offusque d'un encens qui trouble ta raison.

FABLE LX.

De la Puce & de l'Homme.

Un Homme se sentant piquer par une Puce, mit le doigt dessus, & la prit. Elle lui dit pour s'excuser, que c'étoit sa manière de vivre, & que la nature lui avoit donné ce talent; qu'au reste elle ne faisoit pas grand mal, & que ses morsures n'étoient nullement dangereuses. Elle pria l'Homme très-instamment de la mettre en liberté, & de la laisser vivre, puisqu'il n'avoit rien à apprehender d'elle. Tu t'abuses, lui répondit-il en soûriant; tu fais tout le mal que tu peux; c'est pour cela qu'il faut que je te tue, car il ne faut jamais offenser personne, ni faire à qui que ce soit aucun outrage, ni leger, ni considérable.

SENS MORAL.

L'Impuissance ou sont les méchants de faire de plus grands maux, n'est pas une excuse legitime, pour obliger à leur pardonner. L'injuste volonté qu'ils ont de faire tout le mal qu'ils peuvent, merite d'être punie, quand même elle ne seroit suivie d'aucun effet, à cause de la disposition criminelle où ils sont. La principale faute consiste dans la volonté, laquelle étant dereglée & corrompuë, se montre dans les petits torts, ainsi que dans les plus grands. Il semble même que ceux qui font

moins en état de nuire, & qui font cependant tout le mal qu'ils peuvent, meritent d'être punis plus févérement, à cause de la malignité de leur naturel. Voilà pourquoi Esope fait dire à l'homme de cette Fable, en parlant à la Puce, que plus elle étoit petite, foible, & moins en état de nuire; moins devoit-elle esperer d'en obtenir le pardon. L'usage est établi, que les petits qui sont trouvés coûpables servent d'exemple aux autres; mais on pardonne quelque fois aux Grands, par les ménagements que l'on a pour leur naissance.

Je t'ai fait peu de mal; pourquoi févérement
Vouloir, pour t'en venger, mettre tout en usage?
Mauvaise excuse à qui nuit foiblement;
S'il pouvoit plus, il nuiroit davantage.

FALBE LXI.

De la Fourmi & de la Cigale.

La fourmi faisoit secher son froment qui avoit contracté quelque humidité pendant l'Hiver. La Cigale mourant de faim, lui demanda quelques grains pour subvenir à sa necessité dans la disette où elle se trouvoit. La Fourmi lui répondit durement, qu'elle devoit songer à amasser pendant l'Eté, pour avoir de quoi vivre pendant l'Hiver. Je ne suis point oisive durant l'Eté, repliqua la Cigale, je passe tout ce temps-là à chanter. O bien,

repartit la Fourmi, puisque cela est ainsi, je vous conseille de danser maintenant; vous meritez bien de mourir de faim.

SENS MORAL.

Il faut travailler & amasser dans sa jeunesse, pour éviter les incommodités de la vieillesse, car rien n'est plus malheureux que la vieillesse, quand avec les infirmités, les dégoûts, les chagrins, qui l'accompagnent, la pauvreté s'y joint encore. Esope a voulu nous donner à entendre dans cette Fable, que la jeunesse est le temps le plus propre au travail, parce qu'alors on est dans toute sa force, & que l'on jouït d'une santé plus vigoureuse. Cette moralité nous est marquée dans la vigilance de la Fourmi, qui travaille sans relâche durant l'Eté pour avoir de quoi manger pendant l'Hiver, & pour n'être point obligée de sortir de sa tanière, & de s'exposer à la riguer de la saison; au lieu que la Cigale, qui passe tout l'Eté à chanter, meurt de faim pendant l'Hiver. Cette allegorie est une peinture de l'homme fainéant, qui aime mieux languir dans l'oisivité & souffrir mille incommodités, que de travailler. Il se résoût à traîner une vie honteuse & miserable; cependant il pourroit vivre à son aise, s'il vouloit s'en donner la peine. L'exemple de la Fourmi doit animer au travail les personnes les plus lâches & les plus indolentes; car au moins faut-il avoir le necessaire, & l'on est très-malheureux, quand on est réduit comme la Cigale à mandier de quoi vivre.

Sans soin de l'avenir, l'ame aux plaisirs ouverte,
Tu t'es par leurs douceurs laissé trop enchanter.
De ton bien dissipé tu regrettes la perte,
Est-il temps de la regretter ?

FABLE

FABLE LXII.

De la Brebis & de la Corneille.

La Corneille attachée sur le dos de la Brebis, la bequetoit sans qu'elle pût s'en défendre; mais se tournant vers son ennemi, si tu en faisois autant à quelque Chien, lui dit-elle, tu ne le ferois pas impunement. Il est vrai, répartit la Corneille avec un air moqueur, mais je n'attaque pas de plus fort que moi; & je sçai bien à qui je me joue.

SENS MORAL.

Plus on est patient & debonnaire, plus on est exposé aux insultés, & aux outragés des méchants; car ils ne s'attaquent guere à ceux qui pourroient leur rendre la pareille, & les faire repentir de leur mauvais procedé. Les personnes, qui ont quelque autorité, gourmandent pour l'ordinaire ceux qui dépendent d'eux, & qui ne peuvent se soustraire à leur tyrannie. Les Princes, qui possédent de grands Royaumes se rendent redoutables aux Princes leurs voisins qui n'ont que de petits Etats. Qand ils en usent de la sorte, ils abusent de leur puissance qui devient tyrannique. Ces vexations les deshonerent plus qu'il ne pensent. Quelle gloire prétendent-ils d'acquerir en détruisant un Prince qui est absolument hors d'état de leur resister? La clemence est la vertu de grandes ames; mais c'est une lâcheté insigne de faire du mal à ceux qui ne peuvent se défendre. C'est imiter la méchanceté de la Corneille,

qui bequetoit cruellement l'innocente Brebis, dont elle n'avoit aucun sujet legitime de se plaindre.

Epargne l'innocent, & n'attaque jamais
Ceux qui ne sçauroient se défendre.
Un plus méchant que toi ne peut-il pas te rendre
L'injustice que tu leur fais?



FABLE LXIII.

De l'Arbre & du Roseau.

Un Olivier & un Roseau disputoient ensemble sur leur force, & sur leur fermeté. L'Olivier reprochoit au Roseau sa fragilité qui l'obligeoit de plier au moindre vent. Le Roseau ne trouvant point de bonnes raisons pour lui repliquer, garda le silence; mais ayant attendu quelque temps sans rien dire, un vent violent vint à souffler tout à coup. Le Roseau agité par le vent, plia & n'en fut point incommodé; mais l'Olivier ayant voulu resister à l'orage, fut emporté, & déraciné par la violence du tourbillon. Alors le Roseau prenant son temps pour parler, dit à l'Olivier qui étoit par terre: Tu vois bien qu'il est plus à propos de ceder à un ennemi puissant, que de lui resister avec une temerité qui a toujours de mauvaises suites.

SENS

SENS MORAL.

Il vaut mieux plier que de rompre. Les Sages, qui portent leurs réflexions jusques dans l'avenir, cedent au temps, & se reglent selon les circonstances des affaires. Ils ne s'opposent pas toûjours à la violence des plus forts, quand ils voyent que la resistance est inutile, & qu'elle pourroit même leur être funeste. Si l'on a vû de grands hommes aimer mieux perdre la vie, que de s'accommoder aux conjonctures, & que de se relâcher un peu de leur roideur; peut-être que la fermeté qu'ils faisoient paroître étoit un desespoir mêlé d'orgueil, qui est souvent aussi blamable que la lâcheté. La grande sagesse ne consiste pas dans une resistance opiniâtre, elle consiste à demeurer tranquile & inébranlable, dans toutes sortes d'évenements, & à ne succomber jamais sous les poids de l'adversité. Ceux qui sont appellés au gouvernement de l'Etat, doivent toûjours se posséder, soit que la fortune les favorise, ou qu'elle les traverse. S'ils sont quelquefois obligés de plier selon les occurences, il ne faut pas pour cela que la tranquilité de leur esprit s'altère; il faut qu'ils imitent le Roseau qui plie & qui cede au vent, tandis qu'il soufle, mais qui se redresse & qui se remet dans son état naturel, aussi-tot que l'orage est passé; au lieu que des arbres plus fort qui veulent resister à la tempête, & se roidir contre la violence du tourbillon, sont arrachés, & jettés par terre, sans esperance de pouvoir jamais se relever. Esope a voulu nous apprendre par ces symboles, qu'il n'est pas de la prudence de s'opiniâtrer contre un ennemi puissant, qui veut l'emporter à quelque prix que se soit, & qui n'écoute point la raison; il faut plier, & esquiver adroi-

adroitement, pour laisser passer le torrent de sa mauvaise humeur, jusqu'à ce que les conjonctures soient plus favorables.

D'un terrible ennemi combattre la puissance,
C'est vouloir t'attirer des malheurs éclatans.
Quelque rang que l'on tienne, il est de la prudence
De ceder quelque fois au temps.



FABLE LXIV.
Du Mulet & du Loup.

Le Mulet voyant un Loup venir à lui, & craignant d'être pris, feignit d'avoir une épine au pied, & d'être fort tourmenté du mal que lui causoit cette épine. Hélas, mon amis, dit-il en s'addressant au Loup, je ne puis resister à la violence de la douleur que je sens; mais puisque mon malheur veut que je sois bien-tôt dévoré par les Oiseaux de proye, je te prie, avant que je meure, de m'arracher cette épine que j'ai au pied, afin que j'expire plus doucement. Le Loup consentit à lui rendre ce bon office, & se mit en posture. Alors le Mulet lui donna un si grand coup de pied, qu'il lui enfonça le crane, lui cassa les dents, & se mit à fuir. Le Loup se voyant dans un état si pitoyble, ne s'en prenoit qu'à lui même. Je le merite bien, disoit-il; car de quoi est-ce que je me mêle?

mêle? Pourquoi ai-je voulu m'ingérer mal-à propos de faire le Chirurgien, moi qui ne suis qu'un Boucher!

SENS MORAL.

On ne réüssit jamais, quand on veut se mêler d'un Métier qu'on ne sçait pas faire. Le sage Esope condamne en cette Fable, ceux qui negligent leurs talents naturels, & qui veulent se jetter dans des emplois dont ils ne sont nullement capables. Ces sortes des gens hazardent en cela leur réputation, & ruïnent leurs affaires. Ce mauvais choix qu'ils font est un effet de leur présomption & d'une vanité ridicule, qui leur fait accroire qu'ils ont des talents merveilleux, & qu'ils sont capables de tout; mais on n'est pas long-temps sans s'appercevoir de leur foiblesse, & de la mediocrité de leur genie. Ce défaut est assez ordinaire dans le monde, on ne se rend point justice; & peu de gens connoissent précisement le dégré de leur esprit & de leur capacité. Voilà ce qui fait que tant de gens se mêlent de parler des matières qu'ils n'entendent pas, & qui sont bien au dessus de leur capacité. Bien loin d'aquerir de la reputation, & de se faire estimer, on les regarde comme des ridicules, & l'on ne peut s'empêcher de rire à cause des discours impertinents qu'ils débitent. Il faut que chacun se renferme dans ses talents, sans s'ingérer de decider sur des points qu'il ignore.

N'entrepreus jamais rien, si d'un concours égal
Tu ne t'y vois aidé par l'art & la nature.
Qui se mêle de tout, n'agit qu'à l'avanture,
Et bien souvent s'en trouve mal.

FABLE

FABLE LXV.

Le Renard trahi par le Coq.

Un Paysan outré de dépit de voir ses poules égorgées par un Renard, lui tendit des piéges, & le prit. Le Coq seul fut le témoin de sa disgrace. Le Renard le pria très-instamment de lui apporter des ciseaux pour couper les filets, ou du moins de ne pas avertir son Maître qu'il étoit pris, jusqu'à ce qu'il eût rongé les cordons avec ses dents. Le Coq lui promit sur le champ de faire l'un & l'autre, quoiqu'il ne fût pas dans la resolution de lui tenir parole. En effet il courut vers son Maître, & lui dit que le Renard avoit donné dans le piége. Le Paysan prit une massuë, pour en assommer le Renard; qui voyant venir de loin son ennemi: Que je suis malheureux, s'écria-t-il! Ai-je dû me flater que le Coq me seroit fidéle, après lui avoir égorgé tant de femmes?

SENS MORAL.

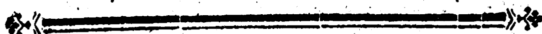
C'est une temerité d'attendre de bons offices de ceux que l'on a souvent désobligés. A peine ceux qui font profession d'être de nos amis, qui le disent sans cesse, qui nous pressent souvent de mettre

mettre leur amitié à l'épreuve, ont-ils assez de générosité pour nous servir dans l'occasion; c'est beaucoup même s'il ne nous trahissent pas dans les choses où leurs interêts sont mêlés avec les nôtres. Mais sur tout après avoir donné à un homme des sujets legitimes de se plaindre de nous, peut-on esperer qu'il nous servira de bonne foi? & peut-on compter sur les paroles qu'il nous donne d'entrer dans nos interets? C'est ce que nous apprend l'avanture du Renard de cette Fable. Il avoit souvent outragé le Coq en égorgeant plusieures de ses femmes; cependant il lui demande du secours, & le prie de lui garder le secret; il espere qu'il le servira, lorsqu'il peut, sans qu'il lui en coûte rien, se delivrer d'un ennemi si dangereux. L'esperance du Renard fut trompée, car le Coq courut sur le champ avertir le Paysan que le Renard étoit pris en piège. Voilà une instruction pour ceux qui ayant desobligé de certaines personnes, le prient de les aider dans les besoins où ils se trouvent. C'est une vertu bien sublime que de rendre le bien pour le mal; & il faut avoir un grand fond de générosité, pour ne pas se ressentir des affronts que l'on a reçus, & pour n'en pas tirer vengeance, quand on le peut. Mais pouvons-nous, avec bienseance prier de nous servir, des gens qui ont des sujets legitimes de se plaindre de nous? Le souvenir des chagrins que nous leur avons causés doit nous rendre fort reservés, à leur rien demander, de peur de les aigrir encore davantage contre nous, en leur rafraîchissant la memoire du mal que nous leur avons fait. Il y a même en cela une espèce de legereté, une inconstance; car pourquoi regarder comme amis ceux que nous avons mis au nombre de nos ennemis?

Mais

Mais il y a à craindre qu'ils ne nous traitent comme le Coq fit au Renard, & qu'ils ne nous trahissent au lieu de nous servir, quelque beau semblant qu'ils fassent, & quelque belle promesse qu'ils nous donnent.

Pour sortir d'embarras que ton attente est vaine,
Si tes amis te trompent tous les jours!
Qu'esperes-tu, demandant du secours
A ceux dont ta conduite a merité la haine?



FABLE LXVI.

Du Renard & du Chat.

Dans une dispute, que le Renard eut avec le Chat, il se vantoit d'être le plus rusé de tous les Animaux, & de mettre lui seul plus de finesses en pratique que tous les autres ensemble. Le Chat lui répondit, qu'il n'en sçavoit pas tant, mais qu'il avoit de bonnes griffes; que son agilité lui tenoit lieu de finesse, & le tiroit de toutes sortes d'embarras. Lorsque le Renard s'apprêtoit à lui repliquer, on entendit tout à coup plusieurs Chiens abboyer, & qui venoient fondre sur eux. Le Chat, sans marchander davantage, grimpa promptement sur un arbre, où il demeura en securité; mais le

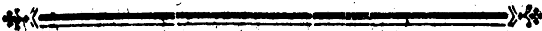
le Renard qui ne pût se sauver si vite, fût pris & dévoré par les Chiens, malgré toutes ses finesses.

SENS MORAL.

C'est la meilleure de toutes les finesses, que d'avoir assez d'habilité, pour pouvoir éviter les embûches de ses ennemis. Une conduite prudente & pleine de naïvité est préferable aux finesses & aux ruses dont se servent ceux qui n'agissent pas de bonne foi. Les personnes genereuses ne veulent point devoir à l'artifice l'heureux succès de leurs entreprises. C'est le chemin le plus court pour reüssir; car l'on se tient en garde contre ceux dont on se défie, & ainsi toutes leurs finesses deviennent inutiles. Il faut ajoûter que les personnes artificieuses s'embarrassent souvent elles-mêmes dans les pièges qu'elles tendent aux autres. On peut prouver cette verité par l'exemple des Republiques de Rome & de Carthage. Il est certain que les Carthaginois faisoient une profession ouverte de ruses & de finesses. Les Romains agissoient de meilleure foi, & avec plus de grandeur d'ame. Leur Republique remporta de grands avantages sur l'autre, & la renversa à la fin. Les Politiques les plus rafinés, & qui faisoient profession de n'être point esclaves de leur parole, se sont rendus suspects & odieux, & n'ont pas toûjours eu tous les succès qu'ils attendoient de leurs finesses, semblables au Renard de cette Fable, qui fut devoré par les Chiens, malgré toutes ses ruses & toutes ses finesses.

Si

Si tu crois t'echapper en fourbant, tu t'abuse,
Quand tu t'expose trop, tu peux être surpris;
La fortune se rit des plus subtiles ruses,
Et souvent les plus fins sont pris.



FABLE LXVII.

Du Renard & du Loup.

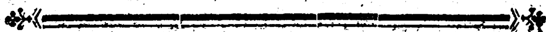
Un Renard tombé par hazard dans un puits, étoit sur le point de se noyer, lors qu'il apperçut un Loup sur le bord du puits. Il le pria très-instamment de l'assister dans ce peril extrême, & de lui jetter une corde pour se tirer de ce puits. Le Loup plaignant sa disgrace, lui fit plusieurs questions pour sçavoir comment ce malheur lui étoit arrivé. Ce n'est pas maintenant le temps de discourir, repliqua le Renard, quand tu m'auras tiré d'ici, je t'expliquerai à loisir toutes les circonstances de cette avanture.

SENS MORAL.

Ce n'est pas le temps de haranguer nos amis, ou de leur faire des reprimandes, quand ils sont dans l'affliction. Il est ridicule de leur faire des questions superflües, quand ils sont dans quelque grand peril. Il faut employer tout son crédit, & tous les soins pour les retirer du malheur où ils sont tombés. Une mère qui voit son enfant par terre, le relève promptement, & après l'avoir relevé

relevé elle lui fait des reprimandes, afin qu'il se tienne mieux sur ses gardes à l'avenir. Le Renard qui craignoit de perir dans le puits où il étoit tombé, souffroit impatiemment les questions inutiles du Loup; aussi lui dit-il très serieusement de mettre tout en œuvre pour le sauver, & qu'il lui raconteroit son histoire avec plus de repos & plus de sang froid, quand il ne craindroit plus de se noyer.

Il te sied mal d'examiner
Les causes d'un desordre où l'on cherche ton aide.
Qand le mal veut prompt remède,
Il faut agir, & non pas raisonner.



FABLE LXVIII.

Du Chien envieux & du Bœuf.

Un Chien couché sur un monceau de foin, en défendoit l'approche à un Bœuf qui avoit envie d'en manger. Le Bœuf voyant la mauvaise humeur du Chien, lui dit tout en colère: Il faut que tu sois bien malheureux & bien envieux, puisque tu ne veux pas manger du foin ni permettre aux autres d'en manger.

SENS MORAL.

C'est l'effet d'une noire envie, de traverser le bonheur des autres, quand on ne peut l'obtenir pour soi. On voit des gens d'une humeur assez bizarre, pour mettre leur joye à chagriner les autres;

tres; il se font un plaisir malin de pouvoir traverser une entreprise de consequence, quoiqu'ils ne retirent aucun avantage de toutes les peines qu'ils se donnent. Bien loin de chercher les occasions d'aider leur prochain, ils ne s'étudient qu'à rompre toutes ses mesures. L'envie est une passion basse & maligne, elle consiste dans la douleur que l'on sent du succès & de la prosperité d'autrui. Les personnes envieuses n'ont pas tant de chagrin de se voir privées de quelque bien, que de le voir posséder par un autre; semblables au chien de cette Fable, qui ne vouloit pas manger du foin, parce qu'il n'est pas à son usage, & qui ne vouloit pas non plus permettre au Bœuf d'en manger. Pour se guerir de la passion d'envie, il est bon de considérer, qu'elle est entiérement sterile & infructueuse; qu'elle exerce sa tyrannie principalement sur celui qui en est possédé.

Tu te fâches qu'un autre obtienne
Ce que tu ne saurois avoir.
Cet heureux sort qui le met en pouvoir
D'élever sa fortune, abaisse-t-il la tienne?



FABLE LXIX.

Du Loup & des Chiens.

Un Loup considéroit avec plaisir du haut d'un Rocher, deux Chiens, qui se battoient, au lieu de veiller à la garde du troupeau qu'on leur avoit confié. Ce combat fit esperer au Loup, qu'il pourroit attaquer le troupeau avec succès, tandis

dis

dis que les Chiens de garde se dechiroient à belles dents. Il vint donc tout à coup fondre sur les Brebis, & en enleva l'une des plus grasses. Après ce coup, il se mit à fuir à toutes jambes. Les Chiens ayant pris garde à ce vol, suspendirent leur querelle particulière, & coururent après le Loup avec tant de legèreté, qu'ils l'atteignirent enfin, & lui donnerent mille coups de dents, pour l'obliger à lâcher prise. Le Loup en s'en retournant, rencontra l'un de ses compagnons, qui lui demanda, comment il avoit osé attaquer seul un si grand troupeau, gardé de deux bons Chiens? Je me suis flatté, répondit le Loup, que le différent des Chiens me donnoit une belle occasion de me jetter sur le troupeau, mais je me suis mecompté.

SENS MORAL.

Les ennemis se réconcilient quelque fois pour s'opposer à un ennemi plus puissant. La division des Chiens devoit naturellement causer la perte du troupeau, car la sureté des Brebis dépend de la bonne intelligence de ceux, qui les doivent garder. Les partialités, qui divisent un état, son capables de le ruïner, quelque florissant qu'il soit. La ruïne de la République Romaine est un exemple irréprochable de cette maxime; les divisions intestines & la mesintelligence de ses Citoyens, l'avoient ébranlée plusieurs fois, & l'ont enfin ruïnée de fonds en

 comble.

comble. Un Roi fort sage avoit raison de récommander en mourant à ses enfants de demeurer toûjours bien unis, parce que c'étoit le moyen le plus sûr de se maintenir contre leurs ennemis. Les Chiens, dont il est parlé en cette Fable, voyant que leur querelle étoit fatale au troupeau qu'on leur avoit confié, & que le Loup profitant de leur dispute, s'étoit jetté dessus & avoit pris cette occasion pour enlever l'une des meilleurs Brebis, remirent à un autre temps à décider leur querelle particulière, pour être plus en état de résister à leur ennemi, & de l'obliger à lâcher sa proye. Voilà ce que devroient faire les hommes, s'ils étoient sages, quand ils ont des ennemis puissants sur le bras. La prudence leur conseille de suspendre leurs animosités particulières, qui donnent occasion à leurs ennemis de les ruïner. La prompte réconciliation des Chiens rompit toutes les mesures du Loup, qui fut non seulement obligé de rendre la Brebis qu'il avoit ravie, mais qui se vit encore très-maltraité par les Chiens qui penserent le mettre en piéces.

Quoiqu'un courroux secret souvent nous sollicite
Contre ceux avec qui nous devons vivre en paix,
Conservons l'union; on ne la rompt jamais,
Que quelque ennemi n'en profite.



FABLE LXX.

De l'Aigle & du Corbeau.

Une Aigle venant à fondre du haut des airs sur un Mouton, l'enleva. Un Corbeau, qui le vit, crut en pouvoir faire

autant,

autant, & volant sur le dos d'un Mouton, il fit tous ses efforts pour l'emporter, comme l'Aigle avoit fait; mais ses efforts furent inutiles, & ils s'embrassa tellement les pieds dans la laine du Mouton, qu'il ne put jamais se dégager; de sorte que le Berger survenant, prit le Corbeau, & le donna à ses enfants, pour les amuser & pour leur servir de jouet.

SENS MORAL.

Il est de la prudence de connoître ses forces, avant que de hazarder quelque entreprise, pour ne pas entreprendre plus qu'on ne peut. Ce fut une présomption extrême du Corbeau, de croire qu'il pourroit exécuter les mêmes choses que l'Aigle; car leurs forces ne sont pas égales. Cependant il voulut témérairement s'égaler à ce Roi des Oiseaux; mais sa présomption fut punie. Ce défaut est assez ordinaire parmi les hommes; ils ont naturellement envie de faire eux mêmes ce qu'ils voyent faire aux autres, sans examiner s'ils pourront réüssir dans ce qu'ils entreprennent, & si leurs forces sont égales. Les Poëtes ont feint que Salmonée eut assez d'audace pour vouloir imiter les Foudres de Jupiter, & pour s'attribuer par là des honneurs divins. Alexandre le Grand voulut faire accroire au Peuple qu'il étoit fils de Jupiter Ammon; & pour introduire cette créance, il suborna des Poëtes Affriacins, qui firent parler de faux Oracles en faveur d'Alexandre. Sans aller chercher des exemples dans la Fable, ou dans l'Histoire, on voit tous les jours des particuliers, qui dédaignant leur condition, veulent

lent s'élever au dessus de leur état. Les Paysans tâchent d'imiter les Bourgeois; les Bourgeois s'égalent aux Gentils-hommes, par leurs dépenses. Cette confusion cause de grands desordres, & souvent la ruïne des particuliers, qui ne consultent pas assez leurs forces. Cette vérité nous est représentée dans la présomption du Corbeau, qui crût pouvoir faire ce que l'Aigle avoit fait, mais cette folle entreprise lui couta la liberté. C'est ainsi que ces téméraires, qui enfantent des desseins chimériques dont ils ne peuvent venir à bout, s'exposent à la risée de tout le monde.

Sur l'exemple des Grands, qu'enfle la vanité,
Former de hauts projets, c'est manquer de sagesse;
S'ils peuvent reüssir par leur autorité,
Tu tomberas par ta foiblesse.



FABLE LXXI.

Du Renard & du Bouc.

Le Renard & le Bouc pressés de la soif descendèrent dans un puits; après qu'ils se furent desalterés, ils cherchèrent les moyens d'en sortir. Le Renard ayant révé quelque temps, dit au Bouc qu'il avoit trouvé un bon moyen pour se tirer d'embarras l'un & l'autre. Il faut te dresser sur les piéds de derriére, & appuyer les deux cornes de devant contre le mur; je grimperai aisement le long de ton dos; & quand je serai hors du puits, je

je te donnerai du ſecours, pour en ſortir après moi. Le Bouc approuva la propoſition du Renard, & ſe mit en poſture pour lui faciliter la ſortie; mais quand le Renard ſe vit en aſſurance, il ſe mit à ſauter de tous côtés, ſans ſe ſoucier de l'embarras où étoit le Bouc, qui lui réprochoit ſon indifférence & ſa mauvaiſe foi, puiſqu'il n'accompliſſoit pas les conditions de leur traité. Mon ami, lui dit le Renard en l'inſultant, ſi tu avois autant d'eſprit & autant de bon ſens que de barbe, tu ne ſerois pas deſcendu dans ce puits, ſans avoir auparavant ſongé aux moyens d'en ſortir.

SENS MORAL.

Un homme prudent conſidére la fin des choſes, avant que de ſe hazarder à les entreprendre. La témérité du Bouc eſt une peinture de l'imprudence de ceux qui ſe jettent dans des affaires avant que d'avoir conſidéré quelle en ſera l'iſſue. Cet animal ſtupide & groſſier deſcendit dans un puits, s'expoſant au danger d'y périr. C'eſt ainſi que de certaines gens, pour un plaiſir aſſez leger, s'expoſent à des périls dont ils ont toutes les peines du monde à ſe tirer dans la ſuite. D'autres s'embarraſſent dans des procès énternels, ſans ſavoir quelle en ſera l'iſſue, & ſouvent ils ſe ruinent de fonds en comble avant que d'en voir la fin. On en voit même qui hazardent leur propre vie, pour ſe ſatisfaire; & pour contenter leurs paſſions, ils ſe jettent

tête baissée dans de précipices, dont ils ne peuvent plus trouver d'issue. Ce ne sont pas seulement les indiscrets, ou les imprudents qui commettent ces fautes; les plus sages y tombent quelquefois. Le Renard si fin & si rusé accompagna le Bouc dans les périls, & il eût besoin de toute sa finesse pour se délivrer de ce péril. Il faut donc, avant que de s'embarrasser dans une entreprise, être sûr de l'événement, & savoir comment on s'en pourra tirer.

Ne te plains point de l'état malheureux,
Où ton entreprise te jette;
C'étoit à toi de voir avant qu'elle fût faite,
Ce qu'elle avoit de dangereux.

FABLE LXXII.
Du Chat & du Coq.

Un Chat s'étant jetté sur un Coq, & voulant trouver des raisons apparentes pour le tuer avec quelque espèce de justice, lui réprocha qu'il empêchoit par son chant tous les Voisins de dormir. Ce que j'en fais, repartit le Coq, n'est pas pour les incommoder; c'est pour leur utilité, & pour les appeller au travail, que je les réveille. Au moins, lui repliqua le Chat, tu es un infame, puisque tu n'épargnes, ni ta mère, ni tes sœurs dans tes sales amours. Ce que j'en fais, dit encore le Coq, c'est pour le profit de mon

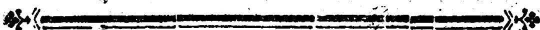
mon Maître, & afin qu'il ait une plus grande quantité d'œufs. Voilà, répondit le Chat, des raisons spécieuses; mais je meurs de faim, il faut que je mange, & tu ne m'échapperas pas aujourd'hui. Alors il se jetta sur le Coq, & l'étrangla.

SENS MORAL.

Quand on a un mauvais naturel & envie de malfaire, si l'on ne trouve pas des prétextes vraisemblables pour autoriser sa malice, on léve le masque, sans garder de mesures; & l'on fait souvent passer pour des crimes les actions les plus innocentes. Quand on a conclu, contre le droit & l'équité, la perte de quelqu'un, on a recours à l'artifice, pour chercher de faux prétextes, & pour se disculper. Le malheureux a beau alléguer de bonnes raisons, & s'excuser sur son innocence; on lui fait accroire qu'il est coupable, & on le charge de crimes imaginaires. Ses accusateurs ne manquent jamais de belles couleurs, pour faire approuver leurs suppositions; & ce qui est en cela de plus fâcheux, c'est qu'on trouve toûjours de fades adulateurs, qui ont la lâche complaisance d'approuver extérieurement ce qu'ils condamnent au fond de leur cœur; & par le même principe, ils méprisent les solides raisons que les autres apportent pour leur défense. C'est par ces voyes criminelles, que l'innocence demeure souvent opprimée sous l'injustice, & sous les coupables. Ceux qui ont la force à la main ne doivent jamais s'en prévaloir contre les innocents, en favorisant la passion de ceux qui les accusent mal à propos; ils doivent au contraire les

protéger, peser les raisons de part & d'autre, pénétrer dans l'intention de ceux qui les accusent, & tâcher de decouvrir les seuls motifs qui les font agir. Le Chat n'ayant point des bonnes raisons à repliquer à celles que le Coq lui alléguoit, se laissant emporter à son mauvais naturel, l'étrangla & le dévora sur le champ. C'est ainsi que les Grands abusent de leur autorité & de leur puissance, pour opprimer les petits à force ouverte, quand ils manquent de spécieux prétextes pour couvrir leurs injustices & pour les faire périr avec quelque apparence de raison.

En vain ton innocence apporte cent raisons,
En vain la calomnie est par là decouverte;
Si quelque homme puissant a resolu ta perte,
Tu seras convaincu de mille trahisons.



FABLE LXXIII.

Du Renard & des Buissons.

Un Renard, pour éviter le péril dont il étoit menacé, se sauva dans une Haye toute hérissée d'épines, qui lui percerent les piéds de tous côtés. Ces blessures l'obligerent à jetter de hauts cris, à se plaindre de la Haye, en lui reprochant qu'il s'étoit réfugié vers elle, pour y trouver un asyle, & que cependant elle lui avoit fait un traitement très-cruel. Mon ami, lui repondit le Buisson, vous vous-êtes trompé; vous avez voulu me prendre, mais c'est moi qui ai coutume de prendre les autres.

SENS

SENS MORAL.

Les hommes sont assez peu avisés pour demander du secours à ceux qui ont de coutume d'offenser tout le monde. Le Renard ne sachant que faire dans l'extrémité du péril où il se trouvoit, sauta dans un Buisson, & en embrassa avidement les branches, qui le piquerent de tous côtés. Il avoit tort de se plaindre puisqu'il s'étoit blessé lui même par son imprudence. Cette figure apprend à faire de la différence entre les personnes que l'on fréquente; & à ne pas se livrer avec la même confiance à un scélérat qui ne garde point de mesures, qu'à une honête homme qui ne peut rien faire contre l'honneur & la conscience. Quand on est en commerce avec des honnêtes gens dont on connoît la probité, il faut de la sincérité & de l'ouverture, & les traiter comme ils nous traitent. Avec les autres dont on ne connoît pas si bien le fond, il faut user d'une grande reserve. Ceux qui sont accoutumés à jouer de mauvais tours aux autres, & qui murmurent quand on leur rend le change, ont tort de se plaindre. C'est le reproche que le Buisson fait au Renard; car cet animal fin & rusé, met en pratique toutes ses finesses & toutes ses ruses, pour surprendre ceux qu'il veut tromper. Cependant il fut pris pour dupe, quand il serra trop étroitement une haye toute herissée de longues épines qui lui entrerent de tous côtés dant le corps. C'est ainsi que les trompeurs sont souvent trompés à leur tour, & donnent dans les panneaux sans croire y donner.

On ne doit pas agir par tout également.
La qualité des gens veut de la difference:
S'il est sur avec l'un d'en user librement,
Un autre s'en fait une offense.

FABLE

FABLE LXXIV.

De l'Homme & d'une Idole.

Un Paysan avoit dans sa maison une Idole à qui il rendoit chaque jour de grands honneurs, & lui addressoit des priéres très-ferventes. Il lui faisoit des vœux, pour prier ce Dieu domestique de lui donner des richesses, & toutes les commodités de la vie; mais le Dieu faisoit la sourdre oreille, & le Paysan devenoit plus pauvre tous les jours. Enfin irrité contre cette Idole, il la renversa, lui donna plusieurs coups, & la mit en poudre. L'Idole étoit creuse, il en sortit une grande quantité de piéces d'or & d'argent. Alors le Paysan s'adressant à la Statue: En verité, lui dit-il, tu es un Dieu bien avare & bien malin; tu n'as pas fait semblant de m'écouter, & tu ne m'as fait aucun bien, tandis que je t'ai rendu tous les honneurs dont j'ai pu m'aviser; & tu m'en fais maintenant que je t'ai mis en piéces; mais c'est par force, & malgré toi.

SENS MORAL.

Les méchants ne s'appaisent point & ne deviennent point secourables par la douceur, par la civilité, par les respects. Il faut user de force & de violence, si l'on veut en obtenir quelque faveur. Il est

est nécessaire de prévenir de bonne grace ceux que l'on a envie de secourir, & il ne faut pas attendre qu'ils soient réduits à la dernière extrêmité. On peut apprendre par cette Fable le peu d'estime que les Anciens faisoient de leurs Dieux, & les sentiments qu'ils avoient de leur pouvoir. Les plus sages d'entr'eux regardoient la pluralité des Dieux comme une chose chimérique, & contraire à la droite raison; mais il faisoient semblant d'entrer dans les opinions du Peuple pour ne pas le revolter, de crainte de s'exposer mal à propos à sa fureur. S'ils eussent été bien persuadés du pouvoir que l'on attribuoit à Jupiter & aux autres Dieux, ils ne les auroient pas traités avec tant de mépris. Ils ne leur auroient pas attribué de passions si honteuses, l'envie, la vengeance, la luxure & toute sorte d'infamies, ils ne les auroient pas fait métamorphoser en bêtes sales, pour contenter leurs impudiques amours. Esope fait paroître en cette Fable un homme, qui se moque impunément des Dieux, & qui les outrage de paroles & d'effet, en brisant leurs Statues & en leur reprochant leur malignité, ou leur impuissance.

Doit-on être surpris, qu'afin qu'on s'enrichisse,
On aille jusqu'au crime, qu'on n'épargne rien?
Qui craint de faire une injustice,
Rarement amasse du bien.

FABLE

FABLE LXXV.

D'un Pêcheur & des Poissons.

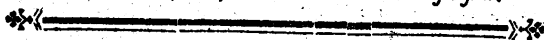
Un Pêcheur assez peu versé dans son métier, prit sa flute & des filets pour aller à la pêche. Etant arrivé au bord de la mer, il s'assit sur une pierre, & se mit à jouer de la flûte, croyant par la douceur de son chant charmer les Poissons & les prendre sans aucune peine; mais cette tentative ne lui réüssit pas. Il quitta donc la flûte, prit son filet & le jetta dans la mer. Du prémier coup de filet il prit une grande quantité de poissons; il les traîna sur le rivage, & ils se mirent tous à saûter. En vérité, leur dit-il, vous êtes de sots Animaux. Tandis que j'ai joué de la flûte, vous n'avez point voulu danser; & sitôt que j'ai cessé d'en jouer, vous vous êtes tous mis a saûter.

SENS MORAL.

Il faut faire chaque chose à propos, dans son temps. Ce qui convient dans une saison, feroit un mauvais effet dans une autre; les mêmes actions qui sient bien à la jeunesse, seroient ridicules dans un âge plus avancé. Quand on est d'une certaine profession qui demande du sérieux & de la gravité, on se rend ridicule, si l'on veut badiner comme des enfants. S'il y a un temps de rire, il y a aussi un temps de pleurer; c'ést à-dire, qu'il faut s'accommoder aux conjonctures & faire chaque chose à propos.

pos. Le Pêcheur reprochoit aux Poissons qu'il venoit de prendre, que c'étoit à tort qu'ils faisoient paroître tant de joye dans le malheur qui venoit de leur arriver, & qu'ils dansoient à contre-temps. Ils le devoient faire lorsqu'il jouoit de la flûte, & avant que d'avoir perdu leur liberté.

Quoique tes Vers soient beaux, tu te plains sans raison
De ce qu'on ne veut point quelque fois les entendre.
Chaque chose a son temps: il faut savoir le prendre;
Rien ne peut plaire étant hors de saison.



FABLE LXXVI.

Du Laboureur & de la Cigogne.

Un Laboureur faché de voir que les Grues & les Oyes souvages mangeoient ses bleds dans ses champs, tendit des filets pour les surprendre. Il prit aussi avec elles une Cigogne, qui le pria très-instamment de la remettre en liberté, lui représentant qu'elle n'étoit ni Grue, ni Oye souvage, & qu'elle ne lui avoit jamais fait de dégât, puisqu'elle ne mangeoit ni herbes ni grains. Elle lui dit encore, pour l'attendrir, qu'elle servoit ses parents avec une piété sans exemple, & qu'elle les secouroit charitablement dans leur extrême vieillesse. Le Laboureur, sans faire attention aux remontrances de la Cigogne, se mit à sourire. Je conviens de tout ce que tu dis, repliqua-t-il; mais puisque

puisque tu es prise avec les autres Oiseaux, il faut que tu meures aussi avec eux.

SENS MORAL.

Il est dangereux de se trouver avec les méchants; car souvent l'innocent est puni comme le coupable. Les Jurisconsultes ont déclaré que celui qui est pris en compagnie d'un homme qui a commis un crime, doit être puni comme le criminel, quoiqu'il n'y ait point trempé, & qu'il ne l'ait aidé ni d'effet ni de ses conseils. C'est la Jurisprudence ordinaire, & c'est ainsi que les Juges se comportent dans ces circonstances. Esope a proposé cette Fable, & représenté le malheur de la Cigogne, pour apprendre aux hommes à bien choisir les personnes qu'ils veulent pratiquer, & à prendre toutes leurs précautions, pour ne se trouver jamais en mauvaise compagnie, à cause des accidents & des malheurs qui en peuvent arriver. Quand on voit souvent des gens vicieux, on prend insensiblement la teinture de leur vices, outre que quand on a une véritable probité, on ne doit guére trouver de plaisir à voir des méchants, à cause de la disproportion de l'humeur & des sentiments. Les bienséances & la nécessité du commerce obligent quelque fois à voir des gens qui n'ont pas un grand fonds de probité & dont la réputation est attaquée; mais du moins il ne faut point lier avec eux de société qui soit de durée. Il faut se souvenir que la Cigogne perdit la vie, non pas pour ses méchantes actions, mais pour s'être trouvée dans la compagnie des Grues & des Oyes sauvages, à qui le Paysan en vouloit, pour le ravage qu'elles avoient fait dans ses bleds.

Les

Les méchants ont des bons cent fois causé la perte,
Nous en avons mille exemples fameux.
Quoiqu'à la vertu seule on t'ait vû l'ame ouverte,
Hante des scélérats; tu periras comme eux.



FABLE LXXVII.

Du Berger & des Laboureurs.

Un jeune Berger, qui faisoit paître ses troupeaux sur une colline, donnoit souvent, pour se divertir, de fausses allarmes aux Bergers des environs & crioit: au Loup! quoiqu'il n'en parût aucun. Les Bergers venoient promptement à son secours. Il arriva un jour, qu'un Loup lui enleva effectivement une de ses Brebis. Alors il se mit à crier de toute sa force; mais les autres croyant qu'il se moquoit d'eux à son ordinaire, ne se mirent point en peine de venir le secourir. Ainsi le Loup emporta la Brebis sans que personne s'y opposât.

SENS MORAL.

C'est rire mal à propos que de rire à sa perte, & le mensonge fait en riant a souvent des suites très fâcheuses. Le Berger dont il est fait mention en cette Fable à force de mentir se rendit indigne qu'on le crût, lors même qu'il disoit la vérité, & ainsi il perdit l'une de ses Brebis, pour avoir voulû se divertir mal à propos. On perd tout crédit,

 quand

quand on a la réputation de mentir souvent. Esope attribue ce défaut à un jeune Berger. En effet il convient mieux à des enfants de dire des puérilités, & des contes faits à plaisir, qu'à des personnes graves, qui doivent être plus sérieuses & ne parler que bien à propos. Il faut donc autant que l'on peut, dire toûjours la vérité & ne point se licentier à faire des mensonges, sous prétexte que ce n'est qu'en badinant, que la matière est frivole & quelle n'interesse personne. Les mensonges de ce jeune Berger lui furent plus nuisibles, qu'il ne pensoit; car ses compagnons accoutumés à ses cris, le laisserent crier autant qu'il voulut, lors même que le Loup emportoit effectivement sa Brebis; mais ils crurent que c'étoit encore une fausse allarme.

Fais que la vérité regne en tous tes discours;
Des ruses d'un menteur on garde la mémoire,
Et quand dans ses besoins il appelle au secours,
Quelque pressants qu'ils soient, on ne l'en veut pas croire.

FABLE LXXVIII.

De la Fourmi & de la Colombe.

Une Fourmi pressée de la soif descendit dans une fontaine où elle pensa être étouffée, étant entraînée par le courant sans pouvoir s'en retirer. Une Colombe qui la vit dans l'embarras où elle étoit, arracha une branche d'arbre qu'elle jetta dans la Fontaine. La Fourmi à l'aide de cette branche, se garantit du malheur dont elle étoit menacée. Peu de temps après,

après, un Oiseleur tendit des filets pour surprendre la Colombe, qui n'y prenoit pas garde. La Fourmi qui connut la mauvaise intention de l'Oiseleur, le mordit à la jambe. La douleur qu'il sentit l'obligea à se retourner et à lâcher son filet. La Colombe, qui entendit du bruit, se sauva, par ce bon office de la Fourmi.

SENS MORAL.

Il est juste d'avoir de la reconnoissance pour les bienfaits & rendre le réciproque autant qu'on le peut. Celui qui fait du bien ne doit point avoir de vûe interessée, ni exiger du retour; mais celui à qui on l'a fait, doit être dans une attention continuelle pour trouver des occasions de rendre la pareille. La Colombe souva la vie à la Fourmi en lui jettant une branche d'arbre, sur laquelle elle monta, pour sortir de l'eau oû elle alloit être étouffée; mais aussi la Fourmi sur le champ lui donna le moyen de se sauver des filets qui menaçoient sa liberté. Cet exemple proûve que les bêtes mêmes ont de la reconnoissance. En effet on a vû les Animaux les plus farouches, des Ours, des Lions, s'attacher inséparablement à des hommes, les suivre par tout, les servir, les défendre contre leurs ennemis, par reconnoissance pour des secours qu'ils leur avoient donnés.

Lorsque tu vois quelqu'un dans un peril extrême,
Si tu le peux, sois l'appui de ses jours,
Sauve-les; que sais-tu si quelque jour toi-même
Tu n'auras pas besoin d'un semblable secours?

FABLE LXXIX.

De la Moûche.

Une Moûche tomba dans une marmite remplie de viande & de potage, dont elle mangea à discrétion; mais enfin voyant que le bouillon l'étouffoit, Quel malheur pour moi, s'écria-t-elle! j'ai tant bu & tant mangé, j'ai fait si grande chére, qu'il faut que je périsse pour être trop à mon aise.

SENS MORAL.

L'abondance est souvent nuisible, quand on n'en use pas avec discretion. La Moûche de cette Fable est le symbole des personnes voluptueuses qui se livrent aux plaisirs sans aucune règle, & qui ruinent leur santé par les excès. Ces gens là peuvent dire comme la Moûche que l'abondance & la bonne chére faisoit mourir, qu'ils ont tant bu & tant mangé, que leur gourmandise les a remplis d'infirmités & qu'elle a abrégé le cours de leur vie. On voit de ces voluptueux réduits à une telle extrêmité, qu'ils sont hors d'état de jouïr des plaisirs; mais leur volonté est tellement dépravée, qu'ils y demeurent toujours également attachés. Si la nature leur en refuse l'usage, l'habitude leur en augmente le désir; ils meurent dans ces vieilles habitudes; comme la Moûche se noya dans le potage, après s'être bien gonflée de la viande & du bouillon.

Plonge-

Plonge-toi dans les voluptés,
Mais en t'abandonnant à ta concupiscence;
Crains que tes jours précipités
Ne soint l'effet honteux de ton incontinence.

FABLE LXXX.

Du Dieu Mercure & d'un Charpentier.

Un Bucheron coupant du bois dans une forêt sur le bord d'une rivière, y laissa tomber sa coignée. Dans le desespoir où il se vit après cette perte, ne sachant quel conseil prendre, il s'assit sur le rivage & se mit a pleurer amârement. Mercure, qui l'apperçût, eut compassion de sa destinée, & ayant appris le sujet de sa douleur, il lui montra une coignée d'or, & lui demanda si c'étoit la sienne. Le Bucheron lui répondit sincerement, qu'elle ne lui appartenoit pas. Alors Mercure lui en montra une d'argent & lui demanda si c'étoit celle qu'il avoit perdue. Il lui repondit avec la même bonne foi, que non. Enfin Mercure lui en montra une emmanchée de bois, & le Bucheron lui dit, que celle-là lui appartenoit. Le Dieu touché de la probité de ce pauvre homme, lui donna les trois Coignées. Le Bucheron raconta à ses compagnons l'a-

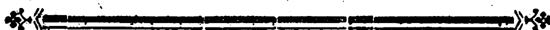
vanture qui venoit de lui arriver. L'un d'eux résolu de tenter une pareille fortune, alla sur le bord de la rivière, & laissa de propos délibéré tomber sa coignée dans le courant, après quoi il s'assit sur le rivage, jettant de hauts cris. Mercure se présenta devant lui & ayant appris la cause de ses larmes, il se plongea dans la rivière & après en avoir tiré une coignée d'or, il lui demanda si c'étoit celle qu'il avoit perdue. Cet homme rempli de joye, lui dit que c'étoit elle en effet. Mercure irrité de l'impudence de ce fourbe, ne lui donna ni la coignée d'or, ni celle qu'il avoit jettée tout exprès dans la rivière.

SENS MORAL.

Dieu est toûjours tout prèt d'assister les gens de bien qui implorent son secours dans leurs peines; mais il s'oppose aux mauvais desseins des méchants. La sincérité du Charpentier fut amplement recompensée par Mercure. Ce pauvre homme, sans se laisser tenter ni éblouïr par l'éclat d'une coignée d'or qu'il lui présenta d'abord, lui avoua ingénument, qu'elle ne lui appartenoit pas. Ce n'est pas sans raison que le sage Esope fait passer Mercure par le lieu où le Bucheron déploroit sa mauvaise fortune & la perte de sa coignée. C'est pour apprendre aux hommes que Dieu est toûjours tout prêt à consoler les affligés & à les secourir dans leurs besoins, quand ils implorent son assistance avec un cœur

cœur droit. Le Bucheron n'avoit perdu qu'une coignée emanchée de bois; Mercure lui en donna une d'or & une autre d'argent, avec l'autre qu'il lui rendit, pour nous donner à entendre, que Dieu fait bien nous recompenser de nos pertes, quand nous avons recours à lui dans nos malheurs.

Ne t'écarte jamais de la droite équité,
Tu recevras le prix que le Ciel te destine;
Qui n'a dans ses projets ni foi ni probité,
Au lieu de réüssir, y trouve sa ruïne.



FABLE LXXXI.

D'un Enfant & de sa Mère.

Un jeune enfant ayant dérobé un livre à l'un de ses compagnons d'étude, le donna à sa mère. Elle prit le livre, sans faire aucune reprimande à son fils; au contraire elle l'embrassa, & lui fit des caresses. Quand il fut devenu plus grand, il s'accoutûma à dérober des choses d'une plus grande conséquence. Ayant été un jour pris sur le fait, on le livra entre les mains de la justice & il fut condamne à la mort. Sa mère le suivoit en pleurent tandis qu'on le conduisoit au supplice. Il demanda permission au Bourreau de lui parler en particulier. Elle approcha son oreille de sa bouche, il la mordit & la lui arracha à belles dents. Sa mère & tous les

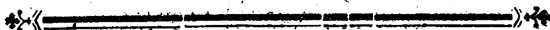
assistans se récrierent & lui reprocherent sa cruauté, lui disant qu'il ne se contentoit pas d'être un vouleur, mais qu'il avoit encore commis une impiété à l'égard de sa mère. C'est élle seule, repliqua-t-il, qui est la cause de mon malheur; car si elle m'eût fait de sérieuses remontrances, lorsque je lui portai la prémière fois un livre que j'avois volé, j'aurois discontinué de le faire & je ne serois pas tombé dans le malheur où je me vois aujourd'hui.

SENS MORAL.

Ceux que l'on ne punit pas d'abord pour de petites fautes, en commèttent de plus grandes dans la suite. De legères punitions faites à propos; peuvent garantir de châtiments plus honteux. Le larcin a toûjours été regardé comme une chose odieuse & infame. Cependant les Lacédémoniens le permettoient pour dresser leurs jeunes gens & pour les accoutumer à être plus déliés & plus souples. Ils croyoient que le bien qu'ils acquéroient en dérobant étoit légitimement acquis. Les autres Républiques ont puni avec rigueur le larcin; mais il y a des voleries d'une certaine espèce, que l'on tolère & qui sont cependant très-punissables; car elles ruinent le Public. Les Anciens ont cru que Prométhée & Mercure ont été les prémiers inventeurs du larcin. Cette créance ne faisoit guère d'honneur au Messager de Jupiter. Ceux qui s'accoutument à voler de petites choses, se licentient insensiblement à en voler de plus considérables, comme Esope le montre dans cette Fable. Si la mère de cet enfant l'eût riprimandé

mandé & châtié d'abord, elle n'auroit pas eu le desespoir & la confusion de lui voir finir tragiquement ses jours par la main d'un Bourreau.

Rien n'est plus dangereux que l'habitude au crime.
Père trop indulgent, qui sans punir ton Fils,
Pendant ses jeunes ans lui laissas tout permis,
Il périt ; c'est toi seul qui l'as mis dans l'abîme.



FABLE LXXXII.

D'un Homme qui avoit deux femmes.

Un Homme nourri dans les délices & qui étoit encore dans la force de son âge, ni trop vieux ni trop jeune, quoique ses cheveux commençassent déjà à grisonner, s'avisa d'épouser deux femmes, dont l'une approchoit de la vieillesse & l'autre étoit encore dans la fleur de la jeunesse. Ils demeuroient tous trois dans la même maison. La plus âgée voulant se faire aimer de son mari, par la proportion de l'âge, lui arrachoit poil à poil tout ce qu'il avoit de cheveux noirs. La plus jeune qui vouloit aussi avoir part à la tendresse de son mari, lui arrachoit de son côté tous les cheveux blans. De sorte que ces deux femmes en continuant chaque jour cet exercice, le rendirent entièrement chauve, & il devint la fable de tout le monde.

SENS MORAL.

On tombe souvent dans de grandes extravagances, par une complaisance aveugle que l'on a pour les femmes. Esope a voulu dans cette Fable nous faire connoître l'aversion qu'il avoit pour la polygamie. Elle étoit fort en usage de son temps & elle a toûjours été tolerée parmi les Orientaux, ou pour satisfaire à l'incontinence de ces Peuples efféminés, ou par une politique mal entendue. Les Peuples mieux réglés se sont contentés d'une femme légitime; mais les Grecs & les Romains ont toléré le divorce pour remédier aux dissensions domestiques & pour empêcher les mauvais effets de l'aversion conjugale. Il est assez difficile qu'un homme qui a plusieurs femmes, puisse avoir long-temps la paix dans sa maison, par l'antipathie de leur humeur; comme cette Fable nous l'apprend. La plus agée arrachoit les poils noirs; la plus jeune arrachoit les blancs; de sorte que cet imbecile époux se vit exposé, par sa sotte complaisance, à la risée de tout le monde. La même chose arrive a peu près dans les ménages, où l'époux est trop dévoué aux caprices de sa femme. Le mariage est la plus sérieuse affaire de la vie & où il est le plus à propos de bien choisir. On se charge en se mariant d'une chaine indissoluble & que la mort seule peut rompre. Voilà pourquoi il faut raisonner long temps, avant que de s'y engager. Un Philosophe disoit assez à propos, que quand on est jeune, il n'est pas encore temps de se marier, & que quand on est vieux, il n'est plus temps. Un homme sur le déclin de son âge & qui épouse une jeune femme, s'expose à de grands chagrins, parce que naturellement une jeune personne ne peut avoir que du dégoût

pour

pour un vieillard; & souvent elle cherche des consolations hors de sa maison. Les soupçons, les défiances, les jalousies sont inséparables de ces sortes de mariages si mal assortis. Ceux qui veulent absolument se marier, doivent au moins chercher de la proportion & de l'égalité, pour ne pas tomber dans le ridicule de l'Epoux, dont il est parlé en cette Fable, & pour ne pas s'exposer à de fâcheux retours.

Ta femme te déplait parce qu'elle est ta Femme,
Tu ne saurois souffrir ses soins officieux.
Quand tu la changerois pourrois-tu changer d'ame?
Une autre également déplairoit à tes yeux.



FABLE LXXXIII.

D'un Laboureur & de ses Enfants.

Un Laboureur fâché de voir la dissension parmi ses enfants & le peu de cas qu'ils faisoient de ses remontrances, commanda qu'on lui apportât en leur présence, un faisceau de baguettes, & leur dit de rompre ce faisceau tout à la fois. Ils firent l'un après l'autre de grands efforts pour en venir à bout, mais leur peine fut inutile. Il leur dit ensuite de délier le faisceau & de prendre les baguettes séparément pour les rompre; ce qu'ils exécuterent sans aucune peine. Alors il leur tint ce discours: Vous voyez, mes enfants, que vous n'avez pu briser ces baguettes,

guettes, tandis qu'elles étoient liées ensemble; ainsi vous ne pourrez être vaincus par vos ennemis, si vous demeurez toûjours unis par une bonne intelligence; mais si les inimitiés vous désunissent, si la division se met parmi vous, il ne sera pas difficile à vos ennemis de vous perdre.

SENS MORAL.

La dissension est capable de ruïner les forces les plus considérables; mais la bonne intelligence les entretient. L'expérience proûve assez, sans qu'il soit besoin d'employer de longs raisonnements pour le montrer, que plus les forces sont unies, moins elles sont faciles à vaincre. Les Etats les plus florissants ont été renversés par les dissensions intestines. Les divisions qui se mirent parmi les Grecs, les assujettirent à une puissance étrangére. La querelle de César & de Pompée abbatit la République Romaine qui étoit alors au comble de sa splendeur & de sa puissance. Sans aller chercher des exemples parmi les Grecs ou parmi les Romains, les ligues & les divisions intestines ont mis la France à deux doits de sa perte. La même chose arrive dans les familles particuliéres. Si la division se mêle parmi les enfants, leur perte est presque inévitable; ils se ruïnent par des procès qui se perpétuentels de père en fils & qui deviennent immortels. Il faut, pour ramener ces sortes de gens à leur devoir, leur mettre souvent devant les yeux le faisceau de baguettes qu'on ne peut rompre, tandis qu'elles demeurent

meurent liées ensemble, & que l'on brise facilement en les prenant l'une après l'autre.

Vos ennemis vous environnent,
Tenez-vous bien unis, vous en triompherez.
A des dissensions vos fureurs s'abandonnent,
Divisez-vous, vous périrez.



FABLE LXXXIV.

De la Nourice & du Loup.

Un Loup tourmenté de la faim couroit de tous côtés, pour chercher quelque proye. Etant arrivé auprès d'une cabane, il entendit un enfant qui pleuroit & sa Nourrice qui lui disoit tout en colère: Taisez-vous, & si vous ne vous appaisez, je vous donnerai à manger au Loup tout à l'heure. Le Loup croyant que la Nourrice parloit sérieusement, attendit long-temps auprès de la porte; mais sur le soir il fut bien étonné lorsqu'il entendit la Nourrice caresser son enfant & qui lui disoit en le flattant: mon fils, si le Loup vient ici, nous le tuerons. Le Loup se retira triste, & disoit en s'en retournant, les gens de cette contrée agissent tout autrement qu'ils ne parlent.

SENS MORAL.

Cette Fable attaque les personnes dont les actions ne sont nullement conformes aux paroles. Ce défaut est considérable & fort incommode dans la société civile; car l'on peut dire que la sincérité est l'ame du commerce, & l'on ne peut faire aucun fond sur ceux qui parlent précisement contre leur pensée & qui apportent tous leurs soins pour bien déguiser leurs sentiments. Peut-être qu'Esope a voulu montrer par cette Fable, qu'il ne faut pas faire un grand fond sur les paroles des femmes. Les Poëtes les comparent souvent à la mer, à cause des changements divers qui arrivent à cet élément. D'autres les comparent aux vents, qui ne peuvent demeurer long-temps dans la même assiette. Quelques uns ont aussi jugé à propos de comparer les femmes à la Lune qui est sujette à tant de vicissitudes. Ils les accusent d'être infideles & inconstantes. Quoique l'ame des femmes soit égale à celle des hommes, cependant elle agit diversement dans les deux sexes, à cause de la diversité des organes. Aussi voit on, à parler en général, que les femmes sont plus foibles, plus timides, plus legères que les hommes, bien que cette régle ne soit pas si universelle, que l'on n'en trouve plusieurs exceptions; car on a vû dans tous les siècles un grand nombre de femmes qui ont égalé les hommes par leur prudence, par la beauté de leur génie, par la grandeur de leur courage & par mille rares qualités. Ainsi quoi qu'Esope ait voulu peut-être taxer les femmes, & leur reprocher leur infidelité & leur incostance, cette peinture n'attaque pas toutes les femmes en général; puisqu'il y en à plusieurs qui ont toutes les perfections nécessaires pour faire un mérite accompli.

Rassure

Rassure ton esprit, perds ces craintes frivoles,
Ce ton d'aigreur doit peu t'inquéter ;
On menace souvent, mais ce sont de paroles,
On ne veut rien exécuter.

FABLE LXXXV.
De la Tortuë & de l'Aigle.

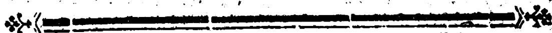
La Tortuë mal satisfatie de sa condition & ennuyée de ramper toûjours à terre, souhaita de devenir Oiseau & pria très instamment l'Aigle de lui apprendre à voler. L'Aigle s'en défendit d'abord, lui représentant qu'elle demandoit une chose contraire à son tempérament; cependant se laissant vaincre par les prières de la Tortuë, il la prit entre ses serres & l'enleva, & l'ayant lâchée au milieu des airs, elle tomba sur une pointe de Rocher, se brisa le corps & mourut de cette chûte.

SENS MORAL.

Ceux qui se laissent entêter par leurs passions & par leur orgueil, & qui méprisent les conseils des Sages, sont souvent punis de leur présomption. Le désir immoderé qu'eut la Tortuë de se voir enlevée jusques dans la région des Astres, est une leçon pour les personnes ambitieuses. Le malheur de la Tortuë doit leur apprendre que ceux qui veulent voler trop haut, font souvent des chûtes très-funéstes.

funestes. Il est certain qu'une haute élévation & une fortune éminente excitent ordinairement l'envie des concurrents, qui ne manquent pas de mettre tout en œuvre pour détruire des gens qui les effacent & pour profiter de leurs débris. Ceux qui étant nés dans une condition obscure & mediocre, se sont elevés par leur savoir faire, deviennent insolents & ne peuvent s'empêcher de faire parroître le mépris qu'ils ont pour ceux qui sont demeurés en chemin & qui n'ont point fait fortune. Cette insolence les fait haïr; & s'ils leur arrive quelque disgrace, ils sont la Fable de tout le monde. Si les hommes faisoient de sérieuses réflexions sur les périls dont les hautes fortunes sont environnées, ils ne les désireroient pas avec tant d'ardeur & ne porteroient pas tant d'envie à ceux qui se sont placés dans ces postes éminens. Qu'ils fassent attention au malheur de la Tortuë, qui périt pour avoir voulu voler troup haut.

N'aspire point à t'elever
Plus haut que ne veut ta naissance.
Le vol est dangereux & celui qui commence,
N'est pas toûjours sûr d'achever.



FABLE LXXXVI.

De Deux Ecrevisses.

Une Ecrevisse faisoit des leçons à l'une de ses petites, pour lui apprendre à bien marcher; elle lui reprochoit qu'elle alloit toûjours de travers & qu'elle ne faisoit aucun pas, sans se détourner à droite ou

ou à gauche. La jeune Ecreviſſe ne fut pas fort touchée des remontrances de ſa mère. Pour toute réponſe, elle lui dit: Ma mère, marchez devant moi & je vous ſuivrai.

SENS MORAL.

Si nous voulons que nos avis ſoient utiles, il faut pratiquer nous-mêmes ce que nous enſeignons aux autres. Cette maxime regarde principalement les pères & les mères; car ils ſont obligés de corriger leurs enfants & de les avertir de leurs défauts; mais leurs corrections & leurs remontrances ne ſervent de rien s'ils ne leur donnent eux-mêmes de bons exemples. Comment pourront-ils leur donner un bon plis & les mettre dans le droit chemin, s'ils font préciſement le contraire de ce qu'ils diſent? Les jeunes gens font beaucoup moins d'attention aux paroles qu'aux actions. Les plus hautes ſpéculations, les plus belles maximes de Morale, les plus beaux préceptes de ſageſſe debités d'un air emphatique, font moins d'effet que les exemples d'une vie vertueuſe. Ainſi ceux qui ſe contentent de donner de bons conſeils à leurs enfants, & qui prétendent les rendre vertueux par de bons diſcours, tandis qu'ils vivent eux-mêmes dans le déſordre, ſe mécomptent. Les pères & les mères, qui donnent de mauvais exemples à leurs enfants, ſont les prémiers auteurs de leur ruïne; car on ſe porte naturellement à imiter ceux que l'on aime & que l'on reſpecte, & l'on ſe croit en quelque manière autoriſé à faire ce qu'ils font. Outre que l'on a encore plus de penchant à imiter le mal que le bien. Il ſemble que les pères & les mères ne ſoient point

en droit de reprocher à leurs enfants les vices où ils tombent, quand ils leur en donnent l'exemple. Ils peuvent leur dire la même chose que les petites écrevisses disoient à leur mère: marchez devant nous & nous vous suivrons.

Tes Enfants vivent mal, mais pourquoi te pleins-tu
De les voir corrompus, fourbes, pleins d'injustice?
S'ils t'avoient vû pratiquer la vertu,
Ils ne marcheroient pas dans le sentier du vice.

FABLE LXXXVII.

De l'âne couvert de la peau d'un Lion.

Un âne ayant trouvé par hazard la peau d'un Lion, s'én couvrit le dos sur le champ & se para de cette dépouille. Les autres bêtes qui le virent en cet équipage & qui le prirent d'abord pour un veritable Lion, en furent allarmées & se mirent à fuir de toute leur force. Le Maître à qui appartenoit l'âne, le cherchoit de tous côtés & fut tout étonné, quand il le vit déguisé de cette sorte. L'âne accourut vers son Maître & se mit à braire; sa voix & ses longues oreilles, qu'il n'avoit point cachées, le firent connoître malgré son déguisement. Son Maître le prit & le condamna à son travail ordinaire.

SENS

SENS MORAL.

Les honneurs que l'on a usurpés injustement & que l'on ne mérite point, ne sont pas de longue durée. L'âne épouvanta d'abord les autres bêtes & les mit en fuite, parce qu'il s'étoit paré de la dépouile d'un Lion; mais ses longues oreilles découvrirent sa fourberie. Cette Fable représente assez naturellement le sot orgueil de ces personnes présomptueuses, qui veulent se faire valoir à la faveur de quelque déguisement; mais quand on les connoît â fond, on les méprise, comme les autres animaux méprisèrent l'âne, quand ils eurent apperçu ses oreilles & qu'ils l'eurent entendu braire. La même chose arrive à peu près à de certaines gens que l'on respecte pour leur magnificene, pour la splendur de leur équipage, pour le grand nombre de Valets qui les environnent; mais quand ils viennent à parler, ils ne disent que des puérilités & des sottises; on ne peut s'empêcher de les regarder avec mépris. C'est ce qui arriva à un grand Seigneur, qui étant entré chez un fameux Peintre de l'antiquité, considéra attentivement plusieurs beaux ouvrages, sans rien dire. Enfin il se mit à discourir à tort & a travers, estropiant les termes de l'Art qu'il plaçoit mal à propos & comme un homme, qui n'avoit nulle teinture des règles de l'Art. Alors le Peintre le regardant avec un sourire moqueur, tandis que tu n'as point parlé, lui dit-il, ton silence m'a fait soupçonner que tu te connoissois en Peinture, mais depuis que tu as voulu parler & que tu as fait connoître ton ignorance, tous mes Eléves te sifflent & se moquent de toi. C'est ainsi que l'âne fut moqué par les autres Animaux & regardé comme un extravangant, quand

ils eurent reconnu que cette peau de Lion, dont il s'étoit paré, n'étoit qu'un ornement emprunté.

Pour cacher ce qu'on a de honteux & de bas,
Souvent d'un beau dehors on prend les apparences.
Quelque endroit mal couvert, où l'on ne songeoit pas,
Se montrant tout à coup, trahit nos espérances.

FABLE LXXXVIII.

De la Grenouille & du Renard.

Une Grenouille ennuyée de son marécage, voulut aller dans les Forêts parmi les autres bêtes & faire publiquement profession de Médecine, se vantant d'effacer, par les connoissances qu'elle avoit en cet Art, la science d'Hippocrate & de Galien. Les autres Animaux la crurent d'abord sur ses paroles; mais le Renard plus fin & plus rusé se moqua d'elle & de son vain savoir. Comment se peut-il faire, lui dit-il, qu'avec une bouche si pâle & si livide, tu connoisses tous les secrets de la Médecine? Si cela est, pourquoi ne te guéris-tu pas la première? Ce trait de raillerie rendit la Grenouille toute honteuse & détrompa les autres Animaux.

SENS

SENS MORAL.

Ceux qui se vantent mal à propos, tombent dans le ridicule, quand on connoît leur extravagance. Cette Fable a été inventée contre les Fanfarons, qui se donnent les qualités qu'ils n'ont pas en effet. S'ils trompent d'abord quelques dupes, on revient bien-tôt de cet étourdissement, quand on veut prendre la peine de les approfondir. Le Renard se moqua de la Grenouille parce qu'elle se vantoit d'être habile dans un Art dont elle n'avoit nulle teinture. La réponse rusée du Renard rompoit toutes les mesures de la Grenouille. Si tu es savante en Médicine, lui dit-il, commence par te guérir toi-même, ton teint pâle & livide est une marque de ta mauvaise santé. C'est une sottise que de se vanter des belles qualités que l'on n'a point en effet; car le Public se détrompe aisement par l'experience. Mais c'est un ridicule outré de se vanter de certains avantages, quand on tombe dans le défaut opposé. Par exemple, si quelqu'un ayant la taille estropiée & contrefaite, se vantoit de l'avoir belle & bien prise. De même que si quelqu'un se vantoit d'avoir une santé parfaite & robuste & de l'embonpoint, avec un teint livide & un visage décharné. C'est sur cela que le Renard fondoit la raillerie qu'il fit à la Grenouille. Puisque tu es si savante en Médecine, lui dit-il, fais sur toi-même l'épreuve de tes rares secrets. Les personnes envieuses de gloire, qui veulent se signaler à quelque prix que ce soit, se rendent méprisables, par les choses mêmes qu'elles font pour acquérir de la reputation. Si la Grenouille avoit voulu demeurer en repos dans son marais, sans se vanter d'être si savante en Médicine, le Renard ne se feroit point moqué d'elle, comme il fit.

Combien de Charlétans nous vantent leurs secrets?
Ce sont remèdes surs pour tous les maux extrêmes;
Mais ils souffrent les leurs en gens sages, discrets,
Ne pouvants se guerir eux-mêmes.



FABLE LXXXIX.

Des deux Chiens.

Un Chien étoit tellement accoutumé à mordre tous ceux qu'il recontroit, que son Maître crut être obligé de lui attacher au coû une sonnette, afin que tout le monde s'en donnât de garde. Le Chien tout fier de ce nouvel ornement, s'imagina que c'étoit une recompense de son courage & de sa vertu & se mit à regarder tous les autres Chiens avec mépris. Il y en avoit un parmi eux, que son âge & ses services rendoient réspectable. Mon ami, lui dit-il, tu ne prens pas garde que cette sonnette est plutôt une marque de la méchanceté de tes mœurs, que la recompense de ta vertu.

SENS MORAL.

Le Peuple prend quelquefois pour marque d'honneur, ce qui est plutôt une marque d'infamie. Les hommes ne connoissent pas bien distinctement ce qui mérite de véritables louanges, ils méprisent l'avare & le poltron; mais ils louent le téméraire &

& le prodigue, quoique la ſeule vertu ſoit digne de louanges. On a cru pendant quelque temps qu'il étoit glorieux de ſe battre contre tous venants, & que c'étoit la dernière infamie de refuſer un duel; on eſt revenu de ces préjugés, & des honnêtes gens ſe ſont entierement guéris de cette frénéſie. C'eſt une choſe glorieuſe de hazarder ſa vie pour le ſervice du Prince & pour la défenſe de l'Etat; mais c'eſt un vice de faire le petit tyran, penſant faire le brave, & de ſe rendre redoutable par ſes cruautés. C'eſt en quelque façon imiter le Chien de la Fable, qui ſe croyoit bien honoré de ſon collier & de ſa ſonnette, qu'il regardoit comme des marques de ſa valeur, quoique ce fuſſent plutôt des marques de ſa férocité.

Tu te fais redoûter, & tout bouffi d'orgueil,
Tu prétents qu'en bravoure aucun ne te ſurmonte;
Mais où tu mets ta gloire, apprehende un écueil,
Tu peux t'y briſer avec honte.

FABLE XC.

Du Chameau.

Le Chameau croyant ſa condition malheureuſe, de ſe voir expoſé ſans aucune défenſe à ſes ennemis, pria très-inſtamment Jupiter de lui donner des cornes comme au Taureau, pour lui ſervir en même temps d'ornement & de défenſe. Jupiter ſe moqua de la ridicule prière du Chameau. Non ſeulement il ne lui

donna pas les cornes qu'il demandoit, mais même il lui accourcit les oreilles, pour le rendre encore plus difforme.

SENS MORAL.

Dieu n'exauce point les prières déraisonnables, & il est inutile de fatiguer le Ciel par des vœux extravagans. Ce fut par un désir déréglé que le Chameau souhaita d'avoir des cornes, puisqu'il n'est point fait pour les attaques, ou pour les combats, comme le Taureau. Ce souhait tourna entièrement au desavantage de celui qui le forma; car non seulement il n'obtint pas ce qu'il demandoit, mais même il fut privé de ce qu'il avoit. C'est ainsi que les personnes ambitieuses, qui ne mettent point de bornes à leurs désirs & qui ne sauroient se contenter de ce qu'elles possédent, se voyent quelquefois dépouillées, en punition de leur avidité. L'exemple du Chameau qui demanda à Jupiter de lui donner des cornes, quoiqu'elles ne lui convinssent nullement, doit apprendre aux hommes à régler leurs désirs selon leur état, & à ne point demander à Dieu des choses inutiles ou pernicieuses. Combien de gens font des vœux pour obtenir des richesses & des honneurs qui les corromproient s'ils les avoient obtenus?

Prens garde que ton cœur ne cede
A l'ardeur de te faire un sort plus glorieux,
Qui cherche à trop avoir, loin de s'en trouver mieux,
N'obtient rien & souvent perd tout ce qu'il possède.

FABLE XCI.

Des deux Amis & de l'Ours.

Deux Voyageurs faiſant chemin enſemble, apperçurent un Ours qui venoit droit à eux. Le prémier qui le vit monta bruſquement ſur un arbre & laiſſa ſon compagnon dans le péril, quoiqu'ils euſſent été toujours liés juſqu'alors d'une amitié fort étroite. L'autre qui ſe ſouvint que l'Ours ne touchoit point aux cadavres, ſe jetta par terre tout de ſon long, ne remuant ni pieds, ni mains, retenant ſon haleine & contrefaiſant le mort le mieux qu'il lui fut poſſible. L'ours le tourna & le flaira de tous côtés, & approcha ſouvent ſa hure de la bouche & des oreilles de l'homme qui étoit à terre; mais le tenant pour mort, il le laiſſa & s'en alla. Les deux voyageurs s'étant ſauvés de la ſorte d'un ſi grand péril & des griffes de l'Ours, continuerent leur voyage. Celui qui avoit monté ſur l'arbre demandoit à ſon compagnon, en chemin faiſant, ce que l'Ours lui avoit dit à l'oreille, lorſqu'il étoit couché par terre. Il m'a dit, repliqua le Marchand, pluſieurs choſes qu'il ſeroit inutile de vous raconter, mais ce que j'ai bien retenu, c'eſt qu'il m'a

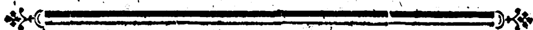
averti de ne compter jamais parmi mes amis que ceux dont j'aurai éprouvé la fidelité dans ma mauvaise fortune.

SENS MORAL.

Il est difficile de discerner le véritable ami du faux ami, si l'on ne mêt sa fidélité à l'épreuve durant l'adversité; car de même que le crêuset éprouve l'or, ainsi la mauvaise fortune fait connoître les amis plutôt par les effets que par les paroles, qui sont toûjours incertaines & équivoques; mais les effets sont des cautions bien plus sûres. Il n'est pas étonnant de voir des gens qui nous caressent & qui nous flattent, tandis que notre bonne fortune nous met en état de leur rendre de grands services. Ce n'est pas notre personne qu'ils aiment; c'est notre crédit. On les connoît en peu de temps, si nous tombons dans l'adversité; car alors ils nous tournent le dos & ne font pas semblant de nous connoître. L'interêt autant que l'amitié, avoit joint les deux Marchands, dont il est parlé dans cette Fable. Le péril où ils se trouvèrent à la recontre de l'Ours, fit connoître que cette amitié n'étoit pas bien sincére, ni bien solide; car l'un d'eux se sauva promptement sur un arbre & laissa son Compagnon exposé à la Furie de l'Ours, sans se soucier de le défendre. Aussi l'autre lui dit fort à propos, que l'Ours l'avoit averti de ne se fier qu'à ceux dont il auroit long-temps éprouvé l'amitié, & de ne se mettre jamais en voyage avec des lâches que les périls étonnent. Ce que fit le Voyageur en laissant son ami exposé aux griffes & à la gueule de l'Ours, est une peinture de ce qui arrive à ceux qui laissent leurs amis en proye aux Grands qui les persécutent inju-

injustement. Ils n'ont pas le courage de s'opposer à cette injuste puissance, de peur que la perte de leurs amis n'entraîne la leur après qu'ils se seront hautement déclarés pour leurs interêts.

Un ami fidèle est bien rare.
Si la prosperité nous lie avec quelqu'un,
Dès qu'il est malheureux, il devient importun,
L'adversité nous en separe.



FABLE XCII.

Des deux Pots flottans sur l'eau.

Le courant de l'eau entraîna par hazard deux Pots, dont l'un étoit de terre & l'autre de fer. Le Pot de terre évitoit avec de grandes précautions l'approche & la racontre du Pot de fer, qui lui dit par une espèce de reproche, qu'apprehendez-vous? Ie n'ai nulle envie de vous nuire, ni de vous faire aucun mal. Je le sai bien, repliqua le Pot de terre; ce n'est nullement vôtre mauvaise volonté que je redoute; mais si l'impétuosité de l'eau m'approche de vous, je suis perdu. Voilà pourquoi il vaut mieux que je m'éloigne, pour me mettre en sûreté.

SENS MORAL.

Il est toûjours dangereux de s'accoster d'un plus grand & d'un plus fort que soi, & c'est un assemblage mal assorti que celui des Grands & des Petits.

Petits. Si l'union vient à se rompre, les petits demeurent pour l'ordinaire accablés sous la puissance des Grands; la fin d'une pareille société se termine toûjours au desaventage des plus foibles. C'est sur cela que les Philosophes on dit, qu'il n'y a point d'amitié plus solide & plus constante que celle qui s'établit entre les égaux. Il est rare de trouver jamais de véritable amitié entre le Prince & les sujets, à cause de l'inégalité du rang; ou entre des personnes trop élevées au dessus des autres. Il faut craindre, comme craignoit le Bot de terre, que cette union ne se termine mal.

Ne fai rien qui t'engage à former un débat
Avec les Puissans de la terre;
Le plus foible toûjours sous le plus fort s'abbat,
Le fer brise aisément le verre.

FABLE XCIII.

D'un Taureau & d'un Bouc.

Un Taureau vivement poursuivi par un Lion, voulut se refugier dans la caverne d'un Bouc, qui se présenta fierement à la porte & en refusa l'entrée au Taureau. Tu ne me recevrois pas avec cette insolence, dit le Taureau au Bouc, si le Lion plus fort, ou plus furieux que toi, ni moi, n'étoit à mes trousses. Sans cela je te ferois connoître à tes dépents, combien les cornes du Taureau sont plus dangereuses que celles du Bouc.

SENS

SENS MORAL.

Les lâches prennent leur temps pour insulter aux autres, quand ils les voyent dans le malheur, & hors d'état de se défendre. C'est l'effet de la lâcheté la plus basse & la plus criminelle; cependant elle est assez ordinaire dans le monde. Les disgraciés non seulement sont abandonnés de ceux de leur connoissance; ils en sont même souvent insultés & persécutés. La mauvaise fortune est regardée comme un crime par la plûpart des gens, on fuit les malheureux comme s'ils étoient pestiferés, & ce n'est pas là l'un des moindres maux de leur disgrace. Ce n'est pas sans raison qu'Esope a choisi le Bouc, qui est un animal fort méprisable, pour faire insulte au Taureau. En effet, il n'y a que des ames mal faites qui ayent la lâcheté d'insulter aux malheureux, que leur mauvaise fortune met hors d'état de se pouvoir défendre; ils n'auroient garde dans un autre temps de leur rendre de mauvais offices. Mais les personnes généreuses ne tombent point dans ces bassesses & en sont entiérement incapables.

N'accable point un malheureux,
Qui cherche ton secours dans un besoin extrême.
Pour adoucir son destin rigoureux,
Fais ce que tu voudrois que l'on fit pour toi-même.

FABLE

FABLE XCIV.

Du Singe & de ses Enfants.

Jupiter fit un jour assembler tous les Animaux devant son tribunal, pour examiner lequel d'entr'eux auroit de plus beaux enfants. Toutes les Bêtes obeïrent à cet ordre. Les Oiseaux y vinrent; les Poissons parurent hors de l'eau pour voir décider cette question. Le Singe s'y rendit le dernier de tous. Toutes les Bêtes, en voyant les fesses ridicules des petits Singes, firent de grands éclats de rire. Vôtre jugement, dit le Singe, ne décidera pas en cette matière; c'est à Jupiter à determiner, & c'est à lui qu'appartient de donner le prix de la beauté à qui le méritera le mieux. Je trouve dans mes petits tant d'agréments, qu'ils me semblent dignes d'être préferés à tous les autres. Jupiter même, avec tout son sérieux & toute sa gravité, ne put s'empecher de rire, lorsqu'il entendit ce petit discours du Singe, qui paroissoit charmé de la beauté & de la bonne grace de ses petits.

SENS

SENS MORAL.

Les Pères & les Mères voyent par d'autres yeux la laideur & la difformité de leurs enfants, & ils sont moins touchés de leurs défauts que les personnes indifférentes. L'amour auveugle qu'ils leur portent, fait sur leur esprit le même effet que le microscope fait sur les yeux; il grossit les objets. Les moindres perfections de leurs enfants leur paroissent des talents rares, & si ils ont quelque agrément dans leur personne, ils les croyent beaux comme des Astres. C'est une foiblesse dans les Pères & ils s'en peuvent d'autant moins guérir, qu'ils ne s'en apperçoivent pas eux-mêmes. Les Icteriques croyent que tous les objets sont jaunes, à cause d'une humeur jaune qu'ils ont répandue dans la prunelle de l'œil. Les personnes que nous aimions nous paroissent bien plus accomplies que les personnes indifférentes, parce que l'amour est fondé sur l'éstime. Voilà ce que fait la prévention des Pères & des Mères à l'égard de leurs enfants, & la raison pourquoi ils les trouvent si jolis & si aimables, quoiqu'ils n'ayent ni agrément, ni mérite. C'est ce qu'Esope a dépeint ingénieusement dans la Fable du Singe, qui trouve ses petits beaux & bien faits, quoiqu'ils soient peut-être les plus ridicules de tous les animaux.

A chérir tes enfants la nature te porte,
Mais crains de prendre d'eux des sentiments trop hauts;
Ton amitié les perd, quand elle est assez forte
Pour te déguiser leurs défauts.

FABLE XCV.

Du Paon & de la Grue.

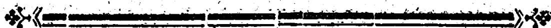
Le Paon étant dans un repas avec la Grue, faisoit la roue & étaloit ses plumes avec beaucoup de faste; il méprisoit la Grue, & se mettoit infiniment au dessus d'elle. Que tu es laide, lui desoit-il d'une manière insolente & que la beauté de mon plumage est agréable! Mais la Grue, pour confondre la vanité du Paon, se mit à voler & lui dit en l'insultant: que je suis légère & que tu es pésant!

SENS MORAL.

Il est ridicule de se vanter de belles qualités naturelles que nous avons & de mépriser ceux qui ne sont pas si bien partagés que nous. La nature a donné à chaque Animal des talents particuliers pour la perfection de son être. L'Aigle a la force en partage; les Oiseaux de proye volent avec une rapidité & une légèrete incroyable; le Rosignol charme par la beauté de son chant; le Paon par la variété de son plumage; mais il ne devoit pas pour cela s'enorgueillir, ni mépriser la Grue; car si ses plumes sont moins belles que celles du Paon, elle vole avec bien plus de légèreté que lui. Voilà ce qui doit apprendre aux hommes à ne se point glorifier s'ils ont quelques rares qualités; bien moins doivent-ils mépriser les autres, quoiqu'ils les croyent moins parfaits; car chacun a ses talents particuliers, & ainsi ce qui manque d'un côté est remplacé par un

un autre endroit. Ce n'est pas la marque d'un grand mérite, que d'avoir beaucoup de vanité. Ces personnes si orguellieuses, qui se mettent à si haut prix, qui se croyent uniques en leur espèce & qui se vantent à tout propos, sont souvent bien éloignées de leur compte; leurs rares qualités sont balancées par des défauts essentiels, qui en diminuent le prix. Ceux qui n'ont pas des talents rares, ou un génie sublime, ne doivent pas être méprisés pour cela; car ils ont d'autres perfections plus utiles & plus nécessaires pour la societé civile. La beauté du plumage du Paon est une perfection stérile & qui n'est pas d'une grande ressource, & il avoit grand tort de mépriser la Grue, qui est à la vérité moins belle; mais en récompense elle vole avec plus de légèreté.

Ne t'enorgueillis point sur quelque qualité,
Qui paroit en toi sans égale;
Regarde tes défauts, & si ta vanité
Ne t'aveugle point trop, vois ce qui te ravale.



FABLE XCVI.

Du Tigre & du Renard.

Un Chasseur armé de traits & de fléches, qu'il lançoit de tous côtés avec beaucoup d'adresse, faisoit à toute outrance la guerre aux Animaux, qui fuyoient devant un ennemi si rédoutable & qui n'osoient tenir la campagne. Le Tigre, plus fier & plus hardi que les autres, se présenta

& promit de faire tête lui seul à leur ennemi commun. Le Chasseur lança avec roideur une fléche qui atteignit le Tigre. Il se mit à jetter de hauts cris & à regarder de tous côtés pour reconnoître l'auteur de sa blessure. Le Renard vint au devant du Tigre, & lui demanda, qui avoit eu l'audace de blesser un animal si fier & si courageux? Je ne sai, répondit le Tigre; mais je sens bien à ma blessure que elle vient d'un homme qui a beaucoup de foroe & de vigueur.

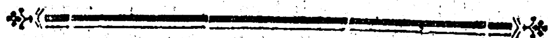
SENS MORAL.

La témerité des audacieux est souvent punie. Ceux qui se confient trop dans leurs propres forces, se tiennent moins sur leurs gardes & sont surmontés par d'autres, moins forts. La victoire est souvent l'effet de la prudence, plutôt que de la force. Les ruses & les finesses sont permisses à la guerre & contribuent quelque fois au gain des batailles, autant que le courage & la valeur. C'est par là que des armées nombreuses sont défaites par des autres bien inférieures en nombre. Nous en avons un bel exemple dans la personne du fameux Scanderbeg, qui n'ayant qu'un champ volant de dix mille hommes, a toûjours désolé & battu les Armées du Grand Seigneur. Alexander le Grand, avec trente mille hommes, défit Darius qui trainoit un million de soldats à sa suite. Le Tigre est plus fort qu'un homme seul. Voilà pourquoi celui que fait parler Esope en cette Fable, se vantoit de pou-

voir

voir terminer sans aucun secours, la guerre qu' un Chasseur faisoit aux Animaux; mais ce Chasseur rusé se prévalant de son adresse, & se précautionnant contre les approches & la fureur du Tigre, ne combattoit que de loin à coups de traits & de fléches, dont il le blessa enfin & le mit hors de combat.

Avec tes ennemis tu ne veux point de paix.
En cent occasions tu nous as fait connoître
Qu' aucun autre en valeur ne t' égala jamais;
Mais dans quelqu' une enfin crains de trouver ton
Maître.



FABLE XCVII.

Des Taureaux & du Lion.

Quatre Taureaux résolurent de se liguer ensemble pour leur conservation réciproque & de ne se séparer jamais les uns des autres, pour être toûjours en état de se secourir mutuellement. Le Lion, qui les voyoit paître les uns auprès des autres, n' osa jamais les insulter, quoiqu' il se sentit extrêmement pressé de la faim. Mais pour les vaincre plus aisément, il crut qu' il devoit les separer par de specieux prétextes, afin de les attaquer séparément. Cet artifice lui réuissit & il devora les quatre Taureaux les uns après les autres.

SENS MORAL.

Les forces unies sont d'une grande résistance ; pour les vaincre il faut les séparer. Cette maxime est un grand usage dans les Ligues offensives & défensives, qui se font pour résister à un Prince trop puissant, qui pourroit aisément envahir les Etats voisins, s'ils ne se sécouroient les uns les autres & s'ils ne se ténoient étroitement unis par les liens d'une bonne intelligence. Le grand soin de ce Prince, est de désunir ces petits Etats & de jetter entre eux des semences de jalousie ; car sitôt que cette bonne intelligence est rompue, il les ruïne sans peine les uns après les autres & il les assujettit à sa puissance. C'est ce qu'Esope a voulu signifier dans la Fable des quartres Toureaux que le Lion ne put jamais vaincre, & qu'il n'osa même attaquer, tandis qu'ils démeurèrent unis ; mais quand il les eut séparés par de belles promesses, il les égorgea sans résistance.

La Concorde est un fort lien,
Qui nous met à couvert d'une lâche entreprise.
Quand on peut la garder, on ne doit craindre rien ;
On périt quand on se divise.



FABLE XCVIII.

Du Sapin & du Buisson.

Le Sapin régardant avec mépris le Buisson, se vantoit de sa hauteur & de ce qu'on le choisissoit pour être employé à la structure des Palais des Princes, à faire les mâts des grands vaisseaux, & il réprochoit au Buisson de n'être bon à aucun usage.

usage. Le Buisson répondit modestement au Sapin, que les grands avantages, dont il se vantoit avec tant d' orgueil, l' exposoient à des grands malheurs; car le Bucheron le met en pièces sans miséricorde, & le jette par terre à coups de coignée, au lieu que le Buisson vit en sûreté dans une condition plus obscure.

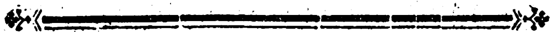
SENS MORAL.

Ceux qui croyent avoir un mérite sublime, ne doivent pas mépriser les autres qui n' ont qu' un mérite médiocre. La fortune éléve bien haut de certaines gens, pour leur faire faire une chûte plus éclatante. Sur ce principe, la médiocrité des biens est quelque fois préférable à des grandes richesses, à cause des périls où l' on est exposé dans l' opulence. Ce qui est incomprehensible, c' est que les plus riches ne sont pas encore contens. Voilà pourquoi on les compare fort à propos aux hidropiques, qui ne peuvent éteindre la soif qui les brûle & qui rédouble à mésure qu' ils boivent davantage. L' un des appanages de la grande fortune est l' orgueil & la dissolution; au lieu que dans la médiocrité on a des sentiments plus humbles & plus modestes. Esope introduit le Sapin qui se vante de sa hauteur & des autres avantages que la nature lui a donnés; au lieu que le Buisson vivant dans l' obscurité, se contente de réprocher à l' autre, que si la nature l' a mieux partagé, il est aussi exposé à de grands révers, puisqu' on le coûpe & qu' on le met en pièces, pour les différents usages à qui on le trouve propre; au lieu qu' on laisse le Buisson sans lui

 faire

faire aucun outrage, parce qu' en effet l' on n' en peut pas tirer de grands secours.

Songe que tout est périssable.
Vivre tranquillement, c' est tout ce qu' il nous faut ;
Un état médiocre est souvent préférable
A ces rangs élevés d' où l' on tombe de haut.



FABLE XCIX.

D' un Pêcheur & d' un petit Poisson.

Un Pêcheur ayant pris un petit Poisson, dont le goût est très-agréable, résout de le manger. Ce petit animal, pour se tirer des mains du Pêcheur, lui répresentoit qu' il devoit lui donner le temps de croître & le prioit très instamment de le relacher, lui promettant de revenir de son bon gré mordre à l' hameçon au bout de quelque temps. Il faudroit que j' eusse perdu l' esprit, lui répliqua le Pêcheur, si je me fioit à tes promesses, & si sous l' esperance d' un bien futur & incertain, je me privois d' un bien présent & assuré.

SENS MORAL.

C' est une grande imprudence de se priver d' un bien que l' on possède, quelque peu considérable qu' il soit, pour en avoir un autre plus grand, à l' avenir, mais dont le succès est incertain. Cette maxime est assez généralement reçue de tous les hommes. Ils ont assez de peine à se priver d' un gain

gain assûré, quoiqu'il soit médiocre, par l'espérance d'un bien plus considérable, mais qui est douteux. Ainsi le Pêcheur ne se laissa nullement persuader par la harangue du petit Poisson qu'il venoit de prendre, & il avoit raison d'en user de la sorte; car il valoit mieux qu'il le mangeât, tout petit qu'il étoit, que d'attendre qu'il fût devenu plus gros, puisque le Pêcheur n'étoit pas assûré de le reprendre une seconde fois. Voilà une bonne instruction pour ceux qui se nourrissent de vaines espérances, & qui se privent par leur faute d'un bien qu'ils ont entre les mains.

Ce qui te paroît sûr, doit seul te mettre en peine;
Il n'est pas d'un esprit bien sain
De quitter un profit certain,
Pour une espérance incertaine.

FABLE C.

De l'Avare & de l'Envieux.

Jupiter voulant connoître à fond les sentiments des hommes, envoya Apollon sur la terre, pour sonder leurs inclinations. Il rencontra d'abord un Avare & un Envieux. Il leur dit de la part de Jupiter, qu'il avoit ordre de leur accorder tout ce qu'ils lui demanderoient, à condition que le second auroit le double de ce que le prémier auroit démandé. Cette circonstance fut cause que l'Avare ne put jamais se résoudre à rien démander, dans

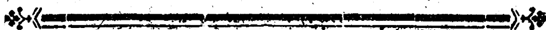
l'appréhension qu'il eut que l'autre ne fût mieux partagé que lui; mais l'Envieux demanda qu'on lui arrachât un œuil, afin qu'on arrachât les deux yeux de l'Avare, selon les conventions d'Apollon.

SENS MORAL.

Cette peinture suffit pour faire connoître combien l'avarice & l'envie sont des vices détestables. Ils vont assez souvent ensemble; car ceux qui aiment passionnément les richesses, régardent ordinairement avec un œil d'envie ceux qui les possèdent. L'avarice est une passion démesurée d'avoir de bien, par une appréhension souvent mal fondée d'en manquer à l'avenir. Les Philosophes ont rémarqué que les flegmatiques & les mélancoliques sont plus enclins à l'avarice que les autres hommes, parce qu'ils sont plus sujets à la peur. Cette même raison régarde aussi les vieillards, qui sont plus timides & plus prévoyans, & qui craignent toûjours de manquer du nécessaire, quoiqu'ils régorgent de biens; mais si les hommes vouloient se contenter précisément du nécessaire, ils n'auroient pas besoin de tant se tourmenter pour faire de grands amas. La nature demande peu de chose; l'abondance lui est plus nuisible que profitable. Les prémiers hommes, qui ne se nourrissoient que de glands & de lait, & qui se couvroient de peaux de Moutons mal apprétées vivoient des siècles entiers. Ce qui est à rémarquer dans la Fable de l'Avare & de l'Evieux, c'est que le prémier ne voulut faire aucun souhait, quelque avantageux qu'il lui pût être, & que l'autre aima mieux qu'on lui crévât un œil, pour avoir le plaisir cruel de voir créver les deux yeux à son concurrent.

rent. A quel excès de bazarrerie & de cruauté les passions peuvent-elles porter les hommes!

L'avidité d'avoir est un mal sans remède
L'avare n'est jamais content de son destin;
Il se sent rongé de chagrin;
De tout ce qu'un autre possède.



FABLE CI.

De l'Enfant & de l'Avare.

Un enfant pleuroit auprès d'un puits & donnoit des marques d'une grande douleur. Un Avare qui passoit par là, s'approcha de lui & lui demanda le sujet de ses larmes & pourquoi il s'affligeoit de la sorte. Que je suis malheureux, répondit cét enfant en pleurant toûjours de plus en plus! J'avois une cruche d'or, qui vient maintenant de tomber dans le puits, parce que la corde s'est rompue. L'avare aveuglé par sa convoitise, ne s'avisa point de démander à l'enfant d'où il avoit apporté cette cruche d'or, ni comment elle lui étoit tombée entre ses mains. Sans balancer davantage, il quitte ses habits, & descend dans le puit, où il ne trouva point la Cruche d'or, dont l'enfant lui avoit parlé; mais il fut bien plus surpris, lorsqu'étant sorti du puits il ne trouva point ses habits que l'Enfant avoit emportés &

qu' il avoit cachés dans la Forêt voisine, où il s'étoit sauvé.

SENS MORAL.

Ceux qui désirent le bien d' autrui, perdent quelque fois leur propre bien, en voulant s'approprier ce qui ne leur appartient pas. Il arrive assez souvent, que les trompeurs qui usent de mauvaises finesses & de supercherie, sont eux-mêmes trompés: comme il arriva à l'avare de cette Fable, qui croyant contre toute vraisemblance qu' une Cruche d' or étoit tombée dans un puits, quitta ses habits, pour l' y aller chercher; mais c' étoit un leurre qu' un enfant lui donnoit pour se moquer de lui & pour lui joûer le tour qu' il lui joûa dans la suite. Cet exemple montre que les enfants sont rusés & méchants, dès leur prémier âge, & qu' ils sont très-susceptibles de toutes sortes d' impressions. Pour peu qu' ils voyent pratiquer le mal, ils s'y laissent aisément entrainer. Les passions croissent avec eux, comme les chiffres, que l' on a tracés sur l' écorce des arbres, croissent à mesure que les arbres se fortifient. Les enfans se tournent au bien ou au mal, selon les impressions qu' on veut leur donner. C'est comme une cire molle entre les mains de ceux qui ont soin de leur éducation. Si ceux qui les gouvernent sont vicieux, ils prennent la teinture de leurs vices. Au contraire, si on ne leur montre que de bons exemples, ils prennent le pli qu' on leur donne.

La plûpart des enfants sont remplis d' innocence,
Leur âge est un rempart contre l' iniquité,
Et qui veut abuser de leur simplicité,
Voit souvent le succès tromper son espérance.

FABLE

FABLE CII.

D'un Lion & d'une Chévre.

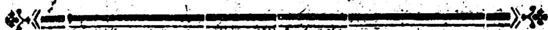
Un Lion ayant apperçu une Chévre qui broutoit sur le haut d'un Rocher. Que ne descens-tu dans la pleine, lui dit-il, où tu trouveras en abondance le thim & les saules verdes que tu mangeras à ta discrétion? Quitte ces lieux secs & stériles & viens en pleine campagne. Je te suis fort obligée, lui répondit la Chévre, du bon avis que tu me donnes; mais ton intention me paroît suspecte & je ne crois pas que tu me parles sincèrement.

SENS MORAL.

Il n'est pas de la prudence de préférer l'agréable à l'utile, & il arrive assez souvent que l'amour des plaisirs plonge dans de grands malheurs, ceux qui les cherchent avec trop d'emportement. Le Conseil que le Lion donnoit à la Chévre de venir en pleine campagne, où elle trouveroit des herbes plus agréables & en plus grande abondance que sur la pointe des Rochers ou elle broutoit, étoit un conseil interessé. Le Lion se soucioit fort peu que la Chévre vint paître dans un bon pâturage; son intention étoit de la dévorer & il étoit au desespoir de la voir hors des atteintes de ses griffes? Elle ne fit pas semblant d'entendre ce que le Lion lui disoit, & elle ne jugea point à propos de s'approcher de lui. C'est ainsi qu'il en faut user à l'égard de ceux qui nous donnent de mauvais conseils, sous prétexte

prétexte d'être dans nos interêts. Il faut tâcher de pénétrer dans leur intention, pour découvrir les motifs secrets qui les engagent à parler comme ils font. Ce que le Lion disoit à la Chévre paroissoit assez obligent, en lui montrant un bon pâturage où elle auroit trouvé toutes sortes d'herbes en abondance; mais les ongles, les dents, le poil hérissé, la mine menaçante du Lion, tout cela fit peur à la Chévre. Cet exemple nous apprend à nous défier des ennemis cruels, qui empruntent le langage des véritables amis, pour faire donner dans le piège qu'ils ont dressé. Quand on commence à s'en défier, on se tient plus aisément sur ses gardes & l'on prend tant de précautions pour s'en garantir, que toutes leurs finesses & leurs mauvais conseils deviennent inutiles.

Ce conseil paroit bon, mais enfin examine,
Quel motif te l'a fait donner.
S'il vient d'un ennemi, tu dois le supçonner;
Il tend sans doute à ta ruine.



FABLE CIII.

De la Corneille & de la Cruche.

La Corneille ayant soif, trouva par hazard une Cruche où il y avoit un peu d'eau; mais comme la Cruche étoit trop profonde, elle n'y pouvoit atteindre, pour se desaltérer. Elle essaya d'abord de rombre la Cruche avec son bec; mais n'en pouvant venir à bout, elle s'avisa d'y jet-

ter

ter plusieurs petits cailloux, qui firent monter l'eau jusqu'au pord de la Cruche. Alors elle but tout à son aise.

SENS MORAL.

On obtient par sa sagesse & par sa bonne conduite, ce que l'on n'auroit pu obtenir par la violence & par la force. La nécessité fait trouver des inventions ausquelles on ne penseroit jamais, si l'on ne se trouvoit pas dans ces conjonctures fâcheuses. Ce que fit la Corneille en cette occasion & ce que font encore à peu près de semblable plusieurs animaux, a fait dire à quelques Philosophes, que les bêtes raissonnoient & qu'ils tiroient des conséquences. Esope les faits parler pour instruire les hommes & pour leur apprendre la morale & la véritable sagesse. Ce que l'on peut remarquer à l'avantage des animaux, c'est la merveilleuse prévoyance qu'ils ont pour leur conservation & pour tout ce qui régarde leur manière de vie, ou pour perpétuer leur espèce; les soins qu'ils pennent de leurs petits, l'ardeur avec laquelle ils les défendent: mais on peut attribuer tout cela à l'instinct de leur nature, sans qu'il soit nécessaire qu'ils raisonnent, ou qu'ils tirent des conséquences. Les plantes germent dans la terre; la digestion se fait dans notre estomac; le chyle & le sang se distribuent dans les veines, sans que l'ame en ait aucune connoissance & sans qu'elle le puisse empêcher; car tout cela se fait méchaniquement, & par la force des ressorts & de la machine. Peut-être que ce qui a donné occasion de penser que les bêtes raisonnoient, c'est que Pythagore ayant publié par toute l'Italie son sentiment sur la métempsycose, il ne fut pas difficile de faire

fair croire que les bêtes raisonnoient, depuis que l'on crut que les ames des hommes passoient dans leurs corps. Ésope étoit en cela du sentiment de Pythagore; mais n'en déplaise à ces deux grands hommes, il y a long-temps qu'on est revénû de ces réveries & l'on ne croit pas en ces siècles-ci que les bêtes raisonnent ou tirent des conséquences, ni qu'elles distinguent le vrai d'avec le faux. On les a terriblement dégradé depuis que quelques Philosophes modernes ont publié que les bêtes ne vivent pas, qu'elles ne voyent, & qu'elles n'entendent rien; qu'elles ne sentent point de douleur quand on les bat, ou quand on les écorche; que ce sont des automates & des machines un peu plus parfaites que les montres, parce qu'elles sont d'un plus excellent ouvrier. Cette opinion diminue beaucoup le prix de ce que fit la Corneille, en jettant des cailloux dans la Cruche, pour faire rémonter l'eau jusqu'au bord, afin qu'elle pût boire avec plus de facilité.

N'en desespère point; la chose est difficile,
Mais quoique l'obstacle soit grand,
Avec un peu d'adresse, il n'est si mal habile
Qui ne se tire bien de ce qu'il entreprend.



FABLE CIV.

Du Laboureur & du Taureau.

Un Laboureur avoit dans son étable un Taureau indocile, qui ne pouvoit souffrir le joug, ni être lié; mais pour l'empêcher de frapper de ses cornes, comme

comme il avoit accoutumé de faire, il s'avisa de les scier fort près du crâne & l'attacha à une charrue, dont il tenoit le manche. Le Taureau ne pouvant plus frapper de ses cornes, pour se venger en quelque façon de son Maître qui l'avoit mis sous le joug, lui remplissoit la bouche & les yeux de poussière, qu'il faisait voler avec sa tête & ses pieds.

SENS MORAL.

Les naturels indociles & revèches ne se peuvent guére corriger, quelques soins que l'on prenne pour les réduire. Ceux qui sont accoutumés à mener une vie libre, & qui ont contracté une certaine habitude de libertinage, se revoltent quand on veut les réduire à mener une vie plus régulière. C'est ce qu'on rémarque principalement dans les enfants, à qui on laisse prendre un peu trop de liberté dans leur prémière jeunesse. On a toutes les peines du monde à les faire rentrer dans leur dévoir, quand on veut les réduire & les obliger à se captiver davantage. Le Laboureur dont il est parlé dans cette Fable, fut obligé de couper les cornes de son Taureau, pour le rendre plus docile & pour le mettre sous le joug; encore regimboit-il autant qu'il pouvoit, & il faisoit tous ses efforts pour rompre les liens qui l'attachoient malgré lui à la charrue. C'est ainsi que la jeunesse indocile employe toutes sortes d'efforts, pour s'affranchir d'un joug qui lui pése; mais ceux qui ont le soin de la conduire, ne doivent jamais se relâcher de leur exactitude & de leur sévérité.

Il est des esprits indociles,
Que rien ne peut ni dompter ni fléchir.
C'est un joug bien terrible & dont les plus habiles,
Avec tout leur savoir, ont peine à s'affranchir.

FABLE CV.

Du Satyre & du Paysan.

Un Paysan ayant rencontré dans une Forêt un Satyre demi-mort de froid, le conduisit dans sa maison. Le Satyre voyant que ce Paysan souffloit dans ses mains, lui en demanda la raison. C'est pour les réchauffer, lui répondit-il. Peu de temps après s'étant mis à table, le Satyre vit que le Paysan souffloit dans son potage. Il lui démanda, tout étonné, pourquoi il le faisoit. C'est pour le réfroidir, répliqua le Paysan. Alors le Satyre se levant de table, sortit promptement de la maison. Je ne veux point de commerce, dit-il au Paysan, avec un homme qui souffle de la même bouche le chaud & le froid.

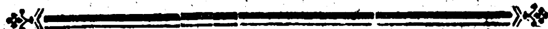
SENS MORAL.

Il ne faut point de société avec les gens qui louent & qui blâment également, & qui tranchent de deux côtés. C'est l'avis que le Satyre de cette Fable donne à tous les hommes, en fuyant ce Paysan qui souffloit de la même bouche le froid & le chaud.

Cette

Cette Fable est le symbole de ces personnes doubles qui vous accablent de compliments, qui vous comblent d'éloges en votre présence, & qui vous déchirent par de cruelles médisances quand vous avez le dos tourné. Ces gens-là sont, pour ainsi dire, des glaives à deux trachants; ils blâment ou ils louent selon les conjonctures & toûjours par interêt, & pour venir à leur fin. On ne doit pas leur savoir beaucoup de gré des éloges qu'ils prodiguent; car un moment après ils feront des peintures cruelles des mêmes personnes qu'ils avoient élevées jusqu'aux nuës. On peut dire d'eux ce que le Satyre disoit du Paysan : qu'ils soufflent le froid & le chaud de la même bouche; mais il faut rompre avec eux tout commerce & s'éloigner d'eux, comme le Satyre s'enfuit de la maison du Paysan.

Compte pour un honteux défaut
De n'avoir pas aux cœur ce que ta bouche exprime,
Qui souffle le froid & le chaud,
Ne mérité pas qu'on l'éstime.



FABLE CVI.

Du Taureau & du Rat.

Un Rat alla mordre un Taureau couché sur la litière & lui déchirer la cuisse à belles dents. Le Taureau se leva tout en furie & commença à branler la tête, à menacer de ses cornes & à jetter des mugissements épouvantables, cherchant par tout l'ennemi qui avoit osé l'attaquer;

S mais

mais le Rat allongeant la tête hors du trou, où il s'étoit refugié & ou il se trouvoit en assurance, se moquoit de la furie du Taureau. De quoi te servent, lui dit-il, tes cornes menaçantes contre un petit Animal qui a eu la hardiesse t' attaquer & de de blesser, sans rédouter ta colère?

SENS MORAL.

Ceux qui paroissent les moins courageux & les plus méprisables, peuvent insulter les plus forts, & leur causer de grands chagrins. Cette Fable aprend aux hommes qu' il n' y a point de si foible ennemi qui ne soit à craindre & qui ne puisse nous faire passer de mauvaises heures. La nature a donné à tous les Animaux de quoi se défendre de la violence & de l' insulte. Les Moucherons, les Fourmis, les plus vils insectes ont des aiguillons pour attaquer leurs ennemis & pour faire des blessures à ceux qui auroient envie de leur faire du mal. Les grands qui se flattent de pouvoir impunement opprimer les petits, en sont souvent répoussés avec perte; car quoiqu' ils soient plus foibles, l' industrie supplée au défaut de la force qui leur manque. C' est la politique dont se servent les petits Princes pour s' opposer à la violence d' un Prince plus puissant, qui voudroit les opprimer; car ils se lient ensemble & réunissent leurs forces pour se mettre en état de lui résister & même de l' attaquer. Le Rat qui avoit une retraite voisine, où il étoit en assurance contre tous les efforts du Taureau, eut l' audace de l' aller attaquer & de le mordre impunement, sans que le

Taureau,

Taureau, tout fort & tout courageux qu' il est, pût se venger de ces insultes.

Contre chacun, sans te contraindre,
Par ton rang élevé tu te crois tout permis;
Mais souviens-toi qu' il n' est point d' ennemis,
Quelque foible qu' il soit, que l'on ne doive craindre.



FABLE CVII.

D' une Oye & de son Maître.

Un homme avoit dans sa maison une Oye qui lui pondoit chaque jour un œuf de pur or. Cet homme se persuadant follement qu' il y avoit dans le ventre de l' Oye une mine de ce précieux métal, la tüa pour s' enrichir tout d' un coup. Mais ayant ouvert le ventre de son Oye & n' y trouvant que ce que l'on trouve dans les Oyes ordinaires, il commença à se desespérer & à jetter de hauts cris, de sorte qu' il perdit de richesses médiocres, voulant en amasser d' immenses & d' excessives.

SENS MORAL.

Il faut modérer sa convoitise & le desir desordonné des richesses & vivre content dans une fortune médiocre; car pour vouloir trop avoir, on perd souvent tout. Le Maître de cette Oye, qui pondoit chaque jour un œuf d' or, est à bon droit répréhen-

prehensible de s' être trop hâté d' égorger son Oye, sans avoir mûrement délibéré sur l' exécution de ce dessein & sur les avantages, qu' il en espéroit. Ce fut une extrême imprudence en cet homme de se priver d' un bien certain, quoique médiocre, pour en avoir un plus grand qu' il n' étoit pas assuré d' obtenir & qui lui manqua en effet. Les regrets qu' il témoigna, quand il se vit frustré de ses espérances, furent très inutiles. Il n' est plus temps de nous plaindre & de gémir, après avoir fait une sottise, qui ruïne notre fortune. C' est ce qui arriva à cet homme, lequel tua imprudemment son Oye. Après avoir connu sa sottise, il s' abandonna à son désespoir.

Reprime en tes souhaits cette ardeur violente,
Qui te fait prendre un ridicule espoir;
D' un sort heureux & doux il faut qu' on se contente.
On perd tout quelque fois, quand on veut trop avoir.

FABLE CVIII.

Du Singe & de ses deux Petits.

Un Singe avoit deux petits jumeaux. Il en aimoit un passionnément & ne pouvoit souffrir l'autre. Le favori étoit fort agile, dançoit & sautoit avec une grande légèreté & faisoit habilement toutes sortes de singéries. Mais un jour par malheur, il se démit une jambe en sautant & commença à jetter de hauts cris. Le père, qui l' entendit, accourut incontinent,

tinent, le prit entre ses bras & le serra d' une si étrange sorte, qu' il l' étouffa à force de l' embrasser.

SENS MORAL.

Les tendresses excessives des pères envers leurs enfants sont bien souvent la cause de leur malheur & de leur perte. Le Singe, dont il est fait mention dans cette Fable, avoit deux petits, dont l' un étoit haï & l' autre éperduement aimé; mais cet amour aveugle causa la perte de sa vie. Cette peinture exprime au naturel ce qui se passe tous les jours dans les familles. Les Pères & les Mères, à force de caresser leurs enfants, les étouffent, c' est à dire, que l' indulgence qu' ils ont pour eux & la négligence qu' ils apportent à les corriger de certains défauts qui paroissent d' abord assez légers, mais qui dégénèrent enfin dans de grands vices, est la cause de leur perte. Ceux qu' ils chérissent les moins & pour lesquels ils témoignent même de l' aversion, ce sont ceux qui réüssissent le mieux, parce qu' ils ne les gâtent point par des caresses outrées, qui corrompent le plus souvent leur santé aussi bien que leurs mœurs; au lieu que ceux que l' on néglige & que l' on maltraite, font des efforts extraordinaires, pour surmonter par leur vertu & par leur mérite l' aversion qu' on leur témoigne.

Aime tous tes enfants en véritable Père.
Tiens la balance égale & ne t' aveugle pas;
Si ton cœur, tout à l' un, aux autres le préfère,
Tu croiras l' embrasser & tu l' étoufferas.

FABLE CIX.

Du Renard & du Léopard.

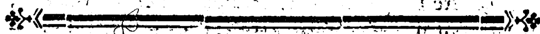
Le Renard & le Léopard disputoient un jour ensemble de leurs talents & de leur beauté. Le Léopard vantoit sa peau mouchetée & peinte de diverses couleurs. J'avoue, lui dit le Renard, que ta peau est plus belle que la mienne; mais en récompense, j'ai dans l'esprit la même beauté & les mêmes agréments que tu as sur la peau.

SENS MORAL.

La finesse de l'esprit est préférable à la finesse de la peau. Les femmes ne conviennent peut-être pas de cette maxime. Rien ne leur paroît comparable aux agréments de leur extérieur. C'est pour les conserver qu'elles employent leurs soins & toute leur industrie. En effet, c'est en quoi consiste la plus grande partie de leur mérite. C'est ce qui leur donne ce merveilleux ascendant qu'elles ont sur les hommes; les plus sensés, les plus sages, les plus austères, sont les dupes d'un beau visage. Il faut cependant avouer, quand on examine de près la chose, que les talents de l'esprit sont préférables à la beauté du corps qui ne peut être de longue durée & que mille accidents divers peuvent détruire en un moment. Aussi le Renard avoüa sans peine au Léopard, que le beauté de sa peau surpassoit la sienne; mais il ne voulut pas demeûrer d'accord pour cela qu'il fût inférieur en mérite, parce que les talents de l'esprit remplaçoient ce qui lui manquoit d'un autre côté.

Ne

Ne t'enfle point d'orgueil pour la beauté du corps;
Elle est sujette au temps, le moindre mal l'efface.
Mais les dons de l'esprit sont de riches trésors,
Qui demeurent lorsque tout passe.



FABLE CX.

De Vénus & d'une Chatte.

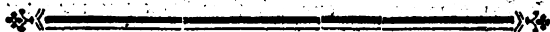
Un jeune homme avoit un amour si violent pour une Chatte, qu'il pria très-instamment la Déesse Vénus de la métamorphoser en femme. Vénus touchée de compassion pour ce jeune homme, transforma la Chatte en une belle fille d'une rare beauté. Ce jeune homme ne consultant que sa passion, conduisit sur le champ cette fille dans sa maison pour se contenter. Ils ne furent pas plutôt dans le lit, que Vénus, pour éprouver cette fille & pour savoir si en changeant de figure elle avoit aussi changé de tempérament, lâcha un rat dans sa chambre. Alors cette nouvelle épouse, oubliant son amant & le lit nuptial, sauta hors du lit & se mit à poursuivre le Rat pour le manger. La Déesse, irritée de sa légèreté, lui rendit sa première forme & la fit rédevenir Chatte.

SENS MORAL.

Il eſt fort difficile de refondre ſon tempérament & de ſe defaire d' une habitude que le temps a fortifiée. Cette Fable contient pluſieurs belles morales, car elle fait d'abord connoître les bizarreries de l' amour dans celui que ce jeune homme conçut pour ſa Chatte. L' amour ſuppoſe pour l'ordinaire de la ſympathie & de la reſſemblance; mais quand on eſt éperduement amoureux, on eſt capable de toute ſorte d'extravagance, & l' on aime ſouvent, ſans ſavoir pourquoi, des objets qui n' ont rien d' aimable. Eſope dans cette Fable a voulu principalement faire connoître, que l' on ne change point de mœurs en changeant de condition; car cette fille, que l' on feint avoir été changée en Chatte, quitta ſon Amant & le lit nuptial pour courir après une Souris. Les femmes qui ont été galantes, prennent quelque fois une autre conduite; elles reforment leurs habits & affectent de paroître avec un extérieur reformé; mais leur cœur ne change pas pour cela, quoique leur manière de vie paroiſſe plus regulière ou plus myſtérieuſe. On remarque ſouvent de grandes bizarreries dans l' amour des Dames. Celles qui ont été long-temps fières, & qui ont réſiſté aux attaques & aux aſſiduités des hommes les plus aimables, ſe rendent à des miſerables, & ſe livrent à leurs propres Valets. Quoique ces exemples ſoient fort rares, cependant on en a vu qui ſe ſont étrangement oubliées, au grand deshonneur de leur ſexe. Ce n' eſt pas toûjours un bon moyen pour conſerver la vertu des femmes, que de témoigner que l' on s' en défie. Les maris jaloux, les mères trop ſoupçonneuſes, portent ſouvent leurs femmes & leurs filles à des extrêmités très-fâcheuſes, par la rigueur qu' ils

qu'ils tiennent à leur égard. Si leur tempérament les porte aux intrigues & à la galanterie, ils auront bien de la peine à le changer & à lui donner un autre pli. Ils n'ont qu'à se souvenir de la métamorphose de la chatte changée en fille; car elle ne quitta point son inclination, en quittant sa peau.

Le hazard quelque fois nous éleve en un rang,
Où nous n'aurions osé prétendre;
Mais quelque chose en nous marque toûjours le sang
Dont le Ciel nous a fait descendre.



FABLE CXI.

D'un Malade & d'un Médecin.

Un Malade interrogé par son Médecin sur l'état de sa santé & de quelle manière il avoit passé la nuit, lui répondit, qu'il avoit extrêmement sué. C'est un bon signe, lui répliqua le Médecin. Il fit le lendemain les mêmes questions que le jour précédent au Malade, qui lui dit, que le froid l'avoit tellement saisi, qu'il en avoit pensé mourir. Ce prognostic est encore fort bon, lui répartit le Médicin. Enfin le troisième jour, le Médecin ayant demandé au Malade comment il se portoit, & le Malade lui ayant répondu, qu'il dévénoit hydropique; tant mieux, répliqua ce Charlatan, cette crise est une marque de santé, & vous serez bien-tôt tiré d'af-

d'affaire. Après que le Médecin se fut retiré, l'un des amis du Malade lui demanda en quel état il se trouvoit. Hélas! mon ami, lui répliqua-t-il, on dit que je me porte bien, & cependant je sens bien que je vais mourir.

SENS MORAL.

Nos plus grands ennemis sont ceux qui mentent pour nous flater & qui nous cachent nos défauts par une complaisance mal entendue. Le portrait que fait Ésope en cette Fable d'un médecin Charlatan, peut être appliqué aux faux amis, qui parlent toûjours contre leur conscience, & qui aiment mieux que leurs amis fassent des fautes, que de leur donner des avis salutaires qui les chagrineroient peut-être pour un temps, mais qui les empêcheroient de tomber dans le précipice sur lequel ils marchent, sans le savoir. Ils ont la lâcheté de flater les passions de leurs amis, qui leur découvrent le fonds de leur cœur; mais bien loin de les retenir par de sages conseils, ils les abandonnent à leur mauvaise conduite, & ils les comblent encore de louanges empoisonnées. Ils font à peu près comme ce Médecin de la Fable, qui voyant en son malade des symptomes qui le menaçoient d'une mort prochaine, lui disoit que tout cela n'étoit rien & qu'en peu de temps il jouïroit d'une parfaite santé. La flaterie est le vice ordinaire de ceux qui approchent les Grands; on n'ose leur parler avec sincérité, ni leur dire des vérités qui les chagrineroient. Leur délicatesse est extrême & ils veulent toûjours être applau-

applaudis. Les Courtisans, qui connoissent leur foiblesse, l'entretiennent par leur encens.

Ne prens aucune confiance
En ceux qui font passer tes défauts pour vertus;
Ce sont cœurs lâches, abbattus,
Dont tu dois rejetter l'indigne complaisance.

FABLE CXII.

Des Coqs & de la Perdrix.

Un homme qui se plaisoit à nourrir une grande quantité de Poulets, acheta une Perdrix qu'il mit dans sa basse-cour, parmi ses autres volailles. Dès que les Coqs la virent, ils lui donnèrent la chasse pour l'empêcher de manger, & ils la becquetèrent avec tant de violence qu'elle fut obligée de s'enfuir. La Perdrix fort affligée de se voir chassée de la sorte, parce qu'elle étoit étrangère & nouvelle venue, se consola un moment après, en voyant les Coqs acharnés les uns contre les autres se déchirer des grifes & du bec. S'ils se font une guerre si cruelle, dit la Perdrix, quoiqu'ils ayent été nourris ensemble, & s'ils se traitent avec tant d'inhumanité, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent rebutée, moi qui ne suis qu'une étrangère.

SENS

SENS MORAL.

Les Sages se consolent dans leur malheur lorsqu'ils considèrent que personne n'en est exempt, & quand ils comparent ce qu'ils souffrent eux-mêmes avec ce que les autres souffrent, ils se contentent de leur condition & concluent qu'ils ne sont pas plus à plaindre que les autres. *Ils n'espérent pas que des brutaux ayent pour eux de grands égards*; & quand ils voyent qu'ils traitent inhumainement leurs propres amis, ils n'en attendent pas de grandes honnêtetés. Les persécutions que les Coqs firent à la Perdrix pour l'empêcher de manger avec les autres volailles & pour la chasser de la basse-cour, où le Maître du logis l'avoit mise, répresentent les mauvais traitements, que les mechants font aux gens de bien, parce que la vertu & la bonne conduite de ceux-ci est un réproche continuel des vices des autres. Cette différence met une espèce d'antipathie entre les uns & les autres. Mais les méchants ne se peuvent non plus souffrir, qu'ils souffrent les gens de bien. C'est ce que l'ingénieux Esope a voulu répresenter dans le combat des Coqs, qui se déchiroient & qui se mettoient tout en sang à coups de bec. Ce spectacle consola en quelque manière la Perdrix du mal qu'ils lui avoient fait. Puisqu'ils se traitent avec tant d'inhumanité, dit-elle dans sa douleur, je ne dois pas m'étonner qu'ils m'ayent si maltraitée. C'est ainsi que les gens de bien peuvent se consoler, lorsque les méchants les persécutent, en voyant les guerres réciproques qu'ils se font les uns aux autres.

De bien de maux dont l'homme est affligé,
La patience est l'unique rémède.
Avec des turbulents tu te vois engagé,
Ne dis rien, souffre & te possède!

FABLE

FABLE CXIII.

Du Charbonnier & du Foulon.

Un Charbonnier avoit loué une trop grande maiſon, & ne la pouvant occuper toute entière, il pria un Foulon de s'y venir loger avec lui & d'y prendre un appartement. Le Foulon n'y voulut jamais conſentir & dit au Charbonnier pour excuſe, que la fumée de ſon charbon noirciroit tout ce qu'il auroit blanchi par ſa teinture.

SENS MORAL.

Les choſes trop diſſemblables ne ſe peuvent aiſément allier, & la maxime du vieux Proverbe eſt véritable, que les ſemblables doivent ſe chercher les uns les autres. Le ſecret pour trouver quelque agrément dans le commerce de la vie, *eſt de s'unir à des gens, dont les mœurs, l'humeur, & les manières s'accordent avec les notres;* car il eſt impoſſible qu'une ſociété ſoit agréable & de durée, quand cette conformité ne s'y trouve pas. Le métier de Foulon & celui de Charbonnier ont trop peu de rapport pour pouvoir compâtir enſemble. Le Charbonnier noircit tout; le Foulon lave & décraſſe. Cela doit apprendre aux perſonnes, qui ſont en éſtime dans le monde, de ne fréquenter jamais ceux dont la réputation eſt attaquée & qui n'ont pas une bonne conduite; car il n'y a qu'à perdre dans cette ſorte de commerce. On doit fuïr les vicieux avec le même ſoin que l'on évite les peſtiférés, pour ſe garan-

garantir du mauvais air qu'ils respirent, de même que le Foulon évitoit l'approche du Charbonnier, dans l'apprehension que la fumée du charbon ne noircît le blanc qu'il répandoit sur ses étoffes, & qu'il ne fut obligé de les reblanchir & de les rélaver.

Vois avec quel ami tu prens de l'habitude;
Demain tu deviendras ce qu'il est aujourd'hui.
S'il est d'un naturel grossier, souvage, rude,
Tu seras grossier comme lui.



FABLE CXIV.

De la Chauve-Souris, du Buisson, & de l'Hirondelle.

La Chauve-Souris, le Buisson, & l'Hirondelle, s'associèrent autre fois pour faire commerce ensemble. La Chauve-Souris emprunta de l'argent pour mettre dans la Société. Le Buisson y mit des habits. L'Hirondelle apporta de l'or pour sa part. Après tous ces préparatifs, quand leur conventions furent faites, ils montèrent sur un Vaisseau ensemble; mais il s'éleva tout à coup une si furieuse tempête, que leur Vaisseau fut brisé; de sorte qu'ils eurent bien de la peine à sauver leur vie, après avoir perdu leur argent & leur marchandises. Depuis ce temps-là, l'Hirondelle voltige auprès des rivages, pour voir si la mer n'y rejettera pas son or;

or; la Chauve-Sourris ne se montre que de nuit, dans l'appréhension d'être prise par ses Créanciers; & le Buisson s'acroche à tous les habits des passans, pour tâcher de réconnoître les siens.

SENS MORAL.

Nous avons toûjours dans l'imagination des choses que nous aimons & que nous avons pratiqué. L'habitude nous fait sans cesse rétourner vers les objets de nos inclinations. Il semble qu'il y ait quelque sujet de s'étonner qu'Esope ait allié un Buisson avec des Oiseaux, pour faire commerce ensemble. Sous le symbole de la Chauve-Souris, dont les ongles sont crochûs & les aîles monstrueuses, il a voulu répresenter le naturel des avares. L'Hirondelle a aussi un grand soin d'épargner & d'amasser. Pour le Buisson qui demeure attaché à la terre par ces racines, il n'est nullement capable d'un grand mouvement. Cette différence de tempérament entre ces trois choses, qu'Esope a alliées ensemble, donne à entendre que les entreprises ne réüississent guére quand il n'y a point de sympathie entre ceux qui s'en mêlent. Aussi la société de la Chauve-Souris, de l'Hirondelle & du Buisson fut très-malheureuse, puisqu'ils perdirent tout ce qu'ils avoient mis en commun pour leur commerce, & qu'ils pensérent même perdre la vie après le débris de leur Vaisseau.

Tu dis qu'à ton malheur rien ne peut s'égaler.
Tu perds beaucoup, je le confesse;
Mais à quoi bon s'en tourmenter sans cesse?
La perte est sans rémède, il faut s'en consoler.

FABLE

FABLE CXV.

De deux Hommes & d'un âne.

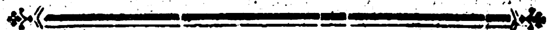
Deux Voyageurs paſſant dans les lieux déſerts, trouvèrent par hazard un âne dans leur chemin. Ils commencèrent à diſputer entre eux à qui l'auroit, s'imaginant que la fortune leur avoit fait ce préſent. La querelle s'échauffa de telle ſorte qu'ils en vinrent aux mains, aucun des deux ne voulant céder à ſon compagnon; mais tandis qu'ils diſputoient & qu'ils ſe débatoient de la ſorte, l'âne ſe ſauva, & ils furent tous deux fruſtrés de leurs eſpérances.

SENS MORAL.

C'eſt une grande imprudence de ſe quereller, & & de ſe rendre de mauvais offices, pour la jouïſſance d'un bien dont la poſſeſſion eſt incertaine. Cette Fable répréſente naïvement le naturel des Plaideurs, qui ſe conſument en procès pour des prétenſions chimériques, & qui après avoir plaidé long-temps, trouvent à la fin du plaidoire, qu'ils ont perdu leur argent, leur réputation, leurs amis, & leur probité. Ces deux Voyageurs dont parle Eſope, auroient continué enſemble tranquillement leur voyage, s'ils n'avoient eu rien à démêler; mais la rencontre fortuite de l'âne les brouilla & rompit la bonne intelligence qui avoit été entre eux juſqu'alors. Les voilà prêts à ſe battre & à s'égorger pour

pour posséder une bête, qui se moque d'eux & qui leur échape tandis qu'ils querellent ensemble.

Tu tâches d'emporter ce qui ne t'est point dû :
Il n'est rien, pour l'avoir, qu'un concurrent n'employe ;
C'est entre vous beaucoup de temps perdu,
Pendant ce temps, adieu la proye !



FABLE CXVI.

Du Liévre & de la Tortûe.

Le Liêvre considérant la Tortûe qui marchoit d'un pas tardif, & qui ne se traînoit qu'avec peine, se mit à se moquer d'elle & de sa lenteur. La Tortûe n'entendit point raillerie & lui dit d'un ton aigre, qu'elle le défioit & qu'elle le vaincroit à la course, quoiqu'il se vantât fièrement de sa légèreté. Le Liêvre accepta le défi. Ils convinrent ensemble du lieu où ils devoient courir, & du terme de leur course. Le Renard fut choisi par les deux parties pour juger ce différent. La Tortue se mit en chemin & le Liêvre à dormir, croyant avoir toujours du temps de reste, pour atteindre la Tortûe & pour arriver au but avant elle. Mais enfin elle se rendit au but avant que le Liêvre fut éveillé. Sa

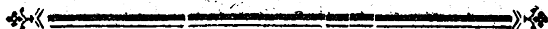
nonchalance l'exposa aux railleries des autres animaux. Le Renard en Juge équitable, donna le prix de la course à la Tortûe.

SENS MORAL.

La présomption & la nonchalance gâtent souvent de bonnes affaires. On ne doit jamais rien négliger, même avec les ennemis qui paroissent les moins rédoutables. Le Liêvre se confiant en sa vîtesse crut qu'il pouvoit dormir tout à son aise & laisser prendre le devant à la Tortûe, qui se défiant d'elle-même, se mit toûjours en chemin, & trompa le Liêvre par sa vigilance. Il n'est pas temps de dormir quand on a des affaires de conséquence à terminer. Il ne faut pas même trop compter sur ses talents personels, ni sur le peu de mérite de l'ennemi qu'on a en tête; car enfin l'adresse, la vigilance, les soins qu'on se donne, peuvent suppléer au défaut des talents, comme on le voit par cette victoire que la Tortûe remporta sur le Liêvre. Il ne sert de rien d'avoir de belles qualités, si l'on n'en fait un bon usage au besoin. La vîtesse du Liêvre lui fut inutile, parce qu'il s'amusa à dormir, pendant que sa rivale, malgré sa lenteur & sa pesanteur naturelle, doubloit le pas, pour arriver au but. La même chose arrive à peu près dans les combats particuliers. Un ennemi, qui se croit invincible & qui néglige de prendre des précautions, est vaincu par un autre moins redoutable que lui, mais qui sait se servir habilement de tous ses avantages.

Pour

Pour faire réüssir une grande entreprise,
Il ne faut rien précipiter.
Dans ces occasions la lenteur est de mise,
Et l'on pérd le succès que l'on veut trop hâter.



FABLE CXVII.

De l'Ours & des Mouches à miel.

Un Ours pressé de la faim sortit du bois, pour chercher de quoi manger. Ayant trouvé en son chemin des ruches à miel, il se mit à les lêcher. Une Abeille sortit de la ruche & fit une piquure très-douloureuse à l'oreille de l'Ours, qui de rage renversa toutes les ruches à miel. Alors les Abeilles irritées de cet outrage sortent en foule de leurs ruches, s'acharnent sur l'Ours & le piquent jusqu'au sang, pour se venger de leur ennemi & du dégât qu'il avoit fait à leurs ruches, de sorte que l'Ours honteux & enragé, fut contraint de songer à la retraite; condamnant en lui même sa brutalité & son emportement, qui lui avoit attiré tant d'ennemis.

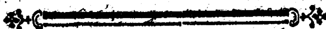
SENS MORAL.

Ceux qui paroissent les plus foibles, empruntent des forces de leur desespoir, quand on les opprime. On peut apprendre par cette Fable, que les

Grands doivent appréhender la colère des petits, & que plusieurs foibles ennemis peuvent résister à un plus fort, comme on le voit par l'exemple de l'Ours & des Abeilles. On doit toûjours appréhender la colère de celui qu'on a outragé, quoiqu'il semble être dans l'impuissance de se venger; car il peut emprunter du secours & recourir aux ruses & aux stratagémes. Il n'y a nulle comparaison entre la force d'une Abeille & celle d'un Ours; cependant plusieurs Abeilles ûnies ensemble obligèrent l'Ours à déserter & à prendre la fuite, pour se garantir de leurs aiguillons. Elles se mirent toutes en fureur voyant leurs ruches renversées & leur travaux ruïnés, & ne songèrent plus qu'à se venger d'un ennemi, qui les traitoit avec tant de brutalité, quoiqu'elles ne lui eussent donné aucun sujet de se plaindre d'elles. Cela doit apprendre aux Grands à ménager les petits, & à craindre leur désespoir, qui se tourne quelquefois en rage & en fureur, & qui cause de grands désordres.

Si quelqu'un ose t'outrager,
N'en crois point contre lui ton humeur violente.
Au lieu d'un ennemi l'on s'en attire trente,
Quand, sans prévoir la suite, on cherche à se venger.

FIN DES FABLES D'ESOPE.



LES

LES FABLES DE PHILELPHE, POETE LATIN.



FABLE I.

Du Faucon & de la Colombe.

Le Faucon ayant apperçu une Colombe, alla fondre de roideur sur elle, pour la dévorer. Il la tenoit déjà entre ses serres, lorsqu' il apperçut par hazard un Pigeon, qui lui parut plus gros & mieux nourri. Il lâcha la Colombe, pour courir après le Pigeon. La Colombe se voyant en liberté, s' enfuit à tire d' ailes. Le Pigeon voloit avec tant de légèreté & tant de vîtesse, que le Faucon ne put jamais l' attraper. Il voulut donc courir après la Colombe, qui étoit déjà bien loin, de sorte qu' il ne prit ni l' un ni l' autre.

SENS MORAL.

La multiplicité de projets fait souvent manquer les entreprises. Le Faucon de cette Fable est le symbole de ces hommes avides & insatiables, qui perdent souvent ce qu' ils ont, par un désir immodéré d' avoir ce qu' ils n' ont pas. Ces gens-là se croyent pauvres & indigens au milieu de l' abon-

dance; & ils ne sont jamais contents, quoiqu'ils regorgent de biens. Leur avarice insatiable est souvent punie, par les fausses démarches qu'ils font pour amasser de nouvelles richesses; on leur fait rendre gorge & on les prive des biens qu'ils n'ont pas légitimement acquis. Le Faucon tenoit entre ses serres une Colombe, qui ne pouvoit plus échaper. Il ne tenoit qu'à lui de la manger à son aise; cependant il la laissa aller pour courir après une autre proye; mais son espérance fut trompée, pour n'avoir pas voulu se contenter de ce qu'il avoit.

Ta fortune est assez heureuse.
Pourquoi d'autres projets veux-tu venir à bout?
L'avide convoitise est souvent dangereuse,
Et qui veut trop avoir, perd tout.



FABLE II.

De la Couleuvre & du Hérisson.

Pendant un temps incommode & fâcheux, le Hérisson ne savoit où se retirer. La Couleuvre en eut compassion, & le fit entre dans son trou, à condition qu'il en sortiroit sitôt que l'orage seroit passé. Le Hérisson le lui promit; mais se trouvant bien à son aise dans le trou de la Couleuvre, ils s'y étendit tout de son long, & se mit au large, sans se soucier d'incommoder son Hôtesse. La Couleuvre murmuroit en elle-même & se savoit mauvais

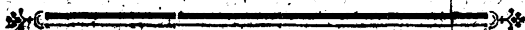
mauvais gré, d'avoir logé chez elle un animal si incivil & si incommode; car le Hérisson tenant ses pointes droites, la piquoit de tous côtés, de sorte qu'elle se vit contrainte de lui céder sa loge & de chercher une autre demeure.

SENS MORAL.

Les ingrats n'ont point de honte de faire du mal à ceux mêmes qui leur ont rendu des bons offices. La Couleûvre reçut avec bonté dans sa petite Loge le Hérisson; mais bien loin d'en avoir de la reconnoissance, il tourna ses pointes contre elle & l'obligea à se retirer. On voit assez souvent des exemples d'une pareille ingratitude & des gens qui ont l'esprit assez malfait, pour se servir des faveurs qu'ils ont reçues contre leurs propres bienfaiteurs. Ce vice est bas & fort ordinaire parmi les Valets, qui épient curieusement tout ce que font leurs Maîtres, pour le redire à qui voudra l'entendre. Ces malheureux qu'on loge & que l'on nourrit, font tout le mal qu'ils peuvent à ceux qui les ont retirés de la misère, & qui leur fournissent de quoi vivre & toutes les choses nécessaires. S'ils pouvoient, ils chasseroient leurs Maîtres de leurs maisons, comme le Hérisson chassa la Couleûvre. Il y a encore un défaut que la conduite du Hérisson nous apprend à éviter; c'est qu'il faut avoir de la reconnoissance pour ceux, qui nous reçoivent dans leurs maisons & qui nous rendent les devoirs de l'hospitalité. Si la chère qu'ils nous font est frugale, il faut bien se donner de garde d'en paroître mécontent & de vanter les bons répas que nous avons

faits en d'autres lieux; car ce feroit une manière détournée de méprifer la réception que l'on nous feroit. L'ingratitude, de quelque espèce qu'elle soit, est très-haïssable; mais il n'y a point de supplice capable d'expier le crime de ceux qui outragent leurs bienfaiteurs & qui abusent de leurs bienfaits contre eux-mêmes, comme fit le Hérisson à l'égard de la Couleuvre.

Un malheureux implore ton secours.
Il est beau de te voir adoucir sa disgrace;
Mais souvent d'un bienfait le souvenir s'efface:
Crains de te repentir d'avoir sauvé ses jours.



FABLE III.

Du Serpent, du Renard & du Hérisson.

Le Serpent ayant résolu de se venger du Renard, se mit à le caresser & lui tint ce langage. Je ne sai, lui dit-il, si tu connois par expérience, combien la chair du Hérisson est délicate & de bon goût. Il n'y a point de mets plus exquis, ni qui te convienne mieux; si tu en avois tâté, tu ne voudrois plus manger d'autre chose. Je te conseille d'en faire l'expérience. Voici un Hérisson qui se présente fort à propos, tu pourra aisément le surprendre, car il ne se tient point sur ses gardes. Attaque le promptement, sans redouter ses pointes. A peine le Serpent eut-il achevé

achevé sa harangue, que le Renard se jetta sur le Hérisson à corps perdu, pour le manger; mais l'Hérisson eut recours à sa ruse ordinaire: il se ramassa en rond comme une boule toute hérissée de pointes. Le Renard ne s'en effraya point d'abord, & résolu de poursuivre sa proye, ne voulut point lâcher prise, espérant toûjours de venir à bout du Hérisson; mais plus il le serroit, plus il sentoit la pointe de ses aiguillons. Enfin vaincu par la douleur, il abandonna son entreprise, en s'écriant: O Dieux, que vous avez produit une dangereuse espèce d'animaux! mais je suis bien dupé, d'avoir cru si légèrement le conseil d'un traître.

SENS MORAL.

Il faut examiner mûrement la nature des conseils qu'on nous donne, & de quelle part ils nous viennent, avant que de s'y rendre. On peut conoître par la supercherie que le Serpent fit au Renard, à quels artifices ont recours ceux qui veulent se venger. Quoiqu'en disent les vindicatifs, cette passion n'est pas une marque de courage. Il y a plus de grandeur d'âme à pardonner qu'à se venger. Ceux qui portent la vertu jusqu'à faire du bien à ceux qui leur ont fait du mal, méritent des louanges immortelles. Agésilas procuroit sous main des Charges à ceux qui le haïssoient, quand il connoissoit qu'ils avoient d'ailleurs du mérite. Philippe,

lippe, père d'Alexandre, faisoit du bien à ceux qui le déchiroient par leurs médisances. La vengeance que le Serpent voulut prendre du Renard étoit très-lâche & très-blâmable; parce qu'il intéressoit le Hérisson, dont il n'avoit aucun sujet de se plaindre. Le Renard, tout fin qu'il est, fut un peu trop crédule en cette affaire & donna trop légèrement dans le paneau que le Serpent lui tendoit. C'est un avis pour nous tenir en garde contre les surprises de nos ennemis, qui nous donnent quelque fois des conseils desavantageux, sous prétexte d'entrer dans nos intérêts. Un Philosophe disoit, qu'il ne faut point ajoûter de foi aux paroles de ses ennemis, même dans les choses croyables; & qu'on doit au contraire croire ses amis, même dans les choses qui paroissent incroyables. Le Serpent, pour mieux tromper le Renard & pour le faire tomber dans le piège qu'il lui tendoit, employa la ruse & la flatterie. Le Renard se laissa séduire, quoiqu'il soit si rusé lui même, & si expert en l'art de tromper; mais cet exemple nous proûve, que les plus fins se laissent aisément surprendre par les flatteries & par les encens.

Toûjours dans leurs conseils les méchants sont à craindre,
Et sous de beaux dehors quelque piège est tendu.
Des maux, qu'ils t'ont causés, tu ne dois pas te plaindre;
A ta crédulité ce châtiment est dû.

FABLE

FABLE IV.

Du Renard & de l'Ecreviſſe.

L'Ecreviſſe fachée de ſe voir l'objet des railleries du Renard, qui lui reprochoit qu'elle marchoit à reculons, lui dit un jour, toute en colère, ne m'inſulte pas comme tu fais; je te défie à la courſe, & quoique tu te vante de ta vîteſſe, je te ſurpaſſerai en légèreté. Le Renard regardant l'Ecreviſſe avec un ris moqueur, accepta le défi. Alors l'Ecreviſſe s'accrocha ſubtilement à ſa queuë, ſans qu'il s'en apperçut & s'y tint ferme, pendant que le Renard couroit. Lorſqu'il fut arrivé auprès du but, il ſe détourna pour voir où étoit l'Ecreviſſe; mais elle ſe détacha finement de la queuë du Renard & elle ſe trouva par ce moyen plus avancée que lui & plus près du but. Alors ſe moquant de ſon adverſaire, elle eut l'audace de lui dire, qu'elle avoit mieux couru que lui. On te croiroit, lui repartit le Renard, ſi tu pouvois marcher autrement qu'à reculons.

SENS MORAL.

Les railleurs doivent ſouvent s'attendre à être raillés à leur tour. L'Ecreviſſe ennuyée de ſe voir l'objet des mauvaiſes plaiſanteries du Renard, réſolut de s'en venger & de le battre de ſes propres

pres armes. Il se moquoit toûjours de sa lenteur & de sa manière ridicule de marcher à réculons. Ce Renard étoit de l'humeur de la plûpart des hommes, qui s'attachant à examiner les défauts d'autrui, pour les leur réprocher incivilement. On peut souffrir une raillerie innocente, qui se dit en passant & sans aucun dessein d'offenser; mais on ne souffre guére celles qui sont les effets d'une malice envenimée, où qui regardent des défauts personnels; c'est à quoi il ne faut jamais toucher. Un homme qui ne fait que rire quand on lui reproche d'aimer le vin, & les femmes, & d'autres vices de cette nature, est au desespoir, quand on lui réproche d'être borgne, ou boiteux, & d'avoir la taille contrefaite; quoiqu'il ne puisse point rémédier à ces imperfections naturelles, & qu'il n'y ait point de sa faute en cela. C'est ce que le Poëte à voulu figurer dans cette Fable de l'Ecrevisse, qui se trouva très offensée que le Renard lui eût réproche, qu'elle marchoit de travers & à réculons, & elle n'eut point de répos jusqu'à ce qu'elle se fût vengée de cet outrage.

Où l'habileté manque, on fait agir l'adresse.
Par là de grands projets ont été couronnés.
Quel plaisir pour celui que la ruse intéresse,
Quand les plus fins par lui sont afinés!

FABLE V.

Du Loup & du Laboureur.

Un Berger poursuivoit à toute outrance un Loup, qui s'étant refugié auprès d'un Laboureur, le pria très-instamment

ſtamment de lui donner un aſyle & de le mettre en lieu de ſûreté, lui promettant, foi de Loup, de ne manger jamais ni ſes brebis, ni ſes moutons. Le Laboureur ne ſachant où le mettre, cache toi promptement, lui dit-il, ſous ce monceau de paille; perſone n'aura la penſée de t'y venir chercher, & je te donne ma parole de ne point découvrir le lieu de ta retraite. Le Loup ſe cacha donc le mieux qu'il put ſous cette paille. Le Berger arriva incontinent, armé d'un gros bâton, & demanda au Laboureur, s'il n'avoit point vû le Loup. Non, lui dit-il, mais en même temps il lui fit ſigne de l'œil, pour lui découvrir le lieu où il étoit caché. Le Loup rémarqua ce ſigne; le Berger n'en profita pas & ne put découvrir le lieu, où étoit le Loup. Il fit encore dans la forêt pluſieurs courſes inutiles & retourna enfin chez lui tout triſte, ſans avoir pu trouver le Loup, qui ſortit promptement du lieu, où il s'étoit mis, & dit s'adreſſant au Laboureur: Je vous rémercie de l'aſyle que vous m'avez donné & je tâcherai quelque jour de vous donner des marques de ma reconnoiſſance, quand l'occaſion s'en préſentera.

SENS

SENS MORAL.

L'envie de nuire est réputé pour l'effet, & l'on fait autant de mauvais gré aux gens pour le mal qu'ils veulent nous faire, quand il n'y a que le pouvoir qui leur manque, que pour celui qu'ils nous font. Le Loup eut sans doute raison de se fâcher contre le Laboureur, qui fit tout ce qu'il falloit pour trahir le Loup & pour le faire prendre dans l'endroit où il s'étoit retiré. Ainsi ce Laboureur perdit le fruit de son bienfait, & s'attira par sa supercherie l'indignation du Loup, qui s'en vengea dans la suite sur ses brebis & sur ses moûtons. Rien n'est plus à craindre qu'une haine cachée sous de belles apparences d'amitié; car l'on ne s'en défie pas, & l'on ne peut guére se précautioner contre ceux, qui nous font des offres de service, pour nous trahir & pour nous livrer à nos ennemis. Le Villageois dont il est parlé en cette Fable, offre une retraite au Loup, qui lui demandoit un asyle; mais en même temps il découvre à ceux qui le poursuivoient, l'endroit où il s'étoit caché; de sorte qu'il ne lui offrit sa maison que pour le livrer à ses ennemis. Mille gens jouent encore dans le monde le personnage de ce perfide. Ils vous font de beaux semblans d'amitié; mais ils cachent une malice noire sous ces beaux déhors, & ils ne vous font ces feintes caresses que pour vous perdre. Cependant il arrive souvent que leur dissimulation est punie comme ils le méritent; car quand on a découvert leur perfidie, non seulement on ne leur tient aucun compte des bons offices qu'ils nous ont rendus, mais on met encore tout en œuvre pour les punir des trahisons qu'ils avoient envie de nous faire.

Crains

Crains le reproche amer de n'être pas fidelle.
Qand à quelqu'un donnant ta foi,
Tu suis en la faussant ta pente naturelle:
Tu fais naître en son cœur une haine mortelle,
Qui peut un jour éclater contre toi.

FABLE VI.

De deux Voyageurs.

Deux jeunes hommes convinrent de voyager ensemble & avant que de commencer le voyage, ils se promirent mutuellement de ne point s'abandonner dans tous les périls où ils pourroient se trouver. Quelques jours après ils rencontrerent sur leur route un Sanglier, qui vint à eux d'un air furieux. Les deux Voyageurs se défendirent d'abord avec beaucoup de courage, & se servirent de leurs armes avec toute l'adresse dont ils purent s'aviser. Ils arrivèrent sur le bord d'un ruisseau que les eaux de la pluye avoient extrêmement enflé. Ils se querellèrent à ce passage, & cette dispute à contretemps fut cause que l'un d'eux se noya misérablement, & que l'autre fut dévoré par le Sanglier.

SENS

SENS MORAL.

Les societés son plus ruïneuses qu'utiles, quand la bonne intelligence vint à cesser. Les amitiés ne se lient qu'avec peine, & se rompent fort facilement. Des intérêts différents, quelque légère dispute qui survient pour des bagatelles, quelques formalités mal observées de part & d'autre; tout cela suffit pour refroidir des amis qui ont été long temps en fort bonne intelligence. La diversité des humeurs & du tempérament est encore un grand obstacle à la durée de l'amitié; de sorte qu'il est d'une extrême conséquence, avant que de s'embarquer dans aucune liaison, de bien connoître le génie & les mœurs de ceux à qui l'on veut se donner. Les deux Voyageurs de cette Fable se promettent réciproquement, en commençant leur voyage, une amitié réciproque & de se secourir dans tous les dangers, où ils se trouveroient; mais une dispute qui s'échauffa sur le point de passer un ruisseau, à qui passeroit le prémier pour éviter la dent du Sanglier qui les poursuivoit, fût cause qu'ils périrent tous deux misérablement; au lieu que s'ils eussent continué à se défendre, comme ils avoient fait d'abord, ils auroient pu se garantir de leur ennemi commun.

Quand deux amis se desunissent,
Dans leurs dissensions tout est à redouter.
Emportés sur un rien & vifs à contester,
Quelquefois tous les deux périssent.

FABLE

FABLE VII.

De la Poule & de ses Poussins.

Une Poule ayant rencontré un monceau de blé, se mit à crier de toute sa force, pour appeller ses Petits & pour leur faire part de cette découverte. Ils y accoururent tout aussi-tôt & commencèrent à écarter le grain avec leurs piéds. La Poule voyant leur sottise, leur demanda pourquoi ils profitoient si mal d'une si belle occasion, & pourquoi ils dispersoient de la sorte tout le grain qu'ils avoient devant eux. Ma mère, lui répondit l'un des Poussins, nous suivons votre exemple, & nous pratiquons en cela les leçons que vous nous avez montrées plusieurs fois.

SENS MORAL.

Les exemples sont plus persuasifs que les discours, & pour persuader effectivement, il faut pratiquer ce que l'on enseigne. Ce qui est en cela de fâcheux c'est que l'on a toûjours plus de penchant à suivre les mauvais exemples que les bons, à cause de la corruption de la nature. Ce n'est pas une excuse légitime pour se justifier, de dire que l'on fait ce que l'on a vu faire aux autres. S'il est louable de les imiter quand ils font bien & qu'ils pratiquent la vertu, il n'est nullement permis de les imiter quand ils font mal. La réponse que fit à la Poule l'un de ses Poussins, qu'ils éparpilloient le grain à

son exemple, doit apprendre aux pères & aux mères à ne jamais rien faire dévant leurs enfants, que ce qu'ils veulent qu'ils imitent. Ils doivent se cacher avec de grandes précautions, quand ils veulent faire quelque chose qui seroit capable de blesser leur imagination encore tendre. Ces exemples font de grandes impressions sur leurs esprits & sont cause souvent qu' ils se jettent dans de grands désordres.

Quand tu blâmes quelqu' un, ton soin doit être extrême,
A voir si tes défauts ne parlent point pour lui.
On a tort de vouloir condamner en autrui
Ce qu' on se pardonne à soi même.

FABLE VIII.

Du Palmier & de la Citrouille.

Le Palmier étoit demeuré stérile durant plusieurs années; mais il se flatoit de l' espérance de porter à l'avenir des fruits plus beaux que par le passé. Un Villageois sema par hazard au pied de ce Palmier plusieurs grains de Citrouille, qui produisirent de grosses tiges & des feuilles fort larges, qui s' élevant le long du Palmier, portèrent leur fruit jusqu' au plus haut de ses branches. Eh quoi! dit le Palmier tout en colère à la Citrouille, toi qui n' es que ventre & que graine, as-tu bien l'audace de t' élever jusqu' à moi & d' empiéter sur mes terres? Contente-toi de te renfer-

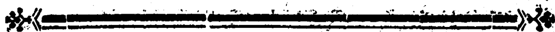
renfermer dans tes bornes & n'usurpe pas avec tant d'insolence un fonds qui m'appartient. Ces paroles du Palmier irritèrent plus que jamais l'orgueil de la Citrouille. Je me moque de toi, lui repliqua-t-elle fierement; je porte ma tige & mes feuilles où il me plaît & j'occupe plus de terrain que mes voisins ne le voudroient. Mais tu ne connois pas encore tout mon pouvoir; mes enfants dont le nombre croit chaque jour, te l'apprendront à ta honte. Voilà sans toute des menaces bien insolentes, repartit le Palmier; mais au moins apprens moi depuis quel temps tu t'es élevée si haut & si tu ne rampes plus à terre. C'est seulement depuis trois mois, répondit la Citrouille, que je suis parvenue à ce point d'élévation où tu me vois. Tu n'as pas perdu ton temps, répliqua le Palmier, mais aussi ne te reste-t-il plus de chemin à faire.

SENS MORAL.

La présomption & la vanité empêche que l'on ne se connoisse, & grossit souvent mal à propos l'idée que l'on a de son mérite. La Citrouille, que sa masse & son poid obligent à ramper toûjours à terre, a l'insolence de se comparer au Palmier, parce qu'elle s'étoit élevée fort haut à l'appui de ses branches. C'est le symbole de ces hommes grossiers

fiers & terrestres, lesquels ayant plus de présomption que de mérite, veulent s'égaler aux plus grands personnages & aux plus beaux génies. Ils se flattent mal à propos, que l'éclat dont ils sont revétus éblouït tout le monde & suffit pour cacher leurs mauvaises qualités. Mais les mêmes choses par où ils prétendent se faire valoir, c'est justement ce qui les expose à l'envie & au mépris de tout le monde. Ils ressemblent en quelque manière à la Citrouille dont les larges feuilles, qui ont d'abord une si belle apparence, se reserrent tout à coup, se flétrissent & se détachent de leur tige; d'où l'on peut apprendre qu'une élévation précipitée n'est jamais durable. Aussi voit-on que ces personnes, qui font une grande fortune en peu de temps, tombent de même & passent comme un éclair, où un torrent, dont l'éclat & le bruit ne durent que quelques moments.

Cesse de t'applaudir, de voir en un moment
Ta fortune si haut montée;
Une grandeur soudaine & trop précipitée
Est bien sujette au changement.



FABLE IX.

Le Lion & le Pourceau.

Un Lion passant un jour dans une Forêt, voulut se détourner d'un chemin rempli de boue. Il apperçut un Pourceau dans le milieu de la fange, qui s'y veautroit. Infame animal, lui dit-il, n'as-tu point de honte de venir chercher un lieu si vilain & si puant, qui fait soulever

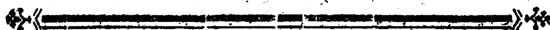
lever le cœur de tout le monde? Ne ferois-tu pas mieux de te tenir toûjours net & propre, au lieu de salir, comme tu fais, tes soyes dans la fange? Le Pourceau reçut de fort mauvaise grace cette rémontrance. De qui te mêles-tu, répliqua-t-il au Lion? je ne censure point ce que tu fais; laisse-moi vivre à ma fantasie & ne te mêle point de mes affaires. Je fais ce qu'il me plaît; fais de même ce que tu voudras, & vis à ta mode!

SENS MORAL.

Les actions infames choquent les personnes raisonnables & attirent leurs remontrances, qui sont pour l'ordinaire assez mal reçues, comme on le voit par l'exemple du Pourceau, qui trouva fort mauvais que l'on lui reprochât d'aimer l'ordure & de se vèautrer dans la fange. Quoique la remontrance du Lion fût bien fondée & très-raisonnable, cependant le Pourceau, bien loin d'en profiter, s'en offensa. Voilà ce que font la plûpart de ceux qui s'abandonnent aux vices; ils ne peuvent souffrir les remontrances de ceux qui veulent les remettre dans le bon chemin & les ramener à leur devoir. Au lieu de leur en savoir bon gré, ils les régardent avec horreur, comme s'ils étoient leurs plus cruels ennemis. Voilà ce qui fait que les hommes se corrigent rarement de leurs défauts, dont ils ne s'apperçoivent pas toûjours eux-mêmes; ils fuyent ceux qui leur montrent le flambeau pour les éclairer. C'est en quoi l'on raisonne mal; car il faudroit avoir autant de docilité pour les corrections, que

l'on a d'avidité pour les louanges. On veut être applaudi, quand on a fait une bonne action; pourquoi ne vouloir pas être redressé, quand on a fait une fausse démarche? Ceux qui n'aiment pas les corrections, ont bien de la peine à en revenir, quand ils ont fait quelque faute; mais il faut aussi que les personnes qui s'ingerent de faire des reprimandes aux autres, prennent bien leur temps; autrement elles ne font qu'effaroucher & rebuter, au lieu de faire un bon effet. Le Lion avoit droit de reprendre le Pourceau d'aimer ainsi l'ordure & de se veautrer dans la fange; cependant il ne profita point de ses bons avis. C'est ainsi que ceux qu'une habitude inveterée retient depuis long-temps dans le mal, rebutent les conseils de ceux qui tâchent de les ramener à la raison. L'accoutumance ajoûte un nouveau poids au panchant naturel qui les porte au vice & les empêche de sortir du bourbier où ils se sont enfoncés.

Chacun selon son goût se forme des plaisirs.
Quel droit a-t-on d'y trouver à redire?
Comme notre panchant régle seul nos desirs,
Lorsqu'ils sont satisfaits, cela nous doit suffire.



FABLE X.

Du Passereau & de l'Hirondelle.

Un Passereau ayant apperçu sur le toit d'une maison une Hirondelle qui chantoit sans cesse, lui tint ce langage: En vérité je porte envie à ton bonheur, tu passes toute ta vie dans la joye, sans apprehen-

préhender le chagrin ni aucune infortune; & moi je me vois sans cesse exposé à de continuelles allarmes. Le mouvement de la moindre feuille me glace & me fait trembler. Cependant ton assûrance est telle, que tu demeures tranquille parmi le bruit des hommes & que tu ne t'enfuis point à leur approche. Je ne comprens pas pourquoi ils te ménagent de la sorte, puisque le bruit que tu fais doit les incommoder beaucoup. Ma surprise est donc bien fondée, de voir qu'ils te laissent en paix, & qu'ils ne te chassent pas comme une fâcheuse & une importune, & de ce qu'ils ne tendent pas des pièges pour te faire mourir. L'Hirondelle fit cette réponse au Passereau, élévant sa voix plus haut qu'à l'ordinaire: C'est à tort, lui dit-elle, que tu m'insultes de la sorte; car quelque mérite que tu croyes avoir, par quel endroit oses-tu de comparer à moi? Tont chant est tout uni & toûjours sur le même ton, il n'y a rien de doux, ni de mélodieux dans ton ramage; tu fais un tort considérable aux moissons; car le grain n'est pas plutôt semé, que tu le manges & tu détruis par ce moyen l'espérance des Laboureurs. Ils n'ont point à me reprocher un semblable dégât, ainsi

 ils

ils me souffrent de bon cœur dans leurs maisons, parce que je les réjouïs par mon chant. Outre tous ces avantages, j'ai encore le talent de purger l'air des insectes & des autres animaux qui l'empoisonnent. Tâche donc de faire comme moi; alors les hommes te témoigneront la même complaisance qu'ils me témoignent.

SENS MORAL.

On s'affectionne à ceux qui ne songent qu'à faire du bien; mais l'on persécute sans cesse ceux qu'un méchant naturel porte toûjours à faire du mal. C'est ce que Philelphe a voulu donner à entendre dans la Fable de l'Hirondelle & du Passereau. L'une réjouït par son chant ceux chez qui elle habite; mais le Passereau, avide & avare, pille les moissons des Laboureurs. Aussi ils le chassent & lui tendent de piéges pour le surprendre. Voilà pourquoi il avoûe ingénûment à l'Hirondelle, qu'il passe sa vie dans des appréhensions continuelles d'être pris ou assommé. Mais l'innocente Hirondelle passe sa vie tranquillement parmi les hommes. Ils la souffrent dans leurs maisons, parce qu'elle ne leur fait point de mal, & qu'au contraire elle tâche de les réjouïr par son chant.

Toûjours au moindre bruit l'ame de trouble atteinte,
Tu fuïs & voudrois te cacher.
Qui n'a rien à se reprocher,
Demeure ferme & vit sans crainte.

FABLE

FALBE XI.

De la Pie & de son Poussin.

La Pie voulant donner des leçons à l'un de ses Petits avant que de le laisser sortir du nid, Evite autant que tu pourras, lui dit-elle, l'approche de quelque homme que ce soit. Si tu vois qu'il porte un Arc, tiens pour assuré que la flèche est toute prête, & qu'on la décochera contre toi. S'il se baisse pour ramasser une prierre, prens garde qu'il ne te la jette pour t'écraser. Ma mère, lui répliqua le petit, votre avis me paroît fort sage & fort utile; mais si cet homme, dont vous me parlez, a fait amas de pierres & qu'il les ait cachées dans son sein, comment pourrai-je éviter cette surprise? Je crois que le plus sûr est de prendre d'abord la fuite & de m'éloigner de mon ennemi, sans m'amuser à observer ses actions, de peur que cette recherche ne me soit funeste. C'est bien raisonner, repartit la Pie; ce parti me semble beaucoup plus sûr, & je trouve ton avis préférable au mien.

SENS MORAL.

Les réflexions des jeunes gens peuvent être quelque fois mises en paralléle avec celles des vieillards les plus sages. L'expérience donne aux derniers un grand ascendant sur les jeunes gens, qui

doivent avoir beaucoup de déférence & de docilité pour ceux dont l'age a meuri l'esprit. Cependant la Fable réprésente un petit Oiseau qui n'est pas encore sorti du nid, & qui raisonne fort juste pour la conservation de sa vie, & sur les mesures, qu'il dévoit prendre pour éviter les embûches de ceux qui auroient pu la lui ravir. Il renchérit en subtilité sur les conseils que sa mère avoit voulu lui donner. Il lui réprésente que ce n'est pas assez de se défier de son ennemi; mais qu'il faut aussi prévenir ses attaques & empêcher qu'il ne nous nuise. Le seul bon sens suffit pour suggérer ce sentiment à tous ceux qui sont capables de raisonner. Si l'on se sent trop foible pour résister aux attaques de ses ennemis, dont on connoît les mauvaises intentions, le parti le plus sûr est de fuir & de se mettre par la retraite à couvert de leurs persécutions. C'est la remontrance fort sage que le Poussin de la Pie fit à sa mère, lui donnant à entendre, qu'il ne seroit plus temps d'éviter le péril, quand sa vie seroit menacée & que l'on décocheroit des traits contre lui.

Avec raison les vieillards sont prisés,
Leur jugement est mûr, leur prudence solide;
Mais pour prendre au besoin un bon conseil pour guide,
Les jeunes quelquefois sont les plus avisés.



FABLE XII.

Du Loup, du Renard & de l'Ane.

Le Loup, le Renard & l'Ane, partirent de compagnie pour aller faire des courses par le monde. A peine se furent-ils embarqués dans le vaisseau qui devoit les

les porter, qu' ils se virent attaqués d' une furieuse tempête. La peur les saisit, quand ils virent le péril qui les menaçoit. Alors le Renard s' adressant au Loup, lui dit en gémissant: Hélas! compagnon, il faut que nous ayons commis quelque grand crime; & c' est ce qui attire sur nous l' orage effroyable qui va nous faire périr. Reconnoissons notre faute & demandons en pardon à Jupiter, afin qu' il nous délivre de ce péril. Cette réflexion fit trembler le Loup. Eh, s' écria-t-il tout tremblant, grands Dieux, que j' ai dévoré de moutons & de veaux, & que j' ai de regret de n' en pouvoir manger davantage! Ton crime est enorme, lui répart le Renard; mais parce que ton pachant t' a porté à le commettre, tu mérites d' être traité avec quelque indulgence. Pour moi, j' ai fait main basse sur les Chapons, sur les Poules, sur les Canards & sur les autres Oiseaux domestiques; mais le crime qui me fait le plus de peine, c' est qu' ayant voulu, au travers d' un trou, attraper une Poule qui mangeoit du grain, je ne lui emportai que la tête; le reste du corps, qui étoit assez gras, demeura de l' autre côté tout ensanglanté. L' âne les ayant entendu raconter leur histoire, parla en ces termes. A ce

que

que je vois, mes chers, vous étes tous deux bien plus coupables que moi; car je porte la farine & je ne mange que le ſon; on me charge de vin, & je ne bois que de l'eau. Cependant puisque vous avez avoué vos fautes de ſi bonne foi, je vous dirai auſſi avec beaucoup de ſincérité, qu' un jour portant des paniers pleins de pain, que mon Maître envoyoit vendre au marché, je laiſſai doucement gliſſer les paniers le long de mon cou juſqu'à terre & je mangai la farine qui ſe trouva au fond; mais j'en fus rudement châtié; car mon Maître, à mon retour, me donna mille coups de bâton, & il m'auroit aſſommé ſans doute, s'il n'avoit pas cru que je lui étois encore néceſſaire. Le Renard & le Loup, qui avoient comploté enſemble de ſe defaire de l'âne, s'écrièrent de concert: Oh le grand crime! Voilà indubitablement la cauſe de cette tempête qui va nous faire périr. Il faut que nous le jettions ſur le champ dans la mer, le malheureux âne, qui eſt la cauſe de tous nos maux. Ils n'eurent pas plutôt pris cette réſolution, qu'ils l'exécutèrent, ſans ſe ſoucier des cris de l'âne qui ſe plaignoit de leur perfidie.

SENS MORAL.

Les méchants trouvent toûjours assez de prétextes pour opprimer les innocents, & quand ils manquent de bonnes raisons, ils ont recours aux calomnies. Ce fut une grande imprudence à l'âne de s'associer avec le Loup & avec le Renard, dont l'un est extrémement cruel & l'autre extrémement artificiel. Sa vie n'étoit guére en sûreté puisqu'il étoit dans une si mauvaise compagnie. Pour le faire donner dans le panneau, ils lui racontèrent malignement les crimes qu'ils avoient commis. Il crut aussi après cet aveu, être obligé de leur declarer les siens, qui n'étoient pas à beaucoup près aussi énormes que ceux du Loup & du Renard; cependant ces deux scélerats prennent de là occasion de calomnier l'âne & de l'opprimer par une insigne supercherie, en lui faisant entendre que sa mauvaise vie étoit l'unique cause des malheurs dont ils étoient menacés. L'aveu que le Loup & le Renard firent de leurs crimes, étoit une impiété à l'égard de Jupiter; car ils ne se repentoient nullement de leurs cruautés. C'est ainsi que les Hypocrites se jouent de la Religion, & abusent des simples par leurs grimaces étudiées. La société que firent ensemble le Renard, le Loup & l'âne, peut encore nous apprendre, que les petits & les simples n'ont jamais rien de bon à espérer dans le commerce qu'ils ont avec les Grands, qui abusent de leur autorité pour les opprimer, sans qu'ils puissent s'en défendre; non plus que cet âne infortuné, qui n'eut rien à opposer au Renard & au Loup, que de plaintes inutiles, dont les scélerats ne se mettent d'ordinaire guére en peine.

Fuis

Fuis ceux qui plus puissants que toi,
Ne font point scrupule du crime.
De leur seul intérêt ils reçoivent la loi;
Et tôt où tard tu seras leur victime.



FABLE XIII.
Du Loup & du Renard.

Le Loup & le Renard s'associèrent ensemble pour aller chercher de la proye, promettant réciproquement de partager avec équité tout le butin qu'ils feroient dans leur course. Cette resolution étant prise, ils convinrent de leurs faits & se mirent en campagne. Ils rencontrèrent d'abord un beau Cheval, qui paissoit à l'aise dans une vaste prairie. Cet objet leur causa une joye sensible, se flattant de s'emparer d'une si belle proye, qui devoit suffire pour les nourrir pendant plusieurs jours. Ils résolurent de l'attaquer sans différer davantage. Cependant la crainte du péril les étonna d'abord, de sorte qu'ils résolurent de tenter l'artifice & d'aller reconnoître le Cheval, avant que d'avoir recours à la force ouverte, & tâchèrent de le prendre par surprise. Le Renard l'aborda le prémier & le flattant, lui dit: Je te prie de me déclarer, qui tu es, quel est

est ton nom & de quelle famille tu descens. On peut juger à ta contenance que ton origine est noble & illustre; car tu as la mine fort avantageuse & un grand air. Ce compliment obligea le Cheval à se tenir davantage sur ses gardes. Je suis bien fâché, répondit-il au Renard, de ne pouvoir éclaircir tes doutes, ni t'apprendre ce que tu as envie de savoir. J'étois si jeune quand je perdis ma mère & tous mes parents, que je n'ai jamais pu avoir une véritable conoissance ni de mon origine, ni même de mon nom. Cependant si tu veux absolument satisfaire ta curiosité, tu n'as qu'à me regarder fixement au pied, & tu y trouveras distinctement écrit tout ce que tu me demandes. Je ne sais pas lire, dit le Renard. Voilà pourquoi il faut que je m'adresse à mon compagnon. Ayant dit cela, il se tourna vers le Loup & lui raconta l'affaire de point en point, avec une promesse expresse de lui être toûjours fidèle, & de ne l'abandoner jamais. Sur cette espérance, le Loup, qui se croyoit plus habile que le Renard, s'approcha du Cheval & l'abordant avec des yeux étincelans de colère: Qui es tu, lui dit-il? qui est ton père, quelle est ta naissance? Tu pourras apprendre exactement toutes

ces

ces circonſtances, lui repliqua le Cheval, ſi tu veux me regarder ſous le piéd, où mon père l'écrivit de point en point avant que de mourir. Le Loup accepta la propoſition, diſant qu'il avoit apris autrefois à lire. Alors le Cheval leva le piéd & frappa le Loup ſi rudement, qu'il l'étendit par terre tout étourdi du coup. Le Renard le voyant dans un état ſi pitoyable, Voilà, lui dit-il en raillant, tout le fruit que vous avez recueilli de votre grand ſavoir. Pour moi, je n'ai jamais rien appris, & votre exemple fait que je ne me repens pas de mon ignorance. Si j'avois ſçu lire comme vous, le même malheur me ſeroit peut-être arrivé. Ainſi quand j'aurois cent enfants & quand ces enfants auroient autant de petits-fils, je leur conſeillerois à tous de n'apprendre jamais ni à lire ni à écrire; car ceux qui ſe piquent d'une ſcience ſi ſublime, ne ſont pas toûjours les plus prudents, ni les plus ſages. Tandis qu'ils raiſonnoient enſemble de la ſorte, le Cheval eut tout le loiſir de s'éloigner d'eux à toutes jambes. Le Renard aida ſon compagnon à ſe relever de terre le mieux qu'il put; mais à peine pouvoit-il ſe ſoutenir ſur ſes jambes. Que je ſuis malheureux, s'écria-t-il, d'être tombé

dans

dans une si grande infortune, pour avoir été trop savant & que tu dois te savoir bon gré de ton ignorance! Alors le Renard se mit à plaisanter sur l'avanture du Loup & à le blâmer de sa sottise. Après cela ils se mirent en chemin pour s'en retourner, l'un bien satisfait d'avoir évité le peril par sa prévoyance, l'autre tellement abbatu de sa blessure, qu'à peine put-il regagner le bois.

SENS MORAL.

Il ne sert de rien d'être savant, si le savoir n'est soutenu par la prudence. C'est par elle que le Cheval se défit de deux ennemis fort dangereux, & qui avoient juré sa perte. Le Loup & le Renard, dont la cruauté & la ruse sont également à craindre, avoient comploté de le faire périr; & ils en seroient venus à bout, si le Cheval n'avoit sagement fait avorter leur dessein. On peut encore tirer une moralité des paroles du Renard, qui dit pour se tirer d'affaire, qu'il ne savoit pas lire, & qu'il n'avoit jamais rien appris, & qui déclare nettement que, quand il auroit un grand nombre d'enfants, il ne leur feroit jamais rien apprendre. Il se moque par là finement du vain savoir du Loup, qui se croyoit fort habile & qui donna cependant si grossièrement dans le panneau que le Cheval lui tendoit; mais les Savans de profession sont souvent plus sots & plus impertinents que les autres hommes, parce que la science leur gaûchit l'esprit, au lieu de le redresser.

Ce n'est pas la faute de la ſcience ; mais c'eſt qu'ils en font un mauvais uſage.

Que de ſubtils reſſorts pour tromper ſe doployent !
Que d'artificieux detours !
Crains d'en eſpérer trop ; la ruſe tous les jours
Tourne contre ceux qui l'employent.

FABLE XIV.
D'un Paſſant & d'un Ours.

Un homme doubloit le pas, pour arriver à ſa maiſon avant la nuit. Voyant que les ombres commençoient déjà à ſe répandre ſur la terre, & que la neige étoit ſi haute, qu'il avoit toutes les peines du monde à s'en retirer, il réſolut de chercher quelque aſyle, pour ſe mettre à couvert & pour y paſſer la nuit. Il ne trouva qu'une Caverne, qui ſervoit de retraite à un Ours. Il héſita d'abord s'il entreroit, craignant, qu'une bête auſſi féroce ne le mît en pièces & ne le dévorât. Cependant comme le froid commençoit à le ſaiſir, il aima mieux s'expoſer à la merci de l'Ours, que de ſe laiſſer mourir de froid. L'Ours oublia en quelque façon ſa férocité naturelle, & le voyant entrer dans ſa Caverne, il ſe mit à le careſſer, lui offrant des noix & des pommes. Il étendit de la paille, du foin & des feuilles d'arbres pour

pour lui servir de lit. Cette réception rassura le Voyageur, qui n'étoit entré qu'en tremblant. Il mangea des fruits que l'Ours lui avoit présenté, & se coucha pour y reposer un peu, attendant avec impatience le retour du Soleil. Si-tôt qu'il le vit paroître, il quitta brusquement son Hôte, qui dormoit encore, & fit grande diligence pour aller à sa maison, où il ne se rendit qu'avec des grandes fatigues. Ses Voisins furent tout étonnés de le voir, & ils ne pouvoient comprendre comment il avoit pu se retirer des neiges. Il leur raconta de point en point son avanture, & leur dit, qu'il avoit passé la nuit dans la grotte d'un Ours, & que s'ils vouloient, il leur seroit fort aisé de l'y surprendre. Ils approuvèrent tous le conseil qu'il leur donnoit, & prirent des armes pour aller attaquer l'Ours, qui les voyant arriver en bon ordre, jugea bien qu'il ne pourroit jamais résister à tant d'ennemis, & qu'il seroit accablé par le nombre; mais il emprunta des forces de son désespoir, pour se défendre jusqu'à la dernière extrêmité. Il se jetta à corps perdu dans la foule, & choisit l'ingrat qui l'avoit trahi, après en avoir été reçu avec tant de courtoisie, & d'une manière si obligeante. Il déchira ce

malheureux avec ſes dents & avec ſes ongles, & ſe laiſſa tomber ſur lui, ayant la conſolation de le voir périr, en périſſant lui-même.

SENS MORAL.

L'ingratitude a ſouvent de mauvaiſes ſuites, & l'on ne plaint guére les ingrats, pour les malheurs, qui leur arrivent. Cette Fable nous repréſente un Ours tranſporté de fureur, & qui cherche à faire périr un lâche qui l'a trahi. Il le mit en piéces au milieu d'une foule d'hommes armés, qui ne purent jamais le défendre contre la furie d'un ennemi irrité, & que ſon déſeſpoir rendoit invincible. On a vu ſouvent qu'un petit nombre de gens déſeſperés on fait des actions qui paroiſſent incroyables. L'Hiſtoire nous apprend que quinze mille Romains, réduits aux dernières extrêmités, oſèrent attaquer ſix-vint mille Crotoniates, & les défirent à plate coûture. Six cents ſoldats, réſolus de perdre la vie, attaquèrent, ſous la conduite de Leonidas, l'armée de Xerxes, compoſée de cinq cens mille hommes. Ce combat ſi inégal dure depuis le commencement de la nuit juſqu'au lendemain après midi. Les Romains, quoiqu'ils fuſſent ſi belliqueux & ſi braves, ne s'obſtinoient point à s'oppoſer au paſſage des gens qui fuioyent, pour ne pas s'expoſer à leur déſeſpoir. Quelque foible que ſoit un ennemi, il fait des efforts incroyables, & en peut vaincre un bien plus fort, quand on le pouſſe à bout ſans vouloir lui faire de quartier, ou quand il a réſolu de ſe venger de quelque grand outrage. L'Ours jugeant bien que ſa vie étoit déſeſperée, ſe voyant attaqué par tant d'ennemis, ſe jetta au travers

vers

vers des dards & des lances, pour déchirer l'ingrat, qui lui jouoit un si mauvais tour.

Qui reçoit un bienfait, fût-ce d'un ennemi,
Mérite en l'oubliant la peine la plus rude.
Quelque haine, où le cœur se puisse être affermi,
Peut-on vivre content, noirci d'ingratitude?



FABLE XV.

Du Renard & du Lynx.

Le Renard allant chercher quelque proye, trouva par hazard un Lynx, dont il s'approcha, faisant semblant de le flater & de le caresser. Où allez-vous tout seul, lui dit-il, ô le plus beau & le plus aimable de tous les Animaux? Ne serez-vous point fâché que je vous accompagne jusqu'au lieu de vôtre retraite, ou si cela vous incommode, avez-vous pour agréable de venir à la mienne? Vous ne sauriez m'obliger plus sensiblement, & je ferai de mon côté tout mon possible pour vous y bien recevoir. Ce fut le compliment que le Renard fit au Lynx d'un air flateur & caressant. Mais voyant que le Lynx le dédaignoit, & qu'il ne faisoit semblant de l'écouter, plein de courroux il changea de langage, & lui dit fiérement: Je ne me répens point de t'avoir appellé beau, puis-

que tu l'es en effet; mais je suis fâché de voir tant de brutalité avec tant d'agrément. Es-tu devenu muet, ou ta bêtise est-elle si grande, que tu ne puisses pas faire le moindre compliment à celui qui te comble de louanges? Le Lynx se voyant poussé de la sorte par le Renard, lui repartit sur le même ton: Tu es bien plus sot toi-même, avec ton habil dont tu étourdis tout le monde; tu ressembles à ces grands parleurs, qui ne peuvent trouver la fin de leurs discours. Tu en dis trop pour pouvoir exécuter tout ce que tu veux; toutes ces belles paroles sont artificieuses, & ne viennent point du cœur. Voilà pourquoi je fais si peu de cas de ce que tu dis, & je n'y ajoûte point foi.

SENS MORAL.

Les grands parleurs sont toûjours suspects, & ne persuadent guére. Le Renard de cette Fable est le modéle des imposteurs & des fourbes, qui tâchent d'imposer par leurs belles paroles. Leurs compliments, & leurs offres de services, sont autant de piéges qu'ils tendent aux dupes pour les surprendre. Le Renard ne caressoit le Lynx, que pour l'attraper. De même les flateurs ne prodiguent leur encens que pour faire tomber dans le panneau ceux qu'ils ont choisis pour être leur dupe. La méthode du Lynx est la meilleure dont on puisse se servir, pour rompre leurs mesures. Il ne faut

pas

pas faire semblant de les écouter; il faut recevoir avec froideur tous les empressements quils nous témoignent. Cette indifférence les glace, & les déconcerte, & leur ôte l'espérance de pouvoir nous tromper. Le Renard fut tout étonné de voir la manière dont le Lynx recevoit ses compliments, & il ne fut pas assez le maître de son dépit pour empêcher qu'il ne parût; de sorte que changeant de stile, il se mit à dire des injures au Lynx. C'est ce que font encore mille gens, imitateurs du Renard; car voyant que leurs artifices ne réüssissent point auprès des gens, qu'ils avoient entrépris de tromper par leurs flateries, & par leurs compliments artificieux, ils les traitent de grossiers & de brutaux, qui payent par des incivilités, les honnétetés & les déférences que l'on a pour eux.

Quand d'éblouir quelqu'un la foible ardeur t'occupe,
Tu lui prodigues de l'encens;
Mais de cet art flateur tu peux être la dupe,
Si tu trouves de yeux perçans.



FABLE XVI.
De l'Ourse & du Chien.

Un Chien s'étant égaré dans la compagne, & se sentant pressé de la faim, entra dans la Caverne d'une Ourse, & la pria très-instamment de vouloir lui donner à manger. L'Ourse eut compassion du Chien, le voyant réduit aux derniers abois. Elle lui servit tout ce qu'elle avoit de bon à manger. Le Chien ayant mangé

gé à sa discretion, alla se coucher pour dormir. Ce procédé surprit l'Ourse, qui ne parut pas moins étonnée de la paresse, que de la gourmandise de son Hôte. Elle le réveilla, & lui dit d'un ton brusque: Leve-toi promptement, afin que nous allions ensemble à la chasse pour avoir de quoi souper. C'est assez de dormir pendant la nuit; il faut travailler pendant le jour; suis moi, & fais ce que je te dis, puisque je t'ai donné à diner. Quoique l'Ourse parlât avec beaucoup de chaleur, à peine put-elle faire ouvrir les yeux au Chien, qui trouvoit fort mauvais que l'Ourse eût interrompu son sommeil, & qu'elle l'eût troublé dans son répos. Ne vous hâtez pas tant, dit-il à l'Ourse, & laissez-moi dormir à mon aise encore quelque temps, si vous voulez que ma santé n'en souffre; car on s'incommode, quand on se met au travail incontinent après le répas. Lorsque j'aurai suffisamment reposé, je chasserai avec plus de courage & de disposition. Le Chien ayant parlé de la sorte, se remit à dormir. Sa nonchalance, & sa paresse irritèrent tellement l'Ourse, que se jettant sur le Chien, elle le mit en pièces sur le champ, & le dévora, sans se mettre en peine d'aller plus loin chercher d'autre

proye,

proye, pour rémédier à la faim, dont elle se sentoit pressée.

SENS MORAL.

Les lâches & les paresseux aiment mieux vivre dans la misère, que de faire des efforts pour travailler, & pour amasser de quoi subsister. Le Chien de cette Fable mouroit de faim, & se voyant régalé par l'Ourse, il dévora avidement tout ce qu'elle lui servit, abusant ainsi de sa bonté. C'est le symbole des parasites, qui aiment à faire bonne chère aux dépens d'autrui, & pourvu qu'il ne leur en coute rien. Ils traînent une vie malheureuse, allant chercher de table en table de quoi manger; ils essuyent à tous moments mille brusqueries, mille rebuffades de la part des Maîtres & des domestiques des maisons qu'ils frequentent. Ils pourroient s'épargner tous ces chagrins & tous ces mépris, s'ils vouloient travailler pour gagner de quoi vivre honnétement. Au pis aller, ne vaudroit-il pas mieux ne pas faire si bonne chère, & se passer de peu chez soi, que d'aller dans les maisons d'autrui, où ils sont regardés comme des fâcheux & des importuns, & méprisés comme des misérables? Platon se moqua un jour de Diogéne, qu'il avoit des herbes pour son dîner, & lui dit: Si tu pouvois vivre parmi les hommes, tu ne serois pas réduit à vivre d'herbes. Mais Diogéne lui repliqua sur le champ: Si tu pouvois de contenter d'herbes, tu n'irois pas si souvent aux tables de grands Seigneurs faire l'écornifleur, & le parasite. Le Chien de cette Fable ne laissa rien de tout ce qui fut servi devant lui, & mangea tout avec une extrême avidité. C'est un défaut à qui doivent prendre garde ceux qui mangent aux tables d'autrui.

d'autrui. Il ne faut pas qu'ils fassent paroître de la gourmandise, en mangeant par excès, ni avec trop d'avidité. Il ne faut pas aussi qu'ils fassent paroître trop de délicatesse en desaprouvant les mets qu'on leur sert, comme s'ils n'étoient pas à leur goût. Ce dégoût affecté & à contre temps, rebute le Maître & les Officiers, & fait qu'on ne regarde pas de bon œil des gens, qui reçoivent de mauvaise grace ce qu'on leur donne. C'est une incivilité, qui ne se peut pardonner, & qui n'est digne que de mépris.

Lorsqu'on a bien souffert, rien n'est plus dangereux,
Qu'un état d'abondance, où tout nous réussisse.
On s'oublie, on se perd à force d'être heureux,
Et l'excès du repas nous creuse un précipice.

FABLE XVII.

Du Singe & du Chien.

Un vieux Singe voyant un jeune Chien qui rongeoit un os, résolut de lui jouer un tour de son métier, & de lui enlever cet os. Dans ce dessein, il l'aborda, & se mit à jouer avec lui pour l'amuser, & pour lui faire lâcher prise. Le Chien ne donna point dans le panneau que le Singe lui tendoit, & grondant entre ses dents, il continua toujours à ronger son os, sans se soucier des caresses du Singe, qui continuant dans son entreprise, tourna le Chien en tant de manières, qu'il lui

lui ôta enfin de force, ce qu'il n'avoit pu lui ôter par adresse.

SENS MORAL.

Les fourbes font jouer tant de ressorts, & se mettent sous tant de figures, qu'on ne peut guéres se garantir de leurs supercheries. On peut dire d'eux avec justice, qu'ils sont plus dangereux que les Singes les plus rusés, que le Poëte nous représente en cette Fable, comme le symbole de la malice. L'une de leurs principales adresses, est de caresser ceux qu'ils ont envie de tromper, & de leur faire tant de demonstrations d'amitié, que les plus fins y sont enfin attrapés. Le Chien dont il est parlé en cette Fable, ne se laissa point tromper par les caresses du vieux Singe, qui étoit beaucoup plus expert en malice, & qui eut enfin recours à la violence, pour venir à bout de ses desseins. C'est la manière ordinaire dont se servent les Grands à l'égard des petits. Ils les oppriment à force ouverte, lorsque leurs ruses n'ont pas réussi; & ils ont recours à la violence, quand les prétextes leur manquent.

Crains ceux qui plus rusés que toi,
Sous couleur d'amitié, te cherchent, te caressent.
C'est pour avoir ton bien qu'à te voir ils s'empressent;
Bien-tôt de leur dessein la force sera foi.



FABLE XVIII.

D'un Villageois, d'un Paysan & d'un Ours.

Un Ours craignant d'être surpris dans sa Caverne, en boucha si bien l'entrée avec une grosse pierre, qu'il lui fut impossible

possible de la rémuer, lorsqu'il en voulut sortir pour aller dans la compagne chercher de quoi appaiser la faim qui le tourmentoit. Il se mit à heurler d'une maniere pitoyable, de sorte qu'un Paysan qui passoit par hazard auprès de sa Caverne, s'en approcha, ayant entendu les heurlements de l'Ours, qui apperçut le Paysan au travers d'un trou. Il le pria très-instamment de le secourir dans l'embarras où il se trouvoit, lui promettant d'avoir reconnoissance éternelle de ce bon office. Le Paysan consentit à faire ce que l'Ours souhaitoit, & fit de si grands efforts, qu'il ôta à force de bras cette pierre de l'entrée de la Caverne. L'Ours voyant la porte débouchée, sortit au même moment, & fit mille demonstrations d'amitié à son libérateur, lui protestant qu'il tâcheroit de lui donner des marques effectives de sa reconnoissance. Ils marchèrent de compagnie, après des compliments reciproques, l'Ours entretenant toûjours le Paysan du service important qu'il lui avoit rendu, & des grandes obligations qu'il lui avoit. A peine eurent-ils fait quelques pas, que cet Animal farouche changea de langage, & parla au Paysan en ces termes: Je meurs de faim, il faut tout présen-

présentement que je te dévore. Eh quoi, lui repartit le Paysan transi de frayeur, je t'ai conservé la vie, par le secours que je t'ai donné, & tu veux me faire mourir? C'est donc ainsi que tu rens le mal pour le bien? Il ne faut point tant de raisonnements, repliqua l'Ours, c'est une affaire résolue; je veux te dévorer, & je suis en droit de le faire. Sur quoi ce droit est-il fondé, demanda le Paysan? Si tu peux m'apporter quelque raison légitime pour autoriser ce que tu as envie de faire, j'y consens. L'Ours, qui ne pouvoit goûter le raisonnement du Paysan, lui fit cette réponse: Ce n'est pas d'aujourd'hui, que les hommes comptent pour rien les services passés, & qu'ils mettent en oubli les bienfaits qu'ils ont reçus. Sur ce principe, n'ai-je pas raison de vouloir te manger? Et afin que tu ne m'en croyes pas sur ma parole, prenons l'avis des trois prémiers passans que nous trouverons en nôtre chemin, & rapportons nous en à leurs décisions. Le Paysan accepta la proposition de l'Ours. Peu de temps après, un Cheval vint à passer auprès d'eux, & l'Ours lui tint ce langage: Nous t'avons choisi pour arbitre d'un différent qui est survenu entre nous deux. Voici le fait.

Nous

Nous disputions pour savoir s' il n' est pas vrai, que dans le temps où nous sommes, l'on met incontinent en oubli les bienfaits reçûs. Et peut-on en douter, répondit le Cheval? Je ne l'ai que trop appris par ma propre expérience. Quand j'étois jeune, & plein de force, je servois mon Maître durant la guerre, & je lui ai aidé à remporter plusieurs victoires. Aussi me récompensoit-il fort bien des importants services que je lui rendois. J'avois toûjours un harnois fort riche; on me fournissoit de l' avoine & du foin en abondance. Mais depuis que la vieillesse m'a ôté mes forces, & que je ne suis bon à rien; car à peine puis je me soutenir, & mettre les piéds l'un dévant l'autre; dépuis ce temps-là, dis-je, on m'a retranché mon ordinaire, l'on ne me donne qu'une médiocre quantité de foin, je ne couche que sur de la paille, on ne me caresse, & l'on ne me flate plus comme l'on faisoit auparavant, & l'on me donne mille coups de bâton. Cet exemple est une preuve évidente, que l'on ne reconnoît plus les services passés. Ce discours allarma étrangement le Paysan, & il croyoit déjà que son procès étoit perdu, lorsque l'Ours & lui apperçurent un grand Chien maigre

&

& hideux. Ils le saluèrent lorsqu'il les aborda, & lui firent la même proposition qu'ils avoient faite au Cheval. Voici de quelle manière il leur répondit: Lorsque j'avois encore tout le feu & toute l'ardeur de la jeunesse, je suivois mon Maître à la Chasse, je courois le Cerf, & le Sanglier, & toujours avec succès. Mon Maître & tous les Domestiques de la maison me faisoient mille caresses, & me fournissoient abondamment de quoi vivre. Alors je ne me nourrissois que de pain blanc, & l'on me donnoit chaque jour de la paille fraîche pour me coucher; mais depuis que mes jambes sont devenues roides & languissantes par la vieillesse, & que je suis incapable de faire les mêmes exercies que je faisois auparavant, je me vois tous les jours maltraité. A peine peut-on me souffrir dans le logis; on m'en chasse impitoyablement à coups de pierre & de bâton. En faut-il davantage pour montrer, qu'on oublie aisément les bienfaits? Les allarmes du Villageois furent augmentées par ce raisonnement du Chien, de sorte qu'il croyoit déjà voir l'Ours se jetter sur lui pour le dévorer; mais il se rassura un peu à la vûë d'un troisième passant, qui devoit comme les deux prémiers donner son

avis

avis ſur le différent qu' il avoit avec l' Ours. C' étoit un homme déjà aſſez avancé en âge, & dont la mine grave & ſerieuſe lui attiroit du reſpect. Le Villageois ſe jetta d' abord à ſes genoux, ſe plaignant de l' ingratitude de l' Ours. Il lui raconta de quelle manière il lui avoit ſauvé la vie en le tirant de ſa Caverne, où il ſeroit mort de faim; & que pour récompenſe de ce bon office, il vouloit le dévorer, diſant pour toute raiſon, que ce n' étoit plus la mode d' avoir de la reconnoiſſance pour les ſervices paſſés. Cela eſt vrai, dit le Vieillard avec un ton plein de gravité, quand on les a rendus à des ingrats; mais les gens de bien en conſervent toûjours la memoire. Le ſouvenir qu' ils en ont leur eſt utile & glorieux; au lieu que l' ingratitude deshonore ceux qui ſont tachés d' un vice ſi bas, & que tôt ou tard ils en portent la peine. Sois perſuadé, continua le Vieillard, en s' adreſſant à l' Ours, qu' il t' arrivera quelque malheur en punition de ton crime, & prens garde que tu ne périſſes bien-tôt, qui veux faire mourir ton bienfaiteur. Ces paroles ne furent pas dites en l' air par le Vieillard. Son preſentiment eut ſon effet; car à peine avoit-il achevé de parler, que l' on vit venir vers

vers eux un grand nombre de Chiens, qui avoient lancé une bête dont ils avoient perdu la piste; mais au lieu de celle qu'ils poursuivoient, ils se jetterent sur l'Ours, le mirent en piéces & en firent curée, comme pour venger le Paysan, à qui l'ingrat vouloit ôter la vie, quoi qu'il l'eût empéché de périr.

SENS MORAL.

Les perfides & les ingrats portent souvent la peine de leur perfidie & de leur ingratitude; le mal qu'ils veulent faire aux autres, retombe sur eux. C'est ce que Philelphe a voulu montrer par la Fable de l'Ours, qui voulut dévorer son bienfaiteur, qui se détourna de son chemin à sa priére, pour aller le sécourir, & pour ôter les pierres qui bouchoient l'entrée de sa Caverne, où il séroit mort de faim sans ce secours. L'exemple de ce Paysan nous montre qu'il faut toûjours être dans la disposition de sécourir les malheureux, quand ils en ont besoin. On a toûjours à se reprocher beaucoup d'inhumanité, quand on y manque, & quand ils tombent dans quelque disgrace considerable, faute d'avoir été assistés. Sénéque a dit fort sagement, que celui qui néglige de secourir un malheureux prêt à périr, doit être régardé comme homicide. Les hommes sont entre eux comme les membres d'un même corps, qui s'aident & se soulagent réciproquement. Mais il arrive assez souvent que ceux qu'on a secourûs avec le plus de zéle, & à qui l'on a rendu d'importants services, se soulévent contre leurs protecteurs. Non seulement ils perdent la

mémoire du bien qu'on leur a fait, mais encore ils rendent le mal pour le bien, tant leur malignité est grande. Dans le moment qu'on leur rend quelque bon office, ils protestent d'en avoir une reconnoissance éternelle, & de chercher toutes les occasions de se revenger; mais peu après ils imitent l'infidélité & la perfidie de l'Ours, qui après tant de belles protestations d'une éternelle gratitude, voulut se jetter sur le Paysan, pour le dévorer. Voilà ce qui fait que l'on a souvent moins de zéle à secourir ceux qui en ont besoin. Après avoir été payé plusieurs fois d'ingratitude, on apprehende toûjours de rencontrer des ingrats en son chemin; mais il n'est pas juste d'abandonner d'honnêtes gens, à cause des mauvais tours des ingrats. Il faut toûjours faire tout le bien qu'on peut. Si ceux que l'on oblige en ont de la reconnoissance, à la bonne heure; s'ils en abusent, il faut se contenter du témoignage de sa conscience, & du plaisir sécret d'avoir fait une bonne action. Il semble que l'Auteur de la Nature ait établi une espèce de correspondance entre tous les corps dont l'Univers est composé, pour apprendre aux hommes à s'entr'aider réciproquement. Le Soleil communique sa lumière aux Etoiles & aux Planétes; ces vastes corps, quelque éloignés qu'ils soient de nous, ne laissent pas de nous soutenir par leur influences. Nous ne saurions vivre sans le secours de l'air que nous respirons; la terre demeureroit stérile, si elle n'étoit continuellement humectée par les rosées ou par les pluyes. Les vapeurs que le Soleil élève par sa chaleur, rétombent sur la terre pour l'engraisser. Les Républiques ne s'entretiennent que par l'union & par la bonne intelligence des Citoyens qui les composent, & par les services qu'ils se rendent réciproquement.

quement. Tout cela nous aprend à assister dans leurs besoins ceux, qui ont recours a nous dans les peines & dans les malheurs, qui leur arrivent. S'ils en ont de la reconnoissance, il faut leur en savoir quelque gré; mais s'ils en usent autrement, il ne faut pas se rebuter pour cela. Leur ingratitude ne doit pas nous empêcher de faire du bien à d'autres, qui en feront peut-être plus reconnoissans. Les ingrats doivent toûjours se souvenir de la Fable de l'Ours, que l'on feint avoir été puni cruellement de son ingratitude, dans le même temps qu'il se préparoit à dévorer le Paysan qui l'avoit secouru, & qui lui avoit ouvert si à propos la porte de sa Caverne. Les Poëtes disent qu'Ixion fut condamné à être mis sur une roue dans les enfers, en punition de son ingratitude envers son peau-père. Mais sans avoir recours à des Fables, il est certain que les ingrats sont punis par les remords de leur conscience, qui leur reproche continuellement leur perfidie, & qui les expose aux mépris & à la haine de tout le monde.

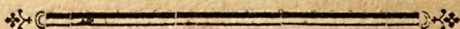
Tu reçois un bienfait, cherche à le reconnoitre,
Autrement, quels malheurs ne t'attendent-ils pas!
Quoiqu'il soit grand-nombre d'ingrats,
Leur exemple peut-il t'autoriser à l'être?

FIN DES FABLES DE PHILELPHE.





FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE, ET MISES EN VERS LATINS PAR GABRIAS ET PAR AVIENUS.



FABLE I.

Du Renard ſans queuë.

Un Renard ayant donné dans un piége qu'on lui avoit tendu, ne put s'en dégager ſans perdre ſa queuë. Se voyant ainſi défiguré, il en penſa mourir de douleur; mais pour ſe conſoler dans ſa diſgrace, il tâcha de perſuader à tous les autres Renards de ſe défaire de leur queuë, s'imaginant que ce défaut ne ſeroit plus une diformité en lui, quand tous les autres Renards lui reſſembleroient. Il leur répréſentoit, pour les convaincre, que la queuë qu'ils portoient étoit un fardeau inutile & incommode, qui ne faiſoit que les embarraſſer. De quoi nous ſervent nos queuës, leur diſoit-il, ſi ce n'eſt pour balayer la terre? Comme il ſe préparoit à leur étaler une foule de raiſons, l'un des Renards

Renards de l'Assemblée s'avisa de lui régarder au derrière, & voyant qu'il n'avoit plus sa queuë, dit, en se moquant de lui: Le conseil que vous nous donnez est intéressé, & ne persuadera personne. Nous garderons tous nous queuës, & nous ne partagerons point votre honte.

SENS MORAL.

Ceux qui donnent des conseils aux autres tâchent toûjours d'en retirer quelque utilité, & d'envisager les choses par les côtés les plus favorables pour eux. Dans les déliberations il faut tâcher de pénétrer les secrêts intérêts de ceux qui parlent; car ce n'est pas toûjours l'amour du bien public qui les fait parler. Quand on a connu leurs secretes intentions, on n'est pas si aisément trompé par les fausses raisons qu'ils débitent. Le Renard au désespoir, & tout honteux de se voir sans queuë, tâcha de persuader dans une Assemblée générale à tous ses confrères de se couper la queuë, afin de courir plus légèrement & de pouvoir se garantir de leurs ennemis. Les raisons apparentes du Renard auroient persuadé les moins rusés; mais Esope, pour venir à son bût, feint que l'un de plus anciens Renards, ayant rémarqué que celui qui les haranguoit avoit perdu sa queuë, le fit rémarquer a ses Compagnons, & déconcerta entièrement celui qui vouloit leur persuader de se défaire de la leur, comme d'un meuble inutile & incommode.

FABLE II.

D'un Paysan & de la Mort.

Un Paysan accablé d'ennuis & de misére, étoit obligé pour vivre d'aller couper du bois dans un Forêt. Un jour retournant à sa Cabane, tout fatigué, & gémissant sous le fardeau qu'il portoit, il fut obligé, pour prendre haleine, de mettre bas son fagot. Alors faisant réflexion sur sa vieillesse, sur sa misére, & sur l'abandon où il se trouvoit, il commença à invoquer la Mort à grands cris, croyant que c'étoit le seul moyen de se délivrer tout à coup de tant de malheurs. La Mort ne fut point sourde aux priéres du Vieillard. Elle se présenta devant lui, & lui demanda ce qu'il souhaitoit d'elle. Le Viellard épouvanté de cette vuë, & se repentant déjà des souhaits qu'il venoit de faire, lui dit qu'il ne lui démandoit rien autre chose, si non qu'elle lui aidât à rémettre son fardeau sur ses épaules.

SENS MORAL.

On ne peut se défaire de l'amour de la vie; on trouve toûjours affreuse la mort la plus douce. Quelque malheureux que soit un homme, il aime encore mieux souffrir que de mourir. En effet, on en voit plusieurs accablés de vieillesse, de maladies, de misères, qui appréhendent encore de mourir,

mourir, quoiqu'ils n'ayent nul agrément dans la vie. S'ils font quelquefois semblant de souhaiter la mort, quand leurs maux sont dans leur plus grande force, ce ne sont que des demi-volontés; & ils changent bien de langage, quand ils se croyent en danger de mourir. Mécéne, Favori d'Auguste, disoit qu'un homme accablé de toutes sortes de maux, & condamné à passer toute sa vie sur une roue, aimeroit encore mieux demeurer dans une situation si douloureuse, que de cesser entièrement de vivre. Ce n'est pas une si grande affaire que de mourir; & la mort en elle-même épouvante moins les hommes, que toutes les circonstances, qui l'accompagnent. La vuë du tombeau & d'un cadavre, a je ne sai quoi d'affreux & de lugubre, qui révolte l'imagination; mais puisque tous les hommes sont condamnés à mourir, il faut qu'ils prennent leur parti de bonne heure, & qu'ils s'apprivoisent insensiblement avec la mort, en y pensant fort souvent.



FABLE III.

Du Lion & du Renard.

La prémière fois que le Renard apperçut le Lion, il fut effrayé de cette vuë, & la crainte le saisit d'une si étrange sorte, qu'il pensa expirer sur le champ. La seconde fois qu'il le vit, il en eut peur, à la vérité, mais sa frayeur ne fut pas si grande. Enfin l'ayant rencontré une troisiéme fois, il n'en parut point effrayé, & il s'y apprivoisa si bien, qu'il eut l'assurance

ce de l'approcher, & de lui parler familiérement.

SENS MORAL.

On vient à bout, par le temps & par l'usage, des affaires les plus difficiles. Ce que l'on croyoit d'abord impossible, devient facile, quand on en a fait l'expérience. Cette Fable montre encore que les hommes deviennent moins éstimables, plus on les pratiques; ceux qui éblouïssoient d'abord par l'éclat d'ûn mérite que l'on croyoit extraordinaire, surprennent moins; quand on les a approfondis. Les plus sages & les plus politiques, qui veulent toûjours entretenir le monde dans l'admiration, ne se montrent pas d'abord tels qu'ils sont, & ne se développent, pour ainsi dire, que par pièces. Il est peu d'hommes, qui ne perdent un peu de l'éstime, que l'on avoit pour eux, à mésure qu'ils se laissent pratiquer.

FABLE IV.

D'un homme, qui vouloit éprouver Appollon.

Un homme méchant & rusé, & qui n'avoit pas une fort haute idée du pouvoir ni de la science des Dieux, vint un jour dans le Temple d'Apollon, où tout étoit préparé pour la cérémonie que l'on vouloit faire en l'honneur de ce Dieu. Cet homme voulant mettre à l'épreuve la science de ce Dieu, prit un Moineau, qu'il

qu'il cacha dans son sein, & s'approchant du Trépié, pria la pretresse de deviner, si le Moineau qu'il tenoit dans sa main, étoit mort, ou s'il étoit vivant. Cet homme se persuadoit de tromper aisément Appollon par cette demande équivoque; car si l'Oracle avoit répondu, que le Moineau étoit en vie, il avoit résolu de l'étouffer sur le champ. La Prétresse inspirée par Apollon, parla en ces termes: Ce que vous tenez maintenant caché dans vôtre main, ou il vit, ou il est prêt de mourir, & nos yeux verrons l'un ou l'autre; mais la chose ne dépend que de vous, & nous sommes préparés à voir l'un ou l'autre de ces deux événements.

SENS MORAL.

Il est impossible de tromper la Divinité, puisqu'elle connoit les plus secrettes intentions des hommes, & tout ce qu'il y a de plus caché dans les replis du cœur humain. Cette maxime, si nous en étions bien pénétrés, devroit suffire pour nous obliger à vivre en gens de bien, puisque les yeux de Dieu nous suivent par tout, & qu'ils sont toûjours attachés sur nous. Cette Fable condamne les impies, qui croyent pouvoir se moquer de Dieu impunément, & qui n'ont nul respect pour cette Majesté supérieure; mais ils apprennent tôt ou tard à leurs dépens, qu'il ne faut jamais se jouer à son Maître. Esope a voulu encore nous montrer par l'exemple

de cet impie, que les fraudes & les artifices n'abusent jamais les personnes éclairées, & qu'ils pénètrent au travers des mauvaises intentions de ceux, qui ont entrepris de les tromper.

FABLE V.

De deux Grenouilles.

Deux Grenouilles habitoient un Marais, qui fut entièrement mis à sec par l'ardeur excessive du Soleil; ce qui arrivoit ordinairement pendant l'été. Ces deux Grenouilles abandonnèrent leur demeure, & cherchèrent par la campagne quelque lieu propre à se retirer. Ayant rencontré un puits fort profond, Voici, dit l'une de ces Grenouilles à sa compagne, un endroit qui me paroît assez commode. Si vous le voulez, nous nous y arrêterons; car peut-être ne trouverons-nous rien de meilleur. Je consens d'y démeurer, dit l'autre; mais avant que de descendre dans ce puits, il faut bien considérer comment nous en sortirons, si la chaleur ou quelque autre avanture met jamais ce puits à sec.

SENS MORAL.

Il faut toûjours considérer avec attention les suites d'une affaire, avant que de s'y embarquer. On est pour l'ordinaire puni de son imprudence, quand

quand on agit témérairement & au hazard. Dès le commencement d'une affaire, il en faut prévoir la fin, pour ne pas s'y engager mal à propos. C'est ce qu'Esope a voulu nous donner à entendre par le raisonnement de la Grenouille. Voilà de belle eau, disoit elle à sa compagne; mais ce puits me paroît bien profond. Si nous sommes jamais obligées d'en sortir quand l'ardeur du Soleil ou quelque autre accident aura mis ce puits à sec, comment pourrons-nous remonter? Voilà de quelle manière il faut prévoir toutes les circonstances d'une affaire avant que de s'y engager. Si les hommes raisonnoient de la sorte, ils ne feroient pas tant de fausses démarches; mais ils ne prennent que leur passion pour guide, & quand ils ont fait quelque faux pas, ils ont tout le loisir de se repentir de leur imprudence.



FABLE VI.

Du Paysan & de ses enfants.

Un Laboureur se voyant prêt de mourir, ne laissant point de richesses à ses enfants, voulut par adresse les engager au travail, afin qu'ils puissent gagner de quoi vivre. Il les fit donc venir auprès de son lit, & leur tint ce langage: Vous voyez, mes enfants, leur dit-il, en quel état sont nos affaires; tout ce que j'ai pu amasser pendant ma vie, je l'ai caché dans notre Vigne, vous pouvez l'y chercher. Le vieillard mourut peu de temps après. Ses

Ses enfants persuadés qu'il y avoit un trésor caché dans leur Vigne, prennent des bêches & des hoyaux, & se mettent à remuer la terre avec beaucoup d'ardeur & d'assiduité. A la vérité ils ne trouvèrent point de trésor, puisqu'en effet il n'y en avoit point; mais la terre, qui avoit été si bien remuée, produisit une très-grande abondance de raisins, de sorte que leur travail les mit à l'aise, & leur fournit de quoi vivre.

SENS MORAL.

Ceux qui ne sont pas nés riches, peuvent amasser de grandes richesses par leur diligence & par leur industrie. Le bien qui s'acquiert de la sorte est acquis légitimément, & fait honneur; mais celui que l'on acquiert par de honteuses pratiques, par des fourberies, par des moyens criminels, ne profite pas, & fond comme le sel dans l'eau. Le Paysan, dont il est parlé en cette Fable, craignant que ses enfants ne s'engourdissent dans la fainéantise, leur fit entendre, qu'il y avoit un trésor caché dans sa Vigne. L'ardeur qu'ils eurent pour bêcher cette Vigne, leur fit remuer toute cette terre avec beaucoup de diligence. C'étoit justement ce que prétendoit leur père, bien persuadé que cette terre remuée de la sorte produiroit des fruits en abondance, & fourniroit à ses enfants de quoi vivre.

FABLE

FABLE VII.

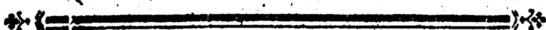
D'un Laboureur & de ses Chiens.

Un Laboureur se voyant arrêté dans la campagne par le mauvais temps qui ne lui permettoit pas de sortir, & ne sachant ou trouver de quoi vivre, s'avisa de tuer d'abord ses Brebis pour les manger. Comme le mauvais temps duroit toujours, il égorgea ensuite ses Bœufs, qui traînoient la charrue, & qui lui aidoient à labourer. Les Chiens du Paysan qui virent tous ces massacres, prirent la résolution de s'enfuir le plus promptement qu'ils pourroient, ne croyant pas pouvoir être en sûreté dans une maison où l'on ne pardonnoit pas même aux Bœufs, qui servoient au labourage.

SENS MORAL.

Il ne faut point lier de commerce avec ceux, qui ne peuvent souffrir ni leurs amis, ni leur domestiques. On trouve dans le monde des gens si fâcheux, & si incommodes, que l'on ne sait comment se prendre pour les ménager. Ils ne peuvent souffrir personne, ni leurs meilleurs amis, ni ceux qui leur ont rendu les plus importants services. Esope nous répréfente en cette Fable un homme, qui tue ses Moutons, & ses Bœufs, qui lui servoient à labourer ses terres, & qui lui étoient si nécessaires. Cet homme est le modèle de ces Misanthropes, qui vou-

voudroient être seuls sur la terre, & qui ne peuvent souffrir qui que ce soit. Esope feint que les Chiens de ce Laboureur tinrent conseil entre eux, & se dirent les uns aux autres, qu'ils devoient s'éloigner promptement d'un Maître si farouche & si cruel; & que, quisqu'il n'avoit pas épargné ses Brebis & ses Bœufs, il n'auroit pas pour eux plus d'égard. C'est ainsi qu'il faut rompre d'abord tout commerce avec ces esprits sauvages, dont l'on ne peut attendre que des duretés.



FABLE VIII.

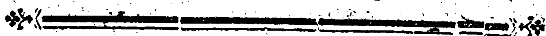
D'une Femme & d'une Poule.

Une Femme avoit une Poule, qui lui pondoit chaque jour un œuf. Elle s'immagina que si elle nourrissoit mieux sa Poule, & si elle l'angroissoit davantage, elle lui pondroit tous les jours pour le moins deux ou trois œufs. Elle lui donna donc beaucoup plus de grain qu'à l'ordinaire; la Poule dévint fort grasse, & cessa entièrement de pondre.

SENS MORAL.

L'avarice est souvent dommageable; plus on a de bien, plus on en veut avoir. La convoitise ne dit jamais, c'est assez; mais par l'avidité d'une meilleure fortune, on perd le bien que l'on avoit. Les personnes trop avides de richesses, sont incapables de se moderer; mais voulant trop en amasser, elles se

se ruïnent par les fausses mesures qu'elles prennent, ou par les mauvaises affaires, dans lesquelles elles s'embarquent. Esope répréfente une femme avare qui avoit une Poule. Cette femme se persuada faussement, que si elle redoubloit la mangeaille de sa Poule pour la rendre plus grasse, elle lui donneroit une plus grande quantité d'œufs. Ce raisonnement se trouva faux dans toutes ses circonstances. Ainsi cette femme perdit son grain, & les œufs que sa Poule lui pondoit chaque jour. Mille gens pourroient profiter de cette moralité; ils s'embarquent dans des affaires équivoques, pour faire les plus grands gains; mais ils prennent si mal leurs mesures, qu'ils perdent ce qu'ils avoient déjà amassé. L'avarice ne dit jamais, c'est assez; & ce n'est pas sans raison qu'on la comparé à la soif des hydropiques, qui croît toûjours à mesure qu'ils boivent.



FABLE IX.

De deux jeunes Hommes, & d'un Cuisinir.

Deux jeunes hommes fort rusés, & accoutumés à voler, se tenoient auprès d'un Cuisinier, pour tâcher à le surprendre. En effet, tandis qu'il étoit occupé aux choses de son ministère, l'un d'eux déroba une piéce de viande, & la donna à son compagnon, qui la cacha dans son sein. Peu de temps après, le Cuisinier s'apperçût du tour qu'on lui avoit joué; & comme personne n'étoit entré dans sa Cuisine, à la reserve de ces deux jeunes hom-

hommes, il leur demanda ce qu'on lui avoit volé, & voulut les obliger à le lui rendre. Celui qui avoit reçu le morceau de viande des mains de ſon compagnon, ſe mit à jurer qu'il n'avoit rien volé. L'autre de ſon côté, jura qu'il ne l'avoit pas. Le Cuiſinier, qui connoiſſoit leur malice, & leur mauvaiſe foi: Il vous eſt aiſé de m'en faire accroire, leur dit-il, & de me tromper; mais vous ne ſauriez tromper Dieu.

SENS MORAL.

Le menſonge, & les fraudes, portent avec ſoi leur punition. Si l'on peut dérober à la connoiſſance des hommes le mal qu'on fait, on ne peut ſe cacher aux yeux de Dieu, qui ne manque guére à punir tôt ou tard les injuſtices. On peut ſi bien ſe déguiſer, & ſe ſervir de tant d'adreſſe, que les hommes n'ayent nulle connoiſſance des crimes que nous commettons; mais quel voile aſſez épais peut les couvrir, pour en ôter à Dieu la connoiſſance? C'eſt la réponſe fort ſage, que fit ce Cuiſinier aux deux fripons qui l'avoient volé, après qu'il ſe fut apperçu de leur friponnerie. Ils nièrent fortement d'avoir commis une action ſi lâche. Je n'en ai point de preuve certaine, leur repartit-il, & il ne vous eſt pas mal aiſé de m'en impoſer; mais comment ferez-vous pour cacher ce crime aux yeux de Dieu? On peut tromper les hommes par de beaux dehors. Les fourbes & les hypocrites ſe ſervent de mille détours, pour éblouir les hommes. On les croit gens de bien, parce qu'ils en ont l'apparence; mais leurs grimaces étudiées, ni tous leurs rafinements ne trompent

pent point Diéu; parce qu'il pénêtre dans léurs plus secrettes intentions.



FABLE X.

Les Ennemis.

Deux hommes, qui se portoient une haine mortelle, faisoient voyage dans le même Vaisseau. L'un des deux se tenoit à la proüe; l'autre étoit assis sur la poupe. Une effroyable tempête qui survint tout à coup mit le Vaisseau en desordre, & fit connoître aux Voyageurs, qu'ils étoient perdus sans ressource. Celui qui étoit assis sur la poupe, demanda au Pilote quelle partie du Navire seroit submergée la prémière. Le Pilote répondit, que ce seroit la proüe. Je me console maintenant de mon malheur, repliqua-t-il, & la mort ne me sauroit être desagréable, puisque j'aurai le plaisir de voir périr mon ennemi.

SENS MORAL.

C'est un grand déréglement de n'être point touché de ses propres maux, parce que des personnes que l'on hait sont exposées à de pareilles infortunes. La haine a cela de propre, qu'elle porte les hommes à se procurer à eux-mêmes de grands maux; pourvu qu'ils ayent l'avantage de faire souffrir leurs ennemis.

mis. Achille, dans Homère, proteste que la mort lui sera douce, pourvu qu'il ait le plaisir de tûer Hector avant que de mourir. Si l'on ne porte pas toûjours les choses à ces grandes extrêmités, c'est souvent parce qu'on manque d'occasion. On voit des Plaideurs qui se ruïnent les uns les autres, pour avoir le plaisir de faire enrager des personnes qu'ils haïssent. On ne se soucie pas de se rendre malheureux soi même, pourvu que l'on rende son ennemi malheureux.



FABLE XI.

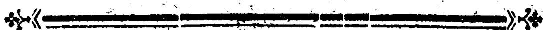
Du Chat & des Rats.

Il y avoit dans une maison une grande quantité de Rats. Un Chat qui en fut averti, s'y transporta, & y vécut pendant quelque temps des prises qu'il faisoit chaque jour. Mais enfin les Rats s'appercevant que leur nombre diminuoit notablement, résolurent de demeurer cachés dans leurs trous, & de ne point s'exposer aux griffes du Chat, lequel fâché, de voir que les Rats ne paroissoient plus selon leur coutume, & qu'il n'en pouvoit plus prendre, s'avisa de contrefaire le mort, & de se pendre à un clou avec une corde. L'un des Rats les plus rusés, s'apperçut de l'artifice du Chat. Mon ami, lui dit-il en se moquant, si tu étois métamorphosé en pierre,

pierre, je ne m'y fierois pas pour cela, & je n'approcherois pas plus près te toi.

SENS MORAL.

Les sages ne se laissent pas tromper deux fois par les artifices des méchants, quand ils connoissent leurs fourberies, & qu'ils en ont fait l'expérience. Les plus fins peuvent donner dans les piéges qu'on leur dresse, quand ils ne se défient pas des personnes à qui ils ont affaire, ou qu'ils ne connoissent pas leur malice; mais après en avoir fait l'expérience, ils ne s'y jouent plus, & prennent tant de précautions, que toutes les ruses des autres sont inutiles. Personne ne peut se garantir de celles d'un homme, que l'on croit de bonne foi, mais l'on n'est pas excusable de se laisser tromper par un fourbe, dont on connoit par expérience les filouteries.



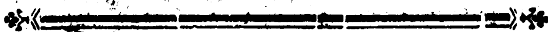
FABLE XII.

Le Thun & le Daufin.

Le Thun fuyant un Daufin que le poursuivoit, fut jetté par la rapidité des flots sur une Isle avec son ennemi. Le Thun ayant tourné la tête, & apperçu le Daufin qui rendoit les derniers abois: Je ne me plains plus de mon sort, dit-il, & je ne regarde plus la mort comme un malheur, puisque mon ennemi qui en est la cause, perit avec moi.

SENS MORAL.

On souffre ses maux avec plus de tranquillité & plus de courage, quand ceux qui les ont procurés sont accablés des mêmes disgraces. C'est une consolation assez foible; cependant cette idée diminue l'aigreur du mal que l'on souffre. Le Thun poursuivi par le Daufin, & se voyant prêt d'expirer, se consola en voyant périr à ses yeux son persécuteur. Cette Fable nous fait souvenir de ces personnes, qui exerçant des haines mortelles les uns contre les autres, ne se mettent pas en peine de se perdre, pourvu que leurs ennemis se perdent de même, & qu'ils demeurent accablés sous les mêmes infortunes.



FABLE XIII.

Le Castor.

Le Castor est un animal à quatre pieds, qui passe dans l'eau la plus grande partie de sa vie. Ses testicules sont d'un grand usage pour plusieurs opérations de Médecine. Cet animal, quand il se sent poursuivi, & hors d'état de pouvoir échapper aux Chasseurs, connoissant par un instinct naturel le sujet pourquoi on veut le prendre, se coupe lui même les testicules, & les jette au devant de ceux qui le poursuivent. Cette précaution lui sauve souvent la vie.

SENS

SENS MORAL.

Les ſages conſentent à perdre leurs biens pour conſerver leur vie, & en cela ils raiſonnent fort juſte, puiſque la vie eſt le plus grand de tous les biens naturels. Ceux qui s'expoſent à toutes ſortes de dangers, qui vont aux extrêmités de la terre, qui affrontent les tempêtes & les orages ſur un Vaiſſeau fragile, & qui après avoir fait naufrage, ne laiſſent pas de ſe rembarquer & de courir les mêmes dangers, font voir un attachement inſenſé pour les biens. Les Poëtes ont feint qu'Hippoméne jetta trois pommes d'or, pour ſauver ſa vie; car ſi Atalante l'avoit vaincu à la courſe, il auroit été obligé à perdre la vie, ſelon les conditions du traité; mais Atalante s'amuſa à ramaſſer ces Pommes, & donna le temps à Hippoméne d'arriver le prémier au but. On ne peut faire un meilleur uſage de ſon bien que de l'employer à conſerver ſa vie. Les avares qui en regorgent, qui n'oſent y toucher, & qui meurent de faim au milieu de l'abondance, excitent plutôt l'indignation que la compaſſion. Le Caſtor leur apprend à vivre, puiſqu'il ne craint pas de ſe couper les teſticules, & de les donner, pour ſauver ſa vie, à ceux qui le pourſuivent.



FABLE XIV.

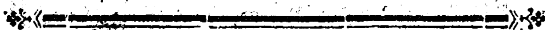
Le Chien & le Cuiſinier.

Un Chien étant entré dans une Cuiſine, & épiant le temps que le Cuiſinier l'obſervoit moins, emporta un cœur de Bœuf, & ſe ſauva. Le Cuiſinier le

voyant fuir après le tour qu'il lui avoit joué, lui dit ces paroles. Tu me trompes aujourd'hui impunément; mais sois bien persuadé que je t'obſerverai avec plus de soin, & que je t'empêcherai bien de me voler à l'avenir, car tu ne m'as pas emporté le cœur; au contraire tu m'en as donné.

SENS MORAL.

Les pertes & la mauvaise fortune ouvrent l'esprit, & font que l'homme prend mieux ses précautions, pour se garantir des disgraces qui le menacent. Le Cuisinier ne se défioit point du mauvais tour que le Chien avoit envie de lui jouer; mais quand il eut été attrapé une fois, il protesta bien qu'il seroit inutile au Chien de s'y jouer à l'avenir. En effet, quand on a été trompé, il faut être bien dupe pour se laisser tromper encore une fois.



FABLE XV.

Le Chien & le Coq.

Le Chien & le Coq s'associèrent pour faire voyage de compagnie. La nuit les ayant surpris en pleine campagne, & les ténèbres étant fort épaisses; ils convinrent entre eux que le Coq se percheroit sur les branches d'un arbre, & que le Chien se glisseroit dans le trou de l'arbre. Le Coq se mit à chanter, selon sa coutume,

me, aux heures réglées. Ce chant attira un Renard, qui fit son compliment au Coq, pour le prier de descendre, lui témoignant le desir extréme qu'il avoit d'embrasser un animal qui chantoit si mélodieusement. Le Coq lui répondit, qu'il falloit auparavant reveiller le Portier, afin qu'il lui ouvrit la porte. Le Renard, qui ne se douta nullement de la supercherie du Coq, approcha de l'arbre, & fit le plus grand bruit qu'il put pour réveiller le Portier. En effet le Chien se réveille aux cris du Renard, se jette dessus à corps perdu, le déchire, & le met en piéces.

SENS MORAL.

Quand on ne peut resister à la force, ou à la violence de ses ennemis, on doit leur opposer une force encor plus grande, pour rendre tous leurs efforts inutiles. Le principe naturel apprend de résister à la force, ou quand ce moyen est impossible, il est permis de se servir d'adresse & de ruses. Esope feint que le Coq perché au haut d'un arbre, persuada au Chien de se tapir au pié, & de s'y mettre comme en embuscade, pour rompre les mesures de ceux qui voudroient les surprendre. La prévoyance du Coq ne fut pas inutile; & le Renard, quelque rusé qu'il soit, donna dans le panneau, & fut mis à mort par le Chien. Cette Fable apprend à ceux qui se servent de finesses, qu'ils peuvent encor trouver les maîtres, qui renchérissent par dessus eux en raffinements.

FABLE XVI.

Le Lion & la Grenouille.

Un Lion ayant par hazard entendu le cri d'une Grenouille, en fut d'abord étonné, & crut que ce cri étoit poussé par quelque monstrueux Animal. Cependant ayant un peu repris ses esprits, il commença à considérer de toutes parts, d'où pouvoit venir ce bruit; bien résolu d'attaquer, & de combattre celui qui en étoit l'auteur, de quelque nature qu'il pût être. Alors il apperçut une Grenouille qui sortoit d'un marais voisin. A ce spectale, le Lion plein de honte & d'indignation écrasa la Grenouille d'un coup de pied.

SENS MORAL.

Il ne faut pas s'étonner pour le bruit, & prendre l'épouvante mal à propos, sans avoir bien examiné auparavant, si la chose mérite que l'on s'en mette en peine. Les terreurs paniques ont souvent causé d'étranges desordres dans les armées les mieux aguerries. On a vû fuir sans savoir pourquoi des hommes, qui avoient toûjours été intrépides, & qui n'avoient pas apprêhendé les plus grand dangers. L'Histoire Grèque fait mention d'un Capitaine assez brave, qui demanda la vie à un buisson, qui tenoit son habit accroché. Son imagination prévenue qu'il avoit les ennemis à ses trousses, ne lui laissa pas assez de liberté pour examiner, si c'étoit un Soldat ou un buisson, qui l'accrochoit. Esope feint

feint en cette Fable, qu'un Lion fut d'abord effrayé du cri d'une Grenouille; il crut que c'étoit un ennemi digne de son courage, & il se disposa sur le champ à le combattre. C'est ainsi que l'idée d'un péril, que l'on croit effroyable, cause de cruelles allarmes; mais la peur cesse, quand on connoit plus distinctement ce que c'est.

FABLE XVII.

Le Devin.

Un Devin se tenoit dans la Place publique, & répondoit à tous ceux qui venoient le consulter. Un inconnu vint l'aborder avec beaucoup d'empressement, & lui dit, que les portes de sa maison étoient ouvertes, & que les voleurs avoient emporté tous ses meubles, tandis qu'il s'amusoit à informer les passans de ce qui leur devoit arriver. Le Devin quitta brusquement la compagnie, & monta sur un Chariot, pour aller chez lui plus promptement. L'inconnu qui le vit, Eh quoi, lui dit-il, vous faites profession de connoître ce qui doit arriver à tout le monde, & vous ne savez pas seulement ce qui se passe dans vôtre propre maison!

SENS MORAL.

Avant que de vouloir corriger & reformer les autres, il faut n'avoir rien à se reprocher à soi-même. C'est une grande sottise de penser aux

affaires d'autrui, & de négliger les siennes propres: C'est le reproche que l'on pouvoit, avec raison, faire à ce Devin, dont parle Esope; car s'il eût été fort versé dans l'art dont il faisoit profession, il auroit deviné, que les voleurs emportoient ses meubles. Ceux qui furent témoins de cette avanture, ne pouvoient pas ajoûter beaucoup de foi aux prophéties de ce Devin, & ils avoient beaucoup de raison de se moquer de ses prédictions.



FABLE XVIII.

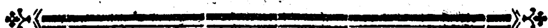
Le Voyageur.

Un Voyageur extrêmement harassé du chemin, fit un vœu à Mercure, & promit, s'il vouloit lui être propice, & lui aider à achever heureusement son voyage de lui consacrer la moitié de tout ce qu'il rencontreroit. Peu de temps après, il trouva dans un chemin un sac rempli de dattes, & d'amandes. Il prit le sac, & mangea tous les fruits qui étoient dedans, & pour s'aquiter en quelque manière de son vœu, il offrit à Mercure tous les noyaux des dattes, & toutes les robes des amandes; disant qu'il partageoit fort bien avec Mercure; puisqu'il lui donnoit l'intérieur & l'extérieur de tout ce qu'il avoit trouvé.

SENS

SENS MORAL.

Les avares ne respectent ni Dieu, ni les hommes; l'or est leur principale divinité; c'est l'objet de leurs soins & de leur culte, & pour en amasser ils sacrifient leur honneur & leur conscience. Cette Fable répréſente un impie, qui ſe joue manifeſtement de la Divinité, & qui ayant promis d'offrir à Mercure la moitié de tout ce qu'il trouveroit, fit un partage ridicule, & reserva pour soi tout ce qu'il y avoit de bon. L'on voit encore tous les jours des gens de ce caractère, qui donnent à Dieu ce qu'ils ont de pire, quand ils lui font des préſents; mais bien loin de l'honorer, ils l'outragent par ce partage indigne, qui ne fait que trop connoître le peu de respect qu'ils ont pour la Divinité.



FABLE XIX.

Le Berger & la Mer.

Un Berger ayant par hazard conduit ſon troupeau ſur le bord de la mer, admiroit la beauté, & la tranquillité de cet élément. Ce calme lui inſpira l'envie de voyager, & de faire quelque trafic. Il vendit donc tous ſes moutons, & acheta des dattes qu'il mit ſur un vaiſſeau, où il entra lui-même, ſe confiant à la merci des flots. Une furieuſe tempête, qui s'éleva tout à coup, mit le vaiſſeau dans un péril évident de périr. Les Matelots furent obligés de jetter dans le mer toutes les

les marchandises, pour soulager le vaisseau, qui put à grande peine se sauver. Peu de jours après cet accident, le Berger assis sur le rivage, pleuroit amèrement la perte qu'il avoit faite. Un passant s'arrêta auprès de lui pour contempler avec plaisir le calme qui régnoit sur les ondes; car la tempête avoit cessé. Je sai bien, dit le Berger en se tournant vers le Passant, ce que signifie cette bonace; la mer demande encore des dattes pour les dévorer.

SENS MORAL.

Les malheurs rendent les hommes plus prudents, & plus avisés. L'adversité est une leçon très-efficace pour les corriger. Les pertes qu'ils font s'impriment vivement dans leur esprit; & comme ils ont naturellement beaucoup d'attachement pour ce qu'ils possédent, ils n'ont garde de s'exposer aux mêmes dangers, dont ils ne sont sortis qu'avec tant de peines. L'avanture de ce Berger qui vend ses moutons, pour faire un trafic sur mer, se renouvelle tous les jours. Mille gens vendent tout ce qu'ils possédent, & le confient aux flots, dans l'espérance de faire fortune; mais une tempête qui survient mal à propos, renverse toutes leurs espérances, & les contraint de jetter leurs marchandises dans la mer, pour sauver leur vie. Ils ne font pas toûjours un aussi bon usage de leurs malheurs que le Berger de la Fable; car ils n'ont pas plutôt mis pied à terre, qu'ils cherchent de nouveaux moyens,

moyens, pour tenter une seconde fois la fortune, & ils se rembarquent au prémier bon vent.

FABLE XX.

Les Oyes & les Grues.

Les Oyes passoient un jour dans un même Pré avec les Grues. L'Oiseleur étant survenu pour les surprendre, les Grues, par leur légèreté, se garantirent des piéges de l'Oiseleur; mais les Oyes qui sont naturellement plus grasses & plus pesantes, ne purent se sauver assez promptement, & devinrent la proye de l'Oiseleur.

SENS MORAL.

Les pauvres se tirent plus aisément d'affaire que les riches, qui sont embarassés de tout ce qu'ils possédent. Quand il arrive qu'une ville est prise par les Ennemis, les pauvres qui n'ont que leur personne à garder, s'échappent aisément; mais les riches ont mille embarras, qui les arrêtent, & qui les font tomber entre les mains des ennemis. Les prémiers sont maigres & décharnés comme les Grues, & bien plus disposés à fuir; mais les autres qui sont pesant & gras comme les oyes, ne peuvent se garantir des poursuites des ennemis, qui s'attachent à eux avec plus d'opiniâtreté, dans l'esperance de faire un plus grand butin. Ainsi les richesses & les commodités de la vie sont quelquefois nuisibles à ceux qui les possédent, & les font tomber dans de grand malheurs.

FABLE

FABLE XXI.

L'Ethiopien.

Un homme, qui venoit d'acheter un Ethiopien, s'imagina qu'il étoit devenu si noir par la négligence de son prémier Maître, de sorte que l'ayant fait conduire dans sa maison, il se mit à le laver avec beaucoup de soin & d'assiduité, n'épargnant ni peine ni dépense, pour le blanchir, & pour ôter de son visage cette noirceur qu'il ne croyoit point naturelle. Tous ses soins furent inutiles; l'Ethiopien demeura noir à son ordinaire; mais on le tourmenta de telle façon pour le faire devenir blanc, qu'il en devint malade.

SENS MORAL.

Le naturel, le tempérament, les mœurs, ne se changent guére. Aristophane disoit à ce propos, qu'il est impossible de faire marcher droit un cancre quelque peine que l'on se donne: & que l'on a bien de la peine à rendre commode un chemin tout hérissé d'épines. Ceux qui ont de bonnes inclinations, un bon naturel, un heureux tempérament, en doivent bien remercier Dieu; car quand il faut toûjours combattre contre un naturel vicieux, on a bien de la peine à se conserver constamment dans la vertu. Les Historiens de la Vie de Socrate ont dit de lui, qu'un Physionomiste ayant consideré attentivement les traits de son visage, dit tout haut: Voilà un

un méchant homme. Ceux qui connoiſſoient la vertu de Socrate, ſe moquèrent du Phyſionomiſte, & le traitèrent de Charletan; mais Socrate leur dit, qu'il ne ſe trompoit point dans ſes conjectures; & que ſon penchant le portoit effectivement au vice; mais que ſon application & ſes ſoins l'avoient corrigé. Ceu de gens ont aſſez d'empire ſur eux, pour ſe faire une continuelle violence, & pour corriger un mauvais naturel, qui les porte au vice; cependant on en vient à bout, quand on le veut, quand on a du courage, & de la perſévérance.



FABLE XXII.

La Maîtreſſe & les Servantes.

Une Femme qui gagnoit ſa vie à faire de la toile, étoit accoutumée de réveiller ſes Servantes de grand matin, & ſitôt que l'on entendoit le coq chanter, pour les appliquer au travail. Ces Servantes ennuyées d'une vie ſi pénible, & accablées du beſoin de dormir réſolurent d'égorger le coq de la maiſon, qui donnoit chaque jour le ſignal à leur Maîtreſſe, pour les réveiller de trop grand matin, & pour ſe lever elle même. Elles tuèrent donc le coq; mais leur condition n'en fut pas meilleure pour cela; parce que leur Maîtreſſe ſe réveillant en ſurſaut à des heures incer-

incertaines, & croyant qu'il étoit temps de se lever, alloit reveiller ses Servantes, & les obligeoit de sortir du lit.

SENS MORAL.

Les bons conseils ne sont pas toûjours suivis d'un heureux succès; mais quand on a pris toutes les mesures que l'on pouvoit prendre, selon les régles de la prudence humaine, & que quelque accident les traverse, il faut se consoler dans son pis aller. Souvent on se mécompte dans son calcul, & après avoir pris toutes ses précautions pour rendre sa condition meilleure, on tombe dans un état pire que le premier. C'est ce qu'Esope a voulu donner à entendre dans le raisonnement de ces deux Servantes, qui croyoient avoir plus de temps pour dormir en égorgeant le coq domestique; mais tout le contraire arriva à leur grand déplaisir; car leur Maîtresse se réveillant au hazard, les obligeoit de se lever à toutes les heures de la nuit. C'est ainsi que les plus habiles se trompent dans leurs conjectures. Le moindre accident suffit pour rompre les mesures les mieux concertées.



FABLE XXIII.

La Devineresse.

Une femme qui faisoit profession de dire la bonne avanture, & de prévoir l'avenir, se vantoit encore de pouvoir appaiser la colère des Dieux, & de pouvoir détourner les funestes effets de leur haine. Quelques uns l'accusèrent d'impiété,

&

& la conduisirent dévant le Tribunal des Juges, où elle fut convaincue des crimes, qu'on lui imputoit, & condamnée au dernier supplice, pour expier ses forfaits. Lorsqu'on la conduisoit à l'échaffaut, quelqu'un de la troupe la regardant, & se moquant d'elle: Hé quoi, lui dit-il, vous vous vantiez de pouvoir calmer le courroux des Dieux, & de garantir les autres des peines dont ils les menaçoient; & vous n'avez pas même pu adoucir en votre faveur la sentence des Juges.

SENS MORAL.

Il ne faut rien promettre par de là son pouvoir. Les personnes qui offrent leur crédit & leur faveur trop légèrement à ceux qui demandent leur protection, sont obligées de leur tenir parole; car si elles y manquent, on les regarde comme des Charlatans & comme des fourbes, qui abusent le monde par des promesses en l'air. Plusieurs de ces grands prometteurs ont une volonté déterminée de ne rien faire de tout ce qu'ils disent, lors même qu'ils vous accablent de compliments & de caresses. Ce procédé les fait mépriser, quand on a connu leur mauvaise foi. D'autres promettent ce qui est absolument hors de leur pouvoir d'accomplir. On compte sur leurs promesses, & l'on manque souvent d'importantes affaires sur cette vaine espérance.

FABLE XXIV.

Le Chameau.

La prémière fois que les hommes apperçurent le Chameau, ils furent épouvantés de la masse enorme de cette bête, & se mirent à fuir, pour se garantir de ses coups, la croyant très-dangereuse; mais s'appercevant qu'elle etoit douce & traitable, ils eurent l'assûrance de s'en approcher de plus près. Enfin, comme ils virent qu'elle se laissoit manier & approcher, ils la méprisèrent à un tel point, qu'ils lui donnèrent un mords, l'abandonnant à des enfants pour la conduire.

SENS MORAL.

On s'accoutûme aux choses les plus terribles, & l'on vient quelquefois à mépriser ce qui paroissoit d'abord rédoutable. Cela se rémarque principalement dans de certains malheurs, dont l'idée seule fait trembler & abat le courage. Cependant quand on y est tombé, on s'évertûe, & l'on trouve des ressources aux quelles on ne s'étoit point attendu. L'amour propre fait que l'on se forge des chimères, dans l'appréhension de quelque accident; mais ce même amour propre fait que l'on prend toutes sortes de moyens pour se garantir du mal.

FABLE XXV.

Le Serpent.

Un Serpent se sentant foulé aux pieds des Passans, s'adressa à Jupiter pour lui porter sa plainte, & lui demander justice du tort qu'on lui faisoit. Si vous aviez, lui répondit Jupiter, piqué celui qui vous a marché le prémier sur le ventre, les autres auroient été plus retenus, & vous auroient laissé en répos.

SENS MORAL.

Ceux qui repoussent vivement les prémières attaques, sont moins exposés à de nouvelles insultes; car quand on connoit leur courage, on s'abstient de s'y jouer, de peur de s'attirer de mauvaises affaires; au lieu que s'ils mollissent d'abord, & s'ils souffrent lâchement les prémiers affronts, l'on s'enhardit à leur en faire de nouveaux. C'est ce que Jupiter à voulu nous apprendre dans la réponse qu'il fit au Serpent; car s'il avoit montré les dents à ceux qui lui marchèrent les premiers sur le ventre, les autres n'auroient pas voulu s'exposer dans la suite à se faire piquer. Une résolution hardie, que l'on témoigne au commencement d'une affaire, arrête l'audace de ceux qui auroient tiré leurs avantages d'une timidité à contretemps.

FABLE XXVI.

Le Berger.

Un Berger avoit conduit ſes Moutons dans un lieu planté de Chênes. Il dépouilla ſes habits qu'il mit au pied d'un arbre; & y monta pour abbatre du Gland. Ses moutons y accururent; mais en mangeant le Gland, ils déchirèrent & mirent en piéces les habits du Berger, qui étoient au pied du Chêne. Lorſqu'il fut deſcendu, & qu'il eût remarqué le pitoyable état, auquel ils avoient mis ſes habits: En vérité, dit-il à ſes Moutons, vous étes bien méchants, & bien ingrats. Vous donnez libéralement votre laine pour vêtir des étrangers, & vous avez déchiré mon habit, quoique je me donne le ſoin de vous nourrir.

SENS MORAL.

Pluſieurs font, ſans choix & ſans diſcernement, du bien à des étrangers, & du mal à leurs proches. Ce défaut eſt aſſez ordinaire dans le monde. C'eſt aſſez pour exciter l'averſion de certaines gens, que d'être de leurs proches, ou même de leur avoir fait du bien. Cette idée les choque & les révolte; ils ne rencontrent qu'avec peine les yeux de leurs bienfaiteurs. Ce ne fut point par malice que les Moutons, dont il eſt parlé en cette Fable, mirent en piéces les habits de leur Berger. Ils le firent par inadvertence, les ayant trouvés par hazard, ſous le

gland

gland qu'ils mangoient. Mais les ingrats font, de propos délibéré & pour leur choix, du mal à ceux qui leur font du bien. Ce vice est lâche & noir, & il n'y a point de supplices trop cruels pour punir des gens d'un si mauvais naturel.

FABLE XXVII.

D'un Chien & d'un Cuisinier.

On préparoit un magnifique festin dans la maison d'un grand Seigneur. Le Chien de la maison invita un autre Chien de ses amis, à venir prendre sa part du festin. Le Chien étranger étant introduit dans la cuisine, y vit avec joye tous les grands préparatifs que l'on y faisoit. Ah, que je vais faire bonne chère, s'écria-t-il, en remuant sa queuë en témoignage de la joye qu'il goûtoit par avance; je me remplirai l'estomac de tant de viandes, que je pourrai vivre deux jours sans manger. Le Chien disoit tout cela en lui même, & flatoit de sa queuë le Cuisinier, pour mériter sa bienveillance; mais le Cuisinier, qui ne connoissoit pas ce Chien étranger, & qui appréhendoit qu'il ne lui jouât quelque mauvais tour, le prit par la queuë, & le jetta par la fenêtre. Lorsqu'il s'enfuyoit, en criant de toute sa force, il trouva en son chemin un Chien de sa connoissance,

qui ſavoit bien qu'on l'avoit invité pour être du feſtin. Il lui demanda comment on l'avoit reçu, & s'il avoit fait bonne chère. Fort bonne répondit-il; mais j'ai tant bu, & je me ſuis ſi bien enivré, qu'il ne me ſouvient plus, d'où, ni comment je ſuis ſorti.

SENS MORAL.

Il ne faut pas trop compter ſur les promeſſes de ceux qui ſont libéraux aux dépens d'autrui. On voit de certains gens s'ingérer dans les maiſons, qui en veulent faire les honneurs, & diſpoſer de tout, comme s'ils en étoient les propriétaires. Ils s'avanturent à y conduire des étrangers, ſans ſavoir ſi le Maître le trouvera agréable. Ils règlent la bonne chère qu'il faudra leur faire. On eſt tout étonné de les voir uſurper cette autorité. C'eſt pour montrer le ridicule de ces gens-là qu'Eſope a feint qu'un Chien invité par un autre Chien de ſes amis, pour faire bonne chère aux dépens de ſon Maître, fut jetté par la fenêtre, & qu'il ne tâta point du feſtin. Voilà le ſort des Paraſites. On les chaſſe des maiſons, où ils veulent s'introduire, ſans y être ſouhaités, & on les y regarde comme des facheux & des importuns.

FABLE XXVIII.

Le Corbeau.

Un Corbeau, dangereuſement malade, diſoit à ſa mère, qui jettoit de hauts cris, & qu'il voyoit réduite au déſeſpoir: Ma

Ma mère, cessez de pleurer, & de vous affliger. Allez plutôt prier les dieux pour moi, afin qu'ils me rendent la santé. Je crains bien, répondit-elle, que les Dieux ne soient sourds à mes prières; ils sont tous irrités contre toi, pour avoir dévoré leurs Victimes.

SENS MORAL.

Ceux que l'on a outragés pendant que l'on étoit dans la prospérité, ne sont guére en disposition de faire du bien à leurs ennemis, qu'ils voyent tombés dans l'adversité. Il faut ménager les gens, quand on veut exiger d'eux de bons offices. Il n'est pas temps de ramper & de prier, après avoir fait mille outrages, dont ceux qui les ont reçus ne perdent pas sitôt la mémoire. Le Corbeau, qui dans sa pleine santé avoit profané & dévoré les Victimes que l'on offroit aux Dieux, n'étoit guére en état de les fléchir & de les attendrir par ses prières, lorsque la maladie l'eut réduit à là dernière extrémité. C'est à tort que certaines gens se plaignent, qu'on ne les assiste pas dans leurs besoins, après qu'ils on fait les fiers, & qu'ils ont méprisé tout le monde, durant leur prospérité.



FABLE XXIX.

D'un Paysan & d'un Serpent.

Il y avoit à la porte d'un Paysan une caverne, qui servoit de retraite à un Serpent. L'un des enfants de ce Laboureur

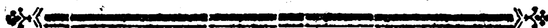
 marcha

marcha ſans y penſer ſur le Serpent, qui le mordit, de ſorte que l'enfant mourut ſur le champ par la force du poiſon. Le Serpent craignant d'être puni de ce crime, ſe retira promptement dans ſa caverne, pour ſe mettre à couvert de la fureur du Payſan, qui pénétré de douleur pour la mort de ſon fils, prit une hache & ſe poſta à l'entrée de la caverne, attendant que le Serpent en ſortît, pour lui couper la tête. Mais le Serpent ſe tenoit alerte, & regardoit de tous côtes, bien perſuadé qu'on ne lui feroit point de quartier. Un jour voulant ſortir, à peine eût-il mis la tête hors de ſon trou, que le Payſan brûlant de colère, & du déſir de ſe venger, lui porta un grand coup de hache, qui alla donner contre un rocher. Le Serpent ayant retiré promptement ſa tête, para le coup, dont les marques demeurèrent ſur la pierre, comme des ſignes de la colère du Payſan. Sa femme ſouhaitant qu'il ſe réconciliât avec le Serpent, mit à l'entrée de ſa caverne du pain & du ſel, & l'exhorta de faire la paix avec ſon mari. Je ne pourrai jamais me fier à cette réconciliation, répondit le Serpent, tandis que je verrai le tombeau de votre fils, & ces marques de la colère de votre mari empreintes ſur ce Rocher.

SENS

SENS MORAL.

Les hommes ne cessent guére de haïr, & ne perdent point le désir qu'ils ont de se venger, tandis qu'ils voyent les marques des affronts qu'ils ont reçus. Quelque bonne mine que fasse un ennemi réconcilié, il ne faut point s'y fier. Souvent cette réconciliation n'est qu'un prétexte, pour mieux couvrir la haine qu'il conserve toûjours dans le fond de son cœur, & qu'il fait paroître à la prémière occasion qu'il trouve de se venger. C'est mal connoître les hommes, que de se fier aux apparences & aux démonstrations d'amitié qu'ils donnent à ceux dont ils ont de grands sujets de se plaindre, & qui leur ont fait de chagrins, ou des affronts essentiels.



FALBE XXX.

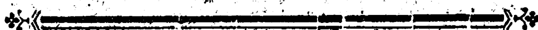
D'un Joueur de Trompette.

Un Jouer de trompette, après avoir sonné la charge, les deux armées étant en présence, fut pris par les ennimis. Il les conjuroit de ne le point tuer. Vous voyez, leur disoit-il, que je ne suis point en état d'ôter la vie à personne, puisque je ne porte point d'armes offensives, & que je n'ai à la main que ma Trompette. C'est pour cela, lui répondirent les Soldats, qui l'avoient pris, qu'il faut de faire mourir, puisque ne

ſachant point combattre, tu animes cependant les autres à ſe battre & à s'égorger.

SENS MORAL.

Ceux qui animent les Grands les uns contre les autres, font quelquefois plus de mal par leurs mauvais conſeils, & par leurs exhortations, que des particuliers, qui auroient eux mêmes envie de nuire. C'eſt le malheur ordinaire des Grands, que de croire trop légérement les hommes, qui les approchent, ſans approfondir les raiſons, & les motifs, qui les font parler. On leur fait entendre que de certaines gens leur ont fait des oûtrages ſenſibles, quoiqu'ils n'ayent point penſé à les offenſer. Sur ces préjugés, ils donnent des ordres dont les ſuites ſont ſouvent très-funeſtes, & ils accablent des innocents, que la calomnie a noircis dans leur eſprit. Comme ils ne ſont déjà que trop diſpoſés à la vengeance, & que l'idée des moindres mépris ou du moindre affront les met en furie, c'eſt jetter de l'huile ſur le feu, que de leur tenir des diſcours, qui les animent encore davantage.



FABLE XXXI.

Le Ris & les Pleurs.

On raconte que deux hommes paſſoient toute leur vie à conſidérer la viciſſitude des choſes humaines. Un des deux pleuroit, l'autre rioit toûjours. Quelqu'un ayant fait réflexion ſur leur différente

rente conduite, les aborda, & ayant salué le Pleureur, lui demanda pour quel sujet il pleuroit de la sorte sans relâche. Je considère avec attention, répondit-il, ce qui se passe dans le monde, & j'y vois principalement trois choses qui me font beaucoup de peine. Prémièrement je déplore la misère des Rois & des Grands, qui étant les Arbitres des choses humaines, & les Maîtres Souverains, & pour ainsi dire, comme les Dieux de la terre, n'ont cependant ni pieds, ni mains, ni yeux, ni oreilles, & ne voyent & n'agissent que par les organes d'autrui. Ils ne parlent, ils ne dorment que selon le caprice des autres. Enfin, dans ce haut dégré de gloire & de felicité, ils vivent d'aumônes, ou de voleries. Secondement, la crainte que j'ai que le monde ne finisse bien-tôt, & qu'il ne soit consumé par une incendie générale, est pour moi une source intarissable de larmes; car je vois qu'une affreuse secheresse consume & brûle toutes choses. Cela viéns peut-être de cette ardeur que l'on a de boire, & de ce que plusieurs Nations disputent entre elles à qui se servira des plus grandes coupes, & des plus grands pots. En troisiéme lieu, l'indignation me force encore à pleurer. Je suis fâché que

la

la vendange ne précéde pas la moisson; car il seroit bien plus agréable de recueiller les grappes de raisins pendant l'été que pendant l'automme. Ce seroit un excellent rémede pour tempérer les chaleurs de cette saison, qui sont excessives & incommodes; & l'on pourroit agréablement se desaltérer avec cette liqueur nouvelle. Après que l'Etranger eût connu les sujets que celui-ci avoit de pleurer sans cesse, il s'adressa à l'autre, & lui demanda ce qui le faisoit rire toujours. Tout ce que je vois dans le monde, lui répondit-il, me paroît ridicule, comme il paroît digne de compassion à mon ami; mais je ris principalement de trois choses. Prémièrement, je ris de la confiance des mortels, & de l'opiniâtreté qu'ils font paroître à braver leurs maux? car quand ils ont fait naufrage, à peine se donnent-ils le loisir de radouber leur Vaisseau, qu'ils s'exposent à de nouveaux dangers. Quoiqu'ils ayent reçu plusieurs blessures dangereuses dans les combats, ils ne laissent pas de rétourner à la guerre, avant que leurs playes soient fermées. Les ivrognes oublient aisément les maux que leur cause leur incontinence, & recommencent dès le lendemain à boire avec plus d'excès. Les

Joueurs

Joueurs ne peuvent s'abſtenir du jeu pour les pertes qu'ils y ont faites. Un homme que la mort a délivré d'une femme querelleuſe, bizarre, incommode, inſupportable, ſe donne à peine le loiſir de faire les funérailles de cette prémière femme, qu'il ſonge à ſe remarier. En ſecond lieu, les contre-temps des hommes me font rire, car ils ajoûtent à la joye de la bonne chère & des feſtins le plaiſir du chant & des inſtruments de Muſique; & ils mêlent les plaintes & les gemiſſements parmi les douleurs & les larmes de perſonnes affligées. En troiſiéme lieu, ne trouvez-vous pas fort ridicule de donner tant d'argent aux Médecins, quisque l'on en trouve partout un ſi grand nombre qui donnent les rémédes pour rien? Car y a-t-il une vieille, qui ne faſſe pas maintenant profeſſion de Médecine? Mais quand cela ne ſeroit pas, combien trouverons-nous de maux, dont il ne faudroit pas guérir les hommes? Pourquoi guérir les Envieux du mal des yeux; les Gourmands, des maux des bouche; les femmes & les médiſants, de maux de la langue & du goſier; les Curieux & les Paraſites, de l'aſthme; les coleriqes, des maux d'eſtomac; ceux qui gardent le célibat, des maux qui viennent aux parties néceſ-

néceſſaires à la génération ; les Larrons, de la goutte ; les Soldats, de la folie ? Il ſeroit avantageux à la République de ne point guérir tous ces gens-là de ces ſortes de maux. L'Etranger lui en demanda la raiſon. C'eſt, répliqua celui qui rioit toûjours, que ſi les Envieux avoient les yeux foibles & attaqués de quelque incommodité, ils verroient moins clairement les biens & la proſpérité d'autrui ; ils ſe figureroient qu'elle ſoit plus grande ; & cette imagination redoubleroit leur douleur. Quels maux ne cauſeroient point aux gourmands les continuelles incommodités de bouche ? Les femmes & les médiſans parleroient moins, & inventeroient moins de calomnies, s'ils avoient la langue embaraſſée. Il ſeroit à propos que les Paraſites & les Curieux fuſſent travaillés d'un aſthme continuel, qui les empêcheroit de s'informer avec tant de ſoin des affaires d'autrui, ou de courir aux tables avec tant d'avidité. Si les perſonnes ſujettes à la colère, avoient des grands maux d'eſtomac, elles ne s'abandonneroient pas à de grands emportements. Qu'eſt-il beſoin que ceux qui gardent le célibat, ayent ſi ſaine une partie de leur corps qui leur eſt ſi inutile ? Si les Larrons avoient toûjours la

la goutte, ils ne pourroient aller voler personne. Vous savez que les Poëtes répésentent les plus grands Héros, & même le Dieu Mars, tout furieux dans les combats. Il faut donc laisser la fureur en partage aux Soldats, afin qu'ils en deviennent plus rédoutables à leurs ennemis. Après cela, les deux Philosophes recommencerent à pleurer, & à rire, selon le different rôle qu'ils faisoient. L'Etranger se separa d'eux, & continua son voyage.

SENS MORAL.

Les affaires humaines peuveut faire rire, ou pleurer, selon les différentes manières dont on les envisage. Cette Fable est fondée sur l' Histoire d' Héraclite & de Démocrite. L' un déploroit les malheurs & la folie des hommes; l' autre se moquoit de leurs entêtements & de leurs extravagances,



FABLE XXXII.

D' un Oiseau & de la Moisson.

Au temps de la moisson, il y avoit dans un champ un nid rempli d' Oiseaux, qui n' avoient pas encore de plumes. Toutes les fois que la mère de ces petits Oiseaux quittoit le nid, pour aller chercher de quoi les nourrir, elle leur recommandoit soigneusement de bien retenir tout ce

ce qu'ils entendroient, pour lui en rendre un compte fidèle à son retour. Ils lui dirent un jour, que le Maître du champ, accompagné de l'un de ses fils déjà fort & robuste, étoit venu visiter sa moisson, & qu'il avoit résolu de couper le lendemain son blé avec le secours de ses amis. La mère des Oiseaux ne parut point étonnée de cette nouvelle. Le lendemain elle alla, selon sa coutume, chercher de la nourriture à ses petits, qui lui dirent à son retour, que le Maître du champ se serviroit, pour couper son blé, de ses parents & de ses amis. Elle leur dit qu'il n'y avoit encore rien à craindre pour eux; mais quand ils lui eurent dit que le Maître du champ y viendroit avec ses valets & son fils; c'est maintenant, dit elle, qu'il faut partir, & chercher une retraite plus assûrée.

SENS MORAL.

On tire plus de secour dans ses besoins des étrangers, que des ses proches. On ne sauroit dire la raison pourquoi les personnes de même sang se regardent toûjours avec quelque espéce de jalousie. Ils sont moins affligés des succès qui arrivent aux étrangers, qu'à leurs parents mêmes. Ils sont aussi moins disposés à les secourir dans les embarras qui leur surviennent. C'est pourquoi Esope a feint que l'Oiseau ne crut pas être oblige d'ôter son nid du champ, tandis que le propriétaire ne parloit que de l'assistance de ses parents & de ses amis.

FABLE

FABLE XXXIII.

D'un Père & de son Fils.

Un jeune homme se vantoit un jour devant son père, d'avoir fait un grand nombre d'amis par sa civilité, & par les bons offices, qu'il leur avoit rendus. Le Vieillard connoissant l'erreur de son fils & voulant le corriger, lui démanda, s'il les avoit éprouvés. Oui, répondit le jeune homme, je connois les bons sentiments qu'ils ont pour moi, & l'amitié qu'ils me portent. Mais, répliqua le Vieillard, pour en être plus assûré, il faut les mettre à l'épreuve, & voici de quelle manière vous vous y prendrez. Vous tuërez un veau, que vous renfermerez dans un sac. Vous le porterez chez celui de vos amis, que vous croyez le plus affidé, & le plus dans vos intérêts; vous le prierez de vous sécourir dans une affaire très-importante. Vous lui direz, que querellant avec un homme, vous l'avez tué. Le jeune homme suivit le conseil que son père lui donnoit. Il alla chez celui de ses amis, qu'il croyoit le plus zèlé. Il lui présenta le sac teint de sang, & lui tint le langage, que son père lui avoit suggéré. Cet ami lui donna d'abord des marques d'indignation; ensuite il le traita du-

rement de paroles. Enfin il lui déclara nettement qu'il ne vouloit point s'engager dans une mauvaise affaire, ni avoir part à son crime. Le jeune homme retourne vers son père, & lui raconte de point en point comment son ami l'avoit reçu. Vous voyez, mon fils, lui répartit le Vieillard, de quelle manière les apparences d'amitié vous ont trompé. Mais allez chez vos autres amis, & voyez s'ils vous sont plus fidèles. Il obeït, mais tous l'abandonnèrent lâchement, & le rebutèrent. Alors il avoua son erreur devant son père, & se répendit de sa crédulité. Vous voyez, lui dit le Vieillard, que j'ai vécu long-temps. Pendant tout le cours de ma vie, je n'ai trouvé qu'un seul homme fidèle, ou qui pût mériter le nom d'ami. Pour l'éprouver, & pour mieux connoître ses véritables sentiments, allez le trouver; il le lui nomma, & lui désigna sa maison. Dites-lui, que vous êtes mon fils, démandez-lui du sécours, pour dérober au Public la connoissance du crime, que vous feindrez avoir commis. Le jeune homme alla sur le champ trouver celui que son père lui avoit indiqué. Il lui exposa l'histoire, qu'il avoit inventée. Cet homme tout incontinent lui dit d'entrer

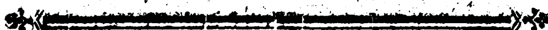
dans

dans sa maison, afin de parler d'une affaire, qui lui paroissoit trop importante pour être traitée en public; car il l'avoit abordé dans la rue. Il le conduisit dans l'endroit le plus réculé & le plus sécret de sa maison, & se préparoit déjà à y faire une fosse pour y enterrer le mort. Alors le jeune homme connoissant la fidèlité d'un ami si généreux, lui parla à cœur ouvert, lui expliqua le sujet de sa feinte, lui rendit mille actions de graces, le conjura de le mettre au nombre de ses amis, & de l'aimer comme il aimoit son père, auquel il courut en diligence raconter ce qui s'étoit passé, ne pouvant se lasser d'admirer & de louer la générosité d'un ami fidèle, & se blâmant lui-même de s'être flaté mal à propos d'avoir un grand nombre d'amis. Son père lui donna encore plusieurs beaux préceptes, pour distinguer les faux amis d'avec les véritables, & pour le rendre plus réservé sur le choix, qu'il dévoit faire, sans se laisser surprendre par de belles paroles, & par les trompeuses apparences d'une feinte amitié.

SENS MORAL.

Les véritables amis sont très rares, & il est fort aisé de se tromper, parce qu'on ne lit pas dans le cœur des gens. Le meilleur moyen pour s'en

assûrer est de les mettre à l'épreuve. S'ils sont constants & fidèles pendant votre adversité, s'ils ne craignent point de se déclarer pour vous, & de vous secourir dans des affaires délicats, au hazard de se perdre eux-mêmes, c'est une marque évidente, que leur amitié est sincère, & que l'on peut sûrement compter sur eux.



FALBE XXXIV.

D'un Parricide.

Un méchant homme, coupable des crimes les plus enormes, étoit couché auprès d'une muraille chancelante, pour se reposer, & pour dormir pendant quelque temps. Le Dieu Sérapis lui apparut durant son sommeil, & l'avertit en songe, de se lever promptement, & d'aller chercher un autre lieu plus sûr pour dormir. Il obéit aux avis que le Dieu lui donnoit. A peine se fut-il éloigné de quelques pas de la muraille, qu'elle tomba. Il alla incontinent dans le Temple remercier les Dieux du soin qu'ils prenoient de sa vie, & leur offrit un Sacrifice, avec des grandes marques de joye & de reconnoissance. Sérapis lui apparut une seconde fois durant son sommeil. Penses-tu, scélerat, lui dit-il avec un visage irrité, que les Dieux se soucient d'un infame, & d'un Parri-

Parricide? Mais si tu avois été écrasé sous les ruïnes de cette muraille, tu serois mort sans douleur, & sans infamie. Les Dieux ne t'ont sauvé que parce que tu es réservé au gibet, pour expier tes forfaits par une mort ignominieuse.

SENS MORAL.

Les scélerats ne doivent point se flater de pouvoir éviter les peines duës à leurs crimes. Si Dieu les souffre pendant quelque temps, c'est pour les punir d'une manière plus étonnante & plus exemplaire, afin que leurs châtiments retiennent les autres, & les fassent rentrer dans leur dévoir. Ceux qui se sentent coupables de quelque grand crime, & qui voyent que leurs affaires n'en vont pas plus mal, qui au contraire se voyent riches & opulens, qui coulent tranquillement leur vie dans l'abondance & dans les délices, croyent que Dieu ne prend pas garde à leurs forfaits, ou qu'il ne s'en met pas en peine; mais c'est qu'il attend à les punir, pour les convertir eux-mêmes, ou pour la conversion des autres.



FABLE XXXV.

De la folle entreprise des Chiens.

Une troupe des Chiens se promenant sur le rivage, apperçurent dans la mer des peaux qui flotoient. Ils résolurent entre eux, pour avoir ces peaux, de

boire toute l'eau de la mer; mais ils crevèrent tous à force de boire, avant que d'exécuter leur dessein.

SENS MORAL.

Les entreprises mal concertées ne peuvent réüssir; & l'on se trouve toûjours mal de suivre les mouvements d'une aveugle cupidité. Cette Fable attaque les avares, qui se font souvent de mauvaises affaires pour contenter leur avarice. Comme leur passion les aveugle le plus souvent, ils ne raisonnent pas assez, pour prevoir la suite facheuse des entreprises où ils s'engagent.



FABLE XXXVI.

D'un Berger & d'un Cusinier.

Un Berger & un Cusinier faisoient voyage de compagnie. Ils trouvèrent par hazard sur leur chemin une Brebis fort grasse, qui s'étoit égarée du troupeau. Ils se jettèrent tous deux dessus à qui l'auroit; les bêtes parloient le langage des hommes en ce temps-là. La Brebis leur demanda de quelle profession ils étoient l'un & l'autre, & pour quel sujet ils prétendoient tous deux l'emmener. Après qu'ils se furent expliqués sur le métier qu'ils faisoient, la Brebis se tourna du côté

côté du Berger, & se livra à lui de bon cœur. Elle dit au Cuisinier, que son Métier étoit d'égorger les Brebis, & celui du Berger de les conserver; & que par conséquent il ne dévoit pas s'étonner du choix qu'elle faisoit.

SENS MORAL.

Autant qu'on le peut, il faut s'éloigner des méchants, & s'approcher des gens de bien. L'habitude que les prémiers ont à faire du mal, fait que l'on se repent tôt ou tard de les pratiquer, au lieu que l'on peut tirer de grands avantages du penchant que les autres ont à faire du bien. Esope feint que la Brebis s'informa soigneusement de quelle profession étoient ceux qui la vouloient avoir, avant que de se déterminer sur son choix. Cette leçon est très-importante pour nous apprendre à bien examiner les mœurs, & le caractère des personnes avec lesquelles nous voulons vivre. Si nous rémarquons qu'ils soient vicieux & enclins à mal faire, il faut rompre sur le champ, quelque agrément que l'on espére trouver dans leur commerce, dont on a tôt ou tard assez d'occasions de se repentir. Si la société des gens de bien n'est pas si agréable, elle fait au moins plus d'honneur. La maxime de celui qui disoit, qu'il aimoit mieux se réjouïr avec des fripons que de s'ennuyer avec des gens de bien, n'est pas saine.

FABLE XXXVII.

La Cigogne, les Rats & les Grenouilles.

La Cicogne preſſée de la faim, ne ſachant de quelle ruſe ſe ſervir pour attraper les Grenouilles, qui s'enfonçoient dans leurs marais, ni les Rats, qui ſe cachoient dans leurs trous, alla ſur le bord d'un étang, & dit aux Grenouilles, que les Rats témoignoient par tout un fort grand mépris pour elles, & qu'ils ſe vantoient publiquement, qu'un Rat pouvoit battre trois Grenouilles. Elles ſe tinrent très-offenſées de ce mauvais diſcours, & proteſtèrent qu'elles ne réfuſeroient point de ſe battre contre les Rats à pleine campagne. La Cigogne incontinent alla au quartier des Rats, & leur fit entendre, qu'elles les mépriſoient, & diſoient qu'une ſeule Grenouille ſuffiſoit pour mettre en fuite une grande troupe de Rats. Ce diſcours les aigrit étrangement. Ils dirent qu'ils défioient les Grenouilles au combat. On choiſit pour champ de bataille une grande pleine également éloignée des marais des Grenouilles, & des cavernes des Rats. Les combattans s'y rendirent en foule. La Cicogne les voyant à ſa diſcrétion, ſe mit à les tuer les uns

après

après les autres. Ceux des Rats & des Grenouilles, qui échapèrent, connurént alors qu'ils avoient été pris pour dupes, ſans pouvoir ſe garantir du bec de la Cicogne.

SENS MORAL.

Il ne faut point ajoûter foi aux rapports de ſes ennemis, car quelque beau ſemblant qu'ils faſſent, ils ne ſongent qu'à nuire, & à exciter des diviſions pour profiter des conjonctures. La ſotiſe des Rats & des Grenouilles, qui s'animèrent, à ce que dit Eſope, les uns contre les autres, eſt une leçon pour nous apprendre à nous garantir des ſaillies de la colère, puiſque cette paſſion empêche qu'on ne raiſonne, & qu'on ne prévoye les ſuites d'une dangereuſe affaire, où l'on s'embarque par les artifices des perſonnes intéreſſées, qui travaillent ſous main à la ruïne des deux partis, pour s'enrichir de leurs dépouilles. Il ne faut donc pas, ſur de légèrs ſoupçons, prendre feu contre des perſonnes que l'on tâche, par de mauvais diſcours, de rendre ſuſpectes. Il faut au moins avant que d'éclater, ſe donner le temps de s'éclaircir.



LE COMBAT DES CHATS ET DES RATS,

PAR UN AUTEUR ANONYME.

ARGUMENT.

Dans le temps que Creillus, qui avoit établi le ſiége de ſon Empire dans une

une vaste & sombre caverne, gouvernoit toute la Nation des Rats, un Chat célèbre rodoit continuellement autour de cette caverne, pour épier tout ce qui s'y passoit, & pour examiner toutes les démarches de Creillus. Ce Roi jaloux de son autorité, & plein de zéle pour le répos de son Peuple, souffrit impatiemment les assiduités du Chat, & les curieuses observations qu'il faisoit sur les terres de son Empire. Il fit part de son chagrin à l'un de ses Alliés & de ses confidens, qui exerçoit la charge de Tyroscope, c'est à dire, Larron de frommage. Il lui démanda conseil sur les mésures, qu'il dévoit prendre pour écarter ce Chat. Il fut résolu dans le conseil des Rats, qu'on léveroit une grande armée, pour faire la guerre aux Chats. Ceux-ci remportèrent d'abord quelques avantages sur leurs ennemis. Le fils de Creillus fut vaincu, déchiré & dévoré par un Chat. Cette triste nouvelle fut rapportée à sa mère, par un témoin oculaire. Ce malheur rédoubla le courage des Rats. Après plusieurs signalés combats, soutenus vigoureusément de part & d'autre, lorsqu'ils étoient au plus fort de la mélée, une poutre pourrie tomba du plancher, & écrasa le Chat. Cet accident donna la

victoire

victoire aux Rats. Cette Fable est écrite en forme de Commédie, dont les principaux personnages sont Creillus, Roi des Rats; Tyroclope, Chef du Conseil; un Chœur de Servantes; un Héraut; une Concubine de Creillus; deux Ambassadeurs.

Creillus. A quoi pensons-nous, généreux Citoyens, de demeurer si long-temps cachés dans nos cavernes, & de passer une vie malheureuse, dans la crainte, & dans la misère? A peine osons-nous mettre le nez à la fenêtre; mais toûjours saisis d'horreur, nous traînons une vie obscure, toûjours renfermés dans nos troûs, comme si nous êtions resserrés par une Garde ennemie. La nuit nous paroît encore plus longue & plus affreuse que le jour; & notre malheur égale celui de ces Peuples infortunés, qui sont privés de la lumière pendant six mois continuels, & qui passent tout ce temps-là dans des ténèbres affreuses.

Tyroclope. Si nous sommes renfermés, au moins nous vivons dans nos cavernes. Mais si nous nous mettons en campagne, comme vous dites, nous serons tout à coup exposés à une infinité de périls; & une prompte mort sera la récompense de nôtre témerité.

Creillus.

Creïllus. Pourquoi ſerons-nous expoſés aux hazards, & aux malheurs dont vous nous menacez?

Tyroclope. Nous déviendrons la proye d'un raviſſeur avare & affamé.

Creillus. Quel eſt le raviſſeur? Ne faites point de façon de me le dire; car je ne devine pas aiſement.

Tyroclope. C'eſt celui que les hommes appellent un Chat, & qui rode perpetuellement autour de nos demeures, pour examiner la conduite des Rats; & de même que les Chiens ſont les ennemis irreconciliables des Lièvres, du Met, ce rédoutable ennemi eſt toujous alerte pour nous ſurprendre. Il jette ſur nous de régards terribles, qui ſont des ſignes manifeſtes de ſes mauvaiſes intentions.

Creillus. Je ne le ſai que trop, combien vos conjectures ſont bien fondées. Ce cruel a dévoré autrefois, à mes yeux, ma chère fille Lychnoglyphe, que j'aimois plus que ma vie.

Tyroclope. Il a fait le même traitement à mon aimable fille Corſocope, & à mon fils Sitodarpe, que j'aimois avec tant de tendreſſe, & qui venoit au ſécours de ſa ſœur.

Creillus. Pourquoi démeurons-nous donc les bras croiſés, comme des lâches, ſans

ſans nous mettre en dévoir de venger la mort de nos chèrs enfants?

Tyroclope. Et que voulez-vous que nous faſſions?

Creillus. Il faut punir ce cruel Panſage comme il le mérite, & ſonger à venger ceux qu'il a fait périr.

Tyroclope. Comment nous y prendrons-nous? Dites-moi nettement toutes vos penſées ſur cette affaire importante.

Creillus. Il faut que nous l'attaquions bruſquement, & ſans lui donner le temps de ſe reconnoître.

Tyroclope. Cette propoſition me glace d'effroi. Je crains bien qu'il ne nous étrangle, & qu'il ne nous dévore; & que notre perte ne redouble la joye du Chat, & n'ajoûte un nouveau luſtre à ſa gloire.

Creillus. Je crois que nous dévons tout tenter, pour venger les morts; car vous ſavez que de grands perſonnages ont acquis une gloire immortelle, pour avoir vengé la mort de leurs amis, de leurs parents, de leurs enfants, de leurs frères.

Tyroclope. Oui, je ſai tout cela; mais il eſt bien douloureux d'être privé de la lumière, pour être enſeveli ſous un tombeau ténébreux.

Creillus.

Creillus. Mais doutez-vous que nous ne puissions abattre la puissance de cet ennemi rédoutable, & le faire perir sans ressource?

Tyroclope. Dites-moi comment nous pourrons exécuter une si belle entreprise.

Creillus. En l'attaquant & le poursuivant à toute oûtrance, & à force ouverte.

Tyroclope. Je crois qu'il feroit plus à propos d'avoir recours à la ruse, & de le vaincre par surprise.

Creillus. Mais par quel stratagême pourrons-nous le surprendre?

Tyroclope. S'il se défie que nous lui dressons quelque embuscade, il nous tendra aussi des piéges: & si nous lui déclarons la guerre, il rassemblera un grand nombre de soldats. Nous ne pourrons soutenir ses efforts, & il remportera la victoire sur nous, après avoir mis toute notre armée en déroute.

Creillus. Quand nous aurons mis sur pied autant que nous pouvons de soldats, il faudra encore grossir notre armée par des troupes auxiliaires, selon la coutume.

Tyroclope. Ne vous souvenez-vous plus de l'attaque que nous fimes contre l'armée des Chats & des Grenouilles, avec de nombreuses troupes de nos Alliés,

Alliés, qui étoient venus à notre secours?

Creillus. Je m'en souviens, & du malheureux succès de notre entreprise. Nos enfants, nos frères, nos amis, nos pères périrent dans cette guerre; & peu s'en falut que nous n'y perdissions la vie.

Tyroclope. Je crains le même sort, si nous recommençons la guerre.

Creillus. N'appréhendez rien, car les Dieux sont pour nous; ils me l'on fait conoître par les songes. Vous savez que j'ai quelque connoissance en cet art, & que je suis assez expert dans l'interprétation des songes.

Tyroclope. Qu'est-ce que les Dieux vous ont donc révéle?

Creillus. Lorsque je dormois, Jupiter m'est apparu, il m'a inspiré une force extraordinaire, & m'a dit: Vous avez un courage invincible.

Tyroclope. Dites-moi encore, sous quelle figure il vous a paru.

Creillus. Il ressembloit à Tyrolichus, ce sage Vieillard.

Tyroclope. Ne vous est-il point encore apparu dans un autre temps, & dans un autre état?

Creillus. Il me sembloit que mes menaces le rendoient timide.

Tyro-

Tyroclope. Quelles menaces avez-vous donc pu faire à cette Divinité, qui habite dans les Cieux & qui commande aux Dieux immortels? L'avez-vous menacé d'attacher une grande chaîne au Ciel, pour en entraîner tous les Dieux à force de bras?

Creillus. Je lui fis mille fois l'année passée cette menace, car en faisant réflexion aux malheurs de ma vie, & de quelle manière je languissois dans un trou sombre & étroit, rempli d'affreuses ténébres, je jurois, je pestois, je me lamentois, je déchirois mon visage, & disois mille injures au grand Dieu Jupiter; & j'ajoûtai à mes gémissements d'affreuses menaces pleines d'indignation & de désespoir.

Tyroclope. Dites-moi donc en quels termes ces menaces étoient conçues?

Creillus. Que s'il ne me faisoit pas remporter de grandes victoires sur mes ennemis, s'il ne me rendoit pas invincible dans les combats, & s'il ne me faisoit pas couronner de lauriers: j'entrerois dans le reservoir où l'on garde les Victimes, & les mangerois pour me nourrir.

Tyroclope. Je me joindrai à vous avec ma femme & mes enfants; mais il me paroît que vous racontez une fable.

Creillus.

Creillus. Non, je vous le jure ; mais j'ai voulu auparavant tenir un grand conseil de guerre, rassembler tous les Rats, & leur demander leurs avis, dans la conjoncture présente.

Tyroclape. Ce n'est pas maintenant le temps ; car il faut sortir de nos trous, & tenir la campagne, pour nous délivrer de la contrainte, où les Chats nous tiennent, & des allarmes continuelles qu'ils nous donnent. Il faut ranger tous les Rats sous divers étendarts, leur inspirer du courage, & les exhorter à bien s'acquitter de leur devoir. Il faut distribuer les Emplois de l'armée, des Chefs de Brigades, des Lieutenants, des Généraux, & marcher en bon ordre contre nos ennemis.

Creillus. J'approuve extrêmement votre avis ; vous avez parlé avec beaucoup de sagesse, & comme un Vieillard d'une expérience consommée. Faites partir un Héraut, pour convoquer l'assemblée générale des Rats.

Le Héraut. Tous les Chefs des Rats sont déjà rassemblés, & tout disposés à recevoir vos ordres.

Creillus. Généreux soldats, & mes chers Compagnons, il y a long-temps que nous gémissions sous une honteuse servitude, &

Cc que

que nous demeurons cachés honteusement dans de trous, quoique nous ne manquions pas de courage. Nos prédécesseurs, comme s'ils eussent été malades, languissants, & tout perclus de leurs membres n'ont pas eu l'assurance de se mettre en campagne, & de paroître devant nos ennemis. Voici maintenant le temps de montrer de quoi nous sommes capables, & de combattre courageusement nos ennemis. Il me semble que je me deshonorerois, moi qui suis si généreux & qui commande à tant de braves guerriers, qui marche avec tant de pompe & tant de gloire, moi à qui l'on donne par tout tant d'applaudissements; je me deshonorerois, dis-je, si je n'osois sortir de mon trou, ni tenir la campagne devant mes ennemis. Vous qui étes sortis d'ancêtres si illustres, & qui se sont signalés en tant d'occasions; vous avez hérité de leur courage. Acquitez-vous fidélement des emplois que l'on vous donnera, & n'apportez aucun retardement dans l'exécution de mes ordres. Partez, Invincibles Rats; allez vous exercer dans de nouveaux genres de combats; réglez-vous sur les grands exemples de valeur que je vous donnerai. Jamais je n'ai hésité un moment, pour me jetter à corps perdu dans

dans les périls les plus grands. J'ai donné dès ma tendre jeunesse des marques d'une extrême valeur. Je mettois en déroute tous les ennemis qui se présentoient devant moi. Les Ancêtres dont je tire mon origine, avoient un courage invincible. Vous savez quelle gloire ils ont acquise par leur intrépidité, & par la sagesse qu'ils ont fait paroître en tant d'occasions; je veux parler des Cartodaptes, qui se sont rendus si célèbres par leurs hauts faits. Je n'ai point dégénéré, d'une origine si illustre; j'aurois eu honte de mener une vie oisive & obscure; j'ai marché dès mon enfance sur les pas des plus grands Hommes, & des plus fameux Guerriers. J'ai manié la lance, & l'épée, ayant le bouclier sur le bras. J'ai appris à cheval, à attaquer l'ennemi, à lui porter des coups sûrs & inévitables, à bander l'arc, à lancer le javelot, à faire toutes les fonctions militaires. J'ai conduit plusieurs armées en qualité de Général, j'ai asservi plusieurs Nations par mon adresse & par mon courage, & je les ai rendues tributaires. On m'a enfin créé le Monarque des Rats, après que l'on a jugé, que j'étois le plus considérable de toute la Nation; mais je reconnois maintenant que le rival

de Jupiter & de Rhée, eſt le plus miſérable de tous. C'eſt un animal timide, miſérable & mépriſable. Préparez-vous, mes chers Compagnons, à bien faire votre devoir, & à bien combattre. Témoignez en cette occaſion votre force, votre adreſſe, votre courage; armez-vous à votre avantage, retournez promptement dans vos maiſons pour faire tous les préparatifs néceſſaires. J'eſpére que dès demain vous ferez paroître votre bravoure contre nos ennemis; puiſque cela eſt néceſſaire à la fin que nous nous propoſons.

Tyroclope. Puiſque toute l'aſſemblée s'eſt retirée chacun chez ſoi, pour prendre un peu de repos; je vais auſſi de mon côté me mettre au lit pour dormir pendant quelque-temps.

Creillus. C'eſt bien aviſé, il faut que je tâche d'en faire autant.

Chœur de Servantes. Ah, quelle douleur! quelle infortune! Grands Dieux, que ce jour eſt infortuné! Le Roi a pris la dangereuſe réſolution de déclarer la guerre aux Chats, & de paroître devant eux en pleine campagne. Il me ſemble que je le vois déjà périr avec toute ſon armée, & abandonner la lumière des Cieux. O grand

grand Appollon, saint Interprète des choses futures, divin Phébus.

Loxie. Hélas! hélas! de quels malheurs sommes-nous menacès! Quelles misères, quelle source intarissable de larmes! Hélas! hélas! quelles cruelles afflictions!

Les deux Ambassadeurs. Peut-être gagnera-t-il la bataille; mais vous nous racontez des choses nouvelles, inouies, incroyables. Que la volonté du grand Jupiter s'accomplisse.

Tyroclope. Je vois le jour qui commence à paroître.

Creillus. J'apperçois aussi de la lumière.

Tyroclope. Il est temps de renoncer au sommeil, & de sortir du lit. Après que nous aurons immolé aux Dieux, des bœufs & des moutons, allons nous mettre en campagne, & commençons généreusement à combattre; mais il faut avant toutes choses appaiser les Dieux, tâcher de nous les rendre propices, & de les mettre dans nos intérêts.

Creillus. Quand le sacrifice sera achevé, invoquons Jupiter, Minerve, Mercure, Pan, Neptune, le chaste Loxie, Junon & Diane, qui se plaît sur les montagnes, Pluton, Latone & Proserpine, avec tous les autres Dieux.

Le Chœur. Grands Dieux, qui tenez votre Empire au dessus & au dessous de nous, vous qui étes la source de tous les biens, soyez-nous propices, & faites-nous voir des effets de votre secours, dans la cruelle guerre que nous allons entreprendre, contre une Nation cruelle.

L'Epouse de Creillus. Jupiter, secours nos Chefs, afin qu'ils remportent la victoire, avec mon Epoux, & mon fils.

Le Chœur. C'est une chose glorieuse que de vaincre, mais je me sens glacé d'effroi.

L'Epouse. Je suis pénétrée de frayeur, & tout le corps me tremble.

Le Chœur. Nos ennemis sont forts, & redoutables.

L'Epouse. O Jupiter, faites que la guerre nous soit favorable.

Le Chœur. On ne peut attendre que du bien de la part des Dieux.

L'Epouse. Si l'armée des Rats met celle de nos ennemis en fuite, nous passerons le reste de notre vie en repos, & en sûreté; nous ne serons plus dans la crainte & dans les allarmes.

Le Chœur. Nous en viendrons à bout, avec l'assistance des Dieux.

L'Epouse. Mais si nos ennemis remportent l'avantage sur nous, si nos Soldats pren-

prennent la fuite, toutes nos affaires iront en décadence dès ce moment.

Le Chœur. A Dieu ne plaise, qu'un aussi grand malheur nous arrive.

L'Epouse. Nous serions réduits à une honteuse servitude.

Le Chœur. Et nous deviendrions le partage de nos ennemis.

L'Epouse. Et moi qui suis Reine maintenant, je serois esclave avec tous mes enfants, que j'aime avec une extrême tendresse.

Le Chœur. Non, grande Reine, vous ne tomberez point dans l'esclavage, ni vous, ni vos enfants; mais vous serez tous dévorés par un ennemi cruel & sanguinaire.

L'Epouse. Quoi! Je serai privée de la clarté du jour, & je serai réduite en poussière sous un triste tombeau?

Le Chœur. Cessez de vous plaindre, & demeurez dans le silence; je vois un objet bien digne de compassion. Il me semble que quelqu'un des notres s'échappe de la mêlée, qu'il est tout percé de coups, qu'on le poursuit à toute outrance, & qu'il perd la respiration.

Le Courier. Où est la Reine? On lui apporte de fâcheuses nouvelles.

Le Chœur. Vous la voyez devant vos yeux.

Le Courir. Reine infortunée, & trois fois malheureuse. Psicarpax est mort de ses blessures dans le combat.

La Reine. Ah mon fils, ah mon cher fils! l'appui de ma vieillesse est tombé. Ah mortelles douleurs, quelle perte, quel désespoir! Ah mon fils, ah mon fils, ah quelle affreuse nouvelle! Que deviendrai-je? Où fuirai-je? Où me cacherai-je? Il faut que je périsse, je sens déja mes membres tremblans se dissoudre. Hélas! hélas! mon cher fils! Ah, quel douloureux spectacle!

Le Chœur. Moderez vos douleurs, quoi qu'elles soient justes; & cessez de vous affliger comme vous faites.

L'Epouse. Grand Dieu Jupiter, qui avez détruit la puissance, & renversé les Chariots des Titans.

Le Chœur. Ah mère affligée, mère malheureuse! Résistez à cette douleur, dont le poids vous accable.

L'Epouse. Ah mon fils, ah mon cher fils!

Le Chœur. Une grande Reine doit soutenir ses disgraces, sans s'en laisser abbatre. Faites-vous instruire tranquillement de l'état, & de la situation de vos troupes.

L'Epouse. Je ne puis résister à ma douleur, & je succombe malgré moi, sous le poids de mon infortune.

Le

Le Chœur. De quoi vous servent toutes ces plaintes, dans l'accablement où vous êtes.

L'Epouse. C'est un devoir que je rends aux manes de mon fils, avant que j'expire.

Le Chœur. Non, grande Reine, vous ne mourrez point. Cessez de vous troubler, & de vous affliger.

L'Epouse. Comment voulez-vous que je fasse pour paroître insensible, & pour n'être pas pénetrée de douleur, dans un malheur de cette nature?

Le Chœur. Mais vos plaintes & vos gémissements diminuent-ils votre douleur? On ne peut retirer les morts du tombeau en s'affligeant.

L'Epouse. Mais que voulez vous que je fasse en cessant de gémir & de m'affliger?

Le Chœur. Il faut vous informer de l'état de nos troupes, & de quel côté penche la victoire.

L'Epouse. Qui pourra nous en dire des nouvelles certaines?

Le Chœur. Voilà un Courier, qui arrive du champ de bataille.

L'Epouse. Où est-il ce Courier?

Le Chœur. Le voilà devant vos yeux.

L'Epouse. Je n'en puis plus, la douleur m'arrache la vie.

Le Chœur. Courier, dites promptement à la Reine, ce que vous avez vu à l'armée, & quel succès nous pouvons espérer du combat, & de quelle manière son fils à été tué.

Le Courier. Voulez-vous que je vous raconte par ordre toutes choses, ou que j'abbrége ma narration?

Le Chœur. Dites-nous en détail tout ce qui est arrivé à nos troupes, depuis le commencement du combat, jusqu'à cette heure.

Le Courier. Je vous dirai tout, donnez-moi votre attention. Si-tôt que l'on eût commencé le combat, le plus fort & le plus courageux de nos soldats, je veux dire Psicolide, en vint aux mains avec Pansage. Il fut vaincu, & tomba roide mort dans la mêlée. Ce fut un spectacle très-douloureux pour nous. L'armée crut être perdue, après la perte d'un Guerrier aussi fameux. Un autre Capitaine, nommé Colycoclope, prit sa place. Il eût le même sort que le prémier, & ne put en aucune façon résister aux attaques de son ennemi, ni aux coups qu'il lui portoit. Psicarpax voyant périr tant de braves gens, qui devenoient la proye de l'ennemi, & de l'armée de Pansage, en fut tout transporté de douleur, & de colère, par la chaleur du sang qui bouillonnoit dans son cœur, & prenant une pertuisane, il attaque Pansa-

Pansage, dans la résolution de vaincre, ou de mourir; mais Pansage le voyant venir dans une si bonne contenance, & ne pouvant parer les coups qu'il lui allongeoit avec sa pertuisane, d'une manière terrible, se jette sur Psicarpax à corps perdu, le serre, & le déchire de ses ongles, & le mange à la vuë des deux armées.

Le Chœur. Eh quoi, cette avanture se passa en la présence de son cher père?

L'Epouse. Cette circonstance est encore ce q'il y a de plus douloureux dans mon malheur.

Le Courier. Si-tôt que j'ai vu la fin de ce triste combat, je suis venu en diligence vous en porter la nouvelle.

L'Epouse. Je souhaiterois de tout mon cœur, que vous n'eussiez point quitté l'armée, j'ignorerois encore mon malheur, & je ne serois pas pénétrée comme je le suis de la douleur qui m'arrache la vie.

Le Courier. Il faut maintenant que je m'en retourne; & que je reprenne le chemin de l'armée.

L'Epouse. Partez, & ne revenez plus nous apporter d'aussi fâcheuses nouvelles.

Le Chœur. Que ce Messager de malheur périsse plutôt.

L'Epouse. Ce Courier nous a jetté dans une horrible consternation par son récit.

Le Chœur. La fleur, & l'élite de notre Jeunesse a été moissonnée par le fer de nos ennemis. Il me semble que l'honneur & & le devoir nous engagent à célébrer par des chants lugubres, la mort de ce grand Guerrier qui vient de perdre le jour.

L'Epouse. Vous avez raison, il est juste de s'abandonner aux larmes après la perte de mon fils.

Le Chœur. C'est à la Reine à commencer un exercice si pieux & douloureux.

L'Epouse. Hélas! hélas! mon fils, ah, mon cher fils!

Le Chœur. Ah infortuné Creillus, que deviendrez-vous après un accident si funeste?

L'Epouse. Hélas! hélas! mon fils, ah mon cher fils! en quelle région étes-vous allé?

Le Chœur. Où vous a-t-on caché depuis que vous avez perdu la vie?

L'Epouse. Hélas! hélas! qui peut nous avoir causé un malheur si terrible?

Le Chœur. Ah, quel coup funeste! Ah, quel accablement de miséres!

L'Epouse. Hélas! helas! j'ai perdu la lumiére du jour.

Le Chœur. Tout ce qui est dans la vie n'est que cendre & que poussiére. C'est une

une ombre qui passé, & qui s'évanouit dans unmoment.

L'Epouse. Hélas! hélas! Mon cher fils Pficarpax, vos m'avez dévancée.

Le Chœur. C'est assez vous affliger. Ne continuez pas à pleurer davantage; j'apperçois un nouveau Courier qui vient vers vous à grands pas.

L'Epouse. Ah, je tremble qu'il ne nous apporte encore quelque fâcheuse nouvelle.

Le Chœur. Non, non, grande Reine, ne craignez rien.

L'Epouse. Comment le savez-vous?

Le Chœur. Comment? On voit la joye peinte sur son visage.

L'Epouse. O Jupiter, daignez m'annoncer quelque bonne nouvelle!

Le Courier. Apprenez-moi, où est la Reine.

Le Chœur. Vous la voyez devant vous.

Le Courier. Vous devez essuyer vos pleurs, & cesser de vous affliger; je vous apporte de grandes & d'heureuses nouvelles, & je me flatte que vous me recompenserez richement de mes peines.

L'Epouse. Hâtez-vous de me dire tout ce que vous savez; & ne vous moquez point de moi, en me racontant des faussetés.

Le

Le Courier. Je ne vous dirai rien qu'après que vous m'aurez recompensé de ma course, & de la bonne nouvelle que je vous apporte.

L'Epouse. Je vous recompenserai richement, quand vous m'aurez fait votre récit.

Le Courier. Le Chat, ce redoutable ennemi des Rats, est mort dans la mêlée.

L'Epouse. Ah, ah! L'heureuse nouvelle! Je triomphe, & je m'abandonne à la joye.

Le Courier. Cet heureux succès vous doit faire oublier toutes vos disgraces passées.

L'Epouse. Je ne puis contenir la joye qui me transporte.

Le Chœur. Il faut avant toutes choses vous faire instruire des circonstances de la bataille, & de quelle manière est mort ce Chat, la terreur des Rats, & qui en a dévoré un si grand nombre.

L'Epouse. Courier, apprenez-nous les circonstances de cette grande affaire, & de quelle manière nous avons gagné la bataille, les combats qui ont été rendus, & les pertes que nous y avons faites.

Le Chœur. La joye s'est maintenant emparée de l'esprit de la Reine.

Le Courier. Je vais vous faire un fidéle récit de ce grand événement. Ecoutez-moi avec toute votre attention. Si-tôt que le signal

ſignal eût été donné de ce ſanglant combat, & que les troupes ſe furent mêlées de part & d'autre, avec un déſir égal de bien faire; Pſicolide, l'un des Principaux de notre nation, perdit la vie dès les prémières attaques. Colycoclope le ſuivit de bien près. Enfin le fils du Roi, mon bon Prince, perdit la vie en combattant auprès de ſon père, qui fut pénétré d'une douleur mortelle voyant étendu ſur la pouſſière un fils, qu'il aimoit ſi tendrement. Alors ce généreux Prince faiſant avancer ſes troupes avec un courage intrépide, donna ſes ordres pour attaquer bruſquement l'Ennemi, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître. Il ſe jetta lui-même dans la mêlée pour encourager ſes gens par ſa préſence. Le combat fut long & fort opiniâtre; tous les Soldats gardoient leur rang & le terrain, ſans que l'on en vît aucun prendre la fuite. Alors, pour terminer la bataille par une avanture ſurprenante, une ſolive mangée de vers & de pourriture, ſe détache tout à coup du plancher, & tomba ſur le plus cruel de nos ennemis; elle lui briſa les reins par ſa chute, & l'écraſa ſous ſa peſanteur. Ce coup heureux pour la nation des Rats, envoya dans les Enfers l'ame de Panſage. Cet implacable ennemi, qui avoit violé ſi ſouvent la foi des Traités, fut étendu tout de

ſon

ſon long expirant, & nous lui vîmes rendre les derniers abois.

Le Chœur. Que les Dieux vous comblent de joye, & de leurs bénédictions. Heureux Courier, qu'ils prolongent le cours de votre vie pendant pluſieurs ſiécles, pour vous récompenſer de la bonne nouvelle que vous venez de nous annoncer, en nous apprenant la mort de ce furieux ennemi, qui avoit tant fait de ravage parmi la Nation des Rats, dont le ſort ſera maintenant plus doux & plus heureux. Cette guerre ne pouvoit être terminée d'une manière plus heureuſe. Elle a été commencée & achevée ſous des auſpices favorables, & nous voyons après tant de diſgraces la fin de nos malheurs.

Explication littérale des noms propres, qui ſont employés dans ce récit.

Creillus, Roi des Rats. Ce nom eſt tiré du cri que font les Rats.
Tyroclope, Larron de fromage.
Lychnoglyſe, qui fouille dans les lampes.
Cordocape, qui coupe les cordes.
Gitodarpe, qui mange le fromage.
Panſage, qui mange tout. C'eſt l'Epithéte du Chat.
Tyroleique, qui léche le fromage.
Cartodapte, qui dévore les cartes.
Pſiroiteique, qui léche les miettes.
Colycoclope, qui fouille dans les coffres.
Pſicarpax, qui emporte les miettes.

LE

LE COMBAT DES RATS ET DES GRENOUILLES.



J'invoque tous les Chœurs des Muses, & je les conjure de descendre de l'Hélicon, pour venir animer mon esprit & mes vers, dans le dessein que j'ai de chanter la plus affreuse guerre, que le Dieu Mars ait jamais excité. Je veux apprendre à l'Univers de quelle manière les Rats ont renouvellé les guerres des fameux Titans, & avec quel courage les Grenouilles intrépides ont résisté aux efforts de leurs ennemis. Voici quel a été le sujet & l'origine de cette guerre terrible. Un Rat pressé de la soif, & fuyant de toute sa force un Chat qui le pressoit vivement, s'approcha d'un Lac pour se désalterer, & pour se rafraîchir. Une Grenouille obligeante nommée Lieunocharis, l'apperçut, & lui parla en ces termes: Qui que vous soyez, aimable Etranger, lui dit-elle, & quels que soient les parents dont vous tenez le jour, je vous conjure de me dire avec sincérité & sans détour, le sujet qui vous améne sur ces bords. Si vous faites cas de mon amitié, & si vous voulez répondre aux empres-

ſements que j'ai pour vous, je vous conduirai dans ma demeure, je vous comblerai de préſents, & je vous rendrai avec une joye extrême tous les devoirs de l'hoſpitalité. Je ſuis le Roi Phyſignatus, Chef & Prince des Grenouilles de père en fils; on m'honore, & l'on me révére dans toute l'étendue de ce Lac. Pélée, mon pére, m'a engendré autrefois d'Hydromédufe, ſur les rivages du célèbre Eridan. Votre phyſionomie, & votre bonne mine me font juger, que votre origine eſt royale; que vous avez un courage martial; & que vous vous étes ſignalé dans les combats. Dites-moi, je vous prie, en peu de mots, de qui vous tenez le jour, quel eſt votre nom & votre Pays, & celui de vos Ancêtres. Je m'étonne, répondit le Rat à la Grenouille, que vous ayez vécu juſqu'à maintenant ſans ſavoir mon nom; puiſque les Dieux & les hommes le connoiſſent, & qu'il eſt célèbre parmi les Habitants de la terre, de l'eau & de l'air. Puiſque vous voulez le ſavoir, je m'appelle Pſicarpax, fils du magnanime Troxarte. Ma mère s'appelloit Lycomyle, fille du Roi Pternotrocle. Elle me mit au monde dans le bucher d'un grand Prince, où elle me nourrit, pendant ma prémière enfance,

fance, de confitures, de figues, de noix, d'amandes, de fucre, & des met les plus délicats. Mais comment pourrons-nous contracter enfemble une amitié qui foit durable, puisque nos températments, nos manières d'agir font fi différentes? Vous vivez fous les eaux; pour moi je demeure parmi les hommes, & je me nourris comme eux de tout ce qu'il y a de plus délicat. Je mange de meilleur pain, le mieux cuit & le mieux boulangé que l'on puiffe trouver. Les gâteaux, les tartes, les tourtes, font mes mets ordinaires, auffi bien que les foyes graffes. Les confitures, les melons, les bifcuits, les fromages, font fervis en abondance à ma table. Enfin les plus excellents ragoûts dont les Dieux & les hommes fe fervent, femblent n'avoir été inventés que pour moi, & je fuis toujours des prémiers en tête, de forte qu'ils ne mangent que mes reftes. Qui que ce foit ne me furpaffe en bravoure ni en courage. On ne m'a jamis vu trembler, ni reculer à l'approche du péril; je me fuis toujoûrs jetté dans la mêlée parmi les plus fiers combatans. Jamais homme ne m'a fait peur, quelque monftrueufe que fût fa taille; je me fuis jetté hardiment dans fon lit, & je lui ai mordu le bout du doigt avec un courage intrépide; je lui ai pris

 le

le pied, ſans qu'il ſe ſoit réveillé pour cela. Mais après tout, il y a deux choſes que je rédoute extrêmement, & qui ſont en effet très-contraires au bonheur de ma vie, l'Epervier & le Chat, qui me font de tout temps une guerre cruelle. Je crains encore les ratières, qui ont cauſé la mort à une infinité de Rats. Mes ennemis les plus rédoutables ce ſont des Chats d'une certaine eſpèce, qui entrent habilement dans les trous & qui furettent de tous côtés. Vous autres Grenouilles, vous vous nourriſſez de raves, de choux, de citrouilles, d'oignons, de poireaux, dont les bords de vos lacs ſont tout remplis. Voilà vos mets ordinaires; mais pour moi je ne tâte point de tout cela. Phyſignatus regardant le Rat avec un ſouris moquer, Etranger, lui dit-il, à ce que je vois, tu fais conſiſter ton principal bonheur dans la mangeaille, & dans tout ce qui peut contenter le ventre; mais notre ſort eſt bien plus heureux; car nous participons aux avantages des deux Elements; l'eau & la terre nous fourniſſent tour à tour de quoi nous contenter. Le fils de Saturne a accordé aux Grenouilles, par un privilége ſpécial, la faculté de nager dans l'eau comme les Poiſſons; de s'élever dans l'air, comme les Oiſeaux,

Oiseaux, de ramper sur la terre, comme les autres animaux. Mais si vous voulez connoître par vous même, & voir de vos yeux, le bonheur dont les Grenouilles jouissent, il n'y a rien de plus facile; je vous porterai sur mes épaules, & je vous ferai traverser ce Lac. Attachez-vous à moi fortement, de peur que vous ne tombiez, & que les eaux ne vous suffoquent; cette voiture sera fort commode pour vous transporter dans mon palais. Après que la Grenouille eut parlé de la sorte, elle présenta le dos au Rat, qui accepta ce parti, & qui monta de bonne grace, & avec beaucoup de légèreté sur le dos de la Grenouille, dont il embrassoit le coû avec les deux pattes de devant, & le tenoit fort serré. La vue de tant d'objets divers, des ports & des rivages inconnus au Rat jusqu'alors, lui causoit un plaisir extrême. Il étoit porté doucement & à l'aise sur le dos de Physignatus, qui nageoit d'un mouvement modéré, pour donner le loisir à l'Etranger de contempler tant de merveilles; mais le Rat s'appercevant qu'il commençoit déjà à enfoncer dans l'eau, se mit à pleurer amèrement & à se repentir de sa folle curiosité. Il s'arrachoit de désespoir les cheveux & la barbe; il serroit avec ses jam-

bes le ventre de la Grenouille, les plus fortement qu'il pouvoit. La nouveauté des objets le faisoit trembler, & lui abbattoit le cœur; il regardoit tristement du côté de Rivage, & souhaitoit de pouvoir aborder en quelque endroit commode. Le froid qui souffloit, le faisoit beaucoup souffrir, & il se servoit de sa queue comme d'une rame. Il addressoit de ferventes prières aux Dieux, pour les conjurer de le retirer du péril où il étoit, & de le faire aborder en quelque endroit du rivage. Mais voyant enfin qu'il alloit au fond de l'eau, il poussoit des cris douloureux, faisant mille imprécations contre la Nation des Grenouilles, & parla au Maître des Dieux en ces termes : Ce n'étoit pas ainsi, ô grand Jupiter, que vous en usâtes, lorsque vous étant caché sous la figure d'un Taureau, vous portâtes sur votre dos, la belle Europe, pour lui faire traverser un bras de mer, & la conduire en Crête. Tandis que le Rat se lamentoit de la sorte, une Hydre épouvantable vint à paroître tout autour au milieu des flots. Elle avoit toute la tête élevée au dessus de l'eau. A ce terrible spectacle, Physignatus fit le plongeon, & se cacha promptement sous l'eau, sans faire attention qu'elle laissoit le Rat à

la

la merci des flots, dans un péril inévitable de se noyer. La Grenouille saisie de peur, s'enfonça jusqu'au fond du Lac, pour éviter la gueule de l'Hydre, & pour se garantir de la mort, dont elle étoit menacée. Le Rat abandonné à lui-même, demeura quelque temps couché sur le dos, & se débattant sur la surface de l'eau, se roidissant les jambes, & poussant des cris funèbres. Il enfonçoit sous l'eau, & reparoissoit tout-à-coup. Mais toutes les secousses qu'il se donna ne purent le garantir de la mort. Ses poils imbibés d'eau, rendoient son corps plus pesant. Enfin se voyant prêt à être suffoqué, il ramassa ce qui lui restoit de force, & fit cette imprécation, avant que de rendre le dernier soupir : Méchant Physignatus, tu ne déroberas point à la connoissance des Dieux, une si noire perfidie, & ils en prendront une vengeance exemplaire pour épouvanter tous les traîtres. Tu m'as amené au milieu du lac, pour me noyer par une trahison infame; tu n'aurois pu me vaincre sur terre ni à la course, ni à la lutte, ni aux autres exercices du corps; mais tu as eû recours à l'artifice pour me tromper, & pour me faire périr misérablement dans les eaux de ce lac; mais Dieu a un œil vengeur,

toûjours ouvert sur les traîtres pour les punir de leurs perfidies. Tu n'échaperas pas à sa juste colère; je vois déjà une armée des Rats, toute prête à fondre sur les Grenouilles, dont ils feront un carnage horrible, pour tirer vengeance de ma mort. Le Rat après avoir parlé de la sorte, rendit le dernier soupir. Lycopinax, qui se promenoit par hazard sur le rivage, fut témoin oculaire de la funeste avanture du Rat. Il jetta de hauts cris à ce spectacle; & vint en hâte faire à tous les Rats le récit de cette tragique histoire. Quand ils eurent appris la mort de leur confrère, la colère s'empara de tous les esprits; ils envoyerent sur le champ des Hérauts de tous côtés, pour indiquer une assemblée générale de la Nation, dans le palais de Troxarte, père de l'infortuné Psicarpax, dont le cadavre se voyoit encore étendu sur les eaux dormantes du Lac, sans qu'ils eussent la consolation de le voir approcher du rivage, pour lui rendre les honneurs funèbres. Dès le point du jour, toute la Nation vint en foule au lieu qu'on leur avoit indiqué. Troxarte, pénétré de douleur, pour l'avanture de son fils, se leva au milieu de l'Assemblée, & leur parla en ces termes: Mes chers amis, quoique je sois le

le seul qui ait été offensé par les Grenouilles, cependant cet outrage regarde toute la Nation, qui se trouve offensée dans la personne de son Prince. Il est vrai que je suis le plus infortuné de tous les pères, puisque j'ai vu mourir de mort tragique trois de mes enfants. Un Chat malicieux & mon ennemi déclaré, ayant surpris le prémier au dépourvu, le dévora sans miséricorde. Des hommes cruels m'ont ravi l'autre, l'ayant attrapé dans une ratière, détestable invention de l'Enfer, & que l'on a trouvé pour exterminer la Nation des Rats. Le méchant Physignatus a fait périr le troisième, que sa mère & moi chérissons par dessus tous les autres. Il l'a conduit au milieu du Lac, pour le faire périr par une noire trahison. Il faut que nous tirions une vengeance éclatante de cet outrage. Courrons aux armes, & attaquons vigoureusement les Grenouilles de tous côtés. La harangue de Troxarte inspira dans l'ame de tous les Rats le desir de la guerre. Le Dieu Mars, qui préside aux combats, leur apprit de quelle manière ils devoient s'armer, pour se rendre plus formidables à leurs ennemis. Ils se firent des cuissarts de cottes de femmes qu'ils fendirent habilement par la moitié.

Ils écorcherent un Chat, & se firent des cuirasses de sa peau, qu'ils préparerent pendant toute la nuit. Ils se servirent de cornes de lanternes, pour faire leurs boucliers, & se couvrirent la tête de coquilles de noix en guise de casques. Ils trouverent dans les débris d'une vieille ratière, dequoi se faire des lances qu'ils aiguiserent le mieux qu'ils purent. Les Grenouilles ayant appris par la Renommée, que les Rats prenoient les armes, sortirent de leurs marais en diligence, & s'assemblerent pour tenir un grand conseil de guerre. Tandis qu'elles raisonnoient entre elles, & qu'elles examinoient les sujets que les Rats pouvoient avoir de se plaindre, & ce qui avoit pu causer ce désordre & ce tumulte, elles apperçurent un Héraut qui venoit vers elles, en habit de cérémonie, & qui portoit un sceptre à la main. C'étoit le célébre Embasichytros, fils de magnanime Tyroglyphe. Lorsqu'il se fut approché de l'assemblée, il leur fit savoir le sujet de son voyage, & leur déclara la guerre de la part de ses Maîtres, en ces termes: Mesdames les Grenouilles, les Rats ne veulent point vous surprendre au dépourvu; ils vous mandent qu'ils ont pris les armes, pour venir vous attaquer; & que de votre côté vous

vous n'ayez qu'à vous préparer à soutenir la guerre qu'ils viennent vous faire en bon ordre, pour tirer raison de l'outrage que toute la Nation a reçu dans la personne de Psicarpax, dont vous voyez le corps étendu sans vie, & flotant au gré des eaux. Votre Roi Physignatus est coupable de cet attentat. Préparez-vous à le bien défendre, & que toutes les grenouilles, qui se piquent d'avoir du courage, se tiennent prêtes pour la bataille. Après que le Héraut eut fait sa harangue, il prit congé de la compagnie. Ce discours jetta l'étonnement dans l'ame des Grenouilles les plus fiéres & les plus hardies. Alors Physignatus se leva au milieu de l'assemblée, & dit avec une assurance pleine de majesté: Mes amis, je ne suis nullement coupable de la mort du Rat; je ne l'ai point noyé, je ne l'ai pas même vu mourir. En jouant sur les bords du lac, il est tombé dedans; pour avoir voulu imiter l'adresse, & l'habileté, que les Grenouilles font voir en nageant. Ce sont des imposteurs qui m'accusent méchamment, & qui me chargent d'un crime que je n'ai pas commis. Mais prenons maintenant une bonne résolution, & de justes mesures, pour accabler nos Ennemis qui nous déclarent la guerre

sans

ſans ſujet. Armons nous, ſans différer d'avantage, & préſentons nous en bon ordre ſur les bords de nos lacs, témoignant par une contenance aſſurée, que nous ne craignons point des perfides, qui nous font une guerre injuſte. Portons-nous dans les endroits dont la pente eſt plus roide, & quand les Rats viendront nous attaquer, nous les entraînerons dans le lac avec leur armée. Comme ils ne ſavent point nager, ils ſeront bien-tôt étouffés ſous les eaux; & nous érigerons ici un Trophée après avoir remporté une victoire complette ſur nos Ennemis. Après que les Roi eut encouragé ſes Sujets, par cette harangue pathétique, les Grenouilles s'armerent en diligence & témoignerent leur habileté, en choiſiſſant des armes à leur avantage. Elles s'entourerent proprement les cuiſſes de grandes feuilles de mauves. De larges bêtes leur ſervirent de cuiraſſes; leurs caſques furent composés de feuilles de choux; elles ſe firent des lances de pointes de joncs bien aiguiſées, & fort longues; elles mirent ſur leurs têtes des coques de Limaçons pour leur ſervir de caſques. Quand elles furent ſi bien armées, elles ſe rangerent en bon ordre ſur les bords du lac, faiſant bruire leurs armes, avec toutes les marques d'un grand courage, & témoig-

témoignant à leur mine qu'elles étoient dans l'impatience de voir paroître l'Ennemi. Jupiter, du haut du Ciel, contemplant tous les préparatifs de cette sanglante guerre, assembla tous les Dieux, pour leur faire observer la contenance de ces fameux guerriers, qui témoignoient de part & d'autre tant d'ardeur pour combattre. Les deux armées étoient nombreuses, & toutes hérissées de lances. On auroit cru en les voyant que c'étoient des armées de Géants & de Centaures. Jupiter en souriant demanda aux Dieux & aux Déesses, quel parti ils vouloient prendre dans cette querelle. Les uns se rangerent du côté des Rats, & les autres se déclarerent en faveur des Grenouilles. Alors se tournant vers Pallas, il lui tint ce langage: Ma fille, n'irez-vous point au secours des Rats? Car on les voit courir à tous moments, & sauter dans votre Temple à grandes troupes, attirés par l'odeur des parfums, & pour se nourrir des restes des Sacrifices. Pallas fit cette réponse à Jupiter: Non, mon père, on ne me verra point aller au secours des Rats, quelque besoin qu'ils ayent de mon assistance, & quand ils seroient sur le point d'être accablés de leurs ennemis. Ils m'ont trop fait de mal, ils ont

ont bu l'huile de mes lampes, ils ont défait toutes les couronnes dont mes statues étoient ornées. Le souvenir de ces affronts est vivement imprimé dans ma mémoire. Outre cela ils ont rongé le voile, que j'avois tissu de mes propres mains, avec une extrême délicatesse; ils y ont fait des trous de tous côtés. Ces insolences m'ont mise en fureur contre eux, & je devrois bien me servir d'une si belle occasion pour tirer vengeance de tous les tours qu'ils m'ont joué. Cependant je ne veux point entrer dans les intérêts des Grenouilles; car j'ai aussi de grandes plaintes à faire contre elles. Il me souvient entre autres, que revenant un jour de la guerre, & me trouvant fort fatiguée, elles ne me permirent jamais de dormir, quoique j'en eusse un besoin extrême; elles firent tant de bruit, qu'il me fut impossible de fermer l'œil. Je demeurai de la sorte avec un grand mal de tête, jusqu'à ce que le Coq chanta. Mais ne nous soucions point de cette dispute, & ne prenons point de parti, ni pour les Rats ni pour les Grenouilles. Ne nous mêlons point dans ce combat, de peur que nous n'y recévions quelque dangereuse blessure, mais donnons-nous le plaisir de cette guerre, sans nous exposer au péril, & attendons

dons en repos du haut du Ciel, l'évènement du combat. Tous les Dieux approuverent le raisonnement de Pallas, & y donnerent les mains. Ils se rendirent tous dans le même lieu, pour être les spectateurs de cette grande querelle. Alors on vit paroître deux Hérauts qui venoient donner le signal du combat. Des Moucherons portant de longues trompettes, sonnoient d'une manière terrible, & remplissoient de leur bruit tous les lieux d'alentour. Jupiter lança son tonnerre pour animer les deux partis. Les Guerriers étoient déjà rangés en ordre de bataille; les deux armées s'avançoient, & se regardoient fièrement. Les Rats plus ardents, commencerent l'attaque, & donnerent de furie sur les Grenouilles. Hysiboas fut le prémier qui se signala, & qui porta un rude coup de lance à Lichénor, qui étoit dans les prémiers rangs. Ce coup dangereux lui perça le ventre, & lui traversa le foye de part en part; il tomba étendu sur le carreau. Tyroglodyte, après lui, blessa rudement Pélion, & lui enfonça sa lance dans le cœur. Ce coup le priva de la vie, & lui arracha l'ame du Corps. Seutlée tua Embasyxytres, d'un coup qui lui perça le cœur. Artofage blessa Polysone au ventre; il tom-

tomba sur la poussiere, & mourut peu de temps après. Limnocharis, ayant vu mourir Polyfone, lança sur Tyroglodyte une meule de moulin, dont il fut écrasé. Lichénor, pour venger la mort de son compagnon, atteignit Limnocharis d'un coup de lance, qui lui traversa le foye. Crambofage épouvanté de cet accident, voulut se sauver, & tomba dans l'eau en fuyant. On voyoit déjà les eaux du Lac toutes teintes du sang des Guerriers, qui se battoient à toute outrance, également animés au carnage de part & d'autre. Limonése tua Tyroglyfe sur le rivage. Ce triste spectacle jetta l'épouvante dans le cœur de Calaminthe. Il sauta promptement dans le lac, pour se sauver, & jetta son bouclier. Hydrocharis tua le Roi Pternofage, l'ayant atteint d'une pierre à la gorge; sa cervelle lui sortoit par le nez, & son sang couloit de tous côtés. Lycopinax tua le célèbre Borborocéte, lui ayant porté un rude coup de lance qu'il ne put parer. Prassofage l'ayant vu tomber du coup, entraîna Crissodiocte par le pied dans le lac, & l'étouffa sous l'eau. Psicarpax vint au secours de ses Compagnons, que l'on menoit rudement, & porta dans le ventre de Pelusins un coup qui pénétra jusqu'au foye; il tomba

tomba de ce coup & en mourut sur le champ. Pélobate, qui vit de ses yeux cette avanture, prit de la boue à pleines mains & la lui jetta au visage; son front & ses yeux en furent couverts, de sorte que il en fut presque aveuglé. Cet accident l'enflamma de colère; il prit à deux mains une grosse pierre, qu'il trouva au milieu du champ, il la lança à tour de bras contre Pélobate, & le frappa aux genoux; ses jambes en furent fracassées, & il tomba du coup étendu sur la poussière. Craugaside vengea la mort de son compagnon, & enfonça un jonc aigu dans le milieu du ventre de celui, qui l'avoit tué, & lui fit sortir les entrailles par cette large blessure. Après qu'il en eût arraché sa lance, Sitofage se retiroit doucement du combat le long des rivages du fleuve. Il étoit boiteux d'une blessure qu'il avoit reçue, & qui l'incommodoit extrêmement; il se retira dans une fosse, pour éviter la mort dont il se voyoit menacé. Dans ce moment Troxarte blessa Physignatus à l'extrêmité du pied, lequel se voyant vivement poursuivi, sauta dans le lac, & s'enfonça jusqu'au fond, pour se mettre à couvert de ceux, qui le poursuivoient. Troxarte voyant que Physignatus palpitoit encore;

voulut ſe jetter deſſus pour achever de le tuer. Praſſée lui porta un coup de lance, & le frappa d'un jonc aigû, ſans pouvoir entâmer ſon bouclier, où la pointe de ſa lance demeura attachée. Il y avoit dans l'armée des Rats, un jeune Rat d'une beauté extraordinaire, & qui ſe battoit avec un courage invincible. Il étoit fils du célébre Artopibule; on l'auroit pris pour le Dieu Mars, au milieu du combat. Le fort-aimé Darpax animoit tous les Rats par ſon exemple, & par ſon courage; il ſe tenoit fierement à l'écart, & dans un endroit éloigné de tous les autres ſur le bord du lac. Il ſe vantoit d'exterminer lui ſeul toute la Nation des Grenouilles; & il l'eût fait, ſi le père des Dieux & des hommes ne s'étoit oppoſé à ſon deſſein. Il eut compaſſion des Grenouilles, & il ne voulut pas permettre qu'on les détruiſit entiérement; il prononça ces paroles, en ſecoüant ſa tête majeſtueuſe: Grands Dieux, voici ſans doute une avanture bien extraordinaire, & une affaire d'une extrême conſequence. Je vois Méridarpax qui tonne & qui foudroye ſur le bord du lac, & qui menace d'exterminer toute la nation des Grenouilles. Mais déPutons promptement la Guerrière Pallas, & Mars avec elle, pour s'oppo-

s'opposer à ses desseins, & pour l'obliger à se retirer du combat. Après que Jupiter eût achevé sa remontrance, Mars y répondit en ces termes. Ni la puissance de Pallas, ô grand Jupiter, ni celle de Mars, ne pourront point sauver les Grenouilles du malheur qui va les accabler; il faut que tous les Dieux s'en mêlent, & qu'ils se réunissent pour venir à leur secours. Servez-vous de ce foudre redoutable, que vous employâtes pour terrasser les Géants, & surtout de celui dont vous armâtes vôtre bras, pour tuer le terrible Encelade, & les autres Géants monstrueux de sa suite. Tel fut le conseil de Mars; Jupiter le trouva salutaire. Incontinent il lança un foudre enflammé, c'est le trait inévitable qui part de sa main vengeresse. Ce coup de foudre étonna & dispersa tous les Rats, & toutes les Grenouilles, qui cherchèrent d'abord des asyles pour se cacher. Cependant la fureur des Rats ne fut pas entièrement ralentie. Ils ne respiroient que vengeance, & que massacre, & vouloient faire main basse sur la nation des Grenouilles, sans qu'il en restât une seule. Mais Jupiter du haut du Ciel les regarda d'un œil de compassion, & ne voulut pas les abandonner à la fureur des Rats; il leur envoya

promptement des troupes auxiliaires, qui les sauvèrent de la rage de leurs ennemis. Ces nouvelles troupes parurent tout à coup & à l'improviste; leurs armes étoient à l'épreuve, les lances des Rats n'y pouvoient pénétrer, & se brisoient contre leurs dures écailles; leur manière de marcher à reculons, mettoit les Rats en desordre. Ces monstrueux combattans avoient huit pieds, deux têtes, & plusieurs bras. Ils rongeoient les queues des Rats, ils leurs coupoient les bras & les jambes avec leurs ongles tranchans. On les appelle Cancres; leur figure inconnue aux Rats, jetta l'effroi dans leurs troupes, & les mit hors d'état de se défendre, & de soutenir les assauts de ces fiers combattans; ils firent sonner la retraite. Les deux armées se retirèrent de part & d'autre. Le Soleil étoit déjà couché, de sorte que cette fameuse guerre fut terminée dans l'espace d'un jour.

Explication litterale des noms propres, qui sont employés dans ce Poëme.

Limnocharis, qui se plait dans les Marais.
Physignatus, qui enfle les joues.
Hydromeduse, Reine des Eaux.
Psicarpax, Mangeur de miettes.

Troxarte,

Psoxarte, Devoreur de pain.
Lichomyle, Léche-gâteau.
Pternotrocle, Mangeur de jambon.
Licopinax, Léche-assiette.
Tyroclyse, Fouille en fromage.
Embasyxytres, qui se glisse dans la marmite.
Hypsiboas, qui crie haut.
Lichénor, Léche-queuë.
Tyroglodyte, qui entre dans les trous bourbeux.
Sentlée, Couleur de poirée.
Artofage, Mange-pain.
Polyfone, Crieur.
Crambofage, Mangeur de choux.
Limonese, qui se plait dans les Marais.
Pternoclyte, qui fouille dans les jambons.
Calaminthe, Couleur de pouliot sauvage.
Hydrocharis, qui se plait dans l'eau.
Pternofage, Mangeur de jambon.
Borborocede, qui se couche dans la boûe.
Prassofage, Mangeur des poireaux.
Cnislodiocte, Chercheur de nids.
Bélése, Bourbeux.
Pélobate, qui marche dans la boûe.
Craugaside, de figure de choux.
Sitofage, Mangeur de viandes.
Prassée, de couleur de choux.
Artopibule, qui fait la guerre au pain.
Méridarpax, Mangeur de miettes.

FIN DES FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE.

LES CONTES D'ESOPE.

Cette narration est tirée d'un Dialogue de Platon, intitulé:

Protagoras, ou les Sophistes.

Les Dieux ont été long-temps avant les hommes. Quand ils eûrent résolu de les créer, ils firent plusieurs Animaux du mélange de la terre & du feu, & d'autres matières qui participent aux qualités de ces deux Elements. Quand ils furent prêts à les faire paroître, ils ordonnèrent à Prométhée, & à Epiméthée d'orner & d'embellir ces matières, & de leur donner toutes les vertus, & toutes les propriétés nécessaires. Alors Epiméthée pria Prométhée de lui laisser tout le soin de cet ouvrage, & de le regarder faire. Il partagea tellement les qualités entre les Animaux, qui donna aux uns de la force sans légéreté, aux autres de la légéreté dénuée de force. Il donna à quelques uns des armes pour se défendre. Il suppléa par la raison à la nudité des autres. Il donna des ailes aux plus petits, ou il les cacha sous la terre. Les grands se défendent par leur propre masse. C'est de la sorte que les qualités furent partagées pour la conservation de chaque espèce. Quand ce partage eût été achevé, & qu'il eut mis les Animaux en état de se défendre les uns des autres, il eut soin de les garantir contre les incommodités de l'air. Il couvrit les uns d'un poil épais, les autres d'une peau dure & capable de résister aux rigueurs du froid, ou à la violence du chaud,

chaud, ou qui pût même leur servir de lit quand ils voudroient se coucher & prendre du repos. Il ajouta des ongles aux pieds des autres, ou des poils, ou une peau dure & séche. Il donna aussi des alimens divers aux différentes espèces d'Animaux. Les uns se nourrissent des herbes, que la terre produit, les autres des fruits des arbres, ou de racines. Les uns ne font que peu de petits, les autres sont plus feconds, & en portent un plus grand nombre.

Epiméthée, qui n'étoit pas doué d'une grande sagesse, ayant partagé toutes les qualités entre les Animaux dépourvus de raison, ne s'appercevoit pas qu'il n'avoit rien laissé pour l'homme & qu'il demeuroit dans une grande disette. Tandis qu'il raisonnoit sur cela, ne sachant à quoi se déterminer, Prométhée survint, pour voir de quelle manière il s'y étoit pris à faire le partage des différentes proprietés. Il vit que tous les Animaux étoient fort bien pourvus des qualités nécessaires, mais que les hommes étoient nuds, sans habits & sans défense.

Le jour fatal étoit déjà arrivé où l'homme devoit paroître. Prométhée ne sachant que trouver pour la conservation du genre humain, s'avisa de dérober l'Art ingenieux de Vulcain & de Minerve avec le feu, sans lequel l'autre eût été inutile, & il en fit présent aux hommes. Il leur manquoit encore la science civile, qui est entre les mains de Jupiter, mais l'entrée de son Palais étoit interdite à Prométhée, & sa garde le tenoit dans le respect. Il se glissa donc fourtivement dans le Laboratoire commun de Vulcain & de Minerve, où ces deux Divinités s'occupoient à leurs ouvrages, & leur deroba leur Art, qu'il communiqua aux hommes, ce qui leur fournit abondamment de quoi vivre. Epiméthée accusa dans la suite Promethée de larcin; mais

 l'homme

l'homme devenu participant de la divinité, fut le seul entre les Animaux, qui connut les Dieux. Il leur bâtit des Temples & des Autels; il distingua chaque chose, & leur donna des noms particuliers. Il fit des maisons, selon les régles de son Art, des habits, des souliers, des lits, & trouva de quoi se nourrir par les fruits que produit la terre.

Dans ce premier état, les hommes vivoient confusément & sans demeure fixe; car il n'y avoit point encore de Villes alors. Les Animaux féroces les égorgeoient, parce qu'ils étoient plus foibles. Ils trouvoient à la vérité suffisamment de quoi vivre par leur industrie; mais ils n'avoient aucune défense contre la férocité des bêtes; il manquoient d'expérience & de science militaire. Cependant les hommes cherchoient les moyens de se conserver. Il résolurent donc de bâtir des villes; mais depuis qu'ils se furent rassemblés ils commencèrent à se maltraiter les uns les autres, & à se faire tout le mal qu'ils purent. Ils se dispersèrent & furent exposés de nouveau à la fureur des bêtes féroces.

Jupiter craignant que le genre humain ne périt entièrement, envoya Mercure sur la terre, qui y amena la Pudeur & la Justice, pour contenir les Habitans des villes par les liens d'une union réciproque. Mercure voulut être instruit de quelle manière il dévoit dispenser ces vertus aux hommes; car il doutoit s'il dévoit les distribuer, comme les autres talents sont partagés. Celui qui sait la Médecine, par exemple, peut-être utile aux autres, qui ignorent les régles de cet Art. On en peut dire autant de ceux, qui professent les autres Sciences. Voulez-vous, demanda Mercure à Jupiter, que l'on partage de la sorte la Justice & la Pudeur entre les hommes, ou s'il vaut mieux les offrir à tous? Je veux, répondit Jupiter,

Jupiter, qu'on les proposé à tous les hommes, & qu'ils ayent la liberté de choisir; car les villes ne pourroient subsister, s'il n'y avoit qu'un petit nombre d'Habitans qui en fussent pourvus. Vous leur direz encore de ma part, que tous ceux qui seront trouvés sans pudeur & sans justice, on les massacrera comme autant de Pestes de la République.



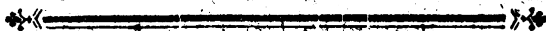
DE L'ORIGINE DE L'AMOUR.

A la naissance de Vénus les Dieux firent un grand festin. La pauvreté vint à la fin du répas, & s'arêta à la porte. Le Dieu de l'Abondance, après s'être enivré de Nectar (car l'usage du vin n'étoit pas encore trouvé alors) se retira dans les jardins de Jupiter, où il s'endormit. La Pauvreté l'ayant apperçû, voulut lui tendre des embûches pour avoir commerce avec lui. En effet, elle s'en approcha, & devint grosse de l'Amour, qui fut donné à Vénus pour être de sa suite, parce qu'il avoit été conçu au jour que l'on célébroit la fête de sa naissance; ou parce qu'il est fort touché, & qu'il n'y a rien de plus beau que Vénus. La destinée de l'Amour, issue de l'Abondance & de la Pauvreté, fut dès le commencement, qu'il se trouva dans une extrême disette; car tant s'en faut qu'il soit délicat & tendre, comme plusieurs se l'imaginent, qu'au contraire il est fort & robuste, accoutumé à la fatigue, & marchant pieds nuds. Il n'a ni maison ni retraite, il couche à terre sans lit, & sans couverture, exposé à l'air, dans les grands chemins ou bien aux portes des maisons. Il tient de sa mère, il vit dans une perpetuelle indigence. Il participe aussi aux qualités de son père, il est courageux, hardi, fort; c'est un Chasseur merveilleux,

qui attaque toujours les beaux, & qui a recours à mille artifices pour venir à bout de ses desseins, & qui invente mille stratagèmes pour y réüssir. On ne sait, s'il est Homme où Dieu. On le voit dans un moment passer de l'abondance à la pauvreté, jouissant d'une santé parfaite, & devenir tout à coup foible & languissant, & reprendre de même sa première force. Il dissipe en un moment tout ce qu'il acquit. L'amour n'est pas long-temps ni pauvre ni riche, il varie entre la folie & la sagesse. Tous les Dieux immortels sont sages de leur nature; ainsi ils ne s'appliquent point à l'étude de la sagesse, parce que cet exercice leur seroit inutile. Ceux qui manquent de génie, ne s'appliquent point à acquerir la sagesse, & ne se soucient pas de devenir sages; car le plus grand de leurs malheurs, est de croire qu'ils excellent en vertu, en prudence, & en mille autres bonnes qualités. Or ceux qui croyent ne manquer de rien, ne se mettent pas en peine d'acquerir les talents qui leur manquent en effet. Qui sont donc ceux qui recherchent la sagesse, puisque ceux qui manquent de génie, ou ceux qui l'ont excellent, négligent de l'acquerir? Ce sont ceux qui tiennent le milieu entre ces deux extrémités; & c'est de ce nombre qu'est l'Amour. La sagesse est la plus belle & la plus excellente chose du monde. Or la beauté est l'objet de l'Amour; & par consequent c'est une suite nécessaire que l'Amour aime la sagesse. Ainsi, on peut dire qu'il tient du sage & de l'hébété; ce qui doit être rapporté à son origine; car il est né d'un père très-sage & très-riche; sa mère au contraire n'a ni esprit ni richesses; telle est la nature de l'Amour. C'est l'erreur ordinaire de ceux qui aiment, de se persuader que l'Amour est une puissante divinité, que l'on en peut attendre toutes sortes de biens & d'avantages. Ils

con-

confondent l'idée de l'Amour & prennent ce qui est aimé, pour ce qui aime; car ce qui est aimable est en effet beau, agréable, parfait & capable de rendre heureux; mais toutes ces qualités ne conviennent pas toujours à ce qui aime.



LES INCOMMODITÉS DE L'ECRITURE.

Les Egyptiens consacrèrent à l'un de leurs Dieux, nommé Theuto, l'Oiseau qui porte le nom de Ibis. L'on dit que ce Dieu fut le prémier qui inventa les nombres, l'Arithmetique, la Géométrie, l'Astronomie, le jeu des Dames & des Dez, & les Lettres. En ce temps-là, Thamus étoit Roi de toute l'Egypte; Theuto le vint trouver dans la célébre Ville de Thébes, qui reconnoissoit Ammon pour son Dieu. Il lui communiqua toutes les découvertes qu'il avoit faites, & lui persuada qu'il en falloit faire part aux Egyptiens. Le Roi lui demanda quelle utilité on pourroit retirer de chacune de ces sciences, & ce que l'on y devoit blâmer, ou approuver, pour le rebuter, ou pour le retenir. Theuto discourut long-temps sur toutes ces matières, & en découvrit au Roi les avantages. Il faudroit employer un trop long discours pour les expliquer tous. Quand il vint à parler des lettres, il dit au Roi que c'étoit le moyen le plus court pour rendre les Egyptiens savans, parce qu'elles aidoient la mémoire. Je crois, lui repartit le Roi, que tout le contraire arrivera; parce que les lettres empêcheront les méditations, & les réflexions; & par conséquent ceux qui s'appliqueront à l'étude, oublièront plus aisement ce qu'ils auront appris, dans l'espérance de le relire, & de s'en ressouvenir par le moyen des caractères. Ce que vous

vous avez trouvé eſt plutôt un rémède pour la reminiſcence, que pour la mémoire. Vos Diſciples ne ſeront pas de véritables Savans; ils croiront ſeulement l'être devenus.



EXHORTATION
POUR ANIMER LES HOMMES
A LA PRATIQUE DE LA VERTU.

Jupiter, Neptune, Pluton, au rapport d'Homère, partagèrent entre eux l'Empire de leur père. Sous le Regne de Saturne, on fit une Loi qui dure encore & par laquelle il fut ordonné, que tous les hommes qui auroient aimé la Juſtice & la vertu pendant la vie, ſeroient conduits après leur mort dans les Isles fortunées, où ils couleroient une vie tranquille & délicieuſe, ſans ſouffrir aucun mal, ni aucune incommodité; mais les méchants & les impies après leur mort ſont renfermés dans une priſon affreuſe, pour être chatiés de leurs crimes. Ils appellent cette priſon l'Enfer. Voilà ce que des Juges ordonnoient des Mortels, ſous l'Empire de Saturne, le même jour qu'ils mouroient; mais ces jugements étoient ſouvent faits au hazard, & contre les régles de la Juſtice. C'eſt pourquoi Pluton & ceux qui étoient commis à la garde de ces Isles fortunées, allèrent trouver Jupiter, pour lui demander des rémèdes contre ce deſordre. J'y pourvoirai, leur répondit Jupiter, & j'empêcherai que cela n'arrive à l'avenir. Ce qui fait, ajoûta-t-il, le deſordre de ces Jugements, c'eſt qu'on juge les hommes, tandis qu'ils ſont encore en vie, & que l'on veut connoître des crimes palliés. Souvent ceux qui ont les plus belles apparences du monde, ont le cœur cor-

rompû

rompû & gâté. La noblesse de leur naissance & les grands biens qu'ils possèdent, leur donnent du lustre ; ils corrompent plusieurs témoins qui en parlent comme s'ils étoient gens de bien, & comme s'il n'y avoit rien à leur reprocher. Les Juges éblouïs de ces témoignages, décident en leur faveur parce qu'ils s'arrêtent à l'écorce, & qu'ils ne pénétrent pas jusques dans leur interieur. Il faut donc leur ôter la connoissance du jour de leur mort, qui leur est connû maintenant. J'ai déja donné ordre à Prométhée d'ôter ce pressentiment aux hommes ; on ne les jugera qu'après leur mort, & dépouillés de tout l'attirail, & de tous les ornements dont ils sont revétus étant en vie. De même le juge sera nud, & trépassé. Ceux que l'on jugera ne seront point assistés de leurs amis ; car ils laisseront tout sur la serre, le Jugement sera juste & équitable, & selon toutes les que régles. J'avois réfléchi sur cette matiére avant vous m'en parlassiez ; & j'ai établi pour Juges mes deux fils, Minos & Rhadamante, qui sont tous deux Asiatiques, avec Eaque qui est d'Europe. Ils auront donc l'inspection sur tous les Morts, & leur Tribunal sera placé dans le lieu où les deux chemins se croisent, dont l'un conduit au sejour des bienheureux, & l'autre dans le Tartare. Rhadamante jugera les Asiatiques. Eaque & Minos, jugeront les Européens. Cependant ils s'aideront reciproquement tous trois, afin que ce qui sera échappé à l'un puisse être suppléé par les deux autres ; & pour empécher qu'ils ne puissent se tromper pour le chemin par lequel ils devroient faire passer les ames, elles seront séparées de leurs corps, & ainsi l'on connoîtra facilement leurs inclinations, & les mauvaises habitudes qu'elles auront contractées. Quand il faudra être présenté devant les Juges, les Asiatiques seront conduits au Tribunal de Rhadamante. Il contemplera avec soin ces

ames

ames, ne fachant de quelle manière elles fe feront comportées pendant la vie. Examinant les mœurs de quelque Roi de Perfe, ou de quelque autre Prince, il connoîtra que leurs mœurs font entiérement corrumpues, & que leurs ames fe font abandonnées à l'injuftice, au menfonge, à la turpitude, à l'intemperance, & à toutes fortes de vices. Le Juge ayant connû tous ces defordres, condamnera à la prifon cette ame malheureufe, pour y fouffrir la honte & la peine qu'elle mérite. Si les bleffures fe peuvent encore guérir, les fupplices lui ferviront de rémède; mais fi fon mal eft défefperé, les châtiments lui feront inutiles, & ce trifte fpectacle fera un exemple pour les autres, & une inftruction pour ceux qui feront conduits aux Enfers. Le Juge imprimera un figne à tous ceux qu'il jugera, pour faire connoître fi fon mal peut-être guéri, ou s'il eft défefperé. Tel fera le jugement des méchants. On fera auffi comparoître les ames des hommes, qui ont vécu dans la piété & dans la pratique de la vertu, & principalement de ceux qui ont aimé la fageffe, qui n'ont point eu d'attachement pour les chofes frivoles, ni pour les vices. Le Juge les recevra avec un vifage riant, & les fera conduire dans les Isles fortunées. Eaque obfervera la même méthode dans les Jugements qu'il rendra. L'un & l'autre aura une Verge à la main en jugeant. Minos aura l'infpection fur les Jugements qui fe rendront, & il portera un Sceptre d'or, tel qu'Uliffe l'a vu, au rapport d'Homère, en jugeant les Morts.



LA FABLE D'ISIS & D'OSIRIS.

Rhée avoit un commerce fecret avec Saturne. Le Soleil l'ayant découvert, lui fit de fanglants reproches,

proches, & ne voulut point regarder l'enfant qu'elle avoit mis au monde. Mercure avoit aussi de l'amour pour cette Déesse; jouant un jour aux Dames avec la Lune, il lui vola la soixante dixiéme partie de chacun de ses jours, dont on fit cinq jours, que les Egyptiens appellent intercalaires, & qui furent ajoûtés aux trois cents soixante jours de l'année. C'est pendant ces jours intercalaires qu'ils célébrent la naissance de leurs Dieux. Osiris naquit le premier jour, & incontinent on entendit une voix qui donnoit avis de la naissance d'un personnage fort illustre. Une certaine Pamyle, puisant de l'eau à Thébes, dans le Temple de Jupiter, entendit une voix qui lui annonçoit qu'Osiris étoit né, & qu'il seroit un grand Roi. On dit que Saturne la chargea de l'éducation d'Osiris, & que l'on institua en son honneur les Fêtes nommées Pamylies. Le second jour, Rhée enfanta Appollon. Typhon naquit hors de terme, le trosième jour il vint au monde d'une manière extraordinaire & violente. Isis prit naissance le quatrième jour. Rhée accoucha le cinquième jour de Nephtée, qu'on appella la Mort. Quelques-uns l'appellent Vénus, ou la Justice. Le Soleil fut père d'Osiris & d'Appollon; Mercure, d'Isis; Saturne, de Typhon & de Nephtée. C'est pourquoi les Egyptiens regardent le troisième jour intercalaire comme un jour funeste & malheureux. Les Rois ne rendent point la Justice en ce jour-là. On ne donne point de nourriture ou de médecine aux corps avant la nuit. Typhon épousa Nephtée. Osiris & Isis furent unis ensemble d'un amour secret. Osiris s'étant rendu maître du Royaume d'Egypte, retira les Egyptiens de la barbarie, où ils avoient toûjours vécu. Il leur aprit à cultiver la terre, pour avoir du blé; il établit des Loix parmi eux, & le

culte

culte des Dieux immortels. Tout l'Univers s'y soumit en peu de temps. Par tous les lieux qu'il parcourut, il y fit aimer la douceur, & l'humanité. Il ne domta point les hommes par la violence, ni par la force des armes; il les addoucit par son éloquence, & par les charmes de son discours, par des vers, par la Musique. A cause de cela, les Grecs le confondent avec Bachus. Pendant l'absence d'Osiris, l'attention, la vigilance, les soins de sa chaste Isis, empéchoient Typhon de ne rien entreprendre. Il prit la résolution de dresser des embûches à Osiris pour le surprendre, & pour le perdre à son retour. Il s'associa soixante douce conjurés & fit entrer dans ce complot Aso, Reine d'Ethiopie, pour être la complice du crime qu'il méditoit. Après avoir pris exactement la mésure d'Osiris, il fit faire un coffre sur cette proportion, avec une industrie merveilleuse, & d'un travail très-exquis. Il commanda de porter ce coffre enrichi de beaucoup d'ornements, au milieu de la salle d'un festin, où se dévoit trouver Osiris. Tous les Assistans regardoient cet ouvrage avec plaisir, & en admiroient l'invention. Alors Typhon prenant un visage gai, promit de faire un présent de ce coffre à celui dont le corps seroit de la même mesure. Tous ceux qui étoient présents s'y mésurèrent; mais la mesure ne se trouva juste pour personne. Enfin on y fit entrer Osiris; incontinent tous les Conjurés accoururent, ils fermèrent le coffre avec des cloux & des ferrures, & le jettèrent dans le fleuve avec Osiris, qui fut porté à la mer, par l'emboûchure du Tanais. C'est pour cela, que les Egyptiens ont encore maintenant en horreur cette emboûchure. Ces choses se passèrent le 16. des Calendes de Novembre, c'est à dire le 17. jour d'Octobre, lorsque

que le Soleil est dans le Signe du Scorpion, la 28 année du règne d'Osiris; quoique quelques uns croyent que ce fut la vingt-huitème année de sa vie. Les Pans & les Satyres qui habitoient aux environs du chemin, furent les premiers instruits de cette avanture, & la divulguerent incontinent. On croit que c'est de là que les terreurs paniques tirent leur origine.

Isis ayant appris ce malheur, coupa une partie de ses cheveux, prit un habit de deuil, & ne sachant quel partie prendre, ni où se refugier, elle parcourut tout l'Univers, ne laissant passer personne sans lui demander des nouvelles du coffre. Elle rencontra par hazard des enfants qui avoient vu ce coffre, & qui montrerent à Isis l'embouchure du fleuve où il avoit été jetté par les Amis de Typhon. Les Egyptiens ont cru à cause de cela, que les Enfants avoient la vertu de deviner; & ils se servent de leurs voix, pour tirer des Augures, quand ils joüent dans les Temples, & qu'ils disent par hazard quelque chose. Isis ayant decouvert qu'Osiris emporté d'un violent amour, avoit eu commerce avec sa sœur, qu'il prenoit pour Isis, elle fit chercher avec soin l'enfant qu'il avoit eu de Nephté, & l'ayant trouvé, par le signal de quelques chiens, elle eut soin de le faire nourrir. Il fut dans la suite le Compagnon & le Ministre d'Isis. On le nomma Anubis, pour marquer qu'il étoit le Gardien des Dieux, comme les chiens sont les gardiens des hommes. Ce fut de lui qu'elle apprit que le Coffre avoit été poussé par la tempête sur le rivage des Bibliens, dans une Bouverie où il étoit demeuré caché sous des herbes qui étoient crues en un moment. Le Roi du Pays le fit transporter dans une maison, où on le gardoit comme une colonne. Isis ayant appris

 toutes

toutes ces circonſtances, alla au Pays des Bibliens. Elle ſe proſterna fondant en larmes ſur le bord d'une fontaine, ne parlant à perſonne qu'aux Filles de la Reine. Elle les ſaluoit avec douceur & honnêteté. Elle accommodoit leurs cheveux & répandoit ſur elles une agréable odeur d'ambroſie qui leur parfumoit tout les corps. On la fit entrer dans le Palais où elle fut reçue avec beaucoup d'agrément. On lui confia même le ſoin du Fils du Roi, en qualité de Gouvernante & de Nourrice. Ce Roi ſe nommoit Malcandre. Pour elle, elle ſe nomma Aſtarté ou Saoſis, ou Némane, qui ſignifie en Grec Athenaïs, & Minervale en Latin. Elle nourrit l'enfant du Roi, non pas en lui donnant la mamelle comme les autres, mais en lui mettant le doigt dans la bouche. Elle ſe brûloit pendant la nuit ce qu'elle avoit de mortel dans le corps, & ſe changeoit en Hirondelle, & volant autour du coffre, elle pouſſoit inceſſamment des ſons lugubres. La Reine s'en apperçut; depuis ce temps-là la Divinité d'Iſis fut reconue. Elle demanda au Roi le coffre & l'obtint. Dans un moment elle arracha la bruyère, où il étoit demeuré caché, & après avoir répandu des parfums deſſus, elle l'enveloppa dans un linge qu'elle donna au Roi. Depuis ce temps-là cet Arbuſte eſt en honneur parmi les Bibliens, & on le conſerve dans le Temple d'Iſis. Elle pouſſa de ſi hauts cris en recevant le coffre où le corps de ſon frére étoit enfermé, que le plus jeune des enfants du Roi, étourdi du bruit, en mourut. Elle fit mettre le coffre dans un vaiſſeau avec l'aîné des enfans du Roi, & ſe mit à la voile ſur le fleuve nommé Lephedre. Le vent étoit violent. Iſis pleine d'indignation mit le fleuve à ſec; & s'étant retirée dans une ſolitude, elle ouvrit d'abord le

coffre,

coffre, & fondant en larmes, elle embrassa le corps de son frère & le baisa, tenant sa bouche collée contre la sienne. Le fils du Roi qui s'étoit approché par derrière, remarqua tout ce qu'elle avoit fait. Isis transportée de colère, jetta sur lui des regards si terribles, que l'enfant ne put les soutenir & expira de frayeur. D'autres disent qu'il ne mourut pas sur le champ; mais qu'étant saisi de crainte, il se précipita dans la mer. Il fut honoré comme un Dieu. Les Egyptiens lui donnèrent le nom de Maneros, & chantoient pendant leurs festins des vers à sa loüange. Quelques uns donnent à cet enfant le nom de Palestine, ou de Peluse, & disent qu'il bâtit une ville. Les Egyptiens croyent que Maneros fut l'inventeur de la Musique; quoique d'autres assurent que ce mot ne signifie autre chose qu'un souhait de quelque bien, & qu'on l'employoit dans les festins & dans les jours de réjouïssance. Les Egyptiens dans leurs acclamations répétent souvent le mot de Maneros. Ils ont accoutumé de mettre auprès de leurs tables, quand ils mangent, un squelette, ou le simulachre d'un homme mort, ce qui ne se pratique point en mémoire d'Osiris, ni de sa mort tragique; mais ils le font pour s'encourager réciproquement à se réjouïr, & à jouïr des biens de la vie par la pensée que l'on en sera en peu de temps depouïllé par la mort, & réduit au même état que ce squelette. Isis alla dans la ville de Bute, pour y chercher son fils Orus que l'on y élevoit, & cacha le coffre dans un lieu retiré. Typhon en chassant y vint par hazard, & l'apperçut au clair de la Lune. Il reconnut le corps d'Osiris, & le coupa en quatre parts, qu'il jetta de tous côtés. Ce crime fut rapporté à Isis. Elle monta sur un Vaisseau de papier pour chercher par les marais les membres épars d'Osiris.

C'est depuis ce temps-là, qu'on dit que les crocodiles ne font point de mal à ceux qui navigent dans des vaisseaux faits de l'écorce de papier, soit qu'ils les craignent, ou qu'ils les respectent en l'honneur de la Déesse. C'est ce qui fait aussi que l'on voit plusieurs tombeaux d'Osiris dans l'Egypte; parce qu'Isis en éleva de particuliers pour chaque membre de son Epoux, ou parce qu'elle fit faire beaucoup de simulachres, qu'elle dispersa en plusieurs villes différentes, afin que chacune crût avoir reçu le corps d'Osiris, & afin qu'il fût honoré en plus d'endroits, & que son véritable tombeau pût se garantir de la violence de Typhon, s'il venoit à vaincre Orus, désespérant dans cette multitude de tombeaux de pouvoir reconnoître le véritable. Isis ne put trouver les parties d'Osiris, qui servent à la génération, parce qu'on les avoit jetté dans le fleuve, & que des poissons les avoient mangé; mais Isis en fit faire la figure, que l'on respecte encore aujourd'hui parmi les Egyptiens; qui ont institué des Fêtes en leur honneur. Peu de temps après, Osiris vint des Enfers trouver son fils Orus. Durant le séjour qu'il fit auprès de lui, il lui apprit l'Art militaire. Il lui demanda un jour ce qu'il croyoit être de plus honnête, & de plus généreux. Orus répondit que c'étoit de défendre ses Parens contre la violence & les outrages de leurs ennemis, & de venger les injures qu'ils en avoient reçues. Il lui demanda encore, quel étoit l'animal le plus propre, & le plus utile pour faire la guerre. Orus répondit, que c'étoit le Cheval. Osiris content de sa réponse, lui demanda pourquoi il n'avoit pas nommé le Lion. J'avoue, lui repartit Orus, que le Lion pourroit être d'un grand secours; mais le Cheval peut être d'un bien plus grand service pour poursuivre l'Ennemi, qui pour-

pourroit s'enfuir après avoir été vaincu. Ces réponses firent beaucoup de plaisir à Osiris, voyant que son fils étoit en état de faire la guerre. Plusieurs de ceux qui abandonnoient le parti de Typhon venoient tous les jours se rendre à Orus. Sa concubine même s'y rendit aussi. Les Soldats d'Orus la secoururent fort à propos, lors qu'elle étoit poursuivie par un serpent, qu'ils tuèrent. La guerre fut déclarée: le combat fut sanglant & opiniâtre, & dura plusieurs jours. Orus remporta la victoire. Typhon chargé de chaînes, fut conduit à Isis, qui lui donna la vie & la liberté. Orus en fut tellement transporté de colère, qu'il tua sa mère, & qu'ils s'empara du Royaume. Mercure donna une tête de vache à Isis. On raconte, que Typhon fit un procès à Osiris, lui reprochant qu'il n'étoit pas né d'un mariage légitime. Mercure plaida la cause d'Osiris & l'emporta. Les Dieux prononcerent, qu'Osiris étoit légitime. Typhon fut encore vaincu depuis dans deux grandes batailles. Isis, après sa mort, conçut un fils du commerce d'Osiris, dont elle accoucha le septième mois. Cet enfant étoit foible & délicat, & manquoit de jambes. Il fut nommé Harpocrate.



FABLES POETIQUES.

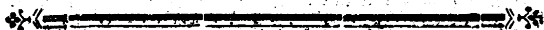
FABLE PREMIERE.

IXION.

Les Dieux pardonnent les péchés, mais ils punissent sévérement une malice obstinée, l'impureté, & l'ingratitude. Ils veulent que l'on ait de la reconnoissance pour les bienfaits.

Eschyle dit qu'Ixion fut fils d'Antion. Pherécide le croit fils de Pison; quelques-uns de Mars; d'autres de Phlégias. On raconte qu'étant transporté de fureur, il se précipita lui même du haut d'un rocher. C'est ce que les Poëtes semblent insinuer, en feignant qu'il fut attaché à une roue. Voici ce qu'en dit la Fable. Ixion épousa Dia, fille de Deïonnée. C'étoit une coutume établie parmi les Anciens, que ceux qui vouloient épouser de jeunes filles, étoient obligés de gagner par des présens le Père & la Mère, & qu'ils leur apportoient aprés la promesse de mariage; comme on le peut apprendre par ces paroles d'Homère: *Le premier présent fut de cent bœufs; il promit aussi mille chévres, & mille brebis.* Selon cette coutume, Deïonnée voulut que son gendre lui fît aussi des présens. Ixion se voyant pressé, fit faire une grande fosse, qu'il couvrit, & fit allumer un feu dans la fosse. Après ces préparatifs, il pria son beau-père à un festin. Le beau-père ne se défioit point de la fourberie de son gendre; il y vint, donna dans le piège, tomba dans la fosse, & se brûla. Les Dieux & les hommes eurent horreur de

de ce crime & voulurent en punir l'auteur sévérement. Jupiter eut compassion de lui, & lui fit même l'honneur de l'admettre au banquet des Dieux dans le Ciel. Mais Ixion oubliant ses prémiers forfaits, & la grace que Jupiter lui avoit accordée, ajoûta de nouveaux crimes aux premiers. Il porta des yeux impudiques sur Junon, Epouse de Jupiter; il eut l'audace de lui parler d'amour, & de lui proposer un commerce criminel. Jupiter ayant connu son intention, forma d'une nuée un fantôme qui répréséntoit Junon. Ixion l'embrassa. Un Monstre horrible, déteste des Dieux & des hommes, nommé Centaûre, sortit de cet embrassement. Ce Monstre se mêla avec les cavalles de Thessalie, & donna l'origine à cette étrange éspéce d'animaux, nommés Hippocentaures. Jupiter après cela, précipita Ixion dans les Enfers, l'attacha à une roue qui tourne perpetuellement, & qui par son mouvement entraîne sans cesse Ixion, pour le punir de son attentat.



FABLE DEUXIE'ME.

HERCULE.

La vertu est au dessus de tous les accidents, & surmonte tous les obstacles.

On dit qu'Hercule eût à combatre les Dieux mêmes, car étant allé à Delphis pour consulter l'Oracle, & voyant que le Devin refusoit de lui répondre, ils s'abandonna à la colère, prit le Trépié sacré, & l'emporta hors du Temple. Apollon, pour defendre ce qui lui appartenoit, se battit contre Hercule; mais sa vertu désarma la colère du Dieu, qui promit de lui répondre, s'il vouloit re-

mettre le Trépié sacré dans son Temple. Hercule blessa Junon, & vainquit Neptune. Voici de quelle maniére on raconte cette Fable. Euryte, Roi d'Aechalie dans la Béotie, avoit promis sa fille Jole en mariage, pour recompense à celui qui le vaincroit, lui ou ses fils, dans la science de tirer de l'Arc, qu'Apollon même lui avoit apprise, & qui lui avoit donné un arc merveilleux; mais ayant été vaincu par Hercule, il refusa de lui donner le prix dont ils étoient convenus. Hercule plein de dépit lui déclara la guerre. Il prit & ravagea l'Aechalie, & après avoir tué Euryte, il emmena Jole, pour lui servir d'Esclave. Il ne fut pas encore satisfait de cette vengeance; il tua en trahison Iphitus, fils d'Euryte, après avoir violé les droits de l'hospitalité; car il étoit venu chez Hercule, chercher les cavalles qui s'étoient écartées de son haras. Pour se laver du crime de cet assassinat, il alla à Pyle chez Nélée, & le pria de lui aider à expier ce meurtre; mais Nélée intimidé par ses enfants, ne voulut point acquiescer à la demande d'Hercule, & l'obligea de se retirer. Il alla donc trouver Déiphobe, Roi d'Arcadie, & obtint de lui l'expiation de son crime; mais se ressouvenant de l'injure que Nélée lui avoit fait en le chassant, il assiégea & prit Pyle, il tua Nélée, & ses onze fils; Nestor qui étoit le douzième, & le dernier de tous, étoit alors éloigné de sa patrie. Mais Neptune favorisoit Hercule; ils engagerent dans leurs interêts Pluton, qu'Hercule avoit blessé, assiégé, & vaincu dans son propre Palais. Il avoit même enlevé le Chien Cerbère, & vaincu la Mort en Thessalie, auprès du tombeau d'Alceste, qu'il lui arracha des mains pour la rendre au Roi Admete son Epoux.

FABLE TROISIE'ME.

OTUS ET EPHIALTE,

Les malheurs que l'orgueil & les grands crimes trainent après eux.

On a cru qu'Otus & Ephialte étoient fils d'Aloée, quoique les Poëtes assurent que Neptune fut leur père. Ils avoient le corps prodigieusement grand, & des forces proportionnées à la masse de leur corps. Cette force & cette grandeur prodigieuse, leur inspirerent l'audace d'attaquer les Dieux, & d'escalader le Ciel. Ils commencerent par Mars, & l'ayant pris & garrotté, ils le jetterent dans une chaudière de cuivre, ou il demeura pendant treize mois. Ce Dieu de la Guerre n'en pouvant plus, & étant prêt d'expirer, la maratre des Aloïdes, nommée Ebribée, découvrit à Mercure le malheur arrivé à Mars, le lieu où il étoit enfermé, & le péril où il se trouvoit. Elle le conjura en même temps de secourir ce pauvre Dieu, & de venger un attentat si audacieux. Mercure délivra Mars avec adresse & furtivement, & le sauva par son industrie; mais il n'osa attaquer ouvertement les Aloïdes, & s'éloigna pour se garantir de leurs violences. Ces hommes monstrueux déclarerent la guerre aux Dieux, pour enlever Junon & Diane. Ces Déesses se refugièrent dans le Ciel. Les Géans, pour y aborder, mirent le Mont-Pelion sur le Mont-Ossa. Homère dit, qu'ils n'avoient encore alors que neuf ans, quoique leurs corps eût neuf aunes de hauteur, & neuf coudées de largeur. On raconte l'Histoire de leur mort en deux manières. Homère assure qu'ils furent tués par Apollon, avant que leur menton fût couvert de barbe;

barbe; car si on leur eût donné le temps de croître, ils auroient peut-être exécuté dans l'âge viril ce qu'ils avoient entrepris étant enfans. Les Poëtes modernes disent que Diane en se sauvant, pour éviter la fureur des Aloïdes, leur opposa un cerf d'une grandeur prodigieuse. Les Aloïdes voulurent le percer en même temps de leurs piques. Le cerf par légèreté se garantit de leurs coups, qui donnèrent dans le corps des Aloïdes mêmes: de sorte qu'ils se tuèrent par leurs propres armes; car leurs pertuisanes s'enfoncèrent en même temps dans leurs corps.



FABLE QUATRIE'ME.

TYDE'E.

Les Dieux haïssent la cruauté, & la punissent même dans les gens de bien.

Tydée, fils d'Onée, étoit petit, mais courageux, & grand guerrier, comme Homère l'assûre. Minerve l'aima, & le protégea; elle lui promit même l'immortalité. En défendant son père, il tua le fils de son frère. Ce meurtre l'obligea d'abandonner sa maison, & de se réfugier chez Adraste. Polynice chassé de son Royaume, s'y étoit déjà réfugié. Il faisoit froid: on avoit tendu à l'entrée du Palais des peaux de lions, & de sangliers, & d'autres bêtes féroces. Les deux exilés, après avoir combattu quelque temps, obtinrent chacun une peau: Tydée une peau de sanglier & Polynice une peau de lion. Le Roi l'ayant appris, leur donna ses filles en mariage, Deïphile à Tydée, & Argie à Polynice;

Polynice; car il y avoit un Oracle conçu en ces termes: Choisissez pour gendres un Lion, & un Sanglier, que vous verrez à l'entrée de votre Palais, & ne vous trompez pas au choix. Quelques-uns disent qu'ils arriverent à la Cour de ce Prince revêtus de peaux de bêtes, ou que ces figures étoient gravées sur leurs armes. Le bouclier de Tydée portoit la figure du Sanglier de Calydon. Celui de Polynice répresentoit un Sphinx avec la tête d'un Lion. Adraste ayant cru que l'Oracle lui ordonnoit de les choisir pour ses gendres, résolut de les mettre l'un & l'autre sur le thrône, & de commencer par Polynice. Il assembla donc une armée pour faire la guerre à Etéocle, qui s'étoit emparé du Royaume, & qui en avoit chassé son frère. Les troupes se mirent en campagne, sous la conduite de sept Généraux célébres, & de plusieurs grands Capitaines, que leur Noblesse & leurs vertus rendoient très-recommandables. Ceux d'Argos envoyerent Tydée à Thébes en Ambassade, pour négotier de certaines affaires. Il eut le courage, quoiqu'il fût seul, de défier au combat plusieurs Thébains, qui se vantoient insolemment dans un festin; quoique Minerve lui eût ordonné de ne point brouiller, de se tenir en repos à Thébes, & de ne point faire le brave & le furieux parmi tant de gens étant seul. Mais ne pouvant contenir son grand courage, il éclata, & les attaqua avec trop de témérité. Cependant la Déesse ne l'abandonna point, & il sortit vainqueur d'un combat si inégal. Il retourna vers les siens plein de gloire & de joye, laissant les Thébains accablés de honte & de dépit; mais ils lui tendirent une embuscade dans un lieu commode, par où il étoit obligé de passer. Ils y placerent cinquante jeunes hommes, sous la conduite des deux

princi-

principaux de la Ville, Méon & Lycophron; Tydée les tua tous, à la reserve de Méon, en ayant été empêché par quelques présâges. On fit alors la plus sanglante guerre dont on eût encore entendu parler. Les Vainqueurs & les Vaincus eurent le même sort, aussi bien que les Chefs des deux Armées. Ménalippe, fils d'Astace, blessa Tydée dans ce combat. Amphiaraüs tua Ménalippe, & apporta sa tête à Tydée, qui poussa la haine, la colère, & la cruauté à un tel excès, qu'il cassa le crâne de Ménalippe pour lui succer la cervelle. Alors Minerve venoit trouver Tydée, pour lui communiquer le don de l'immortalité; mais la Déesse ayant vu cette action barbare, pleine d'indignation & de horreur contre Tydée, changea de dessein sur le champ. Il la pria de vouloir au moins faire part de l'immortalité à son fils. Il ne put obtenir cette grace en faveur de son fils; cependant la Déesse lui promit de ne le point abandonner. Quelques-uns assurent qu'elle donna l'immortalité à Diomède, & qu'il ne mourut point comme les autres hommes.

FABLE CUINQUIE'ME.

ME'LAMPE.

Les avantages de la sagesse & de la doctrine. Loüanges de l'amour fraternel.

Mélampe, frère de Bias, fils d'Amythaon, eut une grande réputation de sagesse & d'érudition dans les choses naturelles & divines. Sa mère Rhodope l'exposa, aussi-tôt qu'il fut né, aux rayons du Soleil, sur une montagne, les pieds nuds,

quoique

quoique tout le reste du corps fut couvert, de sorte que ses pieds brûlés par l'ardeur du Soleil demeurérent fort noirs. Il guérit les filles de Prétus de la phrénesie. Prétus, pour recompense, lui donna les deux tiers du Royaume d'Argos, qui fut alors divisé en trois parties, ausquelles on donna le nom de Prétus, de Mélampe, & de Bias. Mélampe en donna une partie à son frère. Les Dieux pour punir l'orgueil des filles de Prétus, qui vouloient comparer leur beauté à celle des Déesses, les rendirent hypocondres, en telle sorte qu'elles se croyoient des Vaches. Elles couroient les champs & mugissoient, comme Virgile l'assûre en disant: *Les Prétides remplirent l'air de faux mugissements.* Quelques Auteurs font Mélampe moins acien, & disent qu'il guérit de cette phrénésie les femmes d'Argos, sous le régne d'Anaxagore, arriére-petit fils de Prétus. Son frère eût un amour violent pour Pero, fille de Nélée, dont la beauté étoit extrême & adorée de tous les Princes voisins. Mais Nélée desirant se rendre maître des troupeaux de Thessalie, dont on vantoit par tout la bonté & la beauté, promit de donner sa fille à celui qui lui améneroit les bœufs d'Iphiclus, fils de Phylace, qui avoit donné son nom à une ville située sur le Mont Othrys. Les Rois de ce temps-là ne se soucioient pas de faire de grands amas d'or & d'argent. Leur soin principal étoit de rassembler de grands troupeaux de bœufs, de moutons, & d'autres bêtes. Ainsi l'on compte parmi les travaux d'Hercule l'enlévement des vaches Espagnoles, qu'il fit conduire en Sicile. Eryx, fils de Vénus & de Butès, eut tant d'envie de les avoir, qu'ayant provoqué Hercule au combat du Ceste, il eut l'imprudence de risquer, contre ces vaches, son Royaume qu'il perdit avec

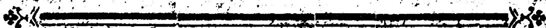
la

la vie. Nélée souhaita donc que son gendre futur lui donnât les vaches de Thessalie. Voyant que Bias avoit conçu pour elle un amour dont il n'étoit plus le maître, son frère Mélampe résolut d'entreprendre pour lui une chose très-hazardeuse, & d'une difficile exécution: ce fut d'enlever les vaches d'Iphiclus. Il vint donc en Thessalie; mais il eût la fortune contraire, & il prit mal ses mesures, de sorte que ceux qui veilloient à la garde du troupeau, le prirent & le jettèrent dans les fers. Cependant Iphiclus lui fit un présent volontaire de ses vaches; à cause que par les secrets de son Art, il le rendit fécond, de stérile qu'il étoit auparavant. Voici de quelle manière l'on raconte cette Histoire. Mélampe ayant ête pris sur le fait, & garroté par les Bergers qui conduisoient les troupeaux, fut conduit au Roi, qui ordonna qu'on le gardât soigneusement, & donna ce soin à l'un de ses meilleurs amis, dans lequel il avoit beaucoup de confiance. Celui-ci donna à Mélampe un valet & une servante, pour le soulager. Le premier le servoit avec beaucoup de soin, & l'autre fort negligemment. Il y avoit déjà un an, à peu de jours près, que Mélampe étoit prisonnier. Il avoit prevu que le temps de sa captivité ne dureroit qu'un an. Il entendit par hazard, au dessus de sa tête, le murmure de quelques vers, dans une poutre qu'ils avoient rongée & laquelle portoit tout le toit de la maison. Les oreilles de Mélampe avoient été dès son enfance léchées & percées par les langues des serpens, de sorte qu'il entendoit les sons de tous les animaux. Connoissant donc l'extrême peril où il étoit, il appella les Esclaves qui le servoient, & les conjura de le transporter dans, son lit & chargé de chaînes dans une autre chambre. Il voulut que le valet lui portât la tête,

tête, & qu'il passât le prémier, & que la servante la suivit. Incontinent la poutre s'affaisa, toute la maison tomba, & la servante fut écrasée. Le valet à ce spectacle, courut promptément vers le Gardien de la prison, & lui raconta cet accident. Le Géolier en avertit Iphiclus, qui vint trouver Mélampe pour l'interroger sur cette avanture. Il avoua qu'il savoit l'Art de deviner, & lui découvrit en même temps les motifs de son voyage. Le Roi fit grâce à Mélampe, qui s'étoit jetté dans un si grand péril par l'amour qu'il portoit à son frère. Il ordonna qu'on lui ôtât ses chaînes, & lui rendit toûjours depuis ce temps-là de grands honneurs. Il lui marqua un jour du chagrin qu'il avoit de se voir sans enfants, & promit à Mélampe de lui donner ses troupeaux, s'il pouvoit le guérir de sa stérilité. Mélampe accepta la condition; il tua un bœuf, dont il exposa les chairs à des Oiseaux de toute espéce, pour connoître par les augures la cause de la stérilité d'Iphiclus, & les remédes qu'il y pourroit apporter. Le vautour, qui ne se trouva point avec les autres oiseaux, lui apprit tout ensemble & la cause & le reméde de ce mal, dont on a parlé en deux façons. Les uns racontent qu'il apperçut son fils, lors qu'il coupoit les parties des animaux qui servent à la génération. Phylacus indigné de cette action, le poursuivit l'épee entre des glayeuls. Elle se trouva dans la suite entourée d'écorce. D'autres ont écrit, que Phylacus coupant un jour un arbre, avoit auprès de lui son fils, qui étoit encore fort petit. Son père en jouant, & voulant lui faire peur, tira son épée contre son fils, dans l'intention de la pousser contre l'arbre; mais le coup porta dans l'aîne de son fils. Mélampe se persuada, que si l'on pouvoit retrouver cette épée, & que l'on en mit

la

la rouille dans un breuvage que l'on feroit prendre à Iphiclus, il deviendroit fécond. Il fit chercher cette epée, & appaiser les Dieux par des sacrifices. C'est ainsi qu'Iphiclus cessa d'être stérile, & mit au monde Protésilas, qui fut le premier des Grecs, que Hector tua à la Guerre de Troye. D'autres disent qu'il fut tué par Enée, ou par Euphorbe, ou par Achate, Compagnon d'Enée. Homère ne le nomme pas; il dit seulement qu'il fut tué à la sortie de son vaisseau par un Troyen. Il fut encore le père de Podarce, qui commanda ses troupes à la guerre de Troye après la mort de son frère. Alors Mélampe reçut les troupeaux qu'on lui avoit promis pour recompense, & les conduisit chez son frère, qui les donna à Nélée, pour épouser sa fille Péro, qu'il aimoit avec tant de passion. Il en eut Talaüs, Périacle, Arctus, & une fille nommée Alphésibée. Les enfans de Mélampe furent Antiphate, & Mantius. Talaüs fut père d'Adraste. Oïclée, père d'Amphiaras, fut fils d'Antiphate. Ainsi dans la posterité des deux frères, il est inférieur d'un dégré, à l'égard d'Adraste.



FABLE SIXIÉME.

BELLEROPHON.

On dit que Bellérophon se nommoit d'abord Hipponoüs, comme on le peut conjecturer par l'adresse qu'il eut à manier les chevaux. Il est vrai-semblable que c'est l'origine de la Fable du Cheval Pégase, que Neptune lui donna. Depuis qu'il eût tué Bellerus Corinthien, on l'appella Bellérophon. Il vecut sous le règne de Prétus Roi

 d'Argos,

d'Argos, qui l'aima & l'honora d'abord; mais dans la suite il conçut une haine mortelle contre lui. Ne voulant pas se deshonorer par un assassinat, il le rélégua dans la Lycie, chez Jobate son beau-père, où il croyoit qu'il périroit infailliblement. Une fausse accusation d'Antée, femme du Prétus, l'anima de la sorte contre Bellérophon. Elle sollicita ce jeune homme, beau, & bien fait, & tâcha de lui donner de l'amour; mais il la rebuta toûjours, & elle n'en put jamais rien obtenir pas ses caresses, quelques avances qu'elle lui fit. Son amour se changea en une haine furieuse, comme il arrive presque toûjours, & craignant qu'il ne révelât ce mystère, elle résolut de le prévenir & de l'accuser la prémière. Elle aborda son mari avec de grandes plaintes, & de grands gémisements, & lui fit entendre que Bellérophon avoit eu l'audace d'attenter à son honneur & de lui faire violence. Si vous ne vengez cet outrage, Prétus, ajoûta-t-elle, je conjure les Dieux de vous en punir. Le Roi pénétré de douleur, se comporta en cette affaire comme un homme prudent, & ne voulut pas tremper ses mains dans le sang de son ancien ami. Cependant pour ne pas laisser un si grand crime impuni, il rélégua Bellérophon en Lycie, chez son beau-père, avec des lettres par lesquelles il le prioit de tuer le porteur. Jobate ayant appris qu'un Envoyé étoit arrivé de la part de son gendre, le reçut avec beaucoup d'humanité, & passa neuf jours avec lui en fêtes & en festins, ayant fait tuer neuf taureaux pour des sacrifices. Le dixiéme jour il voulut savoir ce que ces lettres contenoient. Bellérophon les lui rendit de bonne foi, sans soupçonner la perfidie de Prétus. Jobate ayant connu ce que son gendre souhaitoit de lui, n'osa entreprendre de faire mourir ouvertement & comme de

ſa propre main ſon Hôte. Il eut compaſſion de Bellérophon, qui, tout jeune qu'il étoit, poſſédoit toutes les perfections néceſſaires pour rendre un homme accompli. Cependant s'il étoit vrai qu'il eût commis le crime dont on l'accuſoit, il ne croyoit pas qu'il fût permis de le laiſſer impuni. Il l'envoya donc pour combattre la Chimère. Ce Monſtre tenoit plus du divin que de l'humain ; il avoit la tête d'un Lion, la queuë d'un Serpent, & le corps d'une Chevre. Il pouſſoit de ſon goſier une flamme horrible ; ſa figure & ſa démarche jettoient l'épouvante par tout. Cependant Bellérophon, par le ſecours des Dieux, défit ce Monſtre. On le chargea enſuite de faire la guerre aux Peuples de Solyme, Nation belliqueuſe, & il n'y eût jamais d'entrepriſe plus difficile, ni plus périlleuſe. Après qu'il les eût vaincus, il fut encore obligé d'aller combattre contre les Amazones. C'eſt une eſpèce de femmes, qui égalent les hommes en courage. Lorſqu'il s'en rétournoit en Lycie, après tant de grandes expéditions, on mit en embuſcade une troupe de jeunes hommes courageux & aguerris, pour le ſurprendre & pour le maſſacrer. Bellérophon les tua tous, ſans qu'aucun pût échapper. On connut alors que les Dieux le protégeoient, & que ſon innocence avoit été calomniée injuſtement. C'eſt pourquoi Jobate le reçut honorablement dans ſes Etats, & lui donna en mariage l'une de ſes filles nommée Caſſandre, la puiſſance, l'autorité, les honneurs & tous les avantages de la Royauté. Les Lyciens étonnés du courage & de la vertu de Bellérophon, lui dédiérent un Temple, comme à un Dieu, dans un païs agréable & fertile, où il put paſſer ſa vie au milieu de l'abondance & des plaiſirs. Il eut de ſa femme trois enfants, Iſandre, Hippoloque & Laoda-

Laodamie, qui fut aimée de Jupiter, & dont il eut Sarpedon. Jupiter l'aima tant, que lorsqu'il fut tué par Patrocle, il fit pleuvoir une pluye de sang, pour lui faire honneur. Il le fit porter en Lycie, par ses deux frères, Letus & Sopor. Ses proches lui dressèrent un monument, avec une colomne, comme l'on fait sur les plus célébres tombeaux.



AVANTURES TIRÉES D'HERODOTE.

Nous avons appris que Rhampsinitus succéda à Protée dans l'administration de ses Etats. C'est lui qui fit bâtir le Vestibule du Temple de Vulcain, du côté de l'Occident, & qui y plaça deux statues de vingt cinq coudées de haut. Les Egyptiens appellent l'Eté, celle qui est du côté du Septentrion, & ils ont accoutumé de lui rendre des honneurs & de l'adorer. Ils appellent Hiver celle qui est du côté du Midi; mais ils ne lui rendent aucun culte. Le Roi Rampsinitus possédoit d'immenses richesses; il ramassa une si grande quantité d'argent, qu'aucun des Rois, qui lui succédèrent, ne pût l'égaler. Il voulut mettre son argent en lieu sûr, & fit construire une maison toute de pierres. L'une des murailles de cette maison aboutissoit sur l'enceinte du Palais. L'Architecte, homme fin & rusé, y ajusta une grosse pierre avec tant d'art, qu'un homme ou deux pouvoient aisément l'arracher. Quand la maison fut achevée, le Roi y fit porter son argent. Celui qui l'avoit bâtie, se voyant peu de jours après attaqué d'une dangereuse maladie, fit appeller ses

deux fils, & leur apprit de quelle manière il leur avoit facilité une entrée dans le Trésor Royal, d'où ils pourroient tirer autant d'argent qu'ils souhaiteroient. Il leur communiqua le secret de cette pierre mobile, il leur en demontra les grandeurs, & toutes les dimensions, & leur disant qu'ils pourroient à leur gré disposer de tous les Tresors du Roi, il expira. Ses enfants, sans différer, se mirent en état de profiter de ses bons avis. Ils allérent de nuit au Palais, & trouvèrent cette pierre, dont leur père leur avoit parlé, ils l'ôttèrent sans peine, & enlévèrent du Trésor une grande somme d'argent. Le Roi quelques jours après, entra dans cette maison, pour s'y réjouïr par la vue de ces richesses. Il rémarqua que l'on avoit emporté plusieurs vases d'argent, sans savoir sur qui il pouvoit faire tomber ses soupçons; parce que tout étoit bien fermé. Il y retourna par deux ou trois fois, & s'apperçut que l'argent diminuoit toûjours, parce qu'ils continuoient à le voler. Le Roi fit tendre de piéges, & mit autour des valets, avec de piéces d'argent. Les Voleurs ne tardèrent pas long-temps, sans venir dans la maison à leur ordinaire. Celui qui entra le prémier s'étant approché de l'argent, demeura pris au piége. Connoissant le malheur qui lui étoit arrivé, il apppella son frère, lui declara son avanture, l'exhorta d'approcher avec de grandes précautions, & de lui couper la tête, de peur que son visage ne le fit reconnoître, & ne l'entraînât lui même dans son malheur. Pausanias raconte la même chose de Trophonius & d'Agamède. Le frère jugeant que cet avis lui étoit salutaire, ne hésita point. Il fit ce que l'autre lui conseilloit, & ayant remis la pierre mobile en sa place, retourna en son logis, emportant la tête de son frère. Le lende-

lendemain le Roi étant entré dans cette chambre, trouva le corps du Voleur, sans tête. Ce spectacle lui causa un étonnement mélé d'horreur; il avoit peine à comprendre ce mystére, voyant que la maison étoit bien fermée, & qu'il paroissoit impossible d'y entrer, ni d'en sortir. Dans ce doute on dit que le Roi ordonna de pendre à la muraille le cadavre du Voleur, & de le faire garder, avec ordre aux Gardes, de prendre & de lui amener tous ceux qu'ils verroient pleurer ou plaindre le malheur du mort. La mère du Voleur ayant appris que le corps de son fils étoit pendu aux creneaux de la muraille, pénétrée d'une douleur inexplicable, ordanna à celui qui restoit de tenter toutes sortes de moyens de détacher le corps de son frère, & de le lui apporter, & s'il réfusoit de le faire, elle le menaça d'aller découvrir au Roi ses larcins. Le jeune homme ne pouvant appaiser ni les reproches, ni la douleur de sa mère, eût recours à cette invention pour se tirer d'affaire. Il chargea des ânes des bouteilles de vin, & les conduisit vers l'endroit de la muraille où le corps de son frère étoit pendu. Il ôta le bouchon à deux ou trois de ses bouteilles, & laissa répandre le vin, & se frappant la tête, il se mit à crier, feignant de ne savoir quelles mesures prendre pour remédier à ce malheur. Les Gardes voyant que le vin couloit en abondance, & se perdoit, accourent avec leurs gobelets, reçoivent le vin & le boivent. Le jeune homme feignant d'être en colère contre eux, les accable de reproches. Les Gardes le consolent le mieux qu'ils peuvent; il feint de s'appaiser, & ils se mettent tous ensemble à rire & à plaisanter. Il fit présent d'un grand flacon de vin aux Gardes, qui s'assirent pleins de joye pour le boire, & qui prièrent le jeune homme de boire avec

 eux.

eux. Il y consentit, & quand le prémier flacon fut vuidé, il leur en donna un second d' une manière fort obligeante. Les Gardes s' enivrèrent en buvant avec excès, & ne pouvant plus résister au sommeil, ils s' endormirent tous au même endroit où ils s' étoient assis pour boire. La nuit étoit fort avancée. Alors le jeune homme alla d'abord détacher le corps de son frère; ensuite il coupa avec un raisoir un côté de la barbe aux Gardes, pour plus grande infamie, mit le cadavre sur un âne, & le conduisit dans sa maison, pour satisfaire de point en point aux ordres de sa mère. Le Roi ayant appris que l' on avoit enlevé le Cadavre du Voleur, fut transporté de colère, & résolut de découvrir, à quelque prix que ce fût, l'auteur d' un coup si hardi. On dit qu' il fit ce que je vais raconter; mais la chose ne me paroit nullement vraisemblable. Il prostitua sa fille à tous venants, l' ayant placée dans une espéce de gálerie, & l' obligea de demander à tous ceux qui auroient commerce avec elle, de lui declarer aupravant ce qu'ils auroient fait de plus rusé & de plus méchant en toute leur vie, avec ordre que, si quelqu' un lui avouoit ce qui concernoit le Voleur, elle l' arrétât, & ne le laissât pas échapper. La fille obéït aux volontés de son père. Le jeune homme pénetrant dans les intentions du Roi, & se doutant du motif, qui l' obligeoit à prostituer sa fille de la sorte, coupa le bras d' un homme, qui étoit mort depuis peu, & l' emporta avec lui. Il alla trouver la Princesse. Elle lui demanda comme aux autres ce qu' il avoit fait en toute sa vie de plus hardi & de plus méchant. Il lui avoua qu' il avoit coupé la tête à son frère, pris à une piége dans la chambre, où l' on gardoit l' argent du Roi; mais ce qu' il avoit fait de plus adroit & de plus rusé, étoit d' avoir

enlevé

enlevé le corps de son frère, malgré les gardes qui devoient en répondre. La Princesse ayant entendu ce discours, voulut se saisir du jeune homme, & l'empêcher de sortir; mais durant les ténébres, il lui présenta la main du mort, qu'il avoit apportée, & sortit par la porte de l'appartement de la Princesse, sans qu'elle s'en apperçut. Ces nouvelles ayant été rapportées au Roi, son étonnement redoubla, & il ne put s'empêcher d'admirer la souplesse & la hardiesse du jeune homme. Enfin il envoya dire dans toutes les villes de son Royaume, qu'il pardonnoit & qu'il premettoit l'impunité & de grands presens à l'auteur de tous ces tours. Le Voleur se confiant sur la parole du Roi le vint trouver, & lui déclara que c'étoit lui qu'on cherchoit. Le Roi plus étonné que jamais de son intrépidité, lui donna en mariage sa fille qui s'étoit prostituée, le régardant comme le plus habile & le plus rusé de tous les hommes, & qui pouvoit sans crainte se vanter d'être le plus souple & le plus fin de tous les Egyptiens, & de les surpasser en subtilités.



HISTOIRE
DE LA FEMME DE PYTHIUS.

Dans le temps, que le Roi de Perse conduisit son armée en Grece, Pythius étoit Gouverneur d'une ville de Phrygie, située à la source de Méandre. Un autre fleuve, nommé Cataracte, aussi grand que celui-là, passoit par la place publique de la ville, & alloit se rendre dans le Méandre. Il y avoit de tout temps dans la place publique de cette ville

une peau suspendue, que les Phrygiens croyoient être celle de Marsyas, qu' Appollon écorcha tout vif après l'avoir vaincu au chant. Xerxès étant venu en cette ville avec toutes ses trouppes, Pythius le reçut & le traita comme Hôte, & defraya toute son armée. Hérodote dit, qu'elle étoit composée de dix sept cent mille Fantassins, & de quatre-vint mille Cavaliers. Le même Pythius fit part de ses richesses au Roi pour defrayer son armée. Xerxès s'enquit des siens, quel étoit cet homme, & on lui dit que c'étoit le même qui avoit donné à Darius, son Père, ce riche Plane, & cette Vigne d'or. Le Roi le fit donc venir, & lui demanda combien il avoit d'argent comptent. Il lui répondit, qu'il l'avoit supputé avec beaucoup d'exactitude, depuis qu'il avoit sçu, que Xerxès vouloit faire la guerre aux Grecs, & que son armée navale étoit en Mer; & qu'il avoit trouvé dans ses coffres deux mille talents d'argent, qui valent environ douze cents mille écus de notre monnoye; sans parler de trois cents mille neuf cents nonante piéces d'or, marquées de l'image de Darius, avec soixante-six mille cinq cent cinquante talents d'or. Je vous donne, ajoûta Pythyus, toute cette somme; car je crois que vous en avez besoin pour soutenir les frais d'une aussi grande guerre; je trouverai assez de quoi vivre dans mes champs, & dans mes autres révénus. Xerxès admirant la magnificence & le zèle de ce Gouverneur, le reçut avec de grandes marques d'affection & de reconnoissance, & l'exhorta à continuer toûjours dans les mêmes sentiments pour lui. Après cela il partit pour aller combattre les Grecs. Pythius avoit trouvé ces grandes richesses dans les mines d'or & d'argent, & il y faisoit travailler avec tant d'avidité, qu'il ne se donnoit pas à lui même un moment de

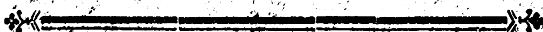
de relâche. Il obligeoit tous ses sujets d'y travailler aussi; les uns creusoient les mines pour en arracher les métaux; les autres travailloient à les nettoyer, & à les fondre, sans qu'il se souciât des autres ouvrages, ni de cultiver la terre. Plusieurs étoient attenués du travail, & succomboient sous la fatigue. Les femmes vinrent supplier l'Epouse de Pythius, de sauver la vie à leurs Epoux, & de leur donner un peu plus de relâche. Elle les consola, & leur promit de faire ce qu'elles souhaitoient. Aussi-tôt elle fit venir tous les Ouvriers en qui elle avoit le plus de confiance, elle les renferma dans sa maison, & leur ordonna de faire toutes sortes d'ouvrages d'or & d'argent, du pain, des gâteaux, des pommes & des autres fruits, qui étoient le plus au goût de Pythius. Quand tous ces Ouvrages furent achevés, on les servit dévant Pythius, qui démandoit à manger au rétour d'un voyage. Sa femme fit dresser une table d'or, & l'on mit dessus de ressemblances de toutes sortes de mets de ce même metal. Cette vue fit d'abord beaucoup de plaisir à Pythius, & lorsqu'il démanda à manger, on lui présanta des pains d'or, & des fruits d'or. Ce jeu le lassa enfin; il se mit tout de bon en colère, criant & démandant très-sérieusement à manger, parce qu'il se sentoit pressé de la faim. Vous ne nous avez laissé que de l'or, lui répondit sa femme, vous avez negligé tout le reste; l'on ne s'occupe à aucun ouvrage; personne n'a le soin de cultiver la terre; on ne sême point, & l'on ne fait point aussi la recolte; vous employez tous les Citoyens à chercher l'or, & ce travail continuel & outré les a tous mis sur les dents. Ces paroles touchoient Pythius; mais elles ne le guérissoient pas entièrement de sa passion, ni de l'envie de faire encore travailler aux mines à l'a-

venir, pour en tirer de l'or; mais au moins il régla la chose en telle manière, que la cinquiéme partie des Cytoiens fut employée à amasser de l'or; le reste eut soin des autres ouvrages, & de l'agriculture. Lorsque le Roi partit de Sardes, le Soleil s'obscurcit. Pythius qui étoit en grande faveur auprès du Prince, fut étonné de ce prodige, & parla au Roi en ces termes: Seigneur, j'ai une grace à vous demander, que vous pouvez m'accorder fort facilement, & dont je vous serai infiniment redevable. Xerxès lui promit de lui accorder sa demande, sans savoir ce que c'étoit. Pythius prénant courage, après cette assurance, Seigneur, lui dit-il, j'ai cinq enfants dans vos troupes, & qui vous accompagnent dans l'expédition, que vous allez faire contre les Grecs; je vous conjure d'avoir compassion de ma vieillesse, & de donner à l'ainé de mes enfants la permission de quitter l'armée, pour être auprès de moi, & pour avoir soin des mes affaires. Les quatre autres vous suivront par tout, & ne réviendront qu'après que vous aurez terminé heureusement vos glorieuses entreprises. Ces paroles mirent Xerxès en colère, & lui causèrent une grande indignation contre Pythius. Malheureux, lui dit-il, j'expose ma personne, & tous mes enfants aux périls de la guerre, mes frères, tous mes proches, tous mes amis: & vous avez l'audace de rédemander votre fils, vous qui étes mon Esclave, & qui deviez me suivre à la guerre avec votre femme, & toute votre famille? Sachez donc maintenant, que le siége de l'ame est dans les oreilles; que les bons discours font plaisir à l'esprit & au corps; mais que les discours désobligeants chagrinent l'esprit, & l'aigrissent. Quoique vous m'ayez fait de grands presens, vous ne sauriez vous vanter d'avoir sur-

passé

passé le Roi en libéralités. Je ne vous châtierai point, comme vous le méritez, de votre insolence; j'épargnerai votre personne, je ne violerai point en vous les droits de l' hospitalité. Je ne ferai aucun mal à vos quatre fils, mais je ferai mourir celui dont vous vous mettez tant en peine. Après qu' il eût parlé de la sorte, il commanda à quelques Satellites, ministres de ses ordres, de chercher & d'amener le fils aîné de Pythius, & de le couper en deux parties, de les placer à droite & à gauche, & de faire passer toute l'armée entre deux; ce qui fut exécuté sur le champ. Les quatre autre fils de Pythius périrent dans la Gréce, avec une multitude innombrable de soldats de l'armée de Xerxès. Quoique Pythius fût accablé de tant de malheurs, cependant il fit ce que font la plupart des riches, qui n'ont ni courage, ni force d'esprit, & qui demeurent en vie par l'apprehension qu'ils ont de la mort, quoiqu'ils ne goûtent aucun plaisir dans le monde, & qu' ils y trouvent mille chagrins. Pythius auroit bien souhaité de cesser de vivre; cependant il ne vouloit pas se faire mourir. Il se retira sur un petit promontoire, sous lequel un bras du fleuve couloit par un chemin détourné. Il se bâtit une démeure auprès du fleuve, & donna ordre à sa femme de mettre tous les jours dans un esquif toutes les choses nécessaires pour sa subsistance, & de laisser l'esquif suivre le courant de l'eau, jusqu' à ce qu'elle s'appperçût que l'on n'auroit point touché aux provisions qui seroient dans l'esquif; car se seroit-là le signal de sa mort & un avertissement pour la dispenser de lui envoyer des provisions à l'avenir. La femme fut chargée du Gouvernement de la République. Pythius acheva sa vie de la manière que nous venons de dire. Son Epouse acquit beaucoup de

de gloire pendant son administration; elle dispensa tous les Citoyens de toutes les corvées ausquelles ils étoient obligés. Elle adoucit le joug de leur servitude. Elle vécut dans la splendeur & dans l'opulence, & fut aimée & honorée de tous ceux qui vivoient sous sa dépendance.



DE L'ARAIGNÉE ET DE LA GOUTE.

Fable ingénieuse tirée de Gerbellius.

L'Araignée, pour se délasser, se promenoit un jour après son travail. La Goute vint par hazard à sa rencontre d'un pas chancelant, & ne put l'aborder qu'avec beaucoup de peine. Après avoir marché ensemble pendant un jour, elles arrivèrent sur le soir auprès d'un village. Chacune chercha un hospice convenable pour se retirer. L'Araignée, sans raisonner long-temps, entra dans la maison d'un homme fort riche. Elle commença d'abord à tendre ses toiles, dans le dessein de s'y établir. Mais un moment après on détruisoit tout son ouvrage. Elle ne savoit de quel côté se tourner, pour travailler en sûreté & pour éviter les insultes des balais. Elle se trouvoit malheureuse & pauvre, au milieu de l'abondance. La Goute sous la figure d'un Mendiant, put à peine obtenir la permission d'entrer dans la cabane d'un pauvre Villageois; où elle se vit exposée à toutes sortes de misères. On servoit pour le repas un pain fort dur & fort bis, & de

de l'eau pour boire. La Goute harassée du voyage, ne trouva qu'un lit fait de planches pour se reposer, sans duvet, sans feuilles molles; un lit si dur, & si incommode ne convennoit gueres à des membres si délicats. A peine le Soleil fût-il levé, que l'Arignée & la Goute s'abouchèrent pour se raconter mutuellement leurs avantures. L'Araignée commença la prémière, & lui exposa toutes les incommodités qu'elle avoit souffertes pendant la nuit, & les ravages, que les balais avoient faits parmi ses toiles. La Goute à son tour se plaignit de la pauvreté de son Hôte, mais elle n'eût pas le temps de montrer à l'Araignée les meurtrissures, qu'un lit si dur lui avoit fait par tout le corps. Elles prirent de concert la résolution de changer de méthode à l'avenir; & conclurent ensemble que l'Araignée desormais se logeroit sous les cabanes des pauvres, & la Goute dans les Palais des Grands. Il étoit déjà tard lors qu'elles arrivèrent toutes deux à la porte d'une grande ville. La Goute se ressouvenant de la résolution qu'elles avoient prise, s'alla cacher furtivement dans la maison d'un homme fort riche. Avec quelle complaisance, avec quels égards, avec quels réspects fut-elle reçue du Maître du logis! On la fit asseoir sur des coussins remplis de plumes de cygnes. On lui servit tous les vins les plus délicats, des Faisans, & les viandes les plus exquises. Enfin tout ce que l'on peut inventer pour le plaisir, & pour les délices, fut mis en œuvre, afin de contenter cette nouvelle Hôtesse. L'Araignée alla se loger dans la cabane d'un homme fort pauvre, elle y étendit ses toiles en toute liberté, les murailles étoient par tout entr'ouvertes, elle eût tout le loisir de faire tous les ouvrages qu'elle voulut, sans que personne se mit en dévoir de l'interrompre

rompre dans son travail, ou de lui tendre des piéges pour la surprendre. Elle ne craignoit dans ce lieu de sûreté les insultes de personne. Elle se voyoit au dessus des atteintes des balais. Peu de jours après la Goute vint rendre visite à l'Araignée, elle lui exagéra son bonheur, sa félicité, l'abondance où elle vivoit, les délices qu'elle goûtoit dans la maison de ce Riche, chez lequel elle étoit allée se loger. L'Araignée lui parla aussi avec beaucoup d'éloges de la vie qu'elle menoit, & de la liberté entière qu'on lui laissoit d'étendre ses toiles, & de faire ses autres ouvrages en toute assurance sans être inquiétée de personne: de sorte qu'elles conclurent ensemble, que dans tous les voyages qu'elles feroient, la Goute se logeroit toûjours chez les Riches, & que l'Araignée se retireroit dans les cabanes des pauvres. Quoique plusieurs moralités puissent convenir à cette Fable, cependant son but principal est de montrer que, pour être heureux, chacun doit choisir une place & un état qui lui soit propre. Cette Fable nous apprend encore que les maisons des Grands & des Riches sont le séjour ordinaire des maladies, & principalement de la Goute. Enfin que moins on a de richesses, plus on jouit d'une liberté parfaite.



TABLE

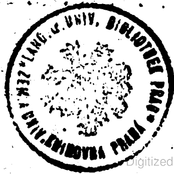


TABLE DE LA VIE D'ESOPE.

XV.

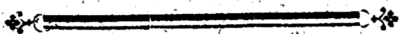
Fin de la Table de la Vie d'Esope.





TABLE
DES FABLES D'ESOPE.

FIN DE LA TABLE DES FABLES D'ESOPE.



TABLE

TABLE
DES FABLE DE PHILELPHE.

FIN DE LA TABLE DES FABLES DE PHILELPHE.

TABLE
DES FABLES DIVERSES
TIRÉES D'ESOPE.

FIN DE LA TABLE DES FABLES DIVERSES TIRÉES D'ESOPE.



TABLE DES CONTES D'ESOPE.

FIN DE LA TABLE DES CONTES D'ESOPE.

TABLE
DES FABLES POETIQUES.

FIN.



